HISTOIRE

DES

GRANDS CAPITAINES

DE LA FRANCE.

Nous publiâmes, le premier, une *Histoire des Généraux Français.* On l'a souvent copiée sans nous citer. Les Écrivains délicats savent que les sources de l'Histoire sont dans les dépôts publics et les manuscrits. Chacun peut prendre du marbre brut dans la carrière ; mais quand le marbre est poli et forme un édifice, cet édifice appartient à celui qui l'a construit. On nous a dit que les tribunaux punissaient la contrefaçon et non le plagiat. Feraient-ils grâce à celui qui, ouvrant mon secrétaire, ne prendrait que trente louis sur cent qu'il pourrait dérober?

Cet Ouvrage se trouve à PARIS,

Chez Abel LANOE, rue de la Harpe, n.° 78.
VERDIÈRE, quai des Augustins, n.° 27.
BÉCHET, quai des Augustins, n.° 57.
Aimé ANDRÉ, quai des Augustins, n.° 59.
MONGIE, boulevard Poissonnière.
GAGLIANI, à la Librairie Étrangère et Française, rue Vivienne, n.° 18.
MM. TREWTELL et WURTZ, rue de Lille, n.° 17.

Et à LONDRES,

Chez M. COLBURN, Conduit-Street.

HISTOIRE

DES

GRANDS CAPITAINES

DE LA FRANCE,

PENDANT LA GUERRE DE LA LIBERTÉ.

(DE 1792 A 1802).

Jacques-pierre de

PAR A.-H. CHATEAUNEUF.

NOUVELLE ÉDITION ABSOLUMENT REFONDUE, RÉDUITE AUX FAITS PRINCIPAUX ET AUX SEULS NOMS CÉLÈBRES.

> « Les détails qui ne mènent à rien sont, dans l'Histoire, ce que sont les bagages dans une armée, *impedimenta*; on doit les supprimer. La multitude des faits se nuit à elle-même, et, en tout genre, il n'y a que les choses principales qui restent dans la mémoire des hommes. »
>
> VOLTAIRE.

TOME SECOND.



PARIS,

DE L'IMPRIMERIE D'ABEL LANOE, RUE DE LA HARPE.

1820.

GÉNÉRAUX

EN CHEF.

La mort a moissonné l'élite de l'armée. »

SOPHOCLE.

JOUBERT,

GÉNÉRAL EN CHEF.

Barthélemy-Catherine Joubert, fils d'un avocat, naquit en 1769, à Pont-de-Vaux, dans le département de l'Ain. A quinze ans, il s'échappa du collége et s'engagea dans l'artillerie. Son père obtint son congé et l'envoya à Lyon où il acheva ses humanités. Il entrait à peine dans le barreau, que ses regards se tournèrent vers les camps au commencement de la guerre de la liberté.

« Sa haute stature, dit M. Garat (1), appelait Joubert parmi les grenadiers; c'est le premier rang qu'il voulut avoir pour mieux mériter tous les autres. Dans les premières campagnes des Alpes (1792), où le seul plan fut d'empêcher les progrès de l'ennemi, l'ardeur de Joubert était toujours prête à changer ce système en guerre offensive. Enveloppé dans

(1) Dans son Éloge funèbre du général Joubert, où l'éloquence est digne du héros qu'il célèbre.

une incursion qu'il fit au milieu des armées sardes, on le conduisit à Turin, comme pour faire voir à un roi un de ces hommes singuliers qui ne respiraient que pour la liberté. Sans affecter aucune hauteur républicaine, il imprima le respect à une puissance qui n'en connut jamais que pour la force. On le redouta dans les fers, comme si sa présence devait ébranler un trône; et le cabinet de Turin regarda, comme un acte de politique habile, le soin qu'il prit lui-même de hâter l'échange d'un tel prisonnier ».

On lui commanda, avec deux mille hommes, d'attaquer six mille Hongrois campés à Mélagno; il perdit la moitié de sa troupe. Exposé à dix pas de la mitraille, il voulut s'enterrer dans leur redoute.

A la bataille de Montenotte (1795), Joubert enveloppa le général Provera qui marchait à la tête de quinze cents grenadiers. Il le força de se réfugier sur le sommet de la montagne de Cossaria et dans un vieux château que les retranchemens formés de ses ruines semblaient rendre inexpugnable. Il saute le premier dans ces retranchemens; il est frappé à la tête et renversé. Sa colonne, qui le croit mort, plie un instant. Elle remonta à l'assaut,

en apprenant que sa blessure n'était pas mortelle.

Au camp retranché de Ceva, il s'empara des redoutes défendues par huit mille Piémontais. Sur les hautes montagnes du Tyrol, pour forcer les Autrichiens qui s'y fortifiaient entre la tête du lac Garda et l'Adige, il les attaque le premier par la *Bochetta di Campion.* A Arcole, il atteint l'ennemi sur les hauteurs de Campara, lui fait douze cents prisonniers, jette et noie quatre cents Autrichiens dans l'Adige. A Montebaldo, il reprend une redoute à l'assaut, au milieu des feux qu'elle vomit.

A la bataille de Rivoli, les corps de l'armée française, placés dans des positions éloignées, firent naître à M. d'Alvizi l'espoir de forcer la ligne commandée par Joubert, pour arriver à Mantoue. Les généraux de division forment chacun leur plan. Bonaparte, au bas de l'Adige, conçoit un plan général, et court au point où Joubert allait combattre. Il voit les dispositions de ce général : comme isolées il les admire; mais il communique son plan général, et au premier mot, Joubert vole pour l'exécuter. Ce plan était d'empêcher l'ennemi de s'emparer du plateau de Rivoli, seul point

ou il pût faire déboucher sa cavalerie et son artillerie entre l'Adige et le lac de Garda. Tandis que les succès balancent entre les deux armées, les Autrichiens s'emparent de ce plateau, qui doit fixer la victoire. Joubert ne l'avait jamais perdu de vue dans les mouvemens qui semblaient l'en éloigner le plus. Forcé de descendre de son cheval blessé, il attaque le plateau avec fureur, le reprend, s'empare de l'artillerie, et précipite l'ennemi dans l'Adige.

Bonaparte ordonna à Joubert de traverser le Tyrol. « En pénétrant dans ces régions peu connues en Europe, dit M. Garat, Joubert n'avait pas seulement à combattre des armées, mais des nations. La nature, qui ne présente aux Tyroliens que des objets terribles, les a aguerris elle-même dans les combats perpétuels qu'elle les force de livrer à tous les élémens. La religion, qui leur donne les seules espérances qu'ils aient dans la vie, les enivre d'un fanatisme toujours prêt à dévorer ceux qui ne le partagent pas. Entretenus dans l'ignorance de tout ce qui n'est pas eux-mêmes, par les rochers qui les séparent du reste du monde, un langage, un usage, un vêtement étranger sont pour eux un objet d'aversion et un signal de combat ». Toutes ces nations se

levèrent pour se précipiter sur le passage des Français. Joubert reconnut que les prêtres gouvernaient ces esprits sauvages; il eut l'art d'en gagner plusieurs, pour prêcher la paix à des hommes que la force seule n'eût jamais domptés. L'armée inquiète pleurait sa mort, lorsqu'il se fit jour à travers l'ennemi. Il arrive à la tente de Bonaparte; la sentinelle avait l'ordre de ne laisser entrer personne. Joubert insiste; il force le passage. Aux cris de la sentinelle, Bonaparte sort de son cabinet, il reconnaît Joubert, le serre dans ses bras, et dit au soldat étonné : « Va, républicain, le brave Joubert qui a forcé le Tyrol, a bien pu forcer ta consigne ».

Joubert fit la conquête du Piémont. Par la crainte unie à l'ascendant d'une politique habile, il força le roi d'abdiquer la couronne. Qui n'admirerait l'instabilité de la grandeur suprême, en voyant un roi au pouvoir d'un jeune général, que ce même roi, six années auparavant, avait fait enfermer dans un caveau de sa forteresse! L'austère probité de Joubert voulut réformer les abus de l'armée d'Italie; mais celui qui avait vaincu les Autrichiens ne put vaincre les déprédateurs; il donna sa démission, et se retira dans ses foyers.

Cependant les malheurs qu'il avait prévus menaçaient la France. L'Italie était saccagée par les Turcs, les Russes et les Autrichiens (1799). Le gouvernement le nomma de nouveau général en chef de l'armée d'Italie. Joubert s'arracha des bras d'une jeune épouse qu'il adorait, le jour même de son mariage. Il franchit les gorges et les montagnes du Montferrat; il renverse tous les corps ennemis qui veulent le retarder. Il arrive à Novi devant l'armée russe de Souworow; il vit toutes ses combinaisons trompées; la reddition imprévue de Mantoue venait d'augmenter de vingt-quatre mille Autrichiens la puissante armée de Souworow. Il donna l'ordre de la retraite: Mais il n'était plus tems. Souworow l'attaqua au point du jour. Joubert, monté sur une hauteur, voit sa gauche enfoncée; il y vole avec ses aides-de-camp, et au milieu de ses guides, il commande une charge à la baïonnette, en disant : « En avant, mes amis ». Une balle le frappe, il s'écrie : « Marchez toujours ». Il tomba de son cheval en prononçant ces derniers mots : « Couvrez-moi; que les Russes croient toujours que je combats parmi vous ». Le champ de bataille resta aux ennemis, mais plus couvert de leur sang que du sang français. Si le siége de Man-

toue eût arrêté un seul jour ces vingt-quatre mille hommes commandés par le baron de Kray, Joubert eût soumis le hasard de cette bataille à ses calculs et à l'intrépidité de ses soldats.

Ce général, né avec un corps faible, l'avait fortifié par de rudes exercices. Républicain rigide, il ne craignit point de le paraître à la cour d'un monarque absolu. On raconte qu'étant prisonnier à Turin, il dit à des courtisans qui le croyaient noble : « Je suis citoyen français ». Après la prise du Piémont, le roi Emmanuel lui offrit des tableaux de sa galerie. « Nous serions tous les deux coupables, lui répondit Joubert, vous en me les offrant, moi en les acceptant ». Il avait plus que ce courage intrépide devenu une qualité vulgaire parmi les Français ; il était doué de cette force d'âme que les anciens élevaient au-dessus de toutes les vertus guerrières. On parlait avec orgueil devant lui des victoires de la République. « Il manque encore à la République, dit Joubert, d'avoir lutté contre de longs revers dans la guerre, et d'avoir développé dans le malheur ces vertus fortes, que l'adversité donne aux nations comme aux hommes ».

CHAMPIONNET,

GÉNÉRAL EN CHEF.

Premières années de ce général. — Passage du Rhin. — Fureur des combattans au village de Costheim. — Première retraite de l'armée de Sambre-et-Meuse.

JEAN-ÉTIENNE CHAMPIONNET naquit, en 1762, à Valence dans le département de la Drôme (*a*). Il était fils naturel d'un avocat nommé Legrand, et d'une jolie fermière. Le nom de Championnet, qui signifie en langue provençale petit champignon, lui fut donné par analogie avec cette plante, qui croît *naturellement*. Il était né avec une certaine élévation : à quatorze ans, humilié de s'entendre reprocher sa naissance illégitime, il s'expatria. Il s'engagea dans les gardes-valonnes, et servit comme volontaire dans le régiment de Bretagne. Au siége de Gibraltar, le duc de Crillon, qui commandait, avait souvent à ses côtés Championnet et Latour-d'Auvergne, parce

que les bâtards sont heureux à la guerre. La nature semblait avoir formé Championnet pour les combats. Un caractère belliqueux, une éloquence vive, sans être ornée, une taille héroïque, des traits où la douceur tempérait la fierté, tels étaient les dons naturels qui devaient présager sa fortune militaire, quand le premier cri de la guerre l'appela à la défense de la liberté.

Tandis que la jeune noblesse perdait ses grades qu'elle pouvait défendre par son courage, ou retenir par les sacrifices qu'une constitution nouvelle lui imposait, de jeunes guerriers nés dans une classe utile et dédaignée se formaient en silence. Il est intéressant de les voir se confondre dans la foule des combattans qui semblaient sortir tout armés de cette terre menacée et féconde en soldats, et s'élever d'exploits en exploits jusqu'à ces grades supérieurs que la faveur ravit trop souvent au mérite et aux services rendus à l'État.

Que les hommes livrés à la mollesse des villes, blessés de tant d'élévations imprévues, songent que les camps furent ouverts à tous les Français; et que l'envie se console en se rappelant au prix de quelles fatigues et de quels dangers tant de célèbres capitaines, dont

la moitié a péri sur le champ de bataille, sont sortis des rangs des simples soldats!

Championnet vivait sous le ciel le plus riant de la France, lorsque le bruit des armes sembla lui créer une âme nouvelle et vint l'arracher aux doux loisirs de sa retraite et à la culture du champ qui l'avait vu naître (1791). Tourmenté du besoin de la gloire, il semblait ne vivre que dans l'avenir : le sommeil n'entrait plus dans ses yeux fixés toutes les nuits sur l'histoire des grands capitaines : le jour le surprenait souvent dans l'étude des ouvrages de tactique; ses délassemens étaient les exercices où il se plaisait à former de jeunes volontaires nationaux. Ses connaissances acquises et ses avantages naturels le firent nommer chef du bataillon qui avait appris sous lui à se présenter à l'ennemi.

Les habitans du Jura venaient de courir aux armes pour venger leurs représentans opprimés par les tyrans de la Convention (1793). Le Comité de Salut public, vainqueur de ses rivaux, les poursuivit jusque dans leurs retraites; il voulut qu'on cherchât et qu'on punît leurs partisans dans les provinces. Championnet chargé d'ordres sévères les éluda; il sut appaiser les troubles et les séditions du

Jura, sans qu'un seul habitant perdît sa liberté.

Il signala son courage dans les forêts de Brumpt, de Bischweiller, d'Haguenau et de Weissembourg. Il entra le premier dans Landau débloqué, prit Spire, Worms et Frankenthal. Le général Hoche, pour prix de sa valeur, lui donna le grade de général de division.

« Le lendemain d'un engagement malheureux sur les hauteurs de Neustadt (c'est Championnet lui-même qui parle dans ses Mémoires), je vis deux conducteurs de mon artillerie pendus à un arbre par l'ennemi, et à moitié brûlés sur un bûcher de fascines. L'horreur de cette action me fit donner un ordre barbare : tous mes soldats jurèrent de ne faire aucun prisonnier. Un combat s'engage; mes troupes sont trop cruellement fidèles à leur serment. Un jeune homme de quatorze ans, de Valence ma patrie, tambour dans mon bataillon, conduit devant moi un grenadier autrichien de la plus haute taille. — « Général, en voilà un que je vous amène. — Malheureux, as-tu oublié mon ordre? — « Général, il était sans armes. « La sublimité de cette réponse me fit rougir : j'embrassai le tambour.

Il me fallut toute l'autorité d'un chef pour le forcer à recevoir l'argent que j'avais sur moi. Le lendemain, ce vertueux enfant qui promettait tant à la patrie fut emporté par un boulet de canon ».

Au printems de 1794, le Comité de Salut public voulut exécuter le projet conçu par Loyd dans ses méditations militaires (1). Le général Jourdan déjà célèbre par sa valeur à Hondscoot et par le déblocus de Maubeuge, après des marches pénibles à travers la forêt des Ardennes, réunit l'armée de la Moselle à celle de Sambre-et-Meuse et à trois divisions de l'armée du Nord.

Les légions républicaines étaient commandées par Hatry, Kléber, Moreau, Bernadotte, Lefebvre, Colaud, Morlot, Montaigu et Championnet. Les alliés marchaient sous le prince de Cobourg, et les généraux de Beaulieu, de Kray, de Mack et de Clairfait; ils conduisaient cent dix mille combattans contre quatre-vingt-dix mille Français.

Ces deux grands corps s'avancèrent dans les champs de Fleurus. On les vit s'observer,

(1) Voyez les *Mémoires du général anglais Loyd*, chap. *Des Frontières de l'Europe*.

s'éviter et, se heurter enfin avec une fureur impétueuse. L'attaque et la défense des retranchemens, les combats corps à corps et la mêlée, tout fut mis en usage dans cette bataille. Championnet, au centre de l'armée, soutenait depuis plusieurs heures les efforts de l'ennemi. Il se précipita à la tête de sa division. Au cinquième combat qu'il livre, la victoire passe du côté des Français. Du pied des remparts de Charleroi, l'armée passa aux rives du Rhin, où elle termina cette glorieuse campagne qui étonna l'Europe et lui donna la mesure des forces de la République, de la valeur de ses soldats et de la science de ses chefs.

Les hauteurs de Clermont tombèrent au pouvoir de Championnet après un combat de huit heures. L'ennemi voulut disputer les vastes plaines qui, des rives de la Roër, s'étendent à celles du Rhin. Championnet attaqua et prit Juliers; Cologne lui ouvrit ses portes. L'armée de Sambre-et-Meuse prit alors ses quartiers d'hiver. Championnet parcourait souvent les bords du Rhin et ces terrains fameux par nos anciennes défaites : il comparait les fautes des généraux français avec la science de leurs vainqueurs. Il éleva,

à Clostercamp, un monument champêtre sur le sol où le chevalier d'Assas termina si glorieusement sa vie. Il attira à lui tous les cœurs des habitans des villes où il commandait, par sa bonté et par la discipline qu'il fit observer à ses soldats.

Si la première gloire des succès est due au général en chef dont le génie conçoit le plan d'une campagne, son lieutenant peut égaler le mérite de ses grands desseins, s'il surmonte des obstacles imprévus, et s'il assure par son audace la victoire au reste de l'armée : tel fut Championnet dans toutes ses conquêtes.

Le Comité de Salut public résolut de porter la guerre au cœur de l'Allemagne (1794). Il ordonna aux généraux Jourdan et Pichegru de passer le Rhin : le premier conduisait l'armée de Sambre-et-Meuse ; Pichegru commandait celle du Rhin. Kléber devait passer ce fleuve vis-à-vis de Dusseldorf, à la tête de trois divisions. Des guerriers capables d'exécutions hardies m'ont dit que ce seul passage du Rhin plaça Championnet à côté des premiers généraux de division de la République ; c'était l'opinion de l'illustre Kléber. Le général Jourdan lui-même avoua depuis à Championnet, en frémissant, qu'il avait été forcé

de sacrifier sa division, afin que le centre et la gauche de son armée battissent le flanc droit des Autrichiens. Comment croire, en effet, qu'une division de huit à dix mille hommes pût tenter le passage du fleuve en face de Dusseldorff, défendu par une garnison de cinq mille hommes, par un camp de six mille autres sur le glacis, et par une citadelle dont les remparts hérissés de cent pièces de canon semblaient attendre et défier les derniers efforts ?

Championnet ne trouva que cinquante-deux batelets qui pouvaient à peine transporter six cents hommes. La prudence voulut qu'on ne prît aucun batelier du pays; il fallut confier les avirons à des soldats auxquels on persuadait qu'ils étaient bateliers.

Un événement singulier vint retarder ce dangereux passage. Tandis que Championnet parcourait les bords du Rhin pour reconnaître les postes ennemis, il aperçut un héron immobile au milieu du fleuve, vis-à-vis l'embouchure de la rivière d'Efft, où devaient déboucher ses bateaux. Un général romain aurait vu dans cet événement naturel un avertissement des dieux. Championnet fit jeter à la nage deux soldats qui reconnurent un banc de

sable de près de cent toises de longueur, dont quelques pouces d'eau couvraient la surface. Il fut contraint de faire remorquer ses bateaux deux lieues plus loin, près du village de Grimmilikausen.

Dans la nuit du vingt messidor an 3, il fait conduire sur le bord du fleuve toute l'artillerie qui doit protéger son débarquement. Après qu'on eût empaillé les roues et toutes les pièces de fer, ses soldats en silence défilent vers les bateaux. « Compagnons de mes périls, leur dit-il, demain, au soleil levant, nous serons à Dusseldorff, ou nous serons morts glorieusement ». Quatorze compagnies de grenadiers entrent dans les nacelles; Championnet prononce la peine de mort contre le soldat qui ferait feu pendant le passage. Il fallait recevoir la mort sans la renvoyer à l'ennemi. C'est le comble de l'héroïsme, dans une nation aussi impétueuse que les Français.

A peine les bateaux quittaient le rivage, que le cri de Wer-da (1) se fit entendre de la rive droite : un coup de feu part et engage le combat. Notre artillerie rangée sur le bord opposé foudroie les batteries et les bataillons

(1) Cri du soldat autrichien en faction.

ennemis. Alors le Rhin semble rouler des eaux embrâsées. La surprise, l'ardeur des combattans, la nouveauté de l'attaque sur un fleuve rapide, les cris des mourans, la profonde nuit qui succède à d'effrayantes clartés répandent le désordre dans la flotille. Plusieurs bateaux dérivent, d'autres s'engloutissent. Cent pièces qui tonnaient à coups pressés, les bombes et les obus qui se croisaient sur le fleuve, formaient à-la-fois le tableau le plus horrible et le plus majestueux des fureurs de la guerre.

Deux barques abordent au rivage. Nos soldats enfoncent les premiers rangs, en criant : « Vive la République »! le même cri retentit sur les eaux : toute la flotille arrive : les instrumens militaires battent et sonnent le pas de charge. Championnet, à la tête de cinq cents grenadiers, marche vers le bois de Ham, chasse l'ennemi et fait planter des échelles, au pied des remparts de Dusseldorff, malgré le feu de l'artillerie. La ville tremblante ouvrit ses portes; et à cinq heures du matin, quatre mille hommes déposèrent leurs armes sur le glacis. Cent pièces de canon et des magasins immenses tombèrent au pouvoir des Français. Les généraux Jourdan et Kléber ne pouvaient croire à cette étonnante nou-

velle. Le premier soin de Championnet fut de maintenir l'ordre dans la ville conquise; et tel était son ascendant sur les soldats, dont il pouvait à son gré exciter ou calmer la fureur, qu'on eût cru, à les voir tranquilles et soumis à la discipline, qu'ils étaient sur le territoire de la République.

Le lendemain de la prise de Dusseldorff, la division du général Championnet reçut la Constitution républicaine de l'an 3 sur le glacis de la place. Il dit à ses soldats : « C'est sur un champ de bataille encore fumant du sang des ennemis de la République, que vous allez vous prononcer pour une Constitution républicaine, qui enlève aux Bourbons l'espoir de remonter sur le trône de leurs ancêtres. Que votre vœu soit libre. Dans ce moment vous n'êtes plus soldats, vous êtes citoyens ». La Constitution fut acceptée.

Championnet attaqua le village de Costheim si malheureusement célèbre par la mort du général Meunier et de six mille Français ou Prussiens dont les ossemens blanchis couvraient encore la plaine. Ce poste fut pris et perdu six fois. Le canon de Cassel, les batteries flottantes sur le Mein rompaient nos rangs, qui se reformaient toujours. Costheim

fut incendié. L'ennemi acharné à le défendre n'en sortit que la nuit à travers des cendres enflammées. « Dans ce combat, l'un des plus meurtriers où je me sois trouvé, dit Championnet dans ses Mémoires, un officier de la 59.e demi-brigade, fait prisonnier, s'aperçoit que nos tirailleurs cessent leur feu dans la crainte de le blesser; il s'écrie d'une voix forte, au milieu des soldats autrichiens qui l'entraînent : « *Camarades, tirez toujours* ». On se battit corps à corps : les soldats désarmés employaient les dents, dans leur fureur, comme des armes offensives. Tout l'état-major vit, à l'hôpital de Hocheim un soldat français qui avait un doigt coupé par les dents d'un Autrichien.

Cependant les deux armées de Sambre-et-Meuse et du Rhin sont forcées à la retraite; Kléber trouva les ponts brisés : il plaça la division de Championnet sur le plateau de Bendorf, en disant à ce général : « Mon ami, vaincre ou mourir. Si l'ennemi nous attaque, point de coups de fusil; la baïonnette en avant ». L'armée de Sambre-et-Meuse fit un mouvement dans le Hundsruck pour dégager celle du Rhin vivement pressée par l'archiduc Charles. Championnet emporta la ville de

Stromberg. A la bataille de Sondwal, il occupait le centre de l'armée : il soutint l'effort de l'ennemi, au village de Dorback, par où la droite pouvait être tournée. Ces succès déterminèrent les généraux autrichiens à proposer un armistice à l'armée de Sambre-et-Meuse.

Succès balancés.—Trait d'humanité.—Combat de Poper.—Revers de l'armée.—Ses conquêtes sous le général Hoche.

CHAMPIONNET ouvrit la campagne par la prise du village d'Orncbach, où il battit l'aile droite de l'ennemi. Forcé de repasser le Rhin à Neuwied, il trouva encore les ponts brisés. Jourdan lui dit : « Je compte sur vous et sur Bernadotte ». — « Il y a près d'un an, répondit Championnet, que nous fûmes arrêtés par le même obstacle. Nous employerons la tactique de Kléber; la baïonnette : c'est l'arme des Français ». L'armée repassa le fleuve, en défilant comme à la parade, au son de la musique la plus gaie. Les soldats disaient : « Nous ne craignons rien avec de tels généraux! ils sont les premiers aux attaques, et les derniers dans les retraites ».

L'ennemi s'était rendu maître de la tête du pont de Neuwied; Championnet força le passage du fleuve; il fit défiler toute sa division, en plein jour, en face de l'ennemi. Il s'empara

de Dierdoff et de tous les bataillons qui voulurent lui résister. Une de ses colonnes emporta de vive force la ville de Runekel sur la Lahn : les portes furent brisées à coups de hache par les grenadiers. Au village de Selz, il défait une division de cavalerie, se rend maître d'Aschaffembourg et de Wurtzbourg, capitale de la Franconie, marche ensuite à Bamberg, où il dégage un corps de cavalerie que l'ennemi écrasait, fond sur lui à la tête de ses escadrons, et le disperse dans les forêts. »

L'armée vint camper près de Francfort : à la vue de vastes plaines couvertes de moissons, Championnet s'arrête : « Mes amis, dit-il, aux officiers de son état-major, craignons de fouler les dons de cette terre fertile : ne détruisons pas l'espoir du pauvre laboureur. J'aime mieux supporter encore une marche et reposer plus loin ma tête fatiguée, que de ruiner deux cents familles qui sont à la veille de recueillir le fruit de leurs sueurs.

Quelques jours après, cet homme si humain fut encore obligé de faire couler le sang sur le champ de bataille : il emporta le fort de Kœnigstein. Il est presque impossible à la rapidité de l'histoire de suivre Championnet dans ses combats. Sur l'Aich, le général Klé-

ber livra bataille; Bernadotte s'y couvrit de gloire; Championnet placé au centre de l'armée reçut les Autrichiens battus par ce général et acheva de les mettre en déroute. Bientôt il fut chargé de chasser l'ennemi de la forêt de Poper. L'action commença avec le jour, et ne finit qu'à minuit. Les colonnes combattirent à la lueur des armes à feu et de l'artillerie. Le lendemain de cette journée qui vit tant de résistance et de si glorieux efforts, le général en chef Jourdan visita le champ de bataille; en voyant les arbres renversés par les boulets et les débris sanglans dont la terre était couverte, il avoua que depuis le commencement de la guerre il n'avait rien vu de si horrible et qui attestât autant l'acharnement des deux partis.

Arrivé sur la Nab, près des frontières de la Bohême, Championnet battit tout ce qui était dans les plaines et poussa des partis jusqu'aux portes de Ratisbonne. L'armée éprouva alors l'inconstance des armes. A l'heure de la retraite, il se réunit sur les hauteurs d'Amberg à l'armée française; il arrêta la marche rapide de l'ennemi.

Le général Jourdan voulut dégager Wurtzbourg bloqué par les Autrichiens (an 4, 1794).

L'archiduc Charles passa le Mein, à Kitzingen, marchant à la tête de quarante mille hommes contre seize mille Français. Un combat furieux s'engage. Les tirailleurs de Bernadotte s'étaient avancés jusqu'aux barrières de Wurtzbourg; ce général et Championnet avaient repoussé l'ennemi jusqu'au Mein. Une charge de la cavalerie du prince Charles, écrivit le général Jourdan, nous arracha la victoire ». Jourdan, suivi de quelques braves et des officiers de son état-major, soutint long-tems, à la gauche, tout l'effort de l'ennemi. Championnet, au centre, s'ouvrit un chemin, rallia dans sa marche, à travers les bois et les marais, tous les corps dispersés, rejoignit Jourdan et les autres divisions, traînant après lui son artillerie, ses blessés et trois cents prisonniers : ce fut pendant ces revers, que Championnet apprit la mort du général Marceau son ami, tué à Altenkirken. Il laissa échapper ces mots de son cœur oppressé : « Heureux jeune homme! je voudrais mourir comme toi ».

Le général Jourdan remit le commandement de l'armée au général Beurnonville, dans les plaines de Mulheim. Championnet oublie d'anciens ressentimens : « Général, lui dit-il,

en lui pressant la main, lorsque vous commandiez l'armée, je crus avoir à me plaindre de vous. Depuis que vous êtes devenu mon égal, je me représente vivement que moi seul j'eus des torts. Je vous demande votre amitié ». Et ils se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre.

Pendant le repos de l'hiver, l'ennemi voulut enlever les retranchemens de Neuwied et surprendre Coblentz. Il passa le Rhin, égorgea nos postes et s'empara du fort Marceau. Championnet réveillé pendant la nuit par le canon de la forteresse d'Ehrenbreistein, se précipita à la tête de quelques compagnies de grenadiers qui défendaient la ville, reprit le fort Marceau et rejeta l'ennemi dans le Rhin. A cinq heures du matin, il rentra dans Coblentz, avec six cents prisonniers, tous hommes d'élite. Au retour de cette expédition, on entendait les soldats dire à Championnet : « L'ennemi ne sait pas passer les fleuves comme nous : faites-nous repasser le Rhin ».

L'accablant fardeau du commandement en chef d'une armée presque détruite et mourante de misère fut alors confié à Championnet; il refusa et voulut retenir Kléber. « Et

vous aussi, mon cher Kléber, écrivait-il, vous nous quittez! vous, l'un des pères de cette armée de Sambre-et-Meuse! Chacun de nous se faisait gloire de lui appartenir lorsqu'elle moissonnait des lauriers sous les remparts de Charleroi, aux bords de la Roër et sur les rives du Rhin. Je ne vois autour de moi que des ruines. Nos soldats couverts de lambeaux sont consumés par la faim sur le sol glacé qui les porte; mais je retrouve encore sur leurs faces desséchées et livides l'ardeur de ce courage qui les fit triompher de l'Autriche. Devons-nous les abandonner lorsqu'ils ressemblent aux spectres de ces braves que la guerre a plongés dans la nuit éternelle? Ah! revenez pour ranimer nos bataillons, pour triompher de la fortune par votre génie, pour mourir avec nous, s'il le faut : pour moi, je vous le jure, Kléber, mon sort est lié à celui de l'armée ; j'ai partagé ses triomphes, je veux partager son malheur ». Kléber fut inflexible ; il n'écouta que son ressentiment contre le Directoire. Championnet, chargé seul du commandement de cette armée, chercha à adoucir le sort de ses soldats en traçant avec des couleurs vives le tableau de leur misère et de la rapacité des agens du Directoire et des fournisseurs.

On vit alors arriver à l'armée le général Hoche, célèbre à vingt-quatre ans par ses victoires. Lefebvre commanda la droite; Championnet eut l'aile gauche forte de vingt-deux mille hommes. Il passa la Vupper, et enleva, le même jour, les célèbres positions d'Ulckerat et d'Altenkirken. Hoche, Lefebvre, Ney, Richepanse, Debelle battaient en même tems l'ennemi dans les plaines de Neuwied. Il se rallia derrière la Lahn. Championnet franchit ce fleuve à la tête d'un régiment de dragons. Le général Lefebvre brisait les barrières de Francfort. Championnet s'était porté d'une course rapide dans les défilés de Lanbach. L'armée autrichienne commandée par M. de Verneck était sans espoir, lorsque la paix fut signée à Leoben (an 5, 1797).

Championnet, après s'être vu arracher la victoire par un de ces traités que l'Autriche en danger sut toujours offrir à la République et ne jamais garder, eut bientôt à pleurer la mort du général Hoche son ami. L'armée entière lui remit le soin d'élever un monument à la gloire de son chef. Qu'il était loin de penser alors et de craindre que bientôt lui-même il réclamerait en vain une pompe funèbre et un marbre où son cœur fût enfermé!

Une armée commençait à se former contre l'Angleterre : Championnet fut placé à l'une des ailes (*b*). Nous menacions l'Angleterre, lorsque deux mille de leurs soldats vinrent détruire les belles écluses de Schilikens et menacer Ostende (an 6). Trois cents hommes de la division du général Championnet les firent prisonniers avec tout leur bagage. Le général anglais eut la cuisse cassée d'un coup de feu. Il est du devoir d'un historien d'honorer la bravoure de son ennemi. Tandis que le général anglais couché sur le sable du rivage, perdait son sang, sa main défaillante agitait son épée; il criait avec l'accent du désespoir : « Soldats anglais, battez-vous donc, ne vous rendez pas ».

Cependant le récit des exploits de l'armée d'Orient, sous Bonaparte, allumait dans le cœur de Championnet le désir de signaler son courage dans une de ces expéditions d'outre-mer que sa fertile imagination proposait sans cesse. Le Directoire qui prévoyait une rupture avec l'Autriche, lui répondit qu'il était trop nécessaire sur le continent pour l'envoyer dans des terres étrangères.

A leur première entrevue, Championnet et Joubert s'aimèrent : les mêmes penchans

les unirent, la gloire sans jalousie et l'amour de la liberté. Joubert fut appelé au commandement de l'armée d'Italie : sa séparation avec Championnet lui parut trop douloureuse ; il demanda que ce général fût porté au commandement de l'armée de Rome qui devait menacer Naples. Un des membres du Directoire (1) dit à Championnet : « Si la guerre éclate, vous êtes destiné, le premier des généraux républicains, à détrôner un roi ». Championnet répondit : « Les intentions du Directoire seront remplies ».

(1) M. de Barras.

Prise de Rome.

CHAMPIONNET fut placé à la tête de l'armée de Rome pour défendre cette ville qui venait de s'ériger en République. Les forces qui marchaient contre Championnet annonçaient les vastes projets de la cour de Naples. L'ennemi s'avança sur deux lignes : la première conduite par le duc de Salandra, était forte de douze bataillons ; la seconde était commandée par le prince de Hesse-Philipstadt. Une avant-garde de quatre bataillons et de cinq escadrons, aux ordres de M. de Burkard, maréchal-de-camp, précédait ces deux chefs habiles, que suivaient d'autres officiers-généraux pleins d'espérance dans la victoire, tels que MM. de Metsch, de Damas, de Cavillon, Sérano, les ducs de la Trimouille et Cusani. Un grand corps de réserve était encore aux ordres des brigadiers Pignatelli et de Rosenheim. Deux autres corps de troupes devaient agir sur la droite et sur la gauche du corps de bataille ; le premier, de douze bataillons, avait à sa tête le maréchal-

de-camp Micheroux, et les brigadiers Colonne, Tethudi et Brocco. L'aile gauche, presque aussi nombreuse, était sous le commandement du chevalier de Saxe et du brigadier Baxon. Les régimens de MM. Giustiani et Piétra devaient s'avancer par le débouché de Tagliacozo et par celui d'Antrodar. Le général français avait à soutenir l'attaque de soixante-quatre bataillons, de trente-sept escadrons, et d'une artillerie formidable, qui, réunis aux huit mille hommes embarqués sous l'escorte de l'amiral anglais Nelson, formaient une armée de cinquante-huit à soixante mille combattans.

Les approvisionnemens dont cette armée était suivie avaient été amassés pour six mois de campagne. Pour subvenir à tant de dépenses, le roi de Naples, depuis deux ans, avait élevé les contributions extraordinaires à la somme, accablante pour ses sujets, de quarante pour cent de leurs revenus. Cette armée laissait derrière elle des garnisons et des forteresses. Naples gardait dans son sein plus de huit mille hommes : Capoue, Percara, Gaëtte, Civitella, toute la frontière enfin était dans un état de défense respectable. D'autres troupes étaient dans l'intérieur, prêtes à ré-

parer les pertes de l'armée qui voyait à sa tête le général Mack et son roi.

A ces apprêts redoutables, comparez l'imprévoyance du Directoire. Championnet ne trouva que douze mille hommes pour arrêter le débordement d'une armée, enivrée d'espérance et de fanatisme. Mais ces avantages étaient balancés par le courage des généraux français et le dévouement de leurs soldats. La ligne sur laquelle ils avaient à combattre s'étendait à plus de soixante lieues; elle pouvait être coupée sur sept à huit points, et pour la surveiller dans tous ses débouchés, il aurait fallu disperser l'armée française et l'affaiblir.

L'armée ennemie bien armée offrait aux regards le luxe et l'abondance : les soldats de la République couverts de lambeaux n'avaient que dix-huit mille cartouches; c'était quinze coups de fusil par soldat. Le parc du roi de Naples était de cent vingt bouches à feu; le nôtre avait quatre canons. Nos troupes n'avaient reçu aucune solde depuis trois mois: l'armée ennemie était payée tous les jours et traînait des caisses d'or et d'argent. Aucun obstacle n'arrêtait la marche du roi de Naples; autour des Français tout était révolte et fana-

tisme. La ville de Rome elle-même était dans une crise si terrible, que Championnet ne pouvait camper autour de ses remparts; elle n'avait de vivres que pour cinq jours. L'imprévoyance ou la perfidie l'avaient réduite à une telle extrémité, que sa nombreuse population ne pouvait plus exister que par les bienfaits de l'armée du roi de Naples.

La mer offrait de plus grands dangers encore. Les côtes avaient été abandonnées par les gardes. Les canons avaient été enlevés, et partout on avait supprimé l'usage des signaux. Les parages de l'Adriatique et de la Méditerranée étaient couverts de vaisseaux anglais, napolitains, russes et barbaresques : toutes nos îles étaient bloquées : aucun vaisseau de transport ou de guerre ne se trouvait dans les ports. Lorsqu'on voulut porter des subsistances de Terracine à Rome, on apprit que les bâtimens de cette rade étaient tombés au pouvoir du roi de Naples.

Championnet porta son attention sur les forteresses ; il reconnut le même système d'indifférence ou d'aveuglement. Ici, il n'y avait pas de canons du calibre de trente-trois, et il y avait des boulets de ce calibre : ailleurs, il n'y avait pas de boulets, mais il y avait des ca-

nons. Dans le calibre de vingt-quatre, de vingt-trois, de vingt-un et de seize, on trouvait partout du canon, et de boulets nulle part. Championnet crut qu'une main perfide avait partout à dessein placé des canons sans boulets et des boulets sans canons. Les arsenaux étaient aussi vides que les forteresses. Le bruit de ces enlèvemens était aussi général que la dilapidation des approvisionnemens de guerre était certaine. Ici, on avait vendu les fers coulés, là on avait pris les canons. Ces mêmes canons avaient été rachetés pour fabriquer de la monnaie de cuivre, dont l'abondance devint si grande qu'elle rompit l'équilibre dans tous les prix des choses nécessaires à la vie.

Le Directoire n'est plus; il est permis de dévoiler les trames criminelles qui précédèrent la guerre de Naples. L'orage grondait sur Rome : depuis six mois, les préparatifs d'une cour ennemie étaient le sujet de tous les entretiens; la joie des Papistes éclatait au milieu de la consternation profonde des Républicains. Les Romains épris de la liberté avaient fatigué les commissaires français de leurs alarmes et de leurs pressentimens; leur récit marquait les forces qu'on rassemblait

le jour même de l'attaque dont Rome était menacée. Ce qui augmentait leur frayeur, c'était la diligence des agens du Directoire à emporter les dépouilles de l'Italie, l'envoi des courriers de Naples à Vienne, l'arrivée de généraux étrangers placés par le roi de Naples à la tête des armées, les secours prodigués dans ses ports aux flottes anglaises contre la foi des traités, les fêtes publiques célébrées en l'honneur de leurs victoires, l'injustice de cette cour repoussant les vaisseaux français, les ministres de la République insultés, et enfin, les secours que le roi accordait aux rebelles de Circeo contre Rome et l'armée française qui les combattait. « Et la commission civile, ces représentans du Directoire, s'écrie le général Championnet dans ses Mémoires, si attentifs quand il s'agissait de toucher les finances de la République romaine, ne voyaient aucun des dangers qui la menaçaient! Si le Directoire fut instruit des préparatifs du roi de Naples, la nation a le droit de lui demander quels renforts il envoya à l'armée française pour protéger l'indépendance de Rome : si ses agens ont dissimulé la grandeur du péril et la faiblesse de l'armée, ne les avait-il nommés que pour pressurer la

République romaine, lui montrer un fantôme de liberté, et l'abandonner ensuite à la colère de ses anciens maîtres » ?

Cette dernière idée se présenta plusieurs fois à l'esprit du général en chef; il l'avoua avec franchise. Mais la seule pensée d'une retraite perfide et funeste à nos alliés doubla ses forces et celles de ses soldats. « Une retraite ! s'écriait-il; elle n'est pas possible sans une capitulation contraire à la gloire des armées françaises ». Faite militairement et sans capitulation, elle lui parut aussi dangereuse qu'une bataille perdue. S'il eût réussi à se faire jour, il était suivi dans sa marche par soixante-dix mille ennemis. *Vaincre ou périr* fut le cri de ce général et de l'armée.

Jamais campagne ne commença sous d'aussi sinistres présages. En quinze jours, Championnet disperse l'armée royale à Fermo, à Terni, à Civitta-Castellana. Huit jours avant, même une retraite avait paru impossible : la bravoure du soldat français changea une situation si désespérée. Championnet enleva à l'ennemi tous ses magasins, soixante-quinze canons et deux cent quarante voitures d'artillerie.

Championnet reçut alors un renfort de deux régimens de cavalerie et ce plan de campagne

tant promis par le Directoire. On lui annonçait une armée de cinquante mille hommes. « Ce général dit plaisamment, dans ses Mémoires, qu'il n'en reçut jamais que l'état par écrit. Des victoires aussi rapides ne permirent plus au roi de Naples de douter de l'impuissance de ses desseins; *et loin de distribuer les médailles qu'il avait fait frapper pour perpétuer la gloire de sa marche triomphante*, il crut qu'il était plus prudent de quitter Rome pour n'être pas fait prisonnier. Cette ville, délivrée le jour même que Championnet avait marqué comme le terme de l'exil de ses consuls, reçut l'armée dans ses murs avec la crainte d'un grand châtiment : trop indigne de pardon, elle n'osait l'espérer de la générosité française; mais, parmi tant de coupables, Championnet ne punit de mort qu'un espion de la cour de Naples, qui s'était fait nommer commandant de la garde nationale pour soulever le peuple contre les Français.

Conquêtes de Naples.

Après tant de combats, il devait être permis au général en chef de laisser reposer son armée et d'attendre des renforts pour envahir Naples et son territoire. Mais l'ennemi dispersé pouvait se réunir et s'armer des fusils et des munitions de guerre qu'il avait laissés dans ses arsenaux : Championnet savait que le général Gambs rassemblait les débris de l'armée de M. de Micheroux; que le général Mack se retirait sous Capoue pour recevoir, dans ses retranchemens et à l'abri de ses remparts, les corps nombreux que nous chassions devant nous. Le roi de Naples n'était pas encore sorti de ses états; ses flottes pouvaient grossir son armée des troupes qui étaient restées à Livourne et à Orbitello, et enfin les rois ennemis pouvaient retirer un avantage décisif de cet allié, redoutable par le nombre de ses soldats; la situation de ses ports et la fatale influence des Anglais; l'armée napolitaine fut poursuivie sans relâche. Son corps

de réserve attaqua, la nuit. la onzième demi-brigade campée entre les deux routes d'Albano et de Frascati. Malgré la surprise des Français, la colonne ennemie forte de huit mille hommes et de six canons qui tiraient à mitraille, fut tournée et taillée en pièces; elle laissa sur le champ de bataille toute son artillerie, un grand nombre de morts et douze cents prisonniers. Dès ce moment rien n'arrêta la marche rapide des Français; les généraux Macdonald et Rey, à la tête d'une division, se trouvèrent en deux jours sous les murs de Capoue. Le dernier s'empara de plusieurs redoutes escarpées et de la forteresse de Gaëta qu'il surprit par un trait d'audace dont la garnison fut effrayée.

Les Français triomphaient, en courant à travers une armée d'assassins. Un soldat ne pouvait s'éloigner sans perdre la vie : des détachemens de trente à cinquante hommes furent égorgés; tous les officiers que les généraux s'envoyaient furent massacrés. De plus grands obstacles furent vaincus par le général Duhesme dans une marche de soixante-dix lieues. Quoiqu'il n'eût que quatre mille cinq cents combattans, il détruisit ou dispersa un corps entier du général Micheroux retiré derrière

le Tronto; il fut blessé deux fois et reçut un coup de hache dans les combats continuels qu'il fut obligé de livrer à ces hordes d'assassins, dont la fureur fut plus funeste à l'armée française que la résistance des troupes réglées. Il n'est aucune ville située sur une aussi longue route, qui n'ait été le théâtre d'une mêlée sanglante.

Les deux divisions de la droite n'eurent point à supporter une marche aussi pénible pour arriver sur le Volturne, qui, dans le plan du général en chef, était le point de réunion de toutes les forces de l'armée. Mais leur position devint extrêmement critique par les mouvemens séditieux qui éclatèrent au même instant sur la queue et les flancs de ces divisions. Tous les chemins se couvrirent d'hommes féroces qui s'embusquaient pour tuer les Français : les malades, les blessés, les voyageurs, les enfans et les femmes tombèrent sous les armes que la fureur avait mises aux mains des habitans : des bataillons entiers furent repoussés par eux et taillés en pièces. Un jeune aide-de-camp du général en chef, Jourdel, en marchant sur Lezza, à la tête de deux compagnies, eut la cuisse cassée d'une balle : les brigands l'emportèrent au fond d'une fo-

rêt, l'attachèrent à une potence et le brûlèrent vif à petit feu. Des bandes de trois à quatre mille se portaient dans les villes d'où l'armée tirait ses subsistances, et sur les chemins, pour les arracher à nos soldats : ils brûlèrent le pont que le général français avait établi sur le Garigliano. Un parc d'artillerie tout entier, la seule ressource que l'armée attendît pour forcer l'ennemi dans ses retranchemens, fut enlevé par lui, et son escorte massacrée. En trois jours, le nombre des révoltés devint si prodigieux, que Championnet affaiblit son armée de plusieurs bataillons pour les cerner dans les montagnes. La résistance de ces fanatiques fut si ferme que ce général perdit huit cents hommes dans un seul combat livré près de Sezza. Tandis qu'il avait sur son front la place de Capoue et l'armée du général Mack couverte par le canon de cette forteresse, il était obligé, sur ses derrières et sur ses flancs, de faire une guerre d'autant plus dangereuse, que les rebelles s'agitaient dans Rome et occupaient Civitta-Vecchia, résolus d'y soutenir un siége. Chaque jour venait augmenter les inquiétudes sur les vivres et les fourrages; et les munitions étaient devenues si rares, qu'il restait à peine six coups de fusil à tirer à chaque soldat.

Tout rendait redoutable aux Français affaiblis le moment de leur entrée à Naples. Un ordre signé de la main du roi de Naples portait : « Aussitôt que les Français auront mis le pied sur le territoire du royaume, il est ordonné à toutes les communes de se lever en masse et de commencer le massacre ». L'histoire se refuse à croire qu'un roi, qui avait ouvert la campagne à la tête de quatre-vingts mille hommes, et qui pouvait combattre avec honneur selon les lois de la guerre qui sont assez cruelles, ait souillé son nom par cet horrible manifeste. Cependant le carnage ne fut que trop bien exécuté, soit que l'ordre ait été donné, ou que la rage l'ait inspiré à ce peuple farouche, rendu furieux, il faut l'avouer, par le brigandage de nos soldats: les Napolitains se roulaient sur les cadavres des Français. Dans cette horrible extrémité, la ville de Naples, effrayée de la bataille qui lui était présentée, vint proposer au général en chef une suspension d'armes, avec des conditions si favorables, qu'il aurait pu à peine les attendre d'une victoire décisive. Le vice-roi offrit de lui remettre sur-le-champ la forteresse de Capoue, d'étendre et de fixer notre ligne depuis Salerne jusqu'aux extrémités de

la Pouille, de fermer ses ports à nos ennemis, et enfin de verser en peu de jours dix millions dans la caisse de l'armée. La violation d'un seul point du traité annullait la suspension d'armes qui devait être sanctionnée par les deux gouvernemens, et qui n'imposait au général français d'autre obligation que celle de ne pas entrer dans la ville : il balança; mais le salut de l'armée l'ordonnait, l'armistice fut signé.

Cette suspension donnait le tems à Championnet d'attendre la réunion de toutes ses forces pour attaquer l'armée ennemie. Il n'avait jamais regardé la prise de Naples comme la conquête la plus difficile de cette campagne; mais il croyait qu'il lui était impossible de s'y maintenir sans l'entière destruction de l'armée royale, sans un nouveau gouvernement protégé par l'armement des citoyens déclarés pour la République, et sans l'arrivée de ses renforts qui ne pouvaient le joindre qu'en traversant des pays révoltés. Cet armistice donnait au général en chef la facilité de laisser se former une révolution dans la ville, dès long-tems préparée par ses intelligences. Ce qu'il avait prévu arriva; la capitulation augmenta la méfiance; l'armée royale fut atta-

quée par les habitans mêmes de la capitale?

Il est sans doute des circonstances à la guerre où un général sert mieux son pays en traitant avec l'ennemi qu'en gagnant des batailles. Voici quelle fut la récompense du général français : des hommes, dont tous les soins étaient de le calomnier, avaient prévenu le Directoire qui lui reprocha d'avoir excédé ses pouvoirs en osant conclure un armistice, et d'avoir violé la constitution.

Bientôt les dépêches du général apprirent les circonstances qui l'avaient déterminé à la suspension des hostilités. Le Directoire, honteux de sa prompte injustice, avoua qu'il avait ignoré la situation critique de l'armée, conjura Championnet de *marcher en avant*, d'abolir la monarchie dans les Deux-Siciles, et d'établir nos communications avec Corfou, Malte et l'Egypte.

Championnet fait remarquer dans ses Mémoires, qu'une telle légèreté est aussi humiliante pour le gouvernement que décourageante pour les généraux. « Quelles étaient donc les limites, ajoute-t-il, où le Directoire prétendait renfermer l'autorité d'un général, commandant à quatre cents lieues et maîtrisé par des événemens qui variaient à chaque pas

qu'il faisait sur une terre ennemie? Fallait-il que chaque opération passât à la censure de son gouvernement avant qu'il pût la terminer? Avec ce système, que serait devenue l'armée de Naples »?

Le premier soin du général français fut d'établir des relations avec les républicains de Naples : à chaque instant il recevait des rapports de ce qui se passait dans cette ville agitée. Ses émissaires remportaient des instructions pour les partisans des Français; ils parvinrent à les décider à se prononcer avec énergie en faveur de l'armée. Une insulte hâta la révolution : M. Arcambal, commissaire-ordonnateur, avait été envoyé à Naples pour presser la rentrée de l'argent promis par le traité. La présence de l'ordonnateur et surtout l'objet de sa demande déplurent au peuple, qui voulut l'assommer; son courage et les républicains le sauvèrent du milieu d'un attroupement tumultueux. De ce moment, deux partis furent en présence dans Naples. Le massacre d'un républicain devint le signal des fureurs et de l'anarchie; les uns veulent venger sa mort, les autres défendent l'assassin; les Lazzaroni enfoncent les arsenaux, s'emparent de toutes les armes, signalent le

général Mack comme traître et ses soldats comme des *jacobins* achetés par les Français; le vice-roi lui-même leur devint suspect; il n'eut que le tems de se sauver dans un canot et de gagner les côtes de la Sicile. Les soldats étrangers, qui formaient presque toute l'armée napolitaine, effrayés des menaces des Lazzaroni, vinrent se jeter, comme des déserteurs, dans les rangs des Français. Le général Mack abandonné des siens, livré sans défense à la rage du bas peuple, fit demander un asile au général Championnet; il arriva au quartier-général de Caserta, sur les pas de l'officier qui l'avait précédé pour implorer la clémence du vainqueur. Une secrète prévention l'arrête; on lui avait peint le général français comme un conquérant implacable; et il l'avait offensé dans une lettre dure et menaçante. Il croit le voir armé de la vengeance; à l'entrée du camp, il hésite entre l'espoir et la terreur qu'un général républicain lui inspire. Championnet s'avance avec une douce sérénité sur son visage: le général éperdu lui présente son épée; son vainqueur la refuse, et lui dit avec un sourire fin et aimable: « Général, gardez-la: mon gouvernement m'a défendu de recevoir les présens de fabrique anglaise ». Ce fut sa

seule vengeance. Le général Mack fut longtems muet de surprise ; sa confiance augmenta : il osa demander et il obtint un passe-port avec une escorte jusqu'à Milan. Le Directoire l'y fit arrêter depuis comme prisonnier de guerre ; le général Championnet en fut affligé. Sensible et magnanime, il n'eût jamais donné des fers à un ennemi malheureux, qui, pour fuir des assassins, était venu se jeter dans ses bras.

Les Lazzaroni, irrités d'avoir perdu leur proie, se jettent sur nos avant-postes aux portes de la ville, et parviennent jusqu'à la ligne. Un de nos régimens charge cette troupe en haillons et la disperse. Ce coup d'éclat dégageait le général français de l'armistice qu'il avait conclu, et fut le signal de l'attaque de Naples. Il fit avancer son artillerie : les soldats montraient beaucoup d'impatience ; cependant il voulut encore faire porter des paroles de paix à ce peuple que son désespoir égarait. Malheureusement la ville était sans magistrats : les citoyens frappés de terreur gémissaient au fond de leurs maisons ; les Lazzaroni, au nombre de soixante mille, étaient seuls sous les armes. Ils barricadent les rues et reçoivent le parlementaire du général français à coups de fusil. Championnet crut encore que la simple ap-

pareil de ses forces ferait tomber les armes des mains de cette populace effrénée : il différa l'attaque jusqu'au lendemain. Les Lazzaroni escarmouchèrent pendant la nuit, firent des sorties, et se montrèrent inflexibles à toutes les propositions. Championnet résolut alors d'en ordonner le massacre. Il apprend que les républicains de Naples se sont emparés du fort Saint-Elme, et qu'ils n'attendent que le signal des Français pour tonner contre la ville. Le général Kellermann marcha à Capo di Monte : deux bataillons, conduits par le colonel Girardon, s'avancèrent dans le silence de la nuit vers le fort Saint-Elme et se réunirent à sa garnison. A peine leurs drapeaux flottaient parmi ceux de ces républicains, que la citadelle fit une décharge de tous ses canons : le général français Eblé, commandant de l'artillerie, répond à ce signal par le feu de toutes ses batteries. Nos troupes se répandent dans la ville et renversent tout ce qui leur est opposé ; les Lazzaroni firent feu sur elles du faîte des maisons, par les croisées et les soupiraux des caves : nos soldats furieux s'arment de torches, brûlent ces repaires de Lazzaroni, ou les enlèvent comme des redoutes. Du milieu des torrens de fumée, on entend les cris

lugubres de ces malheureux; leur faubourg offre aux yeux effrayés une voûte de feu qui s'élève sur un fleuve de sang. Maîtres d'une artillerie formidable, ils défendirent l'approche des rues avec une intelligence et un acharnement que n'avait jamais montrés l'armée de ligne. On les accule dans les rues; ils ne sont pas réduits : nos escadrons les refoulent jusque dans leur quartier-général que les flammes dévorent; ils s'avancent avec plus d'audace : la baïonnette les enfonce; leur masse plus serrée revient et nous enveloppe : la violence de leur choc nous renverse. Les bras de nos soldats comprimés furent quelque tems immobiles : dégagé après de longs efforts, chaque Français combattit un peloton de Lazzaroni dans le cercle que sa baïonnette avait décrit. Les soldats napolitains qui avaient fui devant nous, devinrent des héros; mêlés aux Lazzaroni commandés par des chefs intrépides, ils se battirent dans toutes les rues; mais enfin foudroyés par le canon du fort Saint-Elme, ils nous abandonnèrent, vers la fin du jour, la moitié de la ville. La nuit ne put séparer les combattans; les uns s'acharnèrent au carnage, tandis que d'autres accablés de fatigues reposaient près des cadavres

sur des décombres et des cendres brûlantes.

Le jour reparut sans voir cesser cette horrible boucherie : nos soldats avaient juré de s'ensevelir, avant la fin du jour, sous les débris fumans de cette ville, ou de s'en rendre maîtres. Le général en chef voulut terminer d'un seul coup cette lutte terrible qui dépeuplait son armée de combattans : il ordonne au général Kellermann de marcher sur le *Castello-nuovo* et de l'emporter à la baïonnette. Le général Duhesme et Broussier escaladent le fort *del Carmine :* une colonne pénètre dans le quartier des Lazzaroni, et l'incendie : le colonel Girardon, suivi de la garnison du fort Saint-Elme, se précipite dans la ville : le général Rusca investit le château du roi. Le combat dura soixante-sept heures; toutes les rues étaient couvertes de cadavres. Le général français n'eut qu'un moyen, déplorable, mais nécessaire, de diviser les Lazzaroni; ce fut de tourner leur fureur contre le château royal, dont il leur permit le pillage.

Il parcourut alors la ville déserte : quelques malheureux habitans sortirent de leurs maisons que la flamme avait épargnées. Le général français les aborde et s'afflige de leurs malheurs : il ne vient point pour les tyranniser,

il leur apporte la liberté. Il protégera la religion et fera respecter le grand Saint-Janvier : il promet des vivres au nom de son armée; les craintes se dissipent. Ce peuple inconstant qui se battait en désespéré pour son roi, fait retentir le nom de république. Ce cri, si funeste la veille à qui le prononçait, devient le signe du patriotisme et de la sûreté du citoyen. L'archevêque fit circuler un écrit parmi le peuple, où il annonçait que le ciel venait de se déclarer pour les Français, et que le miracle de la liquéfaction du sang de Saint-Janvier avait eu lieu extraordinairement. Le général en chef se prosterna au pied de la châsse de ce grand Saint, et lui donna une garde d'honneur, avec cette consigne : « Respect à Saint-Janvier. » On se porte en foule vers le protecteur de la ville; on crie : vive la liberté et Saint-Janvier! Le peuple étonné de ces sentimens religieux, met bas les armes : un chef des Lazzaroni harangue ses terribles soldats, et passe du côté des Français. Depuis ce jour, le général français fut révéré dans Naples comme un dieu tutélaire; il fit désarmer tous les habitans, et maintint dans la garnison une discipline de fer.

Le Directoire avait ordonné que l'armée de

Rome fût proclamée armée de Naples après la conquête de la capitale des Deux-Siciles; le lendemain, le général en chef mit toute son armée sous les armes. Cet appareil militaire, la discipline de nos soldats, la musique guerrière, les salves d'artillerie répétées au loin dans les antres de Neptune, la vue du mont Vésuve, dont les soupiraux fermés depuis cinq ans, vomissaient ce jour-là des feux étincelans et paisibles, formaient un spectacle unique sous le plus beau ciel du monde : une décharge générale d'artillerie porta au malheureux roi Ferdinand, réfugié dans Palerme, l'accablante nouvelle que la république était maîtresse de ses états.

La France accoutumée à des prodiges par les victoires de l'armée de Sambre-et-Meuse sous Jourdan et Kléber, du Nord sous Pichegru, du Rhin sous Moreau, d'Italie sous Bonaparte, fut frappée d'un étonnement nouveau : la terreur de l'Europe fut à son comble lorsqu'on sut que toutes ces conquêtes avaient été l'ouvrage de quarante jours.

Championnet fit respecter les chefs-d'œuvre des arts; il les regardait comme le plus beau prix de sa conquête. Il s'affligea à la vue du tombeau de Virgile couvert de ronces; il le

fit restaurer. Il fit fouiller dans les ruines de Stabia, d'Herculanum et de Pompéïa. Il voulut que le Muséum français s'enrichît de ces immortels trophées. Paris lui doit la Vénus aux belles fesses, et l'Hercule Farnèse. Il établit un nouveau gouvernement sur le plan de l'illustre Filanghieri; il se réserva la sanction des lois, non pour empêcher la noble indépendance du sénat de Naples, mais pour donner une plus grande force aux décrets qui en émanaient. Il voulait faire aimer la liberté, non telle que nous l'avons vue en France, armée de piques et de sanglans décrets, mais ce sentiment sublime, père du courage, de l'éloquence et de la vertu; telle qu'elle a régné dans le sénat de Rome, qu'elle est dans les États-Unis et dans le parlement d'Angleterre, malgré la corruption de plusieurs députés qui représentent la nation.

Tout ramenait l'ordre et le bonheur dans ces contrées, lorsque des débats scandaleux éclatèrent entre le général en chef et cette commission civile qui avait suivi l'armée. Championnet fit alors la triste expérience que la faveur des magistrats d'une république est aussi inconstante que celle d'un roi. C'est une des malheureuses conditions du

pouvoir suprême d'avoir des flatteurs et de vils courtisans qui les trompent; mais les injustices sont senties plus vivement par un républicain que par le sujet d'un monarque. La disgrâce d'un sujet, s'il est sage, est l'époque de sa liberté : l'injustice d'un gouvernement libre envers un citoyen est un affront mortel dont rien ne le console, parce qu'elle paraît faite au nom de tout un peuple par les dépositaires des lois.

Destitution. — Procès du général Championnet.

Le Directoire avait remplacé ces durs Conventionnels, qui avaient sacrifié tant de généraux et prodigué le sang de nos soldats, par des hommes moins cruels, mais avides des trésors des nations et jaloux du commandement des armées.

Championnet fut le premier qui secoua le joug que tant d'autres généraux supportaient sans oser le briser. Si cet exemple eût réussi au commencement de la guerre, les armées auraient eu moins d'oppresseurs et de victimes.

Championnet avait entendu les plaintes des vexations exercées par une commission du Directoire. On lui dit que l'armée qui avait conquis tant de richesses à la République française était dans le plus grand dénuement, que sa solde était arriérée de deux mois, tandis que cette commission civile ne se refusait aucune des jouissances de l'opulence et de la grandeur. Il se hâta d'écrire au Direc-

toire; il terminait sa lettre par ces mots qui s'échappaient d'une âme vertueuse et indignée : « Les ressources de la République Romaine sont déjà épuisées. Des essaims de fripons et de voleurs ont tout englouti. Ils veillent avec des yeux avides pour s'emparer du peu qui reste. Ces sang-sues de la patrie se cachent sous toutes les formes ; mais certain d'être avoué par vous, je ne souffrirai pas que ces spoliateurs impunis envahissent les ressources de l'armée. Je les cherche, et je ferai disparaître ces horribles harpies qui dévorent le sol que nous avons conquis. »

Ce n'était pas assez pour ce général d'éveiller l'attention du Directoire et du ministre de la guerre sur les dilapidateurs; il voulut consoler l'armée et ranimer son courage abattu. Il rassemble ses soldats : « Braves camarades, leur dit-il, vous éprouvez de grands besoins, je le sais. Attendez quelques jours encore, et le règne de ces monstres intéressés, sera fini; les vainqueurs de l'Europe ne seront plus exposés à ce triste abaissement de la misère et de la faim, qui humilie des fronts que la gloire environne ». Ses proclamations à l'armée n'accusaient personne; il ignorait qu'en offrant de poursuivre les dilapidateurs, il armait contre

lui plus d'un membre du gouvernement : il courait à sa perte.

Lorsque Faipoult, commissaire du Directoire, arriva à Rome, de faibles contributions, et le sage emploi de ce qu'on avait trouvé dans les magasins de l'ennemi assuraient la nourriture du soldat; des ordres nouveaux compromirent le service de l'armée qui fut prête à se soulever.

Ce fut surtout à l'entrée des Français dans Naples, que les démêlés des agens civils et des généraux éclatèrent. L'armée financière (c'est le nom que Championnet donnait à la commission civile), tranquille témoin des efforts des combattans, tandis qu'on disputait l'entrée de Naples, tendait des mains avides vers ses trésors, et prenait des arrêtés pour saisir ses richesses, avant que la bravoure du soldat en eût assuré la conquête.

L'autorité que Faipoult, président de la commission civile, voulut exercer, fit éclater la fureur du général en chef, qui lui donna le nom d'espion du Directoire : il lui défendit d'entrer dans Naples, et lui déclara qu'il ne souffrirait pas que rien fût versé dans les mains de son caissier : blâmant ensuite l'institution des commissaires civils, que la consti-

tution interdisait au Directoire, il jura qu'il ne permettrait pas l'exécution de son arrêté. « On ne peut braver vos ordres avec plus d'audace, écrivit Faipoult au Directoire. Il est bien malheureux que nos généraux sachent si peu se mettre à leur devoir sous ce point de vue. J'ai remarqué à l'armée d'Italie un peu de cet esprit (1); mais il est poussé infiniment plus loin à l'armée de Rome. Chaque général est tout dans sa division; il gouverne, impose, administre, établit des percepteurs, des agens à lui, et ne rend compte à personne : l'un d'eux disait dernièrement qu'il était roi à Gaëte. Le général en chef disait hier : « C'est moi qui ai conquis le pays; il est sous ma domination ». Ces mots expliquent le système qu'il s'est formé de ne souffrir aucun partage dans l'autorité ».

« Tout pouvoir m'est interdit, ajoutait-il. Je ne puis rien contre celui à qui tout le monde obéit. Je ne dois pas souffrir que votre commissaire civil à qui on a refusé la garde, les ordonnances, l'escorte qu'il a demandées, lorsqu'on en accorde au général Mack (2), devienne un objet de mépris par la comparai-

(1) Joubert la commandait alors.

(2) Prisonnier de Championnet et renvoyé par lui.

son qu'on peut faire du faste militaire, de l'état, de la suite des généraux, avec l'obscurité où l'on m'a réduit ».

Suivant ce même Faipoult, les douze mille braves qui avaient battu et dispersé quatre-vingt mille hommes, et disputé pendant soixante-sept heures l'entrée de Naples contre soixante mille Lazzaroni, n'était qu'un ramas de brigands accoutumés au pillage, dont ils faisaient leur unique étude. Tant d'injustice et de calomnies, ses services et ses fatigues dignes d'un autre prix, faisaient soupirer Championnet pour la retraite et la solide paix des campagnes, où il avait laissé une tendre mère et de véritables amis (*c*); et peut-être que l'ambition trompée ou la gloire malheureuse ont arraché le même vœu à tous les conquérans.

Cependant la commission civile excitait les plus violens murmures à Naples et dans l'armée. La plupart de ceux qu'elle traînait à sa suite étaient les mêmes hommes que le général en chef avait démasqués dans Rome, et auxquels il avait arraché une partie des vols qu'ils avaient faits à la république. Ils reparurent dans Naples, avouant avec plus d'audace l'intention *de faire une fortune brillante* dans cette

campagne qui avait coûté tant de sang à l'armée. « L'énorme bénéfice accordé à un caissier, beau-père de Faipoult, homme inconnu dans l'histoire de la révolution, dit Championnet, offrait un contraste douloureux avec l'honorable pauvreté des militaires qui depuis huit ans versaient leur sang pour la patrie. Les contributions en numéraire et en fournitures de tout genre devaient s'élever à Naples à plus de cent vingt millions: ce qui, à trois centimes par franc, portait, en moins de deux mois, la remise du caissier à trois millions six cent mille francs. « Qu'a donc fait de si grand, écrivait ce général au Directoire, cet homme pour le service de la patrie? Mettez-vous à la place de ceux qu'on outrage. Avons-nous jusqu'à ce jour démérité de la République? Où le gouvernement trouvera-t-il des amis plus ardens? Il confie quelquefois à nos mains les destinées de l'état, et il suspecte notre probité! Vous voyez en moi la franchise d'un soldat sans ambition, mais cruellement aigri contre les hommes qui trompent le Directoire. Je leur ai juré une guerre à mort; ils pourront me perdre, ils me perdront sans doute; mais ils ne m'arracheront pas ma propre estime et celle de tous les amis de la patrie ».

Le désordre fut à son comble. Les aides-de-camp du général en chef forcèrent un jeune secrétaire de Faipoult à se battre; il fut dangereusement blessé. Championnet fit arrêter des agens de la commission. Faipoult les réclama *comme des agens très-intelligens et très-honnêtes, qui lui étaient précieux dans le dénuement où il se trouvait* (1).

Le gouvernement de Naples avait accusé les agens de Faipoult de s'être rendu clandestinement dans les palais du roi, et d'en avoir fait sortir des fourgons remplis des choses les plus précieuses. Les meubles avaient été brisés pour en enlever l'argent, l'or et les camées qui y étaient incrustés. On avait extorqué quatre mille ducats du trésorier de Capoue, et cinq cents du caissier. On commit d'autres exactions. A peine cet odieux brigandage fut-il connu du général, qu'il fit traduire les auteurs à une commission militaire. De son côté, Faipoult avertissait Championnet de ces mêmes désordres; il accusait des dilapidations du château de Caserte des hommes qui entouraient le général.

(1) En effet, ils donnèrent de grandes preuves d'intelligence à mon arrivée dans Naples. (*Mémoires du général Championnet.*)

Championnet avait réglé la contribution militaire à quinze millions de ducats, environ soixante millions de notre monnaie. Cet impôt qu'un vainqueur avait le droit de mettre sur une ville prise de vive force, ne s'élevait pas au-dessus de ses richesses; il avait consulté, en le fixant, l'honneur et la loyauté de sa nation. Il avait pensé qu'il n'avait pas brisé les fers des Napolitains pour les rendre esclaves de la République française; qu'il n'y avait qu'un barbare qui pût déshonorer sa conquête en usurpant, à force armée, les richesses et les propriétés du peuple auquel il promettait le bonheur. Faipoult ne considérait Naples qu'avec les yeux d'un financier. Il voulut ajouter à cette contribution un supplément qui valait plus que tout le royaume : il s'attribua l'initiative de toutes les lois, se constitua le régulateur suprême des finances, des affaires intérieures, des tribunaux; il stipula des réserves sur tous les biens, des confiscations sur les émigrés dans un pays où il ne devait pas y avoir d'émigrés. Il voulait que la constitution ne fût acceptée par le peuple qu'après la sanction du Directoire qui eût semblé ne protéger les citoyens de Naples que sous la condition qu'ils se gouverneraient d'après sa volonté. Il chercha

à associer à son autorité suprême le général en chef : celui-ci rejeta ce plan de finance comme contraire aux principes d'une nation qui ne devait vendre ni la liberté ni la protection qu'elle accordait. Il empêcha ainsi que des millions ne fussent versés dans la caisse du commissaire civil, et par conséquent il réduisit à bien peu de chose le produit net de trois centimes par franc pour le caissier. Faipoult tenta d'aller plus loin : il voulut circonscrire l'autorité du général dans la simple action de combattre. Prétention injuste! un général d'armée ne peut recueillir d'heureux fruits de ses victoires qu'autant qu'il a le pouvoir d'en régler les résultats. (*d*) Ses moyens sont dans la force ou dans la clémence; il les varie, ou les unit suivant les circonstances. Là, il promet d'avance tous les approvisionnemens d'une forteresse à celui qui l'en rendra maître; ailleurs, il promet le pillage à ses soldats pour emporter une ville d'assaut. A Naples, qui renfermait de nombreux amis de la liberté, et encore plus d'esclaves et de fanatiques, les moyens moraux étaient les seuls qui pussent conserver cette conquête. Championnet, en l'érigeant en république, demanda simplement

une contribution fixe en numéraire; il prévenait ainsi les dilapidations des ventes et trompait l'agiotage des spéculateurs que l'ardeur du butin avait fait passer de Paris à Rome, et de Rome à Naples. Cette simplicité ne convint pas à la commission civile. Au mépris des lois du général en chef, elle distribue à ses agens les banques, la monnaie, la trésorerie, les palais, les munitions de guerre, les forteresses, les arsenaux, en un mot tous les établissemens publics et toutes les propriétés nationales et étrangères; elle ne daigne pas même prononcer le nom de république napolitaine : elle s'arroge une entière indépendance, met la main sur tout, et élève une autorité rivale qui produit une sédition parmi les citoyens, au moment où ils payaient l'emprunt avec plaisir, en voyant dans l'armée française un général qui venait de fonder leur liberté.

Des rassemblemens de Lazzaroni se formèrent; les soldats français furent assassinés. Pour arrêter la révolte, on fit avancer des cavaliers avec l'artillerie. Le peuple se retira, étonné de la précision des manœuvres que nos soldats firent en un instant; mais on ne put dissiper les groupes nombreux qui lisaient la

proclamation de Faypoult et la déchiraient en frémissant. Ils s'écriaient qu'elle annonçait que Naples allait être soumise au droit de conquête. Le peuple se répandit pendant plusieurs jours en invectives contre les Français : Un cri continuel les dévouait à la mort (1). La solde de l'armée solennellement promise fut retardée : Naples sembla prête à redevenir le théâtre des massacres et de tous les fléaux qu'entraîne la guerre.

Le général Championnet ne put souffrir cette atteinte au pouvoir tutélaire qui lui était confié, ni trahir ses engagemens solennels avec la République napolitaine qu'il avait proclamée : tous ses sermens n'eussent paru qu'un piége tendu à la crédulité. Telle était la circonstance déplorable dans laquelle il se trouvait, que peut-être il eût été excusable d'abuser de sa puissance : il pensa qu'il suffisait de les éloigner de Naples pour calmer la révolte qu'ils venaient d'allumer. Le Directoire rejeta les plaintes d'un général qui aimait mieux renoncer au commandement que de partager des rapines. Destituer les généraux, les mettre en jugement, leur faire parcourir à

(1) *Morte ai traditore de Francesi.*

leurs frais, les extrémités de la France et même de l'Europe, c'était alors un des jeux de sa jalouse politique. Championnet reçut l'ordre de se rendre sur-le-champ près de Schérer, ministre de la guerre (1).

Le deuil fut universel parmi les habitans de Naples. Il fit de vains efforts pour cacher l'arrêté du Directoire : on s'assembla pour empêcher son départ. Les Napolitains consternés se demandaient : « Est-ce donc là la reconnaissance dont on paye les services d'un général qui vient de sauver la république romaine et de nous donner la liberté » ! Il fut obligé de sortir en secret de Naples qu'il avait vu prête à se soulever en sa faveur : heureux et satisfait d'avoir fait payer à son armée cinq mois de solde arriérée, et d'avoir remplacé les lambeaux de leurs habits par des vêtemens (*e*).

Le général Schérer fut le seul qui osa accep-

(1) Ce ministre terminait sa lettre par ce *post-scriptum* : « Vous remettrez au général qui vous remplace les papiers qui regardent le commandement de l'armée de Rome ». Cette précaution du ministre parut à Championnet cacher un projet plus perfide qu'un simple rappel. Il désobéit en ce point, et conserva ces mêmes pièces, dont il peut encore aujourd'hui confondre ses accusateurs.

ter le commandement de l'armée, et dès ce jour la victoire abandonna les Français. Championnet était à peine sur la route de Milan, qu'il reçut cette lettre touchante du gouvernement de Naples : « Rien ne peut vous peindre notre douleur, lorsque nous apprîmes la funeste nouvelle de votre départ. C'est vous qui avez fondé notre république ; c'est sur vous que reposaient nos plus douces espérances. Brave général, vous emportez nos regrets, notre estime, notre amour, notre reconnaissance. Nous ignorons quelles seront les intentions de votre successeur à notre égard ; nous espérons qu'il sera assez ami de la gloire et de son devoir pour affermir votre ouvrage. Mais quelle que soit sa conduite, nous ne pourrons jamais oublier la vôtre, cette modération, cette douceur, ce caractère franc et loyal, cette âme grande et généreuse qui vous attiraient tous les cœurs. Ce langage n'est pas celui de la flatterie ; vous partez et nous n'avons plus à attendre de vous qu'un tendre souvenir ». Ils ignoraient encore toute l'injustice de l'arrêté qui le déclarait criminel (1). La voix publique

(1) L'avocat Merlin, directeur, avait pris la peine de corner dans la loi l'article qu'il croyait lui être ap-

leur apprit bientôt qu'il était prisonnier d'état à Turin; c'est alors que leur douleur éclata avec violence dans leurs lettres à ce général, où ils l'appellent *le défenseur des opprimés et l'appui des malheureux*. Il ne fut pas moins ému des témoignages que lui adressèrent les braves compagnons de ses victoires, ces soldats et ces mêmes officiers qui, si l'on en croyait ses dénonciateurs, l'accusaient de s'enrichir aux dépens de l'armée. Les regrets de l'Italie et des marques d'honneur le suivaient sur sa route : le Consulat romain, au nom du peuple dont Championnet avait préservé le territoire, lui offrit une armure complète avec cette inscription : *Au général Championnet, les Consuls de la république romaine* ». Quel contraste! Ce général portait d'une main l'armure qui attestait la reconnaissance de Rome, et de l'autre les fers du Directoire.

Le général Schérer lui signifia un second arrêté, où il était accusé de révolte ouverte contre le gouvernement et menacé de six années de prison. L'âme de Championnet n'en fut pas même émue : il avait prévu ce triom-

plicable : tant il craignait que ses juges ne pussent pas l'y découvrir!

phe de ses ennemis. « C'est demain, écrivait-il, au directeur Barras, que je connaîtrai le lieu où l'innocence doit être enfermée. Si mes ennemis ne vous ont pas arraché l'amitié que vous m'avez témoigné tant de fois, je vous demande de presser le ministre de la guerre de nommer le conseil de guerre qui doit me juger ; c'est la seule grâce que j'implore. Ma conduite pendant la révolution, et principalement à l'armée de Naples, a été sans reproche. Je ne crains pas de paraître devant la loi ; elle punit le crime comme elle protége l'innocence. Eh quoi ! mes ennemis ont attendu ce moment pour répandre des bruits sur mes principes et sur mon amour pour la liberté » !

Schérer, cherchant un lieu sûr pour enfermer sa victime, la fit voyager pendant plusieurs mois de Milan à Turin, de Modène à Milan encore, et de cette dernière ville à Turin. C'est là que Championnet fut témoin de la fuite précipitée de ses calomniateurs, pressés par l'Autrichien et le Russe victorieux. Quelques mois avant, cette troupe financière, témoin d'un combat éloigné, avait attendu la fin des dangers pour arriver dans des voitures bien douces jusque dans Naples conquise. « Que sa marche me parut différente, di

Championnet dans ses Mémoires, lorsque nos revers la forcèrent de quitter les villes où elle craignait d'expier tant d'exactions et de rapines! La soif de l'or semblait avoir donné à ces hommes avides des ailes pour y entrer, la crainte semblait en avoir attaché à leurs pieds de plus rapides pour dérober aux ennemis les trésors qu'ils avaient conquis sur les fatigues, les sueurs, la subsistance et les vêtemens des soldats ». Championnet vit du haut de sa prison une route immense couverte jusqu'au Mont-Cenis de voitures et de charriots chargés d'or, et près de ces riches convois des milliers de soldats, dont les haillons laissaient voir leurs blessures exposées à un ciel ardent ou au vent glacé des montagnes. Les yeux de Championnet se remplirent de larmes à ce triste retour des soldats qu'il avait tant de fois menés à la victoire.

Le Directoire l'avait accusé sans l'entendre. Il fit sortir des presses secrètes du Luxembourg un libelle contre ce général; un ministre l'adressa à tous les corps de l'armée, qui le déchirèrent ou le renvoyèrent au guerrier persécuté. M. Blacque, avocat célèbre qu'il avait choisi pour écrire la simple histoire de sa vie, seul moyen qu'il voulut employer pour

confondre ses accusateurs, eut le courage de défier publiquement les auteurs de tant d'horribles calomnies. Enfin, le Directoire le fit conduire à Grenoble devant un conseil de guerre. On força son aide-de-camp, M. Romieu, à déposer le premier dans cette affaire. « Que n'appelez-vous aussi, s'écria cet officier, tous les compagnons de ses victoires; leur témoignage sera uniforme comme leur indignation. Entendez cet arrêt d'un historien célèbre (1) : *La puissance peut maltraiter un brave homme, mais non pas le déshonorer* ». Pendant le cours de son procès, ce général sentit tout le prix de l'estime publique; il trouva partout des juges de ses actions, des amis et des défenseurs. Enfin il vit la chute de ses implacables ennemis, dans une de ces révolutions si rapides sous le Directoire. Un gouvernement plus juste força ses juges à se retirer (an 8).

Tous les revers des Français en Italie commencèrent avec ce funeste rappel. On ne peut nier que l'armée, jusqu'alors victorieuse, n'ait marché de retraite en retraite ; et que l'Italie n'eût été perdue pour nous sans le grand ca-

(1) Voltaire, *Siècle de Louis XV*.

pitaine qui la conquit une seconde fois (1). On peut appliquer au conquérant de Naples ce qu'un historien a dit d'Annibal, rappelé par les ingrats Carthaginois : « *Quandiù in* » *Italiâ fuit, nemo ei in acie restitit* ». « Tant qu'il commanda en Italie nul ne lui résista ».

(1) L'an 9, par la bataille de Marengo.

Ses revers à l'armée des Alpes. — Sa mort.

DEPUIS l'éloignement de Championnet, les ennemis avaient envahi plus de cent lieues ; le nouveau Directoire le nomma général en chef de l'armée des Alpes. Commander, pendant ces revers, était à-la-fois une témérité et un dévouement sublime : il parvint à former une armée. Il battit l'ennemi à l'Assiète, emporta Suze et débloqua Finistrelle et Coni. Il s'avançait dans la plaine, lorsque le général Joubert perdit la sanglante bataille de Novi.

L'ennemi menaçait Gênes. Championnet conçut un plan hardi : il voulait marcher sur Bra, percer le centre des Autrichiens, en isoler les forces, et vaincre une grande armée par la vitesse et la science des mouvemens. Le petit nombre de nos soldats seconda mal le courage ; nous fûmes vaincus par les Autrichiens. C'est le seul revers que Championnet ait jamais éprouvé (*f*). Cependant ce général était pressé par deux ennemis plus redoutables : la famine et l'épidémie. Des corps, jusqu'alors soumis, abandonnaient le camp : à Nice,

nos malades et nos blessés étaient entassés dans les églises sur de la paille qui n'avait pas été renouvelée depuis deux mois : la charpie des hôpitaux portait des marques certaines qu'elle avait déjà servi. Pour tout secours, les malades recevaient du pain et de l'eau, tandis que d'infâmes fournisseurs se jouaient de la vie de tant d'infortunés dont leur avarice creusait les tombeaux. Championnet écrivit au ministre : « Si de prompts secours ne me sont envoyés pour les hôpitaux, je ferai connaître publiquement aux pères et aux mères de famille les assassins de leurs enfans, et à la République entière les bourreaux de ses défenseurs. » Les soldats ne prolongeaient leur vie qu'en se nourrissant d'herbes et de racines; plusieurs s'empoisonnèrent, trompés par des plantes vénéneuses. Un trait peindra le désespoir de Championnet au milieu des calamités de son armée : rougissant de honte, il donna l'ordre de courir sur la mer pour arrêter les bâtimens chargés de subsistances. » Ah! s'écria-t-il, dans sa fureur, j'ai avalé le calice jusqu'à la lie; je ne crains plus les coups du sort; il a tout épuisé : je me transforme en brigand. » Cependant la contagion, aussi rapide que la

peste, achevait de dépeupler son armée ; une mélancolie sombre s'empara de son cœur et sembla effacer jusqu'au souvenir de ses victoires ; d'autant plus infortuné qu'il cachait d'aussi justes larmes. L'épidémie vint le surprendre dans ce cruel affaissement ; il ranima un instant ses forces pour se traîner au combat : dans son agonie, il ne parla que des besoins de l'armée et du salut de la République : il demandait sans cesse si des vaisseaux chargés de blé étaient arrivés du port de Marseille, si on avait battu les Autrichiens. » Mes amis, s'ecria-t-il en expirant, allez consoler ma mère. Mon seul regret est de ne pas mourir, comme Joubert, sur le champ de bataille. » Il mourut à Antibes le 19 nivose an 8 (1799).

Paris, qui, à toutes les phâses de cette inconstante révolution, dressa des statues, même à des hommes vivans devenus si horriblement célèbres, n'honora pas d'une pompe funèbre ce guerrier que ses revers lui avaient fait oublier. La petite ville de Valence qui l'avait vu naître lui rendit ces derniers honneurs que toute la France lui devait. Un officier (1), qui

(1) M. le colonel Mermillod.

avait perdu un bras en combattant à ses côtés, loua ses vertus près d'un simple monument. Au milieu des larmes que cette touchante cérémonie fit couler, cet éloge sortit du cœur oppressé d'un pauvre laboureur qui l'avait connu dans son enfance. » La fortune des armes l'avait élevé au-dessus de nous : quand il revint dans son pays, il ne méconnut ni les pères ni les enfans. »

NOTES SUR CHAMPIONNET.

(*a*) M GRAND, à son lit de mort, épousa la mère de Championnet. Voici le portrait que M. Romieu, son aide-de-camp, a laissé de ce général : « Il avait cinq pieds neuf pouces, de grands yeux bleus, des cheveux blonds, un nez aquilin, de belles dents ; sa figure était très-gracieuse. Il était nerveux et bien proportionné ; il était bel homme.

(*b*) Hommes avides des trésors de la patrie, dont il voulut arrêter les rapines, lisez les lettres qu'il écrivit pendant son séjour sur les côtes de la mer du Nord. Vous y trouverez les vues les plus profondes pour vaincre le seul ennemi qui fût invincible pour la République. Vous verrez, dans ces lettres, si dignes d'être publiées, les sentimens et le langage d'un bon citoyen qui ne respire que pour le bonheur de son pays, tandis que vous, vous sacrifiez à de misérables idoles. Vous rougirez, si la honte peut couvrir le front d'un calomniateur, d'avoir tenté de ternir le mérite d'un guerrier qui accablait de sa renommée vous et tous ses ardens détracteurs.

(*c*) Il exprimait vivement ce souhait dans cette lettre au directeur Barras, qui ne partagea pas l'injustice de sa proscription : « Je vais m'occuper d'établir le gouvernement ; et puis, citoyen directeur, je solliciterai comme une grâce, la permission de me retirer chez moi pour jouir du repos ; mes forces sont

très-affaiblies. J'ai résisté, je résisterai encore jusqu'à ce que l'armée soit établie solidement. Mon cœur est ulcéré de voir de quelle manière perfide des hommes, pour qui l'or est la patrie, trompent le gouvernement sur le compte de ceux qui lui sont le plus sincèrement attachés. Je vous le dis avec ma franchise ordinaire : l'arrêté du Directoire, qui établit une commission civile, est très-humiliant pour les généraux; en voulant mettre de l'ordre dans les finances, simplifier les opérations, il multiplie la race dévorante des agens, et accorde tout aux hommes qui, jusqu'à ce jour, n'ont rien fait pour la patrie ; je ne citerai pour preuve que l'article qui accorde une remise de trois centimes par franc au receveur-caissier. Calculez : si les contributions que je frapperai dans le royaume de Naples, s'élèvent à soixante millions, la remise du caissier sera donc de dix-huit cent mille livres ! Et le pauvre militaire qui tous les jours verse son sang pour la patrie ! . . . Voyez la cruelle position d'un général en chef, qui n'a pas le droit d'accorder un sou de gratification à ceux qui l'ont suivi, sans l'assentiment d'un homme avec lequel il ne peut vivre.

» La république napolitaine bien administrée, écrivait-il ailleurs au Directoire, peut devenir une amie sincère de la république française ; mais il faut la mettre à l'abri des vexations horribles qu'on a fait éprouver aux républiques voisines avec les grands mots de *Liberté* et de *Fraternité*. »

Je vous le déclare, citoyens directeurs, tant que je commanderai l'armée, j'opposerai une digue ter-

rible aux efforts continuels des intrigans, des voleurs et des fripons qui sont à la suite de l'armée pour en dévorer la substance, et pour dépouiller les peuples à qui nous portons la liberté qu'ils font abhorrer mille fois plus que les manifestes des rois.

(*d*) La seule instruction qu'il convienne de donner à un général en chef expérimenté et fidèle, dit Raynal, c'est celle que le sénat de Rome donnait à ses consuls et à ses dictateurs : *Vide ne quid detrimenti respublica capiat* : « Veillez à ce qu'il n'arrive aucun revers à la république. »

Ambroise Spinola, un des plus grands généraux du dix-septième siècle, avait très-heureusement servi l'Espagne en Allemagne et en Flandres. Des ordres imprudens qui lui venaient régulièrement de Madrid, et dont il ne lui était pas permis de s'écarter, sous quelque prétexte que ce pût être, le firent échouer devant Casal. Il en mourut comme désespéré, répétant jusqu'à son dernier soupir ces paroles espagnoles : *Me han quitado la houra* : « Il m'ont ravi l'honneur. » (*Histoire du maréchal de Toiras.*)

Le prince Eugène de Savoie, mort avec la réputation du plus grand capitaine de son siècle, n'avait pas toujours été content de la confiance qu'on avait en lui. Un de ses amis lui demanda un jour, pendant la longue guerre pour la succession d'Espagne, la cause de la profonde rêverie où il le voyait plongé. « Je faisais réflexion, répondit-il, que si Alexandre-le-Grand avait été obligé d'avoir l'approbation des députés de Hollande pour exécuter ses projets, il s'en serait

fallu plus de la moitié que ses conquêtes eussent été si rapides. » (*Réflexions militaires de Santa Cruz.*)

Bannier, le plus illustre des élèves de Gustave-Adolphe, et celui qui soutint le mieux, après lui, la gloire des armes suédoises en Allemagne, avait secoué toute dépendance de sa cour pour les opérations militaires, et aurait abandonné le commandement plutôt que d'en attendre les ordres. « Pourquoi croyez-vous, disait-il à ses confidens, que Galas et Picolomini n'ont jamais pu rien faire contre moi? C'est qu'ils n'osaient rien entreprendre sans le consentement des ministres de l'empereur.

M. de Beauregard, ministre de France auprès de ce grand général, en a recueilli quelques maximes qui peuvent être utiles : Bannier parlait souvent, mais modestement, de ses faits de guerre. Il aimait surtout à répéter qu'il n'avait jamais rien hasardé, ni même formé aucune entreprise, sans y être obligé par une raison évidente. Les volontaires de qualité ne lui étaient point agréables dans ses armées : ils veulent trop d'égards et de ménagemens. Les exemptions des devoirs de la discipline qu'ils usurpent, ou qu'on ne peut se dispenser de leur accorder, sont d'un pernicieux exemple et gâtent tous les autres. C'était un de ses principes, que les officiers subalternes devaient succéder à ceux qui les précédaient, à moins qu'ils ne s'en fussent rendus tout-à-fait indignes. « Outre, disait-il, que rien n'anime plus à bien faire, les habitudes que les officiers se font dans leur corps les rendent capables d'y servir plus utilement que de nouveaux officiers plus habiles. » Jamais il ne souffrai

que ses soldats s'enrichissent. « Ils se débanderaient incontinent, disait-il, et je n'aurais plus que de la canaille. Leur accorder le pillage des villes, c'est vouloir les perdre. » C'est pour cette raison qu'il ne voulut point prendre la capitale de la Bohême. Son système était le même avec les officiers, qu'il croyait suffisamment récompensés par les grades et les distinctions. Peu de généraux ont été plus avares du sang de leurs troupes. Il blâmait hautement ceux qui les sacrifiaient à leur réputation. Aussi ne s'attachait-il pas volontiers aux siéges, et il les levait sans répugnance quand il y rencontrait de trop grandes difficultés. Sans cette conduite, sa patrie aurait été bientôt épuisée d'hommes. Bannier fut fidèle à ces principes jusqu'à la mort de sa femme, qui le suivait dans toutes ses expéditions, et qui avait le talent de modérer ses passions violentes. (*Histoire du maréchal de Guébriant.*)

(*e*) Il y eut sans doute quelques désordres dans les premiers jours de l'occupation d'une ville aussi populeuse que Naples; mais on ne pourrait en citer un seul contre lequel l'autorité du général en chef ait été vainement réclamée.

« Ce n'était pas seulement en préservant les habitans des maux que l'indiscipline entraîne, dit le général Championnet dans ses Mémoires, que je rendis au nom français la confiance qu'il avait perdue en Italie, par une administration pleine de scandale et de rapines : que ne fis-je pas pour le faire chérir et respecter? Nulle vengeance ne signala l'entrée de l'armée française à Naples, après une résistance qui avait coûté tant de sang : nulle proscription ne vengea

l'exil, l'emprisonnement et la ruine de tant de républicains punis par l'ancien régime. Je ne voulus jamais consentir aux confiscations des biens des familles attachées à l'ancien gouvernement. Les mesures pour les surveiller furent actives ; les précautions pour les désarmer continuelles ; il n'y eut pas d'exemple d'un châtiment qui ne fût soumis aux recherches de la justice et aux formes protectrices de la loi. Quelques violences purent sans doute causer des inquiétudes dans les momens qui précédèrent l'établissement des autorités nouvelles ; mais il serait difficile de citer un jour, dans une ville peuplée de cinq cent mille âmes, envahie par des soldats irrités, surchargée d'une populace oisive et presque sauvage, où la suite des affaires ait été suspendue, où les liaisons du commerce, les rapports, les habitudes, le cours même des plaisirs aient souffert la plus légère interruption.

» Mes délateurs ont-ils connu quelqu'un qui ait inutilement réclamé des objets volés ou exigés injustement ? Peuvent-ils citer un établissement public où des objets enlevés, même dans le feu de l'action, n'aient eté promptement rétablis ? Connaissent-ils un dépôt national où la fortune des citoyens reposât sous la garantie de la foi publique, qui ait été violé ou envahi ? S'est-on emparé, comme à Rome, des banques, des Monts-de-Piété, de la monnaie, des musées ? S'y est-on emparé, comme on le fit à Rome, de la matrice des cédules, pour anéantir le crédit public par des émissions clandestines qui furent la ruine et le scandale de cette nouvelle république ? A-t-on vu à Naples les *fide de credito*, vendues sur les

places publiques, comme on avait vu à Rome, sous l'empire financier du Directoire, les scandales de la Bourse de Paris reproduits par l'agiotage des cédules enlevées des banques publiques ? L'argenterie fut-elle enlevée à Naples dans les églises, comme elle le fut à Rome, sans formes conservatrices, sans inventaire et sans garantie ? La piété du peuple y fut-elle révoltée, comme dans la république romaine, par l'envoi, dans toutes les campagnes, d'une armée d'agens inconnus, chargés des dépouilles de tous les lieux sacrés ? A-t-on vu, comme à Rome, les bibliothèques les plus précieuses, des collections enrichies par des acquisitions de plusieurs siècles, vendues à des prix si bas, qu'ils eussent à peine payé le magasin de librairie le plus ordinaire ? Quel fut l'agent ou le commissaire du général en chef, dont on ait trouvé la maison remplie de sacs d'argenterie ou des monumens des arts les plus recherchés ? Y vit-on les tableaux de *Capo di monte*, ou des autres établissemens napolitains, exposés en vente, comme les fameux *Arrazzis* de Raphaël, que peu de têtes couronnées étaient en état de payer, le furent à Rome pour la somme de 24,200 écus ? Les meubles de *Portici* et des autres maisons royales ont-ils eu le sort des chefs-d'œuvres du Vatican, qu'on trouva cachés dans les maisons des agens du Directoire, ou vendus à un prix qu'on n'oserait avouer ?

Sous les yeux, sous l'empire de quels agens du Directoire des désordres si révoltans ont-ils été commis ? O honte de la république ! Ces mêmes agens ont été comblés d'honneurs, protégés, garantis par le Directoire! et moi, à qui on ne peut imputer ni ces crimes,

ni ces dilapidations, ni l'insouciance coupable qui les autorise, ni l'intelligence plus criminelle encore qui les protége, j'ai été accusé, mis en jugement, calomnié, diffamé ! » (*Extrait des Mémoires de Championnet.*)

(*f*) Annibal fut battu à Zama par P. Scipion ; Pompée à Pharsale par César ; Charles XII à Pultava par Pierre-le-Grand ; Condé aux Dunes par Turenne ; Turenne à Rhétel par Duplessis-Praslin ; Villars à Malplaquet par le prince Eugène. Le grand Frédéric n'a pas été toujours heureux.

MOREAU,

GÉNÉRAL EN CHEF.

ARMÉE DU NORD.

Conquête de la Flandre et de la Hollande.

JEAN-VICTOR MOREAU naquit, en 1763, à Morlaix, dans le département du Finistère. Il fit son droit à Rennes. Catinat quitta la profession d'avocat pour avoir perdu une cause qui était juste. Le même instinct dans un jeune Breton lui fit négliger le barreau pour les évolutions. Un courage, égal à son adresse dans les exercices, lui donnait une espèce d'empire sur les jeunes gens de Rennes, quand ils s'animèrent contre les ministres en faveur de leur parlement, qui refusait d'enregistrer les édits sur le timbre et l'impôt territorial (1788). Le commandant de la ville donna l'ordre de le prendre, mais vivant; Moreau parut tous les jours sur la place publique. Soit assurance

dans son maintien, soit prudence à éviter les piéges qu'on lui tendait, la garnison ne put jamais l'arrêter. On l'appelait *le général du Parlement*. Qui eût deviné, dans ces jeux d'une petite guerre, le grand homme sous qui la France ne serait jamais entamée ? Dans l'hiver de 1788, Moreau servit les nouveaux ministres contre ce même Parlement, pendant l'élection des députés aux états-généraux, quand il vit, avec toute la France, que les Parlemens s'étaient opposés au roi dans le seul intérêt de la noblesse. Au commencement de la guerre, Rennes le nomma commandant d'un bataillon. On remarqua que ses soldats furent les derniers de l'armée à prêter serment à la République (1792). Moreau, ennemi de la licence, haïssait ce qui devait rendre la liberté horrible. « La plupart des grands capitaines sont » devenus tels par degrés, dit Voltaire. Il cite » le maréchal de Catinat, qui s'éleva sans au- » cune brigue; philosophe au milieu de la » grandeur et de la guerre, les deux plus » grands écueils de la modération ». Moreau dut encore plus vite ses grades à son épée ; il fut, la même année, fait colonel, général de brigade et de division.

Il avait, sous ses ordres (1793), un corps

de vingt-cinq mille hommes, quand Pichegru vint commander l'armée du Nord : il ne fut donc pas l'élève de ce général, comme on l'a dit. Il serait trop long de raconter ses premiers combats; nous laissons ce soin à celui qui écrira ses mémoires. L'histoire plus rapide doit le porter sur un théâtre digne de sa gloire. Dans un tems où se formaient de si grands capitaines, il parut supérieur à tous par le bras et par le conseil. Mais quel fut l'inventeur du système de guerre qui consistait à abandonner les siéges, même celui de nos places occupées par les ennemis, pour attaquer leurs flancs et envahir leur propre territoire? Il paraît aujourd'hui certain que ce plan hardi était de M. Carnot, alors simple capitaine de génie. La rapidité des manœuvres fut l'ouvrage de Pichegru et de Moreau: c'était un assez grand mérite d'exécuter avec précision un plan qu'on regarde comme le fondement des exploits de cette guerre. Il est vrai que Pichegru fit l'essai de ce système en Alsace, quand il reprit les lignes de Weissembourg; mais ce général a laissé la réputation d'un homme qui eut moins d'invention que de jugement; Moreau apporta plus de génie, et on n'a point égalé sa science dans la manœuvre.

Lorsque Souham, l'un des lieutenans de Pichegru, entra dans Courtrai à la tête de trente mille hommes, vingt mille soldats conduits par Moreau s'avancèrent sur les deux rives de la Lys pour investir Menin (1793). M. de Clairfait marcha au secours de cette place; Moreau passa à travers cinq défilés, sous le feu de batteries qui tiraient à mitraille, et le força de se retirer. Menin bombardé se rendit quand sa garnison eut perdu l'espoir d'être secourue par l'armée autrichienne battue dans la plaine.

Les armées du duc d'Yorck, de Cobourg et de Clairfait tentèrent de bloquer Pichegru dans Courtrai. Souham fond sur le duc d'Yorck et met ses quarante-cinq mille Anglais en déroute. Moreau remporta une égale victoire sur M. de Clairfait et lui prit toute son artillerie. Il investit Ypres; la garnison se rendit après douze jours de tranchée ouverte. Cet exemple fut suivi par Bruges et Ostende. Tant de prises de villes prouvent que l'ancien système de commencer par le siége des places, est plus meurtrier et moins prompt.

Tandis que le duc d'Yorck abandonnait Anvers, Nieuport se rendait au général Moreau.

Les assiégés étaient presque tous des Hanôvriens et des Anglais condamnés par le décret de mort de la Convention (1793). Moreau leur offrit la vie; c'était exposer la sienne à la vengeance du tyran.

On ne pouvait arriver dans l'île où la forteresse de l'Ecluse est située, que sur une digue inondée de tous côtés, et défendue par une batterie de quatorze canons : tout manquait au général. Ses soldats nagèrent de l'une à l'autre rive, d'autres s'avancèrent sur des madriers, bravant le feu qui les foudroyait. Ils emportèrent quatre-vingt-dix pièces de canon. Le jour que ce général se signalait par cet exploit le plus hardi de la guerre, son père périssait sur l'échafaud révolutionnaire. A cette mort funeste, il voulut quitter un pays où les hommes et les lois étaient devenus également horribles. Après des pleurs versés, il servit alors ce même pays où des maîtres inhumains pillaient ses biens, et avaient assassiné l'auteur de ses jours.

Pichegru, déjà maître du pays entre la Meuse et le Rhin, chargea Moreau de s'emparer de Venloo qui devait lier les deux ailes de la grande armée. La garnison fut taillée en pièces dans une sortie : le commandant inti-

midé par la proximité des ouvrages, capitula. L'armée française avait passé sept mois dans la boue, dans l'eau, dans les marécages; la moitié était dévorée de gale; tous les soldats étaient sans bas, sans souliers, sans vêtemens, sur le sol glacé qu'ils avaient conquis et dont ils étaient les maîtres les plus indigens.

La violence du froid avait glacé le cours rapide du Vaal. Deux cents mille Français manœuvrèrent sur ce fleuve, traînant avec eux leur pesante artillerie. Macdonald, Vandamme et Moreau battirent le prince anglais, repoussèrent vingt charges des Autrichiens, et emportèrent toutes les batteries dressées sur les digues du Vaal: alors rien ne put empêcher l'envahissement de toutes les Provinces-Unies.

Toutes ces conquêtes, qu'on peut lire dans la vie de Pichegru, causent moins d'étonnement qu'une expédition singulière de la cavalerie commandée par le général Moreau : la flotte du Sthadouder fut surprise par les glaces, en entrant dans le détroit qui est entre la West-Frise et l'île du Texel; l'eau de la mer s'y durcit comme le lit d'une rivière. Moreau, voyant des bâtimens armés et des vaisseaux marchands arrêtés dans les glaces, y fit traî-

ner ses canons, pour les battre comme des forteresses : ses cavaliers coururent sur les eaux du Zuyderzée, et comme des marins, prirent les vaisseaux à l'abordage. C'est la première fois qn'on a vu des escadrons s'emparer d'une flotte sur les abîmes de la mer, qui menaçaient de s'ouvrir sous le poids des canons, des hommes et des chevaux.

—

ARMÉE DU RHIN ET MOSELLE.

Passage du Rhin. — Combats sur les Montagnes de la Forêt noire, à Rastadt et à Eslingen.

Le Directoire rappela Pichegru. Ses revers sur le Rhin avaient donné des soupçons. (1) A peine Moreau eut-il le commandement de cette armée battue par Wurmser, qu'il le força dans son camp, près de Franckental, et le repoussa jusque sous Manheim. Il voulait passer le Rhin et tromper sur son dessein le général de l'Empereur d'Allemagne; il couvrit, de Landau à Huningue, la route d'équipages, et fit croire qu'ils partaient pour l'Italie. Il arrive à Strasbourg, et en ferme les portes; en trois heures de tems il dispose tout pour le passage du fleuve. Cette ruse, qui n'eût pas paru indigne de Turenne, an-

(1) Il était alors d'intelligence avec le prince de Condé.

nonçait un général maître de cacher son secret à l'ennemi, presque toujours vaincu quand il est surpris. Ses soldats entrèrent dans les nacelles, à minuit, pendant un clair de lune. Le silence, l'ordre et la vitesse laissèrent une fausse sécurité aux Autrichiens sur le bord opposé. L'avant-garde débarque avant le jour, emporte tous les postes à la baïonnette, marche sur Kehl et chasse les ennemis du fort, de la ville et d'une redoute. Ils n'osèrent pas lui disputer le passage de la Kintzig. Ils perdirent douze cents hommes, deux mille fusils et treize canons. Ils se réunirent au-delà de Renchen, position fameuse où Turenne et Montécuculli, en 1675, passèrent quatre mois à se suivre, à s'observer dans des marches et des campemens, plus estimés que des victoires par les officiers allemands et français. Une vive canonnade engage le combat. Les cuirassiers ennemis chargent nos deux ailes; Moreau les fait manœuvrer avec son sang froid ordinaire, et les précipite sur l'infanterie et la cavalerie autrichienne. Il est maître de la ville et de la rivière de Renchen.

Il rétablit l'ordre de bataille que le passage du Rhin avait rompu. Il donna le commandement de l'aile droite à Férino, du centre à

Saint-Cyr, et de l'aile gauche à Desaix. En avançant entre les montagnes de la Forêt noire et le Rhin, il dissipa les paysans armés dans les gorges qu'il avait laissées derrière lui. Sur le sommet du Knubis, la plus élevée de ces montagnes, était une redoute entourée de fossés. On ne pouvait y traîner de l'artillerie; il fallait une bravoure surnaturelle pour l'enlever. Le colonel d'un régiment, M. de Laroche, se jeta le premier dans les fossés, escalada la redoute, et s'en rendit maître malgré les efforts héroïques du prince de Wirtemberg qui commandait en personne. Moreau s'empara du revers des montagnes; les fusils étaient mouillés par la pluie; la baïonnette enfonça l'ennemi. Jamais le courage ne parut plus élevé au-dessus de la nature humaine. On entendait les soldats crier: » Point de coups de fusil! la baïonnette en avant! » Quand on leur offrait des cartouches, ils répondaient: » *Nous ne tirons qu'à l'arme blanche.* »

L'archiduc Charles avait une armée entre Gernsbach et Rastadt. Ce prince, frère de l'Empereur, s'était fait remarquer dès l'âge de vingt ans, par une valeur téméraire, à l'avant-garde du prince de Cobourg. Il parut dangereux à

Moreau de l'attaquer de front; il déborda son aile gauche et lui enleva Gerbach. Il livre un second combat qui le rend maître du bois de Rastadt et prend ainsi, par degrés, sur la droite, la supériorité qu'il a sur la gauche de l'ennemi. A peine montrons-nous ici cet art de vaincre en épargnant le sang des sodalts; c'est aux grands écrivains à le développer.

Le Prince, protégé par son artillerie disposée sur l'autre rive, fit sa retraite dans un ordre admirable; mais quand il voulut couper le pont de Rastadt, un régiment de chasseurs chargea ses troupes et les poursuivit dans les rues de la ville. Sa cavalerie revint; elle fut repoussée par le feu de notre artillerie légère aussi rapide dans sa course que le régiment qu'elle suivait. Les généraux Hotze et Werneck amènent des renforts. Le prince pouvait croire qu'il forcerait les Français à repasser le Rhin si, des vallées, il faisait déboucher son infanterie sur leurs derrières, et s'il opposait sa cavalerie dans la plaine. Moreau devait être attaqué le 21 messidor an 4; la veille, il marche aux Autrichiens qu'il rencontre près des bords de la Murg. Il évite une bataille, et content d'avoir forcé quelques postes défendus avec fureur, il va battre l'avant-garde du

Prince à Herrenalb, le fait harceler par quatre attaques successives, et emporte le plateau de Rotenshole, la plus rapide des montagnes de la Forêt noire. Desaix avait arrêté la cavalerie ennemie dans la plaine. Le Prince craignant de se voir couper la retraite, gagne le Danube. Moreau le fit suivre, marche par marche, dans une position formidable sur le Necker. Les Autrichiens s'arrêtèrent entre Canstadt et Étlingen. Moreau jugea que tout l'effort de ses soldats ne pourrait l'emporter de front; il fit encore déborder l'aile gauche de l'ennemi; elle plia malgré le désavantage du nombre du côté des Français, et abandonna Canstadt et Étlingen.

Combats de Neresheim, de Brégentz avec le corps de Condé. — Passage du Danube et du Leck. — Prise de Friedberg. — Retraite du général autrichien Latour.

Depuis le passage du Rhin, l'aile droite de l'armée remontait ce fleuve, pendant que les deux autres corps le descendaient. Après avoir suivi des chemins opposés par les vallées des montagnes de la Forêt noire, par les deux rives du Danube, ils devaient se réunir à Ulm pour entrer en Bavière. A l'est d'une grande forêt, s'élèvent ces montagnes qu'on appelle Alpes de Souabe L'ennemi réuni sur un vaste plateau, pouvait disputer chaque sommet et toutes ses gorges inconnues aux Français; mais Desaix joignit une de leurs divisions qu'il battit près d'Aalen. Saint-Cyr s'empara d'Heydenheim. Moreau n'avançait jamais qu'après des reconnaissances, rectifiant les positions de l'armée. Tout-à-coup les Autrichiens suspendent leur retraite en arrière d'Eglingen. Moreau les

attaque, les poursuit dans les bois, avance vers Neresheim. Deux de ses régimens, que la nuit surprend dans ces bois, sont pris en flanc et renversés. Ce succès augmente l'audace de l'ennemi; il perce entre le centre et l'aile gauche des Français. Moreau appelle sa réserve, et rétablit le combat; alors tout le corps de bataille de l'Archiduc se déploie : on se bat jusqu'à la nuit. Le lendemain, le combat s'engage avec plus de fureur; l'Archiduc reste maître du champ de bataille. Les Français n'eurent que la gloire d'avoir résisté aux chocs les plus violens qui jamais aient suivi une attaque bien combinée; ils furent calmes comme leur général. C'est ce genre de courage qui les sauva des dangers dont l'Archiduc Charles les avait entourés.

Le général Férino rencontra, près de Brégentz, un corps de Français royalistes, commandés par le prince de Condé. Ils éprouvaient combien le pain de l'étranger est amer, en prodiguant leur sang dans les combats. Leur valeur excitait l'envie des officiers et des soldats de l'Autriche qui se plaignaient de n'être armés que pour leur querelle. Le prince de Condé, dont le courage avait éclaté dans la guerre de sept ans, comme celle du

plus grand de ses aïeux à Rocroi, avait formé ce corps qu'il avait commandé aux combats de Bretsheim en 1793, et en 1796, à Biberach et à Steinstad, où il eut un officier de génie tué par un obus entre lui et le duc de Berry. On sait quel sort attendait les Émigrés pris les armes à la main, Ils osèrent s'introduire la nuit sous les tentes d'une division française, et engager un combat furieux dans le bois de Kamlach. Le succès balança longtems entre les deux partis, d'autant plus animés qu'aucun soldat n'eût demandé grâce. Des deux côtés, six mille Français perdirent la vie. La victoire ne fut que déplorable.

Pendant que l'armée française passait le Danube à Hochstett, à Dillingen et à Lémingen, l'Archiduc repassait ce fleuve à Ingolstadt; il marchait avec quarante mille hommes au secours du prince de Wartensleben, contre Jourdan, qui venait de s'emparer de Wutzbourg et menaçait Ratisbonne. L'Archiduc avait caché son mouvement avec beaucoup d'adresse, et laissait des forces imposantes sur le Lech, rivière tortueuse, dont le lit est très-large. Moreau résolut de le passer. Il voulait, par une marche rapide, pénétrer en Bavière, forcer l'Archiduc d'accourir vers cet

électorat, et dégager Jourdan qui commandait l'armée de Sambre-et-Meuse. Le comte de Latour défendait la rive opposée : il passait pour un des généraux les plus braves et les plus fidèles de l'Empereur d'Allemagne. Il avait été le seul dont la division eut repoussé les Français en 1793, à la bataille de Watignies, tandis que tout le reste de l'armée autrichienne était battu par Jourdan. Il fut depuis plus malheureux en combattant Moreau, et n'en fut pas moins estimé (1796). Notre aile droite passa le Lech près de Hasten, à un gué de la rivière que les ennemis avaient négligé de garder. Les soldats portaient sur leurs têtes les gibernes et les fusils. Les autres colonnes, voyant des compagnies entraînées par le torrent, s'arrêtèrent. Les généraux Abbatuci, Montrichard et Savary, se précipitèrent dans la rivière; tous les soldats les suivirent. A peine formés sur la rive, ils s'emparent des hauteurs de Moringen. Toute l'armée se déploie dans la plaine, et enfonce les ennemis, qui cherchent une retraite par les routes de Munich et de Ratisbonne. Pendant que Saint Cyr les attaque dans Friedberg, et les presse de front, l'avant-garde de Férino les devance sur le chemin de Munich, les

rompt, les rejette dans les bois et enlève toute leur artillerie.

Le général Latour s'était retiré derrière l'Iser; son dessein, pénétré par Moreau, était de le laisser avancer sur cette rivière et le Danube, pour tomber sur l'un de ses flancs par les débouchés du Tyrol, ou par la tête du pont d'Ingolstadt. L'avant-garde du centre des Français avait battu un corps qui couvrait Freysingen; mais sur les derrières, leur aile droite était tournée par un parti qui lui avait enlevé un parc d'artillerie.

Le sort de son armée commençait à inquiéter Moreau, sans jeter dans son esprit ce trouble qui fut toujours l'avant-coureur des déroutes de Bonaparte. Les paysans s'étaient insurgés : nulle communication avec l'armée de Sambre-et-Meuse, qui devait se lier à la sienne : les deux corps des généraux Autrichiens Wolff et Saint-Julien, supérieurs à une faible division qui leur était opposée, pouvaient s'emparer de Brégentz et de Lindau, et nous ôter l'appui du lac de Constance. J'ai entendu conter à Moreau par quelle prévoyance il empêcha l'inévitable déroute de son armée. Les militaires reprochent à d'excellens écrivains d'avoir défiguré des batailles

au point que les généraux, qui les ont gagnées, les auraient perdues, s'ils les avaient livrées comme les historiens les ont décrites. » L'en-
» nemi, disait Moreau, ne cherchait qu'à
» temporiser; il échappait toujours, en cé-
» dant le terrain chaque fois que nous vou-
» lions le combattre. Il était à présumer que
» l'Archiduc, après avoir chassé l'armée de
» Sambre-et-Meuse, reviendrait avec toutes
» ses forces sur mes derrières. Ces considé-
» rations puissantes me déterminèrent à or-
» donner un mouvement rétrograde dans une
» position plus resserrée où mon armée at-
» tendrait que celle de Sambre-et-Meuse
» reprît l'offensive. Pour la dégager, je ré-
» solus de porter sur la rive gauche du Da-
» nube un corps qui devait inquiéter les der-
» rières de l'Archiduc, pendant que le reste
» de l'armée concentré sur Neubourg, con-
» tiendrait le corps du général Latour, et
» menacerait de le prendre en flanc, s'il se
» portait sur Augsbourg. »

Pressentir un revers, c'est savoir l'éviter.

Retraite de l'armée.—Bataille de Biberach.—Desaix et Duhesme défendent le fort de Kehl contre le prince Charles.

Un des corps de Moreau, en remontant l'Iser, avait été battu par le prince de Furstemberg: l'aile de Saint-Cyr avait livré des combats malheureux à l'armée du prince de Condé, sous Munich : des renforts, qui arrivaient chaque jour de l'Autriche, dissipaient l'armée de Sambre-et-Meuse, commandée par Jourdan. Moreau ne vit pour ses soldats de salut que dans la retraite (11 août 1796). Il tenta de s'emparer des deux rives du Danube pour faire fuir plus rapidement les équipages; mais il trouva le pont de Neubourg occupé par le général Nauendorf; il fut obligé de suivre la rive droite. Malgré ce faux mouvement, qui permit à l'armée du prince de Condé de lui enlever des équipages et dix-huit cents hommes, il repassa tranquillement le Leck, n'oubliant aucun corps, leur traçant une route certaine, et battant les ennemis quand il était serré de trop près. C'est ici que se décèle

cet art des retraites qui l'élève au-dessus de tous les grands capitaines que la France a produits. Il feint d'abord des mouvemens qui trompent le général Latour; il gagne sur lui quelques marches par cet artifice. Trois corps ennemis l'arrêtent près de Biberach, dans sa retraite; il voit que l'audace est d'accord avec la prudence pour s'ouvrir un passage; il ordonne un combat sur toute la ligne; le corps de bataille des Autrichiens et l'aile droite sont renversés; il fait cinq mille prisonniers et prend dix-sept pièces de canon qu'il ramène à la vue des ennemis, sans qu'un seul de leurs régimens ose les lui enlever.

Il fallait forcer le passage du Val-d'Enfer, suivre, entre des rochers à pic, cette gorge effroyable où roule un torrent. Moreau avait l'ennemi en tête, à dos et sur les flancs. Le maréchal de Villars avait écrit, en 1702, à un électeur de Bavière, qui le pressait de venir le joindre par ce chemin : « Que votre altesse me pardonne l'expression, je ne suis pas diable pour y passer ». Moreau fit balayer par ses avant-gardes, tous ces corps autrichiens, et déboucha enfin lui-même en Brisgau. Le prince Charles lui livra bataille à Schliengen (novembre 1796). Moreau, affaibli par ses

combats dans une marche de cent lieues, repoussa toutes les attaques dont le but était de lui fermer le Rhin; il le passa à Brisach et à Huningue, ramenant huit mille prisonniers et cinquante canons qu'il avait pris. Le général Desaix se signala dans cette retraite; il contint toujours l'ennemi. Le général Éblé soutint ou plutôt éleva l'ancienne gloire de l'artillerie française qu'il commandait en chef dans cette armée; il ne perdit pas un seul canon. L'artillerie, qui par le nombre de ses voitures est le plus souvent un obstacle dans les retraites, décida le bonheur de celle-ci. Il fut tiré plus de deux cents mille coups de canon. « Toute la France, dit l'éloquent défenseur de Moreau (1), croyait ce général perdu, et déplorait la perte d'une armée si distinguée par sa vaillance, quand Moreau exécutait cette belle et savante retraite qui lui valut bien plus que de la gloire, le bonheur de conserver des hommes. » Tous les historiens l'offrirent comme un modèle auquel on peut à peine comparer la retraite des Dix-Mille, et celle de Prague sous le maréchal de Bellisle.

Moreau avait conservé le fort de Kehl et

(1) M. Bellard, dans son Mémoire.

une tête de pont devant Huningue, sur la rive droite du Rhin. L'Archiduc se porta devant Kehl avec toutes ses forces, et ouvrit la tranchée (frimaire an 5, 1796). Moreau sortant d'un camp retranché, emporta quatre redoutes. Les troupes destinées à soutenir ce premier effort n'ayant pu se déployer, il rentra dans son camp avec sept cents prisonniers et vingt-deux canons. La vigueur de cette sortie causa de vives alarmes à l'Archiduc; il vint fondre sur Moreau qui, dans une mêlée sanglante, reçut une balle morte à la tête; Desaix eut un cheval tué sous lui. Moreau se retira avec cet ordre qui semble le premier mérite quand le courage est forcé de ployer sous le nombre. Il jugea avec ce coup d'œil qui ne le trompa jamais, que le prince Charles le resserrait de trop près par ses ouvrages, pour qu'on pût déployer un grand corps contre lui, et que le fort devait succomber à la fin dans une attaque régulière.

Kehl avait été pris en quelques heures par Desaix, trois mois auparavant; ce fort défendu par lui, devint un boulevard, contre lequel quarante bataillons renouvelaient tous les jours des assauts impuissans. La confiance des soldats en Desaix mérite qu'on l'admire; quand

c'était lui qui commandait une sortie, ils étaient persuadés qu'ils reviendraient sans blessure; ils ne disaient point adieu à ceux qui restaient dans la place, mais à ce soir. Desaix était relevé par Duhesme. Moreau, pour prix de ses grands services, à la bataille de Nordlingue et à celle de Biberach de laquelle avait dépendu la gloire de cette retraite, le chargea du commandement de Kehl. Duhesme eut à soutenir le feu des batteries que le prince Charles fit démasquer au même instant; la place fut couverte de morts et de débris. Duhesme faisait toutes les nuits des sorties et enclouait des canons. Il resta dans ce poste dangereux qui n'avait d'autre abri qu'un caveau infect où il ne pouvait respirer. Il reprit si souvent une maison de poste, que l'ennemi en fit le siége particulier, et n'y arriva que par des tranchées, sous la protection de ses batteries. Duhesme cherchait à inspirer aux soldats le mépris des dangers en leur parlant de la fatalité. Un jour qu'il faisait sa tournée sur les parapets, il entendit des murmures. Un redan était entre les assiégeans et les assiégés; nulle tranchée n'y conduisait; il fallait marcher à découvert; trois soldats avaient été tués en voulant y pénétrer.

» Il n'y a pas de fatalité, disait un grenadier : si nos trois compagnons fussent restés ici, ils ne seraient pas morts ». Le général Duhesme ne réplique pas; il va droit au redan. Les coups de fusils redoublent; il donne des ordres, examine l'ennemi, et revient enveloppé d'une grêle de balles et de la mitraille de deux coups de canons, sans être blessé. » Eh bien, dit-il au grenadier, tu vois que notre sort est écrit là haut. »

Kehl était investi depuis cinq mois, la tranchée ouverte depuis cinquante jours; les palissades étaient renversées, les fossés comblés par les éboulemens des parapets; nul renfort ne pouvait entrer. La fatigue d'une armée qui bivouaquait au milieu des frimas, la mort de tous les chevaux auraient assez justifié l'abandon de ce fort avec ses munitions et cent pièces de canon; mais Desaix avait été choisi par Moreau pour négocier avec l'Archiduc. Il vint à bout de persuader aux envoyés du prince que le camp était miné, et que Moreau le ferait sauter à la première nouvelle d'un refus; ils consentirent à nous laisser emporter toute l'artillerie. Les soldats ramassèrent jusqu'aux boulets, bombes, éclats d'obus de l'ennemi; ils repassèrent le Rhin avec armes

et bagage, tambour battant, mèche allumée, drapeaux déployés. Desaix remit un terrain couvert de redoutes que le prince fut obligé de faire démolir, un fort rasé et une ville brûlée. On avait vu, à ce siége, une armée nombreuse conduite par un frère de l'Empereur d'Allemagne, regardé comme le plus grand capitaine de l'Autriche, vaincu, puis victorieux, qui parut devant Moreau ce que Montécuculli avait été devant Turenne. » Ce prince, dit le général Beynier, suppléa à l'audace qui manquait à ses soldats, en déployant une artillerie formidable contre des masures défendues par des mousquets. La résistance des Français, en le forçant de donner un assaut à chaque ouvrage, lui fit perdre plus de soldats que n'eût coûté une attaque générale. » On porta le nombre de ses morts à quinze mille : il consomma quatre-vingt treize mille boulets, trois mille boîtes à mitraille et trente mille bombes. La résistance de Kehl seconda les victoires de Bonaparte en Italie, et fut la cause de la prise de Mantoue par son armée.

Les généraux se relevaient dans le commandement du fort, toutes les vingt-quatre heures; mais Éblé dirigea seul l'artillerie pendant le siége; il montra le même art à défen-

dre une place qu'à l'attaquer. Bonaparte le relégua depuis, en Portugal, dans un commandement obscur, pour le punir d'avoir été l'ami de Moreau. L'Archiduc Charles tourna alors ses efforts contre la tête du pont d'Huningue. Ce petit ouvrage était dominé par les batteries autrichiennes ; les Français se creusèrent des demeures souterraines, ne laissant dans les redoutes que les hommes nécessaires au service; mais au moment des attaques, les bataillons semblaient naître du sein de la terre. Le général Dufour fit deux sorties sur l'ennemi, et lui prit chaque fois des canons jusque dans la tranchée. Le général Abbatuci, né en Corse d'une des premières familles, commandait à Huningue; après un combat où il tua dix-huit cents hommes, il fut atteint, sur le rempart, de coups de fusils tirés par ses propres soldats, d'autres ont dit par les émigrés envers qui il se montrait inflexible quand il les faisait prisonniers. Huningue alors capitula avec les mêmes honneurs que Kehl, quoique incomparablement plus faible. L'armée éleva un monument à la mémoire d'Abbatuci. Ce général avait la taille élevée, la figure noble, de grands yeux noirs, et cette force qui, dans les hommes, augmente la beauté.

Second passage du Rhin. — Bataille de Diersheim. — Reprise du fort de Kehl. — Préliminaires de paix à Léoben.

MOREAU avait pris ses quartiers d'hiver. Bonaparte ne laissa ni à son armée, ni à l'ennemi le tems de respirer. Il avait conquis l'Italie; il venait de soumettre à un traité le Pape qu'il avait forcé à lui payer trente millions; il menaçait Vienne. Ses succès étaient chèrement achetés par la mort de cent mille Français, par l'incendie des villages d'Italie et les sanglantes exécutions des habitans qui tentaient d'arrêter le fléau de ses armes. Funeste condition des peuples ! l'éclat des conquêtes en couvre la barbarie. Le Directoire rassembla deux armées; l'une vers le Rhin, l'autre vers la Sambre, pour faire une diversion en faveur de celle d'Italie, commandée par Bonaparte.

L'armée du Rhin devait lier les ailes des deux armées, d'après le système de M. Carnot,

qui donnait les plans de campagne. Avant de passer le Rhin, Moreau sépara, de ses bateaux, ceux qu'il destinait à de fausses attaques; il imprima au mouvement de son armée l'ordre parfait qu'il avait dans l'esprit. Des bateaux s'engravèrent dans un endroit où le fleuve a peu de profondeur; il se jeta dans l'eau pour les dégager. De tels exemples animent une armée! Les chevaux se précipitèrent dans le fleuve, entraînant avec eux des soldats qui s'étaient suspendus à leurs crins. Desaix et Duhesme abordent sur la rive ennemie. Desaix, le sabre à la main, désarme les premiers rangs. Une balle lui traverse la cuisse. Toutes les baïonnettes sont levées sur le soldat autrichien qui vient de le blesser. Desaix ranime ses forces, court et le déclare son prisonnier pour lui sauver la vie. Duhesme rangeait quelques troupes pour couvrir le débarquement; il est attaqué par un régiment entier. Il fallait se rendre, se noyer dans le Rhin, ou repousser tout le régiment. Il fait battre la charge; son tambour tombe mort. Ce général saisit la caisse qu'il bat du pommeau de son épée: fondre sur l'ennemi et le mettre en fuite fut l'ouvrage d'un moment.

Ceux des Français qui avaient débarqué

perdirent et reprirent plusieurs fois Diersheim. Desaix, emporté dans un terrain coupé et marécageux et sous le feu de la mousqueterie, revint sur une digue qui appuyait le flanc de l'armée, et rejeta les ennemis dans Hanáu. Leur artillerie démonta la nôtre dans le village de Diersheim, et l'incendia. Ils y pénètrent, pour la sixième fois, au milieu d'un tourbillon épais de flamme et de fumée. Les deux infanteries se livrent un combat furieux; la nôtre, que le canon écrase, abandonne le village. Elle y revient avec deux nouveaux bataillons, pendant que notre petite cavalerie charge le flanc droit de l'ennemi. Attaqué à-la-fois sur ses deux ailes, il est rejeté en désordre dans la plaine. Vers la nuit, Moreau fit construire un pont sous le feu de la mousqueterie et des bombes. Ce qui restait de Français sur la rive y passa à deux heures du matin. Tous les corps ennemis furent trompés par cette incroyable célérité; ils perdirent l'espoir de nous jeter dans le Rhin, quand ils se présentèrent au lever du soleil. Ils investirent Hanau de trois batteries qui démontèrent tous nos canons. La moitié de l'infanterie de Moreau défend cette ville; l'autre en sort, vient attaquer le flanc gauche des Autrichiens, est

chargée par leur cavalerie qui l'est à son tour par la nôtre accourant au secours de l'infanterie. La mêlée fut longue, opiniâtre et sanglante; Moreau eut son cheval tué sous lui. Avec un régiment de hussards, qu'il rallia, il enfonça l'ennemi et décida la victoire. Il fit capituler, avec une seule compagnie de dragons, Kehl qui avait coûté à l'Archiduc cinq mois de siége et quinze mille hommes. La campagne n'était ouverte que depuis trente-six heures; Moreau fit quatre mille prisonniers, prit un général, vingt canons, des chevaux et tous les équipages de la chancellerie de l'état-major. Un fourgon renfermait une correspondance secrète entre le général Pichegru et le prince de Condé (1797).

Le lendemain, il rétablit son ordre de bataille; son armée le reprit aussi parfait qu'avant le combat. Lecourbe, à son avant-garde, forçait le passage du Renchen, quand un courrier de Bonaparte apprit que ce général venait de signer la paix à Léoben. En trois jours, Moreau avait passé le Rhin, livré huit combats et gagné une bataille.

Hoche, à la tête de quatre-vingt mille hommes, remportait dans le même tems, près de Neuwied, une victoire qui fit perdre au baron

de Kray quarante pièces de canon, ses munitions, ses bagages, cinq mille morts et onze mille prisonniers. Hoche se flattait de pénétrer au cœur des états héréditaires; un second courrier de Bonaparte vint arrêter ses succès. Il frémit de fureur de se voir arracher la victoire. Un jour plus tard, l'armée ennemie était détruite. On peut dire aujourd'hui que ce qui hâta la paix fut la jalousie de Bonaparte contre ses deux rivaux. Hoche avait donné à son armée un élan si rapide, que Bonaparte craignit de le voir arriver à Vienne avant lui. Hoche, à vingt-deux ans, avait une réputation égale à celle de Kléber. Quand tout désertait des bords de la Sambre, il avait su se créer une armée de quatre-vingt mille hommes. Son passage du Rhin à Neuwied, à la vue de l'ennemi, et la prise de Wetzlar, au moment où Werneck le croyait encore très-éloigné, étaient une des plus belles opérations de cette campagne. La réputation du général Hoche et la gloire de Moreau importunaient Bonaparte. On ne les louait jamais devant lui, sans le voir s'attrister et pâlir. A quelle bassesse l'orgueil humilié le força de descendre! Vainqueur, il demanda la paix, couvrant sa jalousie d'un voile d'humanité. Il écrivit au

prince Charles cette lettre (1) que devaient démentir ses guerres injustes, plus cruelles que celles de Genséric et d'Attila.

(1) Voyez cette Lettre dans l'Histoire de Buonaparte, que je publiai à Londres, en 1814.

Révolution, le 18 fructidor an 5. — Correspondance des Princes français et de Pichegru, dévoilée. — Destitution de Moreau. — Mort du général Hoche.

Il se formait au sein du Corps législatif une conspiration (septembre 1797), si on peut donner ce nom au dessein de rétablir le souverain légitime. Barras, Laréveillère, et Rewbell, qui gouvernaient la France, firent avancer Hoche avec vingt mille soldats sur Paris. La constitution avait marqué sur la route, des limites que les armées ne devaient jamais passer. Les généraux Villot et Pichegru, alors députés, éclatèrent à la tribune. Le premier voulait qu'on attaquât le Directoire au Luxembourg; il promit d'amener Barras, Lareveillère et Rewbell enchaînés. Les hommes timides qui étaient entrés dans cette conjuration, le traitèrent de *mauvaise tête*, et le lendemain ils furent tous condamnés à être déportés. On sait quelles furent les suites de cette révolution; les finances furent épuisées, le gou-

vernement méprisé; nous perdîmes nos conquêtes, parce que le Directoire ne fit que de mauvais choix pour commander en chef les armées. Le général Hoche avait promis de *briser son épée après avoir sauvé la république.* Le Directoire craignait son ambition et encore plus son mérite. Il lui ordonna de quitter Paris, sans lui rendre quatre-vingt mille francs, que ce général avait prêtés pour le succès de cette révolution. On dit même qu'il voulut le faire arrêter; mais Hoche était déjà au milieu de son armée. C'est de là qu'il menaça Schérer, ministre de la guerre. Peu de jours après, son visage se couvrit d'une pâleur mortelle. Il sentit ses entrailles se déchirer; consumé d'un feu que rien ne pouvait éteindre, il s'écria en mourant: » on m'a attaché la robe de Nessus. » On attribua sa fin au poison. On l'ouvrit: de larges taches noires avaient rongé les intestins. La Faculté de Médecine hésita de prononcer. On n'ose accuser un corps si célèbre d'avoir craint de dire la vérité. L'armée pleura ce grand capitaine. Le Directoire dissimula sa joie en ordonnant une pompe funèbre en son honneur. Le général Hoche fut supérieur en tout à Bonaparte. Son instinct pour la guerre qui,

développé, devint du génie, sa taille et sa beauté, dons de la nature si puissans sur la multitude, et qui manquaient à Bonaparte, en firent à-peu-près un général parfait. Homme d'autant plus étonnant, qu'il fut son propre ouvrage. Il était fils du garde du chenil de Louis XVI. Il avait été solda aux gardes-françaises. L'histoire ancienne offre seule de ces fortunes singulières. Iphicrates, un des plus grands généraux d'Athènes, était fils d'un cordonnier; il épousa la fille d'un roi de Thrace. Badylis qui, de charbonnier, devint roi d'Illyrie, se fit craindre de Philippe, roi de Macédoine. Eumène, né d'un roulier, épousa une belle-sœur d'Alexandre. » Ce général, dit Plutarque, aurait pu aspirer au trône, *s'il avait eu moins de probité* ». Hoche avait la même fierté que Marius sur sa naissance. Il fut aimé d'une femme de qualité (1) qui lui dit : » que ne faites-vous accroire que votre mère, avant de se marier, vous eut d'un grand de la cour; rien n'est si facile ». — Je suis sorti d'un homme du peuple, répondit le général : je

(1) Madame de Beauharnais, femme de Napoléon Bonaparte.

ne veux pas d'un sang noble aux dépens de la vertu de ma mère ».

Le Directoire étendit ses soupçons sur Moreau. Au second passage du Rhin, ce général avait pris à l'armée ennemie, une correspondance en chiffres entre les Princes français et Pichegru. Elle avait été lue de plusieurs officiers. Moreau crut être assez justifié par son invasion de la Bavière et ce second passage du Rhin qui avait jeté une si grande terreur en Allemagne. Il ne voulut pas dénoncer un général sous lequel il avait combattu, et qui ne commandait plus d'armée. S'il eût été le seul maître de ce secret, il ne l'eût jamais révélé. Mais la correspondance était connue des généraux Desaix, Reynier, et de plusieurs officiers : ils s'étaient tu long-tems, tant le Directoire était détesté. Deux officiers dirent à Moreau que le dessein de Pichegru s'était répandu dans l'armée ; que ce secret n'en était plus un, même pour les soldats; que, comme général en chef, il en devait rendre compte au Directoire, ou qu'il serait prévenu dans une dénonciation que d'autres allaient faire de Pichegru et de lui-même. Il ne se rendit pas encore : sa bonté, le devoir, s'il en est quand on sert des tyrans, lui livrèrent

plus d'un combat; enfin il écrivit, le 17 fructidor, à M. Barthélemy, seul homme clément du Directoire. « Vous me connaissez assez, disait-il, pour croire combien a dû me coûter cette confidence ». Mais cette indulgence et cette probité de M. Barthélemy, furent ce qui le perdit lui-même; il avait été proscrit la veille par trois de ses collègues. La lettre de Moreau tomba dans leurs mains. Sa révélation parut involontaire et tardive. Ils le punirent en l'éloignant de l'armée.

Bataille sous Véronne, perdue par Schérer. —Moreau sauve l'armée. — Portrait de Souworow. — Batailles de la Trébia et de Novi perdues par les Français.

On avait porté le théâtre de la guerre en Italie (pluviose an 7, 1798). Le Directoire offrit cinquante mille hommes au général Bernadotte pour attaquer les Autrichiens sur l'Adige; ce général demanda soixante-dix mille combattans. Il dit : « Avec ce nombre, je crois que je forcerai l'ennemi dans ses positions, quoiqu'il ait cent mille hommes; après, j'armerai les Vénitiens, j'arriverai sur l'Isonzo, et poursuivrai ma marche sur Vienne. Le Directoire s'obstina à n'accorder que cinquante mille hommes; Bernadotte répliqua : « Le général Bonaparte ou Turenne seraient battus avec une telle armée; car les places fortes, dont nous disposions il y a deux ans, sont aujourd'hui contre nous ». Il refusa le commandement; il prédit hautement des revers. L'événement va prouver qu'il avait l'esprit aussi

perçant que juste. On donna à Schérer, qui avait été ministre de la guerre, cette armée à commander ; ce général, ancien officier sous la monarchie, s'était distingué en 1794, dans l'armée de Pichegru, par la prise de Landrecies, du Quesnoi, de Valenciennes et de Condé ; il avait remporté des victoires, l'année suivante, aux Pyrénées occidentales ; enfin, il avait défait complétement à Final, sur la rivière de Gênes, une armée autrichienne et piémontaise commandée par M. de Vins, l'un des plus habiles généraux de l'Empereur. Mais il s'était amolli dans le ministère ; il était haï des généraux et de presque tous les officiers ; on lui reprochait des marchés onéreux à la France ; on accusait ses bureaux d'avoir vendu cinquante mille congés aux conscrits, et d'avoir ainsi affaibli l'armée pour s'enrichir. Le Directoire lui donna pour lieutenant Moreau, qui se soumit à servir sous Schérer : il ne se vengea jamais mieux du reproche d'ambition que le gouvernement lui faisait.

Delmas, peut-être le plus intrépide général de nos armées, avait emporté toutes les redoutes près de Véronne : les corps conduits par lui et Moreau se déployaient, lorsqu'ils reçurent l'ordre de la retraite. Deux divi-

sions françaises avaient laissé un long espace entre elles. Cette faute de Schérer fit perdre la bataille. Le baron de Kray attaqua les flancs de ces divisions, et les fit replier en désordre. Moreau et Delmas accoururent. Leur courage et ce sang froid qui répare les revers, arrêtèrent les progrès des Autrichiens, et permirent aux soldats d'aller se rallier sous les murs de Mantoue. Si quelque chose put couvrir la honte du général Schérer, ce fut l'intrépidité de nos soldats, qui, pour vaincre, n'ont besoin que d'être bien conduits. Nos vieux grenadiers marchaient sur une redoute; un soldat de dix-huit ans les devance : « Jeune homme, lui dit l'un d'eux, marche de ce côté; ce n'est pas là ta place ». Lui, plus prompt que les mots qu'il entend, s'élance sur le parapet de la redoute avant ces grenadiers, en criant : « A moi, les plus jeunes ».

Schérer venait de perdre une de ces batailles, qui, tout d'un coup, assurent la prééminence des armes au général ennemi. Nos soldats mal commandés se vengèrent en donnant à cette bataille, sous Véronne, le nom du général qui y ternit sa gloire et sa réputation (1).

(1) Bataille de Schérer.

Il laissa à Moreau le soin de veiller au salut de l'armée; celui-ci, dans un conseil de guerre, avait déjà ouvert l'avis de se retirer sur le Piémont, en évitant tout engagement sérieux. On ne peut trop admirer son dévouement, de se charger d'une armée réduite à vingt mille hommes, poursuivis par un général tel que Souworow, qui semblait précipiter quatre-vingt mille Russes victorieux.

Des généraux de la Russie, Souworow était le plus habile et le plus redouté. Fils d'un sénateur, de simple soldat il s'éleva, de grade en grade, à celui de feld-maréchal. Très-jeune, il battit les Prussiens, les Polonais et les Ottomans; il soumit, en 1783, à Catherine II, les Tartares de Kuban et du Budzeach; cette grande souveraine lui envoya son portrait avec le brevet de général en chef. Le prince de Saxe-Cobourg s'était laissé envelopper, en 1789, près la rivière de Riminiski, par l'armée du grand visir, forte de cent mille hommes; Souworow, qui n'en avait que dix mille, tomba à l'improviste sur les Turcs, et resta maître du champ de bataille. Avant d'attaquer Ismaïlow, il dit à ses soldats : « Point de quartier, les provisions sont chères ». Au troisième assaut, les Russes pénétrèrent dans la ville, dans

les maisons, dans les mosquées, et passèrent vingt mille Turcs au fil de l'épée. En 1792, il emporta le faubourg de Prague après un assaut qui coûta neuf mille hommes aux Polonais. « Vous savez, lui écrivit l'Impératrice, que je n'avance personne avant son tour; c'est vous qui venez de vous faire feld-maréchal par la conquête de la Pologne ». Il joignait l'esprit à l'originalité; il écrivit en vers à l'Impératrice. Après la prise de Toutoukai, en Bulgarie, il lui manda: « Gloire à Dieu! louange à Catherine! la ville est prise et j'y suis ». Et une autre fois : « Madame, l'orgueilleuse Ismaïlow est à vos pieds ». Ce style si laconique fit dire, un jour, à cette souveraine : « C'est un Spartiate avec l'esprit d'un Athénien ». La veille d'une bataille, il faisait mettre à l'ordre que tous ceux qui seraient tués en combattant iraient en Paradis. Il avait, au plus haut degré, l'audace, l'activité, et l'éloquence qui enflamme les soldats. Voyant un jour les Russes décidés à mettte bas les armes plutôt que de gravir encore des rochers, il fit creuser une fosse, s'y étendit, et leur dit de le couvrir de terre, dernier service qu'il leur demandait, puisqu'ils refusaient de le suivre; ils jurèrent tous de ne jamais l'abandonner. Les étrangers

et sa nation lui reprochent son inhumanité après la victoire; mais l'accusation est-elle fondée? Souworow a combattu des barbares ou des peuples révoltés. Nous avons vu de ses soldats dans Paris, et des généraux ses élèves: les premiers aussi soumis à la discipline que les officiers étaient humains et désintéressés. Quand les écrivains des autres nations ont nommé les Russes barbares, ils n'ont jamais voulu désigner que ces peuples indomptables que le génie de Pierre-le-Grand et de Catherine II n'a pu civiliser. On aurait pu nommer barbares les armées romaines sous les Empereurs, s'ils eussent traîné à leur suite les Gaulois et les Bretons qu'ils avaient soumis à leur domination. Les officiers russes ont la même politesse et un goût aussi vif pour les arts, que les Français du siècle de Louis XIV.

Les fuyards de Véronne échappés à la cavalerie autrichienne tombèrent sous le fer des cavaliers cosaques, dont la vitesse égale l'art à dépouiller leur ennemi. Ceux des Français qui méprisèrent assez la vie pour couvrir la retraite de l'armée, furent enveloppés par celle de Souworow, qui, après avoir dissipé nos faibles bataillons, entra dans Milan, et remonta rapidement le Pô. M. de

Kray, qui avait remporté sur Schérer une victoire qui faisait passer l'Italie sous la domination de son souverain, se soumit à n'être que le lieutenant du général Souworow, et à suivre l'ordre d'aller assiéger Mantoue, la seule forteresse occupée par nous dans la Lombardie.

Moreau avait toujours été vainqueur aux lieux où il avait commandé. Il rassembla les débris de l'armée derrière l'Adda. Il manœuvra avec la plus grande précision, pour porter vers les Appennins sa droite au secours de Macdonald, qui accourait du fond de l'Italie pour se joindre à la grande armée. Deux sanglantes batailles qu'il livra à soixante-dix mille Russes, les arrêtèrent trois mois dans les plaines d'Alexandrie; il s'y retrancha, et força ce torrent de porter ailleurs le cours de ses ravages. Ce fut le dernier effort que put faire, avec sa petite armée, le général de la révolution le plus semblable au maréchal de Turenne.

(1) Cette retraite des Français à travers

(1) La suite de ce récit a été traduite des Annales de M. Poselt, historien célèbre en Allemagne. C'est ce qui a été écrit de plus vrai sur cette fameuse retraite.

l'Italie, soulevée contre leurs rapines, ressemble à la fameuse retraite de Charles VIII. Mais malheureusement pour les peuples, l'histoire est souvent inconnue à ceux pour qui elle est écrite, les rois, les généraux et les ministres. Les vrais hommes d'état, qui vivent loin des cours, sont les seuls qui, éclairés par l'expérience des siècles, prédisent les mêmes malheurs en voyant les mêmes fautes.

Macdonald, s'avançant avec rapidité, arriva sur les flancs de l'armée des alliés, à la tête de trente-cinq mille combattans. Il occupa d'abord toutes les gorges de l'Appennin. Dédaignant de se réunir à Moreau par le chemin qui lui était ouvert, il passa les montagnes pour combattre dans la plaine. Ses pre-

On a consulté d'autre Mémoires; mais les uns accusent Moreau de n'avoir pas voulu se réunir à Macdonald; les autres reprochent au général Macdonald de s'être hâté de livrer bataille à Souworow, pour avoir une gloire sans partage. Entre ces divers récits, nous nous sommes arrêtés au parti le plus convenable, c'est de ne pas encore donner nous-mêmes la relation de cette retraite, mais de la choisir dans un historien qui passe pour le plus exact et le plus impartial de l'Allemagne.

mières victoires justifièrent ce plan hardi. Le poste important de Tremoli fut emporté par la brave légion polonaise; l'avant-garde de Macdonald renversa celle des Autrichiens : s'avançant lui-même avec le centre, il attaqua près de Modène l'armée ennemie sous les ordres du Prince de Hohenzollernn, et remporta une victoire qui le rendit maître de Modène, de Parme, de Plaisance et de tout le pays. Alors M. de Kray détacha dix mille hommes du corps qui assiégeait Mantoue, et la grande armée russe revint, à marches forcées, sur le nouveau champ de bataille. Elle se rassembla entre Tortonne et Plaisance. Souworow, abandonnant lui-même le Piémont, d'où ses avant-postes s'étendaient déjà jusqu'aux frontières de la Suisse et de la Savoie, accourut avec ses Russes. Macdonald se pressa de passer le Tidone pour détruire le corps du général Ott, qui avait refusé le combat. Au moment où il attaquait son avant-garde, Souworow et Mélas arrivèrent. Macdonald dut se replier pour soutenir, avec toutes ses forces, la bataille qu'on allait livrer. Il eût été plus prudent encore de se retirer au-delà de Tremoli.

L'armée de Souworow se divisa en trois

colonnes; celle du centre fut conduite par le comte de Rosemberg; celle de la droite, mêlée de Russes, d'Autrichiens et de Hongrois, fut commise au général Forster; Mélas commanda la troisième, formée de l'élite de l'armée autrichienne. Souworow trouva les Français rangés en bataille en avant de la Trébia (1). Macdonald reçut le combat au lieu de le livrer, ce qui fut souvent funeste aux généraux français. L'avant-garde russe, sous les ordres du prince Géorgien Bagration, attaqua avec impétuosité l'aile gauche de Macdonald, où se trouvait la légion polonaise. Soit que l'ascendant nouveau des Russes sur les Polonais, eût produit sur ces derniers une émotion fatale, les Polonais furent renversés. Les Russes montrèrent une opiniâtreté invincible; serrant leurs rangs à mesure que le feu des Français les éclaircissait, ils marchèrent toujours en avant (2), et

(1) Cette bataille se donna dans le champ où Annibal défit les Romains, entre le Tidone et la Trébia. Le terrain n'a pas changé.

(2) *Perod! Perod!* en avant! en avant! C'est aussi le cri de guerre que les officiers russes poussent en combattant; ils l'entremêlent de l'exhortation la plus énergique et la plus familière au soldat: *Nieboss! nieboss!* ne crains pas!

contraignirent tout ce qu'ils avaient en front à repasser la Trébia.

Deux fois les Français, repoussés au-delà de la rivière, l'avaient repassée avec une nouvelle ardeur, sous le feu d'une colonne inébranlable qu'ils s'efforçaient d'entourer. La vivacité de leurs mouvemens et la supériorité de leur artillerie ne purent triompher de cette immobilité russe, contre laquelle la tactique du grand Frédéric avait si souvent échoué. Les Français, las de combattre et de tuer, désespérèrent de repousser ces masses mouvantes et hérissées de fer, en les heurtant; ils repassèrent la Trébia; ils changèrent le combat en canonnade. L'aile gauche des Autrichiens, commandée par M. de Mélas, avait eu sur l'aile droite des Français le même avantage; mais après les avoir repoussés au-delà de la Trébia, ils établirent sur la rive, des batteries qui les en rendirent maîtres, et qui firent sur les Français le même ravage que le canon des Français sur les Russes. La canonnade des deux armées se prolongea dans les ténèbres, et continua cette mémorable bataille jusqu'au lendemain. Dès le matin, les Français la recommencèrent avec une nouvelle fureur; leur aile gauche repassa la ri-

vière sous le feu de l'ennemi, renversa et poursuivit l'aile droite des Russes jusqu'au village de Casalegio. Là, le prince Bagration rallia ses troupes grossies par les renforts que M. de Rosemberg fit marcher; les Français attaqués en dos et en flanc, furent arrêtés.

Au centre, il avaient repassé la rivière, bravant la mitraille de l'ennemi, et emportant toutes ses batteries à la baïonnette. La victoire semblait décidée, lorsqu'un corps de cavalerie autrichienne vint fondre sur le flanc de la cinquième demi-brigade, forte de trois mille hommes, et la renversa. Cette demi-brigade gardait l'espace entre les deux colonnes (le centre et la gauche) qui se virent coupées. Les Français changèrent l'ordre du combat. L'ennemi à demi-vaincu profita de ce moment pour se rallier; la bataille devint générale sur toute la ligne. M. de Mélas envoya au centre des renforts qui arrêtèrent les progrès des Français; ils se reformèrent encore sur l'autre rive sous la protection de leur artillerie; les armées occupèrent les mêmes positions que la veille.

Souworow n'attend pas la troisième attaque; il passe la rivière pour décider cette

sanglante bataille. Mais Macdonald, qui avait en vain attendu les secours de Moreau, et qui avait attaqué seul les Russes, dans l'espérance de remporter une victoire plus glorieuse, craignit de compromettre le salut du reste de son armée; trompant la vigilance de l'ennemi, pendant la nuit, il fit sa jonction avec Moreau, en remontant la rivière de Gênes. Son arrière-garde protégea la rapidité de sa marche et défendit le passage des montagnes favorables à sa retraite.

Moreau avait fait un mouvement pour seconder Macdonald, mais ce mouvement ne parut point combiné avec les attaques de celui-ci, qui les commença à une distance trop grande pour recevoir des secours. On saura un jour, dit M. Poselt, si la jalousie de l'un de ces deux rivaux fut la cause de ces revers.

Moreau, par ses manœuvres savantes, avait fermé nos frontières aux Russes (an 7, 1799). Tandis que Souworow prend le change sur ses desseins, et croit, deux fois, qu'il se retire, des soldats échappés à la déroute de Véronne et de la bataille de la Trébia, Moreau forme une nouvelle armée, et la fait reparaître sur les montagnes de Gênes, menaçante, et capable de balancer encore le sort de l'Italie. Elle des-

cendait de ses positions défensives pour attaquer Souworow, quand le Directoire mit le comble à son injustice, en donnant le commandement à Joubert. On a toujours vu la décadence, à la guerre, commencer par le choix des généraux. Louis XIV avait mis à la tête de son armée Tallard qui devait être battu, lorsqu'il lui restait Villars et Boufflers. Joubert était le plus brave soldat de l'armée de Bonaparte. Il avait, en 1796, emporté, l'épée à la main, les redoutes de l'Italie, tué dix mille ennemis dans le Tyrol, et, à travers ses précipices, joint Bonaparte près de Vienne, avec une intelligence égale à son intrépidité. Mais, qu'il y a loin de cette bravoure à la prudence de Moreau, sûr d'échapper à son ennemi ou de le vaincre, quand il donnait le plan d'une bataille! Il remit, sans murmurer, l'armée, conservée par lui, à Joubert, qui y admira le bel ordre qu'il avait établi, et plus encore la modestie avec laquelle il lui résignait sa place. Ce changement fut la cause des malheurs de la campagne. Joubert, nommé à Paris, se fit attendre à l'armée; il la mit en mouvement quinze jours plus tard que ne l'eût fait le général Moreau (an 7, 1799). Dans cet intervalle, Mantoue, assiégée par le baron de

Kray, capitule, et vingt-quatre mille Autrichiens, qui en sortaient, viennent renforcer les quatre-vingt mille Russes que Joubert avait à combattre. Tant il est vrai que la faveur de la victoire ne se montre qu'un instant! Qui le laisse échapper ne peut le rappeler au prix du sang et de la valeur.

Joubert, près de livrer bataille, voulut remettre le commandement à Moreau, qui demanda seulement à combattre sous ses ordres. A la nouvelle imprévue de la prise de Mantoue, il avait conseillé à Joubert de se retirer. Ce jeune général hésita. Quand il donna l'ordre de la retraite, il n'était plus tems. L'impétueux Souworow fit attaquer une de ses divisions à trois heures du matin; Grouchy en dirige les charges un drapeau à la main; ce général élève son chapeau au bout de son sabre, et ramène ses soldats au carnage, quand la droite et le centre de l'armée forcés et coupés se retirent derrière ses troupes, attirent les Russes qui les poursuivent, et mettent l'aile gauche entre deux feux. Joubert, qui la voit enfoncée, y court au milieu de ses guides, eommande une charge à la baïonnette. Une balle le frappe, il s'écrie : « Marchez toujours ». Il tombe de cheval, et dit ces dernières paroles : « Cou-

vrez-moi ; que l'ennemi croie que je combats toujours parmi vous ». Le champ de bataille resta aux Russes, mais plus couvert de leur sang que du sang des Français. Le corps de Grouchy avait été engagé onze fois, le même jour, sur tout son front. Atteint de quatorze blessures, il défendait encore le village de Pasturana. Il fut pris par les Autrichiens qui l'entouraient de toutes parts. Pérignon, après autant de combats sur le chemin de Pasturana, fut enfoncé par les Russes ; il tomba sur la poussière frappé de trois coups de sabre à un bras, et de neuf coups à la tête. Il dut la vie à la nuit qui survint et à sa présence d'esprit. Foulé par les pieds des chevaux, il saisit de la main qui lui reste la queue d'un cheval russe dont le mouvement le relève. Il offrit sa bourse au cavalier qui le mit en croupe, et le mena droit à la tente de ses officiers. Le grand duc Constantin daigna le visiter. Il lui montra cette pitié plus puissante que l'art de la médecine à calmer les souffrances.

A cette bataille, la plus sanglante de la révolution, Moreau se battit comme un soldat ; il eut trois chevaux tués sous lui, et retarda du moins, par sa valeur, une défaite qu'il avait prédite. Vingt mille Français avaient péri

Les généraux et les soldats lui remirent le commandement par acclamation. Il rendit de nouveau l'armée si respectable aux ennemis, qu'ils n'osèrent pas la poursuivre. Reprendre ses positions dans l'état de Gênes pour tenir les clefs de l'Italie; préparer sans envie les succès du général Championnet que le Directoire a nommé pour le remplacer; quitter, reprendre, remettre le commandement avec la docilité d'un enfant, quand il est à la tête des soldats les plus dévoués; tel fut Moreau accusé d'ambition par le Directoire. Après cette campagne, toute la France, et ce qui est plus glorieux, les nations étrangères lui donnèrent le nom de *Fabius français*. On admira une armée sans paye, sans magasins, sans espoir de renforts, disputant quelques lieues de terrain, qui semblaient ne devoir plus coûter que quelques marches aux armées victorieuses des alliés.

Bonaparte renverse le Directoire le 18 *brumaire an* 8. — *Bernadotte refuse de le seconder.*

Des inimitiés nouvelles se déclarèrent entre le Corps législatif et le Directoire (an 8, 1799). Ces hommes farouches qui, sous le nom de Jacobins, avaient effrayé la France de leurs attentats, avaient ressaisi leur pouvoir usurpé. Ils venaient de profaner la liberté jusqu'à placer sur le même autel Brutus, Franklin et Marat. Des membres du Directoire avaient permis ces clubs d'orateurs du peuple, dont la moitié est toujours vendue aux ennemis des gouvernemens qui les tolèrent. Ils furent bientôt effrayés de leur propre ouvrage. Les revers de nos armées, la constitution déjà violée par ceux mêmes à qui le peuple l'avait confiée; l'impuissance du gouvernement contre vingt partis animés à se détruire, annoncèrent une révolution inévitable et nécessaire. M. Siéyès, membre du Directoire, dit au général Moreau que tout était perdu en France, si on ne se hâtait d'organiser un gouvernement plus vi-

goureux, *dont l'action moins divisée fût mieux appropriée aux besoins d'un grand empire.* Il fallait trouver un homme qui saisît d'une main ferme le timon du vaisseau de l'Etat ébranlé dans les tempêtes publiques. Le général n'avait qu'à dire un mot, il était l'un des trois consuls qui devaient remplacer le Directoire; mais il se croyait moins propre à gouverner qu'à combattre. « Cette force de caractère qu'il faut conserver pour dominer, après les orages d'une révolution, tous les hommes, toutes les passions et tous les partis; ce rare discernement, si nécessaire pour éviter les écueils qui entourent une puissance naissante, pour classer les hommes en telle sorte qu'on puisse employer *les mécontens eux-mêmes, et jusqu'à d'anciens ennemis;* ces qualités, *dont l'assemblage est si précieux*, Moreau l'avouait sans rougir, il ne se les était pas reconnues. Qu'on juge donc s'il montra beaucoup d'empressement à profiter des ouvertures de M. Siéyès » (1). J'ai pris ces paroles dans le mémoire de M. Bellart en faveur de Moreau,

(1) Comparez cette modestie à la présomption et aux folies de son rival, depuis ses déroutes en Espagne, en Russie, à Léipsick, jusqu'aux batailles qu'il perdit presque sous les murs de Paris.

et aucune voix alors ne s'éleva pour le démentir. Bonaparte était en Egypte. Il semblait que la mer dût lui être fermée par les flottes des Anglais. On apprend qu'il vient de débarquer à Fréjus, avec cinq cents hommes. Les deux Conseils, les généraux, l'armée, et il faut l'avouer, toute la France seconda les desseins d'un général : « qui, a dit M. de Fontanes, se présentant avec une apparence de grandeur, devait nous traiter comme un chef de barbares ».

Bernadotte venait d'être éloigné du ministère de la guerre par le Directoire ; il vivait dans la solitude, heureux de la faveur de l'opinion de l'armée, qui console un général quand il est dans la disgrâce. Il était naturel que Bonaparte crût qu'il lui prêterait l'appui de son bras. Bernadotte parut craindre qu'on n'attribuât à la vengeance son intervention dans cette entreprise. Il répondit qu'il voulait rester neutre. Bonaparte ordonna a ses soldats de le garder à vue. Bernadotte, transporté de colère, lui dit : « Géneral, on m'assassine, on ne me retient pas ». Ce chef de conjurés, effrayé du feu de ses regards, le pria du moins de ne pas lui être contraire. Bernadotte ne lui promit que ce qu'il avait résolu de faire avant cette

entrevue. En sortant, il fut suivi d'une foule d'officiers et de soldats qui n'étaient pas décidés en faveur de cette révolution. On sait quel ascendant il avait sur les troupes qui l'aimaient. Il n'avait qu'à les animer de cette chaleur d'expression qui lui est naturelle, Bonaparte était perdu. Cette révolution, qui n'est pas de mon sujet, réussit. Moreau marcha contre le Directoire; Bonaparte fut nommé l'un des trois consuls.

Moreau passe le Rhin pour la troisième fois. — Bataille d'Engen, de Moëtkirch. — Combats près de Biberac.

La paix renaissait au-dedans, pendant que Bonaparte et Moreau devaient la conquérir au-dehors à la tête de deux armées (an 8, 1800). Les soldats étaient découragés par la misère qui suit les revers. L'espoir d'une gloire nouvelle ranima le ressort qui les avait fait vaincre. Moreau fut destiné à passer le Rhin avec cent mille hommes. Turenne l'avait passé, en 1674, à la tête de vingt mille Français seulement, qui repoussèrent le duc de Lorraine et Caprara jusqu'au-delà du Mein. Ce grand homme disait qu'une armée qui passe cinquante mille hommes est incommode au général qui la commande. Ce système de grandes armées, que la révolution a introduit, laisse moins de gloire à ceux qui les conduisent; ils peuvent être des conquérans, titre fort au-dessous de celui de grand capitaine. Cette réflexion n'est pas pour Moreau; il eut

toujours moins de Français sous lui que d'ennemis à combattre. S'il m'était permis de comparer Bonaparte à Moreau, je dirais que le premier a vaincu plus d'hommes, et l'autre plus de soldats.

Moreau avait choisi pour lieutenans, Lecourbe, Saint-Cyr, Grouchy, Ney, Richepanse et Decaen. Lecourbe, d'une fermeté égale au courage; victorieux à l'avant-garde quand le général en chef arrivait sur le champ de bataille; supérieur dans ces guerres d'artifices qu'il avait apprises sur les montagnes de la Suisse où il avait vaincu les Russes qu'on croyait invincibles. Son exil, qu'il dut à sa fidélité pour Moreau, mit depuis le comble à sa gloire. Saint-Cyr était aussi calme que Marlebourough un jour de bataille. Moreau avait dit de lui : » Un général d'armée ne peut être battu, quand il a Saint-Cyr pour lieutenant ». Le nom de Grouchy avait brillé dans toutes les batailles en Allemagne et en Italie. Ney était l'élève de l'illustre Kléber. Il devait à ce grand maître l'art et l'audace dont il étonna l'ennemi au passage du Rhin, et à Manheim qu'il surprit par une de ces témérités que la confiance d'un guerrier accoutumé à vaincre peut seule inspirer et faire

réussir. Doué d'une vigueur qui secondait l'activité de son esprit, jugeant, du premier coup d'œil, les dispositions de l'ennemi, science qui décide presque toujours du sort des batailles; impétueux, lorsqu'il se précipitait avec ses escadrons; le premier aux attaques, le dernier dans les retraites, il inspirait aux soldats le mépris de la vie, et saisissait ce moment qui forçait la victoire à le suivre dans le rang où il combattait. Richepanse, fils d'un officier de fortune, avait été soldat dès l'âge de quatre ans. Chacun de ses grades avait été le prix d'une action de vigueur. Moreau me l'a peint souvent comme son général de cavalerie le plus redoutable à l'ennemi. Dès qu'il sentait l'odeur de la poudre, il éprouvait une espèce d'ivresse; il renversait tout, et rendait presque croyables les prodiges de ces guerriers qui pourfendaient les géans et renversaient les arbres. Bonaparte l'envoya depuis mourir à la Guadeloupe, que Richepanse avait prise sur les insurgés.

Le général de l'Autriche était le baron de Kray, illustré par cinquante ans de combats, estimé pour ses victoires sur les Turcs, pour ses manœuvres habiles dans les batailles qu'il avait livrées à Kléber, à Hoche et à Moreau.

Il avait fait en deux mois capituler Mantoue, qui en avait résisté cinq à Bonaparte. A une prudence consommée, il joignait encore toute l'ardeur de la jeunesse. Son humanité envers les vaincus est un nouveau lustre à sa gloire.

L'aile droite de Moreau, forte de quarante mille hommes, était commandée par Lecourbe ; elle bordait le Rhin, vers la frontière de la Suisse, depuis la source du fleuve jusqu'à l'Aar, et avait devant elle le prince de Reuss, retranché dans les Grisons et le Voralberg. Moreau, à Bâle, avec trois divisions, voulait combattre en personne le centre de l'armée autrichienne. Saint-Cyr menaçait le Brisgaw avec vingt mille combattans. Sainte-Suzanne conduisait l'aile gauche des environs de Strasbourg ; il avait en tête les corps ennemis répandus d'Offembourg aux vallées de la Kintzig et sur les montagnes du Knubis. Le général français ne pouvait réunir ses corps d'armée ; il fallait qu'il eût un plan supérieur à celui des ennemis. Il fit de fausses attaques qui les trompèrent encore sur ses mouvemens.

Il ouvrit la campagne le 5 floréal (an 8 1800) ; le 9, il avait passé le Rhin à la tête de son armée. Il en rapproche les ailes der-

rière la Wutack, et n'emploie qu'un jour à reconnaître le terrain. Les Autrichiens découvrent ses barques rangées sur la rive; ils commencent un feu de mousqueterie; nos canons les éloignent du rivage; quatre de nos compagnies sautent dans les barques sans attendre que le pont soit construit. Il l'est à peine, qu'un corps de cavalerie et trois divisions s'y précipitent, abordent, et vont se former dans la plaine. Nous emportons les hauteurs de Basseingen; nous entrons dans Schaffouse. Le commandant du fort d'Hohenwiel, effrayé, se rend. Il semblait imprenable, situé sur le sommet d'une montagne très-escarpée.

Le baron de Kray avait réuni ses forces depuis Stokack jusqu'à Engen. Moreau veut s'emparer de cette ligne, et marche à lui. Delmas, après avoir forcé le pont d'Alb et ses retranchemens, rencontre l'avant-garde ennemie, la fait replier, et emporte, les uns après les autres, quatre villages défendus par des bois garnis d'artillerie. Lecourbe rejette devant Stokack l'infanterie et la cavalerie du baron de Kray, et entre dans la vil lepêle mêle avec les Autrichiens. Saint-Cyr attaque le plateau qui domine Engen, le prend et le perd cinq fois. La victoire ne fut décidée qu'à dix heures

du soir. Les ennemis laissèrent le champ de bataille, autour d'Engen, couvert de quatre mille morts, de huit mille prisonniers et de cent pièces de canon. Moreau avait atteint son but, qui était de s'emparer de cette ligne redoutable de Stockack à Engen.

Le baron de Kray va ranger son armée en bataille sur un plateau en avant de Moëskirch. Delmas débouche rapidement par Grombach. L'artillerie ennemie démonte nos canons. Vandamme et Molitor arrivent au moment que Moreau a marqué; le combat se ranime. Ils entrent au pas de charge dans Moëskirch. Le baron de Kray, de son aile gauche où il est battu, vole à sa droite, et fait des efforts, qui semblent au-dessus des forces humaines, pour enfoncer la gauche des Français, et la tourner. Delmas, sous les yeux de Moreau, fut obligé de changer plusieurs fois de front sous le feu de l'artillerie autrichienne; il manœuvra avec tant de calme, qu'il repoussa trois fois leur choc impétueux. A la tête du cinquantième régiment tout couvert de mitraille, il chargeait chaque fois qu'ils s'avançaient, et culbuta leur cavalerie. La victoire balançait encore, quand un renfort éloigné arrive à Moreau à l'heure même

qu'il a fixée. Richepanse, qui le conduit, tente un dernier effort. La bataille, à Moëskirch comme à Engen, ne fut gagnée que vers la nuit. Le courage des Français eût échoué contre le terrain, l'artillerie, le nombre des combattans, sans cette science pour la manœuvre où Moreau ne sera jamais surpassé. Le baron de Kray laissa cinq mille prisonniers, quatre mille hommes tués et vingt canons. Moreau, qui, au commencement d'une action, montrait ce sang froid, qui de son visage se répandait sur les officiers et jusqu'au dernier soldat de l'armée, combattit, ce jour-là, comme un grenadier. Il eut quatre chevaux tués sous lui, et reçut une balle morte à la poitrine. Le lendemain, parcourant le champ de bataille, il dit au cinquantième régiment que Delmas avait commandé : » Si votre conduite en Italie ne vous avait pas donné le nom du *terrible*, les ennemis vous l'auraient donné à la bataille de Moëskirch ».

Il fit emporter par Saint-Cyr les hauteurs de Biberach; les Autrichiens, précipités dans un ravin, nous laissèrent entrer dans la ville. Un seul débouché conduisait à un plateau très-élevé; Saint-Cyr, par une attaque sage et vive à la fois, en chassa d'autres corps ennemis,

pendant que Richepanse emportait les hauteurs au-delà de la Riss; ils tuèrent deux mille hommes et firent deux mille prisonniers. Lecourbe battit les Bavarois, et entra dans Memmingen.

Sainte-Suzanne vint se lier par le Val-d'Enfer au centre de l'armée, dont il devint l'aile gauche. Moreau appuya la droite en s'emparant de Brégentz et de Lindau; il fit détruire, avec quelques chaloupes, une flotille autrichienne sur le lac de Constance. On ne pouvait rien entreprendre contre la gauche du baron de Kray, appuyée à Ulm; il fallait un long détour pour arriver sur son flanc droit Moreau se résolut à repasser le Danube (prairial an 8), à marcher vers le Lech, dans l'espoir que l'ennemi abandonnerait Ulm pour en disputer le passage. Le baron de Kray passe le Danube, et porte ses premiers efforts contre Delmesingen, qu'il emporte, et cède à Moreau, dont l'aile droite entre à Augsbourg. Les ennemis se montrent sur la gauche de l'Iser. Moreau devine leur dessein d'attaquer un de ses corps, et commande à l'aile qui est dans Augsbourg d'en sortir. Cette retraite, qui aurait dû paraître le comble de la prudence, fut regardée par les Autrichiens

comme une victoire. Trois corps de quarante mille hommes attaquèrent, comme Moreau l'avait prévu, sa division sur l'Iser, mais Ney marchait rapidement à son secours par le pont de Kilmintz. Une colonne ennemie était en avant; ce général fait une contre-marche fort habile : un de ses régimens s'avance au pas de charge; il rejette la colonne dans un ravin où elle laisse son artillerie avec douze cents prisonniers. Richepanse acheva sa déroute ; il prit le général comte de Spork, et huit cents hommes. La nuit favorisa la fuite de ce qui put se sauver au-delà du Danube.

Passage du Danube au-dessous d'Ulm. — Combat de Neubourg. — Bataille de Marengo. — Armistice.

Moreau avait toujours le général de l'Empereur devant lui. Il remplaça la ruse inutile, par l'audace ; il tenta de passer le Danube au-dessous d'Ulm, sans bateaux, sans pont. Une canonnade vive força l'ennemi d'abandonner le rivage. Deux petites nacelles, qui portaient des fusils, suivirent quatre-vingts nageurs qui abordèrent à la rive opposée ; ils se mirent tout nus à la poursuite de l'ennemi, et s'emparèrent de deux canons. Nos canonniers passèrent sur des échelles jetées au travers des palées du pont, et tournèrent ces pièces contre les Autrichiens. La nouveauté de cette attaque donna à Moreau le tems de réparer les ponts où il fit passer trois divisions. Le baron de Kray fit marcher deux corps d'armée, de Donauwerth et de Dillingen. Lecourbe les arrêta sur la route avant qu'ils se réunissent ; malgré le désavantage du nombre, sa cavalerie les ramena jusqu'à Donauwerth. Il fit trois

mille prisonniers et prit dix canons. Il se porta sur le flanc gauche à la tête de sa cavalerie qui chargea celle des Autrichiens, et la repoussa loin de leur infanterie, dont la moitié se trouva coupée ou prise. M. de Kray marcha à lui avec huit mille hommes, et tout ce qu'il avait de cavalerie. Lecourbe le rejeta au-delà de la Brentz. On combattit jusqu'à onze heures de la nuit la plus sombre. Les Français firent encore deux mille prisonniers, prirent vingt canons, trois cents voitures et de grands magasins établis à Donauwerth. Le général de Kray n'osa plus livrer de bataille, pour garder Ulm. Dans sa retraite, il porta son artillerie sur les hauteurs de Nordlingen. Moreau fit déboucher par les bois une partie de l'armée devant lui, et investir Ulm sur les deux rives.

Les progrès de Bonaparte en Italie étaient arrêtés par l'armée autrichienne. M. Carnot nous apprend avec quelle grandeur sans jalousie, Moreau fit le sacrifice de trente mille hommes qui lui étaient nécessaires. Ils arrivèrent sur les frontières du Mont-Blanc avant que l'ennemi pût se douter que leur destination était pour l'Italie. « O Moreau, ajoute-t-il, ô mon cher Fabius, que tu fus grand dans cette cir-

constance ! que tu fus supérieur à ces petites rivalités de généraux, qui font quelquefois échouer les meilleurs projets! Que les uns t'accusent pour n'avoir pas dénoncé Pichegru, que les autres t'accusent pour l'avoir fait; peu m'importe. Mais mon cœur me dit que Moreau ne saurait être coupable, mon cœur te proclame un héros. La postérité, plus juste que tes contemporains, t'élevera des autels ».

Bonaparte disputait alors l'Italie à M. de Mélas (1800), à qui les militaires reprochent des fautes qui firent la gloire de son rival. Ce général de l'Empereur d'Allemagne avait paru digne de combattre avec Souworow. Ses succès, aux batailles de la Trébia et de Novi, avaient fait croire à sa cour que, malgré son grand âge, il pouvait s'élever au-dessus des talens d'un général de division; mais, dans cette campagne, il perdit un tems précieux devant Gênes, et laissa le tems à Bonaparte de traverser les Alpes, de développer ses colonnes dans la plaine, de lui enlever ses magasins, et de lui couper toute communication avec l'Autriche.

Bonaparte essaya de rehausser sa propre gloire en excusant la lenteur de M. de Mélas. Il ne réussit pas mieux qu'à se défendre lui-mê-

me depuis qu'il a été vaincu. L'opinion est au-dessus des rois, même lorsqu'ils règnent. M. de Mélas fut instruit de la marche des Français; il la jugea téméraire, et n'y crut que lorsqu'il n'était plus tems de s'y opposer. Il réunit alors ses forces, et attaqua les Français à Marengo, sur la Bormida, avec beaucoup d'impétuosité (18 juin 1800). Des officiers qui se sont trouvés à cette bataille, m'ont dit que Bonaparte y éprouva un de ces égaremens d'esprit dont il n'était pas toujours le maître dans le danger; il se laissa emporter par son cheval au milieu des rangs ennemis. Nos ailes étaient tournées et la cavalerie enfoncée. Desaix, avec deux divisions, arrive, à la course, d'une distance de dix lieues; il marche au pas de charge à la tête de ses soldats. Il fut blessé à mort en ramenant la victoire (1). M. de Mélas fut renversé par le jeune Kellermann avec une telle vivacité, qu'il ne put réparer le désordre ni rallier ses corps; il se vit contraint, pour prévenir la ruine entière de son armée, de signer

(1) J'ai lu dans des historiens anglais, copiés depuis par des français, que Bonaparte fit assassiner Desaix *par derrière*, par le général Savary; d'où il est permis de conjecturer que Bonaparte avait envie de perdre la bataille!

avec Bonaparte une capitulation qui ressemblait à celle de la garnison d'une ville assiégée. Il convint d'un armistice pour attendre la réponse du cabinet de Vienne, aux propositions de paix que Bonaparte envoya le lendemain de la bataille.

Le général de Kray proposa un armistice à-peu-près semblable à celui d'Italie. Moreau le refusa, ne voulant pas lui laisser le tems de s'établir dans la Bavière; il détacha le général Decaen, qui fit vingt-quatre lieues en trois jours, soutint cinq combats, et s'empara de Munich, capitale de cet électorat. L'aile droite marcha avec la même rapidité sur Neubourg. Dans le combat, qui dura jusqu'à minuit, le brave Latour-d'Auvergne fut tué d'un coup de lance, en chargeant à la tête des grenadiers. Le général Moreau et tous les soldats le pleurèrent. Il sortait d'une branche gauche de la maison de Bouillon; il avait été mousquetaire et avait servi sous le duc de Crillon, général en chef de l'armée espagnole au siége de Mahon. Le roi d'Espagne, charmé de sa valeur, lui envoya, en 1782, son ordre avec une pension de cent pistoles. Latour-d'Auvergne, déjà singulier, refusa la pension, et garda la croix comme un emblème du mérite. Un tel

caractère devait se laisser séduire par les principes de cette trompeuse révolution qui annonçait d'heureuses réformes. Il s'attendait toujours à voir fonder en France une liberté tranquille sous Louis XVI, *le premier ami de son peuple* (1). La guerre, qu'il avait toujours regardée comme un fléau de l'humanité, lui parut juste ; en 1792, il prit les armes, parce que les représentans de la nation publiaient que le seul plan était de défendre notre indépendance sans ambitionner de conquêtes. Sa bravoure l'avait fait nommer premier grenadier de France. Il eut la même simplicité que le maréchal de Turenne, dont il descendait. Il ne lui manqua peut-être que le commandement d'une grande armée pour obtenir dans la guerre autant de gloire que son aïeul.

Il suffisait à Moreau d'observer Ingolstadt, qui n'avait qu'une garnison. Il dirigea Lecourbe sur Brégentz, Feldkirch, Fuessen et le Haut-Lech, pour tourner le corps du prince de Reuss par la vallée de l'Inn, et le trompa sur ce mouvement, par un autre mouvement qui semblait menacer Ratisbonne (messidor an 8,

(1) Expression de l'abbé Raynal, dans son adresse à l'Assemblée nationale, en 1791.

1800). Nos troupes forcèrent les deux ponts de Landshut, et enfoncèrent les portes de la ville à coups de hache, malgré la mousqueterie : Fuessen fut enlevé avec ses redoutes; trois de nos colonnes arrivèrent à Lucisteig, à travers des chemins montueux; elles y passèrent le Rhin malgré l'impétuosité des eaux, emportèrent de vive force tous les retranchemens, et entrèrent à Feldkirch, à Immenstaldt et dans le pays des Grisons. Le baron de Kray proposa un nouvel armistice. Huit jours après, l'Empereur refusa de ratifier le traité de paix signé par Bonaparte en Italie. M. de Kray venait d'être disgracié par son maître. Moreau écrivit à l'archiduc Jean, nouveau général de l'Empereur, qu'il allait recommencer les hostilités, à moins qu'on ne consentît à lui remettre Philipsbourg, Ulm et Ingolstadt. François II vint à l'armée, vit ses dangers, accorda les trois places fortes, et convint d'un armistice de quarante jours.

Bataille d'Hohenlinden.

La cour de Vienne eut le tems de réfléchir que les demandes de Bonaparte étaient trop dures ; elle céda aux nouveaux subsides de l'Angleterre, et à ce dépit que les vaincus éprouvent à se voir humiliés (1). On a dit que les conditions modérées rendent seules une paix durable : mais si le vainqueur est généreux, il laisse une force qu'on peut tourner contre lui. Se montre-t-il inexorable ? il allume le désir de la vengeance ; et ce ressort, plus redoutable que celui de la liberté dans les républiques, ou de l'amour du souverain dans les monarchies, fera triompher à leur tour les vaincus qui seront encore plus inflexibles.

L'intérêt du genre humain voudrait que tout le malheur d'une guerre injuste retombât

(1) J'écrivais ces réflexions au moment où les Alliés allaient conclure un traité de paix avec la France. Il fallait lui accorder un territoire plus grand pour ne pas humilier son armée victorieuse pendant vingt ans, ou dissoudre entièrement cette armée.

sur l'agresseur. La défense de son territoire fait prendre les armes à une nation paisible. Elle devient heureuse et redoutable ; elle marche à la conquête de ceux contre lesquels elle s'est défendue. Son ambition, si alors c'en est une, est le crime de ses ennemis. Mais la guerre la plus légitime, dégénère, à la longue, en amour des conquêtes; c'est ce qui arriva à Athènes, à Sparte, à tous les Grecs ensemble. Alexandre ne devait les venger que du roi de Perse; il leur fit conquérir l'Orient. Louis XIV, au sortir de sa minorité, s'arma justement contre l'Angleterre et l'Espagne, qui avaient envahi ses ports de mer et ses provinces; dix ans après, il semblait affecter la monarchie universelle. Nous avons vu, en 1813, toute la France s'indigner contre les calamités des expéditions lointaines et s'y laisser entraîner par un fou devenu furieux. Quelles hautes leçons! Rendus à un roi qui arrêta la vengeance de vingt peuples nos ennemis, qu'il est tems que nous préférions les douceurs de la paix à la gloire! elle n'est réelle que lorsque, sous un roi légitime, une nation combat pour ce qu'elle a de plus cher, sa liberté.

Près de l'Inn, est le village d'Hohenlinden, en Bavière, nom obscur autrefois, et devenu

immortel par la valeur des Français, comme les noms de ces vastes plaines dans lesquelles une bataille décida d'un traité de paix ou de l'agrandissement d'un Empire. Celle que Bonaparte venait de gagner à Marengo n'eût pas fait tomber les armes des mains de l'Empereur, sans les progrès de Moreau à travers les places et les fleuves de l'Allemagne. Une intrigue de cour avait éloigné le prince Charles des armées. L'archiduc Jean, son frère, le remplaçait; il n'avait que dix-neuf ans. Le grand Condé était un peu plus âgé quand il fut nommé général en chef. Moreau semblait tenir un ressort dans ses mains pour faire mouvoir ses corps et ceux de l'ennemi; il amena l'archiduc Jean à livrer bataille près d'Hohenlinden. Grouchy appuyait sa gauche à ce village; Richepanse et Decaen avaient l'ordre, au moment de l'attaque du prince, de tomber sur ses derrières. Tous les régimens, malgré leur distance, devaient se rencontrer, se soutenir sur des points et à des heures marqués avec une rigoureuse précision. Quel art dans Moreau, et quelle agilité dans l'armée! L'archiduc vint fondre sur le village. Moreau ne voulait que le contenir. Quand il vit qu'il hésitait, certain que Richepanse commençait

son attaque sur les flancs, il attaqua lui-même avec impétuosité. Ney s'avançant dans le défilé de Matempæt, rencontre Richepanse à moitié chemin, comme Moreau l'avait réglé. A la gauche de la forêt, l'ennemi en défendait l'entrée avec de la mousqueterie et du canon à mitraille. Des bataillons de grenadiers hongrois, formés en colonnes serrées, s'avancèrent au pas de charge. Richepanse séparé de son corps d'armée, n'avait que cinq bataillons et un régiment de chasseurs. Il fallait marcher sur le ventre de l'armée autrichienne, pour aller joindre la tête de la division que Ney conduisait avec la même intrépidité. Dans ce moment décisif, Richepanse se retourne, et dit : « Grenadiers de la trente-huitième, que dites-vous de ces hommes-là? — « Général, ils sont morts ». A ces mots, ils se précipitent et culbutent tous les corps qui leur sont opposés. Ney arrive à la sortie du défilé vers Hohenlinden; il enfonce, presse une colonne énorme qui se sauve dans la forêt; on entend retentir les cris des fuyards qui implorent la pitié du vainqueur; le carnage cesse. La chaussée couverte, un quart-d'heure avant, de milliers de soldats, n'offre que des cadavres épars, des chevaux épouvantés, sans maîtres qui les

guident, et des charriots renversés. Au milieu du désordre, Richepanse et Ney avaient poussé des partis l'un sur l'autre, qui se reconnurent, et revinrent annoncer aux deux généraux que la réunion était opérée. Un corps ennemi marcha de Wasserbourg sur Ebersberg; Decaen le rejeta en désordre. Moreau s'attendait à une dernière attaque sur Hohenliden ; il avait laissé deux divisions et de la cavalerie en réserve, qui abordèrent avec fureur l'ennemi. La déroute fut générale. La neige tombait à gros flocons depuis le matin, sans rallentir l'ardeur des soldats. Dès quatre heures, la bataille était gagnée, écrivait Moreau. La nuit survint. Dans un jour d'été où l'on aurait eu quelques heures encore pour combattre, l'archiduc Jean n'eût pas ramené dix canons; toute son armée eût été détruite.

L'archiduc Jean perdit trois généraux, dix mille hommes, morts ou blessés, quatre-vingts canons et douze mille prisonniers. Le général français, dans son rapport, ne porte ses morts qu'à douze cents; il y en eut quinze mille. Le maréchal Ney m'a avoué que, dans sa seule division, il avait perdu deux mille sept cents hommes. Pourquoi tromper toujours la nation?

Il n'y eut jamais de bataille si générale : pas

un corps français qui n'eût donné. L'usage terrible qu'ils firent de la baïonnette rappelle ce mot de Kléber à ses soldats : « La baïonnette en avant; c'est l'arme des Français ». Quand Bonaparte vit de trop jeunes conscrits ne plus aborder l'ennemi avec l'intrépidité que le Français eut sous Pichegru, Kléber et Moreau, il chercha à gagner les batailles avec du canon; mais la gloire en resta aux généraux de son artillerie. Si on examine le plan, l'ordre et le mouvement de la bataille d'Hohenlinden, on croit voir le génie qui conduit la valeur. Moreau y montre au plus haut degré, la réflexion et ce sang froid que la nature n'avait encore accordés qu'à Marleborough et à Turenne.

Passage de l'Inn. — Entrée des Français à Salzebourg. — Armistice.

Il fallait porter l'armée sur Salzebourg, pour forcer l'Autriche à la paix, suite de cette bataille d'Hohenliden si brillante et si décisive. De là, Moreau prenait le Tyrol à revers, coupait, de l'armée d'Allemagne, le corps engagé dans la vallée de l'Inn, depuis Kuffstein jusque dans l'Engadin, et menaçait les routes directes de l'Italie sur Vienne. Il y avait deux barrières à franchir, l'Inn et la Salza.

Turenne, dans ses mémoires, présente l'Inn comme une des lignes les plus redoutables; son lit, creusé par un torrent, est bordé sur la rive droite par une chaîne de rochers. Braunau et Kuffstein, deux anciennes places bâties sur cette rivière, attendaient un siége en règle. Trois ponts qui aboutissent à des chaussées sur les deux bords, étaient couverts d'ouvrages armés d'une nombreuse artillerie. Le pont de Rosenheim était rompu et garni de matières combustibles prêtes d'en faire écla-

ter les débris. C'est dans cette défense que l'Inn se présentait à nous pour en forcer le passage.

Pendant les sanglantes mêlées d'Hohenlinden, Lecourbe s'était emparé de Rosenheim. Il jeta un pont sur l'Inn sous le feu de trente pièces d'artillerie; l'ennemi lui abandonna les postes qu'il gardait. Il était chassé de poste en poste; il devait se reformer derrière la Salza. Moreau avança entre cette rivière et l'Inn. Lecourbe culbuta une avant-garde, et passa la Salza à la vue des Autrichiens. Decaen trouve le pont rompu à Lautfen; trois chasseurs se jettent à la nage dans le mois le plus rigoureux de l'hiver; ils ramènent quelques barques de la rive opposée. Quatre-vingts hommes entrent dans ces barques et dissipent l'ennemi. Moreau fit construire dans une seule nuit un pont où passèrent cinq divisions. Richepanse, à l'avant-garde, culbuta l'arrière-garde des Autrichiens; en avant de Neumarch, les rencontra encore, et, les chargeant avec vigueur, leur prit un général avec mille soldats. Près de Lambach, sa cavalerie poursuivit les hulans et les manteaux-rouges; son infanterie les devança dans un défilé et fit mettre bas les armes à tout ce qui n'était pas détruit (frimaire an 8, 1801.)

L'armée de l'Archiduc Jean fut dans une déroute générale; elle ne pouvait plus empêcher Moreau de pénétrer jusqu'à Vienne. Le prince Charles qu'une Cour jalouse avait éloigné du théâtre de la guerre, fut rappelé à la tête de l'armée. Il ne vit de salut que la paix pour sauver Vienne où Moreau eût dicté des lois, qui sont toujours plus dures dans une capitale. Ce général qui n'aimait pas la guerre, quoiqu'il y trouvât sa gloire, laissa facilement tomber ses armes aux prières d'un prince dont la parole ne trompa jamais. Le général Dessolles, son chef d'état-major, chargé d'annoncer la nouvelle de l'armistice au général Carnot, ministre de la guerre, écrivit : » Le gé-
» néral en chef a cru que s'arrêter au milieu des
» victoires les plus brillantes, *était conforme*
» *au caractère de modération par lequel le*
» *premier consul s'est fait connaître à toute*
» *l'Europe* ».

Une convention fut signée à dix-huit lieues de Vienne, dans Steyer, où Grouchy venait d'enlever trente bouches à feu et plusieurs bataillons. Elle nous donna deux forteresses dans le Tyrol, Wurtzbourg, Braunau, et une ligne qui porta nos avant-postes à trois marches de Vienne. L'armée du Rhin, dans cette campa-

gne ouverte et terminée dans l'espace d'un mois, envahit cent lieucs de pays, fit cinquante mille prisonniers, et prit six cents pièces de canon.

Bonaparte fait arrêter Moreau, Pichegru, Georges et quarante Émigrés. — Intérêt du peuple pendant le procès.

Bonaparte n'avait pas vu, sans envie, la bataille d'Hohenlinden éclipser son triomphe de Marengo. Les délateurs sortis du palais du Directoire vinrent se répandre aux Tuileries, où Bonaparte, encore premier consul, méditait d'élever son trône sur les ruines de la liberté publique. Ils lui dirent que Moreau voulait marcher sur Paris, et se déclarer son compétiteur au consulat. L'ordre fut aussitôt porté à ce général de faire rentrer son armée en France par divers chemins, et à des distances où elle ne pût se réunir. Ce fut la première injustice de Bonaparte envers un général à qui il devait un traité de paix glorieux avec l'Autriche. On sait que Domitien, jaloux des victoires d'Agricola, lui envoya l'ordre secret de revenir, et de rentrer dans Rome pendant la nuit. Après un froid embrassement

donné en public, il le laissa confondu dans la foule. Bonaparte, moins sombre que ce tyran, remit lui-même à Moreau des pistolets ornés de diamans, en lui disant : » qu'il aurait voulu » y faire graver toutes ses victoires ; mais » qu'on n'y eût pas trouvé assez de place. » Moreau se retira dans la terre de Grosbois, qu'il avait achetée du vicomte de Barras exilé par Bonaparte, qui lui devait la main de la veuve du général Beauharnais et le commandement en chef de l'armée d'Italie.

Bonaparte avait à Londres, surtout près des Bourbons dont il craignait le retour, des espions qu'il payait plus cher que ses ambassadeurs. Il sut par eux que des émigrés n'attendaient qu'un instant favorable pour se rendre en secret à Paris. Plus ingénieux dans son machiavélisme que tous les fourbes qui ont gouverné, il conçoit à l'instant le projet de les attirer lui-même, et de lier Moreau à leur dessein. Il avait inventé une police qui serait un des plus dangereux chapitres du *Traité des Princes,* qu'on a nommé le bréviaire des ambitieux et des scélérats. Il feint d'exiler et quelques mécontens, qui lui sont vendus en secret, et qui se retirent en Angleterre. Ils y trompent le ministère, en se di-

sant les ennemis du gouvernement consulaire et les chefs d'un parti animé à le détruire. En même tems ils donnent avis à Bonaparte du départ des émigrés; on découvre leur adresse par des espions venus de Londres avec eux. Bonaparte fait surveiller Moreau qui naturellement devait voir Pichegru. La police, sous les bons rois qui savent se garder sans perfidie, prévient les crimes par des conseils salutaires. Bonaparte, esprit aussi ombrageux que Tibère, qui fut aussi un grand capitaine, tendait des piéges où l'homme le plus prudent se laissait entraîner. Il avait ramené, avec un rafinement de ruse et de perversité, » ce tems » de la régence où, dit Voltaire, la moitié de » la nation espionnait l'autre moitié. On sait que Tibère voulut que le crime de lèse-majesté devînt le crime de tous ceux à qui on ne pouvait en imputer; que les délateurs furent chéris, honorés; que cet infâme métier était la voie unique pour parvenir aux richesses, et que les plus illustres sénateurs disputèrent entre eux de fausses confidences et de trahisons. Bonaparte avait inventé un ressort qui avait échappé aux lieutenans de police de Rome et de Paris. Il disait qu'il ne connaissait que deux endroits où on ne sût pas garder son secret;

le confessionnal et le lit. Par des pensions, il avait à ses ordres, pour surprendre et dénoncer, deux ou trois cents belles femmes, et autant de jeunes hommes, dont le rang, la fortune et la décence dans le maintien, n'inspiraient point de soupçon. Voulait-il avoir le secret d'un homme? il lui *décochait* une belle femme dans sa maison; d'une femme discrète sur les desseins de son mari? il envoyait un beau jeune homme pour la séduire. Plus de mille personnes à Paris sont entrées dans les cachots après les faiblesses de l'amour. Madame Hulot, belle-mère du général Moreau, me montra un jour chez elle une de ces dames, d'une candeur apparente, qui lui faisait des visites pour la trahir (1).

(1) Ce système de police, qu'on ne trouve que chez des despotes ou des gouvernemens mal affermis, n'a pas changé; il s'est même *perfectionné* pour faire tomber dans le piége le pauvre peuple de Paris, qui a la sottise de conspirer avec des chevaliers de Saint-Louis. On a inventé des réunions secrètes, nommées sociétés *des Français régénérés*, *de l'Anneau du Lion dormant*. La première *constitutionnelle*, la seconde ultra-royaliste, la troisième *napoléoniste*; sociétés très-sûres, dont les membres sont tous sous l'*invisible* présidence d'un ministre de la police. (*Édition de Londres*, *en* 1817.)

M. Régnier, grand-juge et ministre de la justice, dénonça un complot contre Bonaparte. Georges Cadoudal était à la tête des conjurés. Ce général de Chouans, fils d'un meûnier d'Auray, dans le Morbihan, avait une force égale à son courage. Il n'aimait pas les nobles, et il était regardé comme le chef d'un parti plébéïen, dans son parti même. Sa division fut celle qui livra le plus de combats aux Républicains. Après plusieurs affaires sanglantes, voyant tous ses collègues, excepté M. de Frotté, soumis à la République, il fit sa paix avec le général Brune. Bonaparte lui fit offrir, à Paris, du service dans l'armée républicaine; mais il partit brusquement pour Londres. On dit qu'il fut l'un des auteurs de la machine infernale qui éclata dans la rue Saint-Nicaise, au passage du carrosse de l'Empereur. Il débarqua sur la falaise de Belleville, au mois d'août 1804, avec Pichegru et des émigrés. Il se tint caché dans la capitale pendant sept mois. On sut par d'infidèles chefs de la conjuration royaliste, conduite avec trop de lenteur, qu'il méditait d'enlever Bonaparte. Des agens de police arrêtèrent son cabriolet dans la rue des Boucheries Saint-Germain; il en renversa deux avec ses pistolets. Il fut saisi par un gar-

çon boucher, et conduit au Temple, où entrèrent bientôt trente conjurés. Ce boucher reçut la croix de la Légion d'honneur; il l'étala sur sa veste blanche, teinte du sang des animaux qu'il avait égorgés.

Moreau fut arrêté d'une manière bien imprévue. Des gendarmes se transportent chez lui, et ne l'y trouvent pas. Ceux de ses domestiques que le préfet de police payait pour l'espionner, disent sur-le-champ où il est. L'escorte prend le chemin de Grosbois, et le rencontre à moitié chemin. On le conduit chez le grand-juge. Il n'est pas surprenant que, dans ce premier moment de trouble, ne voulant pas faire arrêter Pichegru, il n'ait rien voulu dire. Il avait un frère dans l'Assemblée législative, nommée le Tribunat: il apprit par un des orateurs, que Moreau venait d'être arrêté. Après une plainte violente, il courut à l'hôtel du général; les gardes de Bonaparte l'y retinrent jusqu'à trois heures du matin avec M. Fresnière, secrétaire du général. Ils allèrent conduire chez le grand-juge les papiers qu'on avait enfermés dans plusieurs malles et mis sous les scellés. Le tribun conseilla au secrétaire de se cacher; son dévouement seul l'empêchait de fuir. Bonaparte l'aurait fait con-

damner, par le seul plaisir d'affliger vivement Moreau, quand même il n'eût pas été prouvé, comme il le fut au procès, que ce secrétaire avait eu des relations avec Joyaut de Villeneuve, l'un des complices de Georges. Bonaparte fit alors couvrir les murs de Paris d'une affiche où on lisait : « Liste des brigands envoyés par l'Angleterre pour assassiner le premier consul ». Et dans cette liste on voyait le nom de Moreau et ceux des enfans des premières maisons de France.

Le grand-juge, dans deux interrogatoires, avait annoncé à Moreau, qu'il se transporterait le lendemain dans la prison. Le général avait remis, à cette entrevue, de déclarer qu'il désirait s'expliquer avec Bonaparte. Trois semaines s'écoulèrent dans une attente vaine. Moreau se détermina d'écrire au premier consul. Après avoir avoué sa liaison avec Pichegru, il ajoutait : « M. David, oncle du général Souham, m'écrivit que le général Pichegru était le seul des *fructidorisés* (1) non-rentrés. Il était étonné d'apprendre que c'était sur ma seule opposition que vous refusiez son retour.

(1) On avait donné ce nom à ceux qu'on avait déportés à Cayenne le lendemain d'une révolution qui arriva le 18 fructidor an 5 de la république.

Je répondis que, loin d'y être contraire, je me ferais un devoir de vous le demander. Quelque tems après, M. David me manda que Pichegru ne m'avait jamais cru capable d'un pareil procédé; que ce général savait même que dans l'affaire de la correspondance, saisie au passage du Rhin, je m'étais trouvé dans une position très-délicate. Je n'entendis plus parler de Pichegru que très-indirectement, et par des personnes que la guerre avec l'Angleterre forçait de revenir en France. Pendant les deux premières campagnes d'Allemagne, et depuis la paix, il me fut fait quelquefois des ouvertures assez éloignées, pour savoir s'il serait possible de me faire entrer en relation avec les princes français. Je n'y fis point de réponse (1). Quelque proposition qui m'ait été faite, je l'ai repoussée par opinion, et regardée comme la plus insigne de toutes les folies; et quand on m'a présenté les chances de la descente en Angleterre comme favorables à un changement, j'ai répondu que le Sénat était le corps auquel tous les Français se rallieraient en cas de troubles, et que je serais le premier à me soumettre à ses ordres. »

(1) Les trois quarts de ces *négociateurs* étaient des espions de Bonaparte.

« Une délation répugnait trop à mon caractère : presque toujours jugée avec sévérité, elle imprime un sceau de réprobation sur celui qui s'en est rendu coupable envers les personnes à qui l'on doit de la reconnaissance, avec qui on eut d'anciennes liaisons d'amitié. Le devoir peut même quelquefois céder au cri de l'opinion publique.

« On a tiré des inductions bien fausses, de démarches et d'actions qui, peut-être imprudentes, étaient loin d'être criminelles. Si vous m'eussiez fait demander des explications, que je me serais empressé de vous donner, elles vous auraient épargné des regrets d'ordonner une détention, et à moi l'humiliation d'être dans les fers, et peut-être d'être obligé d'aller devant les tribunaux dire que je ne suis point un conspirateur. Je ne vous rappellerai pas mes services, Général; j'ose croire qu'ils ne sont pas encore effacés de votre mémoire. Mais je vous dirai, que si l'envie de prendre part au gouvernement de la France avait été un seul instant le but de mon ambition, la carrière m'en a été ouverte quelques jours avant votre retour d'Egypte : vous n'avez pas oublié le désintéressement que je mis à vous seconder le 18 brumaire.

» Des ennemis nous ont éloignés depuis. C'est avec bien des regrets que je me vois forcé de parler de moi. Si j'obtiens, Général, toute votre attention, il ne m'est plus permis de douter de votre justice ».

Je suis avec respect, etc.

Le général MOREAU.

Cette lettre, qui n'était que pour Bonaparte, il la fit joindre à la procédure. On blâma cet écrit de Moreau : on eût blâmé encore plus son silence. On devrait toujours demander à ceux qui condamnent si vite, comment ils se sont conduits dans une révolution où les uns ont à se reprocher vingt fautes, et d'autres, vingt déshonneurs. Il y eut au Tribunat une séance secrète où M. Moreau le tribun s'éleva avec force contre un ordre du jour de Murat, qui condamnait son frère avant le tribunal; monument de la fureur de Bonaparte, qui l'avait dicté. Il demanda à parler dans une séance publique. On a su depuis, que dans un conciliabule de plusieurs tribuns, tenu par le président Jaubert, gouverneur de la banque, on décida qu'on ferait prévenir Napoléon Bonaparte de ce dessein; il répondit qu'il fallait le laisser parler. M. Treilhard ouvrit la séance par un rapport bas et calom-

nieux; il osait y dire que le général Moreau avait le plus grand crédit à la cour, lui qui n'en avait reçu que des affronts; qu'il jouissait d'une fortune immense, tandis que toute la France savait que cette fortune était au-dessous du rang de ce général, moins favorisé qu'un aide-de-camp de Bonaparte. M. Jaubert allait lever la séance. M. Moreau lui fit observer qu'il l'oubliait; il parla, mais avec tant d'émotion, qu'il ne lui fut pas permis de continuer long-tems.

Bonaparte avait fait mettre Moreau au plus rigoureux secret, et ce secret dura trois mois. Son frère et sa femme sollicitèrent en vain près de M. Thuriot, rapporteur du procès, la permission de le voir dans sa prison. Tout ce qui y entrait pour le général était visité; néanmoins, ils lui firent parvenir des lettres. Un jeune perruquier s'acquittait avec courage de ces commissions dangereuses. Chaque message lui valait quarante-huit livres. On payait les moindres services au poids de l'or. Après deux mois, le frère de Moreau obtint du rapporteur la permission de voir le prisonnier; mais il ne fut accordé qu'un jour par semaine à sa femme et à madame Hulot, sa belle-mère. On le transféra à la conciergerie. Le

peuple et les soldats témoignèrent tant d'intérêt à madame Moreau, qu'il lui fut ordonné de n'y aller que le soir. M. de Laborde, officier préposé par la police, la faisait sortir par une porte inconnue à la multitude assemblée pour la voir.

On mit en jugement quarante-cinq accusés devant le tribunal criminel de Paris. Le peuple se porta en foule au palais. Georges était l'objet d'une vive curiosité; mais tous les regards venaient se confondre sur Moreau. Plusieurs prévenus déclarèrent qu'ils étaient venus en France par l'ordre des Princes, et qu'ils devaient tenter une attaque ouverte contre Bonaparte, premier consul de la république. Le premier fait à la charge de Moreau, était son retard à avoir instruit, le 18 fructidor, an 5, le Directoire de la trahison de Pichegru, et sa réconciliation avec lui. La passion de Bonaparte l'empêchait de voir que le crime de Moreau, si alors c'en fut un, était moins grand que le sien en politique; l'un s'était tu avec le Directoire, l'autre l'avait détruit. La seconde accusation était plus réelle; elle regardait le silence que Moreau avait gardé sur des ouvertures qu'on avait faites à M. Fresnière, son secrétaire. Joyaut de Villeneuve,

aide-de-camp de Georges, avait sondé ce dernier pour savoir si Moreau, oublié par son gouvernement, ne voudrait pas s'engager à servir les Princes français dans le cas d'un changement qui pourrait arriver. La complicité de Moreau, disait l'accusateur public, est prouvée par la correspondance qu'il a entretenue à Londres avec Pichegru, par les conférences qu'ils ont eues dans sa maison même, quand ce dernier fut arrivé à Paris. Il y joignait les déclarations de trois accusés.

Le premier était M. Bouvet de Losier, d'une famille noble. Il avait servi dans l'armée du prince de Condé; Bonaparte l'avait fait appliquer à la torture. La police profita de sa faiblesse ou du trouble de son esprit pour lui arracher cette déclaration contre Moreau : » C'est un » homme, dit-il, sortant du tombeau, qui demande vengeance de ceux qui, par leur perfidie, l'on jeté, lui et son parti, dans l'abîme » où il se trouve. Envoyé pour soutenir la cause » des Bourbons, il est obligé de combattre » pour Moreau. Je m'explique; le roi devait » rentrer en France, pour se mettre à la tête » du parti royaliste; Moreau promettait de » s'y réunir. Moreau se rétracte et propose » de le nommer dictateur. Mon accusation

» n'est appuyée que de demi-preuves. Voici » les faits. Un général qui servit Moreau, La- » jolais, *je crois*, est envoyé par Moreau » aux Princes; il adhère en son nom au plan » proposé. Le prince prépare son départ; le » nombre des royalistes augmente. Dans les » conférences entre Moreau, Georges et Pi- » chegru, le premier dit qu'il ne peut agir » que pour un Dictateur. De là, l'hésitation » et la perte du parti royaliste. »

» Je vis Lajolais sur le boulevard de la » Madelaine, venant prendre Georges et Pi- » chegru à la voiture où j'étais, pour les » conduire à Moreau qui les attendait à quel- » ques pas de là. Il y eut, aux champs-Ély- » sées, une conférence qui nous fit présager » ce que Moreau, en tête-à-tête, proposa » ouvertement à Pichegru. *N'étant pas pos-* » *sible de rétablir le Roi*, il veut qu'on le mette » à la tête du gouvernement, ne laissant ainsi » aux royalistes que la chance d'être ses col- » laborateurs et ses soldats. Je ne sais quel » poids aura le témoignage d'un homme ar- » raché depuis une heure *à la mort qu'il s'é-* » *tait donnée* (1), et qui voit celle qu'un gou-

(1) La police voulut faire croire que M. Bouvet de

» vernement offensé lui réserve; mais je ne » puis retenir le cri du désespoir, et ne pas » attaquer l'homme qui m'y réduit. »

Un autre conjuré infidèle était M. Roland, entrepreneur-général des vivres à l'armée. Il avait caché Pichegru dans sa maison. Il dit au tribunal que, chargé par ce général de négocier avec Moreau, celui-ci lui avait répondu : » Je ne puis me mettre à la tête d'aucun mouvement pour les Bourbons; ils se sont si mal conduits qu'un semblable essai ne réussirait pas du tout. Si Pichegru fait agir dans un autre sens (et, en ce cas, je lui dirai qu'il faudrait que les consuls et le gouverneur de Paris disparussent), je crois avoir un parti assez fort dans le Sénat pour obtenir l'autorité; je m'en servirai aussitôt pour mettre tout le monde à couvert. L'opinion dictera ensuite ce qu'il conviendra de faire; mais je ne m'engagerai à rien par écrit. »

On avait dit à Roland que s'il chargeait Pichegru et Moreau, il serait regardé comme le confident; que s'il ne disait rien, on le regarderait comme complice; et pour lui ôter

Losier avait essayé de se détruire, et qu'un porte-clé était arrivé assez à tems pour le sauver de son désespoir.

tout remords, on lui assura que le gouvernement savait tout. On disait dans le public que ces dénonciations étaient arrachées par la violence, la séduction puissante de l'or, ou la promesse de la vie. Comment ne pas déplorer la dépendance du tribunal et des accusés? La Police intimidait les juges, et, dans le silence des nuits, effrayait les prévenus par les menaces du supplice et la vue du corps sanglant de Pichegru. Dans le peuple, dans l'armée, à la cour on affectait de ne pas croire aux desseins de Moreau contre l'oppresseur, qui répondait comme Domitien : « on ne croit aux conspirations contre les princes, que quand ils sont assassinés. »

Comment exprimer l'amour du peuple pour Moreau! La place, les cours, les salles du Palais n'en pouvaient contenir les flots qui se pressaient sur son passage. On lisait sur tous les visages l'attendrissement, la fureur, le respect : les soldats rangés en haie, portaient les armes à Moreau, comme s'il les eût commandés. On entendait des vœux pour sa vie et des souhaits homicides pour Bonaparte. Des officiers, des généraux ne quittaient pas le tribunal. Lecourbe, si digne de combattre avec Moreau, attirait tous les re-

gards par la fierté de son maintien. Il porta un jour la main sur la garde de son épée, pour montrer à son général en chef que son cœur était d'intelligence pour le sauver. Tous les gendarmes d'élite qui gardaient l'intérieur de sa prison auraient favorisé sa fuite. Un de ses amis, M. Le Tissier, tenait une voiture bien attelée toute prête, dont il était lui-même le cocher. Un autre, M. Emmanuel d'Harcourt, gardait des chevaux sellés sur la route de Bâle. On devait lui ouvrir les portes de sa prison; tous les gardes y consentaient. On n'attendait que l'issue du procès. M. Tourton, banquier, montra le plus rare dévouement pour la famille de Moreau; il ne la quitta pas un instant. Il fut exilé pour prix d'une si noble amitié. Malgré l'exemple de tant d'hommes serviles, retenus par la crainte de perdre leur traitement qu'ils recevaient comme une pension de Bonaparte, M. Gourlay, député, se sacrifia, et lui-même et sa place, à la cause de Moreau. Cette conduite généreuse les exposa à toutes les persécutions. Bonaparte n'oubliait rien des petits détails de la haine. Ils étaient espionnés jour et nuit. Ils voyaient venir chez-eux des aventuriers, des aventurières et des grands de la cour qui ve-

naient proposer pour le général des moyens de défense ou d'évasion; ce n'étaient que des familiers de la police. » J'ai vu des espions, » m'a dit le tribun Moreau, jusque derrière » ma voiture ». Dans le cours du procès, le frère et l'épouse du général adressèrent plusieurs fois des lettres à Bonaparte pour l'attendrir. Elles furent toutes repoussées. Elles étaient remplies de ce que la tendresse offre de plus touchant dans la situation où étaient un frère, une épouse et son fils. Rien ne put fléchir Bonaparte; tout fut trouvé par lui, *sec*, *sans onction* : ce fut sa réponse. Il voulait que le général lui écrivît lui-même une lettre qui eût compromis sa dignité, et qu'il n'eût pas manqué de rendre publique, comme la première qu'il avait envoyée au président du tribunal, et fait imprimer dans les journaux.

Discours de Moreau devant le tribunal.— Défense de M. Bonnet, son avocat.

PLUS le jugement approchait, plus l'intérêt du peuple, pour Moreau, augmentait. Les troupes se déclaraient tout haut en sa faveur. Le ministre de la police envoyait d'heure en heure des avis alarmans à Bonaparte qui restait éperdu au fond de son palais. On dit que le général Moncey qui commandait toute la gendarmerie, osa lui dire qu'il n'était pas sûr que les soldats lui obéissent. Bonaparte vit qu'il était plus près de la mort que celui qu'il voulait faire condamner. Le peuple plaignait Georges, mais il eût enlevé Moreau. Bonaparte avait choisi ce moment pour se déclarer Empereur. Il était également odieux aux Royalistes et aux Républicains : à ces derniers, par« ce que la jalousie naturelle aux hommes, dit « Vertot, ne leur permet pas de faire leur maî« tre de celui qui était leur égal ». Il eut des accès de démence; il fit venir des devins dans son palais. Quoiqu'il ne fût encore que consul,

il s'habilla en Empereur, appela Majesté sa femme Joséphine, et donna un coup de son sceptre à un valet qui se mit à rire en voyant cette scène qui semblait une parodie de la royauté. Il ordonna qu'on dît toujours : *Sa Majesté l'Empereur, Sa Majesté l'Impératrice*. On disait autrefois simplement, *le Roi*, *la Reine*.

Il était incertain entre deux partis : condamner Moreau à perdre la vie pour lui faire grâce par forme de clémence, ou lui appliquer une peine légère qui ôtât tout prétexte de révolte au peuple, qui attendait Moreau pour le délivrer. On entendait des frémissemens autour du tribunal; on cachait ses larmes; on flottait entre l'espérance et la crainte. Moreau se leva. A des murmures succéda un long silence. Il prononça devant ses juges ce discours avec une sérénité que rien ne troubla (1).

MESSIEURS,

« Ma confiance dans les défenseurs que j'ai » choisis est entière; ce n'est que par leur voix » que je veux parler à la justice : mais je sens

(1) Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que ce discours est un chef-d'œuvre. Il fut retouché par M. Garat. Le style l'a fait survivre à la circonstance où il fut prononcé.

» le besoin de parler moi-même, et à vous et
» à la nation.

« Des circonstances malheureuses, produi-
» tes par le hasard, ou préparées par la haine,
» peuvent obscurcir quelques instans de la vie
» du plus honnête homme : c'est ma vie en-
» tière que j'oppose aux accusateurs qui me
» poursuivent; elle a été assez publique pour
» être connue. Je n'en rappellerai que quel-
» ques époques, et les témoins que j'invo-
» querai, sont le peuple français et les peu-
» ples que la France a vaincus.

« J'étais voué à l'étude des lois au commen-
» cement de cette révolution qui devait fonder
» la liberté de la nation. Elle changea la des-
» tination de ma vie; je la vouai aux armes.
» Je n'allai pas me placer parmi les soldats de
» la liberté par ambition; je devins guerrier
» parce que j'étais citoyen.

« Je portais ce caractère sous les drapeaux;
» je l'y ai toujours conservé. Plus j'aimais la
» liberté, plus je fus soumis à la discipline.

« J'avançai assez rapidement, mais toujours
» de grade en grade, et sans en franchir au-
» cun; toujours en servant la patrie, jamais en
» flattant les comités. Parvenu au commande-
» ment en chef, lorsque la victoire nous faisait

» avancer au milieu des nations ennemies, je ne » m'appliquai pas moins à leur faire respecter » le caractère du peuple français, qu'à leur faire » redouter ses armes. La guerre, sous mes » ordres, ne fut un fléau que sur les champs de » bataille. Du milieu même de leurs campagnes » ravagées, plus d'une fois les nations et les » puissances ennemies m'ont rendu ce témoi- » gnage. Cette conduite, je la croyais aussi » propre que nos victoires à faire des conquêtes » à la France.

» Dans le tems même où les maximes con- » traires semblaient prévaloir dans les comités » du gouvernement, cette conduite ne suscita » contre moi ni calomnie ni persécution; aucun » nuage ne s'éleva jamais autour de ce que j'avais » acquis de gloire militaire, jusqu'à cette trop » fameuse journée du 18 fructidor. Ceux qui » firent éclater cette journée avec tant de rapi- » dité, me reprochèrent d'avoir été trop lent à » dénoncer un homme dans lequel je ne pouvais » voir qu'un frère d'armes, jusqu'au moment où » l'évidence des faits et des preuves me ferait » voir qu'il était accusé par la vérité et non par » d'injustes soupçons. Le Directoire, qui seul » connaissait assez bien les circonstances de ma » conduite pour la bien juger, et qui, on ne

» l'ignore point, ne pouvait pas être disposé à
» me juger avec indulgence, déclara hautement
» combien il me trouvait irréprochable; il me
» donna de l'emploi: le poste n'était pas bril-
» lant; il ne tarda pas à le devenir.

» J'ose croire que la nation n'a point oublié
» combien je m'en montrai digne; elle n'a point
» oublié avec quel dévouement facile on me vit
» combattre en Italie dans des postes subor-
» donnés; elle n'a point oublié comment je fus
» reporté au commandement en chef par les
» revers de nos armées, et renommé général en
» quelque sorte par nos malheurs; elle se sou-
» vient comment deux fois je recomposai l'ar-
» mée des débris de celles qui avaient été disper-
» sées, et comment, après l'avoir mise en état de
» tenir tête aux Russes et à l'Autriche, j'en dé-
» posai deux fois le commandement pour en al-
» ler prendre un d'une plus grande importance.

» Je n'étais pas, à cette époque de ma vie,
» plus républicain que dans toutes les autres, et
» le parus davantage. Je vis se porter sur moi,
» d'une manière plus particulière, les regards et
» la confiance de ceux qni étaient en possession
« d'imprimer de nouveaux mouvemens et de
» nouvelles directions à la République. On me
» proposa, c'est un fait connu, de me mettre à

» la tête d'une journée à peu près semblable à » celle du 18 brumaire. Mon ambition, si j'en » avais eu beaucoup, pouvait facilement se » couvrir de toutes les apparences, ou s'ho- » norer même de tous les sentimens de l'a- » mour de la patrie.

« La proposition m'était faite par des hom- » mes célèbres dans la révolution par leur pa- » triotisme, et dans nos assemblées nationales » par leurs talens; je la refusai. Je me croyais » fait pour commander les armées, et ne vou- » lais point commander à la République.

« C'était assez bien prouver, ce me semble, » que si j'avais une ambition, ce n'était point » celle de l'autorité ou de la puissance; bien- » tôt après je le prouvai mieux encore.

« Le 18 brumaire arriva. Cette révolution, » dirigée par un homme environné d'une » grande gloire, pouvait me faire espérer » d'heureux résultats. J'y entrai pour la se- » conder, tandis que d'autres partis me pres- » saient de me mettre à leur tête pour la com- » battre. Je reçus dans Paris les ordres du gé- » néral Bonaparte. En les faisant exécuter, je » concourus à l'élever à ce haut degré de puis- » sance que les circonstances rendaient néces- » saires.

« Lorsque, quelque tems après, il m'offrit » le commandement en chef de l'armée du » Rhin, je l'acceptai de lui avec autant de dé- » vouement que des mains de la République » elle-même. Jamais mes succès militaires ne » furent plus rapides, plus nombreux, plus » décisifs qu'à cette époque où leur éclat se » répandait sur le gouvernement qui m'accuse.

« Au retour de tant de succès, dont le plus » grand de tous était d'avoir assuré, d'une » manière efficace, la paix du continent, le » soldat entendait les cris éclatans de la recon- » naissance nationale.

« Quel moment pour conspirer, si un tel » dessein avait pu jamais entrer dans mon » âme! On connaît le dévouement des armées » pour les chefs qu'elles aiment et qui vien- » nent de les faire marcher de victoire en vic- » toire; un ambitieux, un conspirateur, au- » rait-il laissé échapper l'occasion où, à la » tête d'une armée de cent mille hommes tant » de fois triomphante, il rentrait au milieu » d'une nation encore agitée, et toujours » inquiète pour ses principes et pour leur » durée?

« Je ne songeai qu'à licencier l'armée, et je » rentrai dans le repos de la vie civile.

« Dans ce repos, qui n'était pas sans gloire,
» je jouissais sans doute de mes honneurs, de
» ces honneurs qu'il n'est pas dans la puissance
» humaine de m'arracher, du souvenir de mes
» actions, du témoignage de ma conscience,
» de l'estime de mes compatriotes et des
» étrangers, et s'il faut le dire, du flatteur et
» doux assentiment de la postérité.

« Je jouissais d'une fortune qui n'était grande
» que parce que mes désirs n'étaient pas im-
» menses, et qui ne faisait aucun reproche à
» ma conscience. Je jouissais de mon traite-
» ment de retraite. Sûrement j'étais content
» de mon sort, moi qui jamais n'enviai le sort
» de personne. Ma famille, et des amis d'au-
» tant plus précieux que, n'ayant plus rien à
» espérer de mon crédit et de ma fortune, ils
» ne pouvaient rester attachés qu'à moi seul :
» tous ces biens, les seuls auxquels j'aie pu
» attacher un grand prix, remplissaient mon
» âme toute entière, et ne pouvaient plus y
» laisser ni un vœu ni une ambition : se serait-
» elle ouverte à des projets criminels ?

« Elle était si bien connue cette situation
» de mon âme ; elle était si bien garantie par
« l'éloignement où je me tenais de toutes les
» routes de l'ambition, que depuis la victoire

» d'Hohenliden jusqu'à mon arrestation, mes » ennemis n'ont jamais pu ni me trouver ni » me chercher d'autre crime que la liberté de » mes discours. Mes discours!... ils ont été » souvent favorables aux opérations du gou- » vernement; et si quelquefois ils ne l'ont pas » été, pouvai-je donc croire que cette liberté » fût un crime, chez un peuple qui avait tant » de fois décrété celle de la pensée, celle de » la parole, celle de la presse, et qui en avait » beaucoup joui sous les rois même?

« Je le confesse, né avec une grande fran- » chise de caractère, je n'ai pu perdre cet at- » tribut de la contrée de la France où j'ai » reçu le jour, ni dans les camps où tout lui » donne un nouvel essor, ni dans la révolu- » tion, qui l'a toujours proclamé comme une » vertu de l'homme et comme un devoir du » citoyen. Mais ceux qui conspirent, blâment- » ils si hautement ce qu'ils n'approuvent pas? » Tant de franchise ne se concilie guère avec » les mystères et les attentats de la politique.

« Si j'avais voulu concevoir et suivre des » plans de conspiration, j'aurais dissimulé mes » sentimens, et sollicité tous les emplois qui » m'auraient replacé au milieu des forces de » la nation.

« Pour me tracer cette marche, au défaut » d'un génie politique que je n'eus jamais, j'a- » vais des exemples sus de tout le monde, et » rendus imposans par des succès. Je savais » bien peut-être que Monck ne s'était pas éloi- » gné des armées lorsqu'il avait voulu cons- » pirer, et que Cassius et Brutus s'étaient » rapprochés du cœur de César pour le » percer.

« Magistrats, je n'ai plus rien à vous dire. » Tel a été mon caractère, telle a été ma vie » entière. Je proteste, à la face du ciel et des » hommes, de l'innocence et de l'intégrité de » ma conduite : vous savez vos devoirs, la » France vous écoute, l'Europe vous con- » temple, et la postérité vous attend ».

Il n'y avait point de preuves écrites, pas une ligne de la main du général Moreau, excepté deux lettres, à M. David et à Bonaparte. M. Bonnet son avocat prouva qu'elles devaient être dans la classe des pièces justificatives. Cent quarante-un témoins avaient été entendus; aucun n'avait présenté une charge, une induction. Il n'y avait que les déclarations arrachées par la police à quatre accusés qui se démentaient ou se rétractaient devant le tribunal. Personne n'avait entendu l'entretien

entre Moreau et Roland; on niait l'entrevue avec Georges. L'accusateur public remontait à l'histoire de l'an 5 de la République. » Moreau ne dénonça pas Pichegru! (disait M. Bonnet) mais il battit, en l'an 4, l'armée autrichienne sur toute la ligne du Rhin; il prit Kaiserslautern, Neustad, Spire, défit Wurmser, passa le Rhin en présence de l'ennemi, gagna les batailles de Renchen, de Rastadt et d'Ettenheim. Il ne dénonça pas Pichegru! mais, l'année suivante, il fit cette mémorable retraite à travers cent lieues de pays; cette retraite, l'admiration des plus habiles généraux. Tant et de si brillans exploits n'étaient-ils pas une manière de déjouer un complot, aussi sûre, et plus glorieuse qu'une dénonciation? Au surplus, c'était une conspiration contre le gouvernement d'alors, dont l'expérience nous fit connaître les vices et les dangers, contre un gouvernement qui, quatre ans après, fut renversé par la valeur d'un héros et la volonté générale. Le chef auguste qui nous gouverne a aussi conspiré contre le Directoire (1). Enfin,

(1) L'éloge fit passer la hardiesse de ces paroles Ces noms de héros, d'auguste, donnés à Bonaparte foulant à ses pieds la liberté publique, se trouvent chez les écrivains, les orateurs, et dans la bouche même

Pichegru avait expié ses torts, s'il en eut. Exilé à Cayenne, banni de son pays, quel ressentiment n'eût été éteint par de si grands malheurs? Quoi! le Gouvernement ouvrait les frontières à tous les émigrés, et le général Moreau se serait opposé à la rentrée de Pichegru, son ancien compagnon d'armes!

M. Bonnet lit la lettre de Moreau à David.
» Si quelqu'un, écrivait ce général, put me faire des reproches d'avoir gardé ces papiers quatre mois, c'était le Directoire qui avait le droit de les exiger, et non le général Pichegru que je croyais y voir impliqué, et que je voulais soustraire à un acte d'accusation. Vous avez fait entendre à mon secrétaire que je m'étais opposé à sa rentrée en France. Soyez certain que cela est d'autant plus faux, que si l'autorité me faisait dire que je suis le seul obstacle, je me hâterais de le faire cesser.

L'éloquent défenseur continue :

» Tout ce que peuvent inspirer l'honneur et l'amitié, sans blesser le gouvernement, se trouve dans cette lettre ; et on veut en faire une pièce accusatrice! Il existe un autre

des rois. Les derniers ont fait plus que le louer ; ils se sont alliés à lui.

intermédiaire entre Moreau et Pichegru, de Paris à Londres, c'est le général Lajolais. Mais a-t-on des lettres, des plans, des témoins? aucun. Il y a une déclaration de Lajolais seul. De quel poids peuvent être des déclarations d'accusés contre des accusés? Son entrevue à Londres avec Pichegru n'eut d'autre objet que d'assurer à ce général que Moreau ne s'opposait pas à son retour. Lajolais l'explique, et ne dit pas autre chose aux débats. Lajolais revient de Londres avec une lettre de recommandation de Pichegru; Moreau répond qu'il n'a pas le crédit de lui obtenir du service. Lajolais n'avait point d'argent; c'est ce qu'il y a de plus constant au procès. Moreau lui refuse quinze louis qui pouvaient lui être nécessaires pour aller à Londres. Et c'est-là l'intermédiaire de la conspiration! Vous n'en croyez rien, Messieurs, non, vous ne le croyez pas.

» Des bruits ont couru, à Londres, que Moreau entrait dans la conspiration. Mais qui peut empêcher de pareils bruits? et qui en parle? Quatre des accusés, MM. du Corps, de Rusilion, de Rochelle, Roger; quatre gendarmes qui prétendent l'avoir entendu dire à ce dernier. De braves militaires ne sont pas

placés près des prévenus pour entendre leurs discours, pour les exciter à la confiance, pour leur faire des questions et rapporter leurs réponses. Une telle conduite serait indigne de leur noble profession. M. Roger nie. MM. du Corps, de Rochelle et de Rusilion les présentent comme des propos vagues, en Angleterre; Lajolais les désavoue. On est allé jusqu'à dire, à Londres, que le premier Consul même n'était pas éloigné du projet de rétablir les Bourbons. »

« Les entrevues de Pichegru et de Moreau furent un chef d'accusation plus grave. M. Bonnet s'appliqua à prouver la fausseté des inductions qu'on en tirait : « Lajolais annonce l'arrivée de Pichegru; Moreau, étonné de cette imprudence, refuse de le voir, et allègue une partie de chasse! Quelle excuse à cet intermédiaire qu'on prétend avoir été envoyé par lui à Londres! Pichegru, sans en prévenir, se présente un soir avec Couchery et Lajolais. La visite dure un quart-d'heure. Un quart-d'heure pour conspirer! Moreau lui conseille de se retirer en Allemagne, d'où il serait plus facile d'obtenir du premier Consul son retour en France. Pichegru fait demander un moment d'entretien par Roland; Moreau envoie son

secrétaire. C'était annoncer qu'il voulait éviter sa visite, et cependant, par pure déférence, savoir ce qui l'intéressait. Le premier insiste sur la nécessité de le voir, et revient avec le secrétaire. Personne, excepté le général Moreau, ne peut dire ce qui se passa dans cette conférence; ils étaient seuls. Pichegru sortit mécontent; il s'écria, dit-on, avec colère : « Je crois que ce b..... a aussi de l'ambition! » Il veut encore sonder Moreau qui propose à Roland de le faire nommer Dictateur, si l'on en croit ce dernier. »

M. Bonnet faisait remarquer combien Roland était suspect. M. Lecourbe, l'un des juges, a écrit depuis, qu'il avait la liberté de sortir de la prison; qu'il passait pour un espion parmi les détenus; qu'il se vantait d'être l'ami de M. Réal, chargé de la police, et de M. Thuriot, rapporteur du procès. Roland avait modifié sa déclaration dans le cours des débats. Il avait expliqué à l'audience que Moreau n'avait pas dit *qu'il fallait faire disparaître les Consuls, mais qu'ils disparussent;* ce qui était bien différent, suivant M. Bonnet. Roland n'avait répondu dans le sens de l'accusation que pour échapper à la mort.

Le point le plus important était le rendez-

vous de Moreau et de Georges sur le boulevard de la Madeleine. Couchery prétendait tenir le fait de Lajolais qui niait le lui avoir dit. Lajolais avait déclaré d'abord à l'audience qu'il croyait y avoir vu le général Moreau; ensuite qu'il se pouvait que ce ne fût pas lui. Couchery disait avoir appris de Lajolais que Moreau était venu trouver Pichegru sur le boulevard; mais que Georges étant survenu, Moreau s'était éloigné sur-le-champ. Ces ouï-dire, ces démentis jetaient autant d'incertitude dans les juges que dans le public.

« Permettez - moi, Messieurs, continua M. Bonnet, de vous rappeler les principes sur les dépositions des accusés. Les jurés sont abolis dans les procès de la nature de celui-ci. Vous êtes une Cour de justice criminelle; vous devez avoir des preuves plus claires que le jour, et non comme des jurés s'en contentent. Ce n'est plus d'après votre sentiment intérieur, sentiment si difficile à définir, quelquefois si dangereux, soit pour l'accusé, soit pour la société; vous ne pouvez juger d'après votre pensée intime et le simple mouvement de votre esprit : il vous faut des preuves comme la justice en exige. Dans aucune Cour un accusé ne peut faire foi contre son co-

accusé. Cela suffit pour un indice, pour motiver une accusation; mais sur une telle base on ne peut asseoir un jugement. Voilà le droit général.

« Il n'y a point de loi dans notre code moderne *qui condamne celui qui n'a pas dénoncé*. Il existe, il faut que j'en convienne, une ordonnance de Louis XI; elle fut appliquée une fois, une seule fois, dans le procès de Cinq-Mars et du président De Thou. Ce dernier avait connaissance d'une conspiration avec l'Espagne. Il ne voulut pas dénoncer son ami. Une commission le condamna à mort. Vous savez, Messieurs, comment l'histoire, de son redoutable burin, a gravé ce jugement dans ses fastes. Le nom de Laubardemont, la mémoire du cardinal de Richelieu et les Juges sont restés couverts d'une tache ineffaçable. »

Délibérations secrètes du tribunal.—Jugement de Moreau. — Condamnation à mort de Georges Cadoudal et de trente-cinq accusés.

QUAND les juges se retirèrent dans la chambre du conseil, M. Thuriot ouvrit l'avis de le condamner à la peine de mort, persuadé, dit-il, que ce général aurait sa grâce. La moitié des juges fut indignée; elle déclara que Moreau était innocent. Thuriot s'écria : » l'acquittement serait un signal de guerre civile, les puissances étrangères attendant ce jugement pour reconnaître Bonaparte pour empereur. » Vous voulez mettre en liberté Moreau; il n'y sera pas mis. Vous forcerez le gouvernement à faire un coup d'état; car ceci est une affaire politique plutôt qu'une affaire judiciaire, *et il faut quelquefois des sacrifices nécessaires à la sûreté de l'État* ». Les juges flottaient entre leur conscience et le gouvernement. La crainte l'emporta, et malgré la loi qui ne permit jamais à un tribunal de revenir sur une absolution qu'il vient de prononcer, on rendit un arrêt qui déclarait

Moreau *coupable, mais excusable, et lui appliquait quelques mois de prison.* Plusieurs des juges prétendirent même, qu'en se rangeant à ce dernier avis, ils sauvaient la vie à Moreau, que Bonaparte eût condamné, tout seul, à être étranglé dans sa prison, s'il eût été absous par les juges. MM. Lecourbe et Rigault combattirent cette décision; ils réclamèrent avec force le premier arrêt; aussi reçurent-ils l'ordre de cesser leurs fonctions après le procès.

Le jugement condamna à mort vingt des accusés. C'étaient Georges Cadoudal, Bouvet de Losier, de Rusilion, de Rochelle, Armand de Polignac, Charles d'Hosier, de Rivière, du Corps, Picot, le général Lajolais, Gaillard, Joyaut de Villeneuve, Burban, Lemercier, Cadoudal, Lelan et Mérille. Le tribunal changea la peine de mort que Léridan, Jules de Polignac, Rolland et mademoiselle Hizay avaient encourue, en deux années d'emprisonnement.

L'auditoire (c'étaient toujours les mêmes hommes avec des armes cachées sous leurs habits) semblaient ne plus respirer pendant que la cour criminelle était aux opinions. Quand elle annonça le jugement de Moreau,

chacun se sentit comme soulagé d'un poids accablant. Dans cette séance on avait remarqué l'agitation d'un jeune officier vêtu d'une redingotte bleue. Des flots de sueur inondaient son visage. Il s'écria : » Tu vivras donc, brave Moreau ! Et découvrant sous son habit dix pistolets attachés à sa ceinture, il se perdit dans la foule. Cinquante mille habitans de Paris passèrent la nuit autour du Palais pour attendre le jugement. Ils ne rentrèrent chez eux qu'à quatre heures du matin, mécontens, mais assez tranquilles. On entendait partout : » Il est sauvé » ! La pauvreté, dans le peuple, semble doubler le prix de la vie. Il eût été plus heureux pour Moreau qu'il eût été condamné à mort. Ceux des juges qui avaient vendu leur voix à Bonaparte étaient entre deux feux ; on eût commencé par les tuer. La fureur aurait gagné le peuple et les soldats. Ce jugement sauva Bonaparte plus que Moreau ; le public crut que ce tyran l'avait dicté.

M. Moreau, frère du général, était aux arrêts depuis deux jours, par ordre du nouvel Empereur. On lui annonça l'arrêt à quatre heures du matin, ainsi que le retour du général au Temple. Depuis ce moment, son épouse, son frère, purent le voir tous les

jours en prison. Ils sollicitèrent pour lui la permission de se retirer dans les États-Unis; ils craignaient que, transféré dans une prison de l'intérieur de la France, il n'éprouvât le sort de Pichegru. M. le sénateur Fouché, alors éloigné du ministère de la police, les aida à obtenir ce départ, ou plutôt cet exil: il passait pour un partisan secret de Moreau. Un officier, nommé Henri, lui remit en chemin une lettre du grand-juge, qui lui défendait de revenir en France sans l'autorisation de l'Empereur. Le général ne répondit point: sa femme écrivit pour lui; sa lettre était pleine de finesse. Cette dame fit briller, dans le cours du procès, toutes les qualités qui honorent notre sexe et le sien : la force unie à la sensibilité. Elle a fait depuis admirer en Europe son esprit supérieur, qui eût été un des ornemens de la France.

M. de Swinine a écrit que M. Fouché proposa à Moreau les conditions auxquelles Bonaparte lui accorderait la liberté, et se réconcilierait avec lui; mais qu'elles furent rejetées par le général, qui lui répondit qu'il préférait son sort à celui de son persécuteur. Lorsqu'il fut arrivé à la frontière d'Espagne, l'officier qui le suivait par ordre de la police, lui dit

mystérieusement que s'il avait l'intention d'écrire à l'Empereur, il pouvait le faire, et attendre la réponse, qui ne pouvait manquer d'être prompte et favorable. Moreau répondit qu'il ne voulait point écrire à ce que l'officier appelait son Empereur. Bonaparte sentit alors tout ce qu'il perdait. Si ces deux généraux avaient pu s'accorder, la France eût été invincible, et Napoléon n'eût jamais tenté de ces expéditions lointaines; ou il eût laissé faire à Moreau les retraites.

Moreau fut obligé de payer les frais de la procédure pour lui et ses co-accusés, quoiqu'ils fussent solidaires; mais on avait confisqué les sommes considérables qu'on avait saisies sur plusieurs d'entre eux, et dont on fit des présens aux juges pour avoir bien jugé. Il eût été plus juste d'en alléger le fardeau qu'on imposa tout entier à Moreau. Enfin, on le força de vendre au gouvernement ses maisons de ville et de campagne meublées, et de donner pour huit cents mille francs, ce qui en avait coûté plus de treize cents mille.

Le point le plus grave du procès était de savoir s'il avait vu Georges Cadoudal. Je tiens d'une personne, dont le témoignage est irrécusable, qu'entre le général, ses trois conseils,

MM. Bonnet, Bellard et Pérignon (je les nomme, et ils peuvent me démentir), et deux autres personnes, il fut discuté la question de savoir s'il nierait son entrevue avec Georges. Il fut décidé qu'il ne l'avouerait pas. Les juges qui l'acquittèrent, la plupart de ceux qui le condamnèrent à mort ne croyaient pas à cette entrevue avec le chef des conjurés de la Vendée. Ce qui surprendra davantage, c'est que Bonaparte même n'en fut jamais certain. Il pensa que c'étaient des aveux extorqués par sa police. Il n'en fut pas moins animé à faire périr Moreau par le dernier supplice. Ce général avait fait dire à Georges Cadoudal, que le gouvernement savait qu'il était caché dans Paris; qu'il redoublât de vigilance pour se garder. Georges l'en fit remercier au temple. Il ne compromit ni Moreau, ni aucun de ses partisans par ses réponses. Il montra, dans toute la procédure, un sang froid que tout Paris admira. Il fut condamné à mort, exécuté le 24 juin 1804, avec un grand nombre de complices, comme coupable d'avoir voulu attenter à la vie du premier Consul.

Bonaparte, alors Empereur, fit grâce de la mort à MM. Bouvet-de-Losier, Rusilion, ancien major suisse, Rochelle, qui avait servi

dans le régiment de Rohan, Armand de Polignac, Charles d'Hosier, ancien page du Roi, au géneral Lajolais et à M. Armand Gaillard, qui avait servi chez les Chouans. On crut, dans le public, avec assez d'injustice, que Léridan n'avait été condamné qu'à deux ans de détention, parce qu'il était d'intelligence avec la police lorsqu'il fut arrêté avec Georges; et que Roland ne se sauva que par ses révélations.

Bonaparte avait accusé madame Moreau d'avoir voulu acheter les Juges, quoiqu'il sût que plus de la moitié lui était vendue par l'argent que son ministre de la police avait distribué : dans ses largesses, Bonaparte avait oublié un juge de peu d'importance ; il lui fit offrir douze mille francs pour condamner Moreau. Le juge lui fit répondre qu'il ne le pouvait pas *en conscience*, ayant déjà reçu vingt-quatre mille francs pour l'absoudre.

Deux choses étonnent dans ce procès; l'entrevue de Moreau avec Georges, et dans Bonaparte cette application suivie à faire condamner Moreau au dernier supplice, quand il est persuadé que ces deux hommes ne se sont jamais vus. La femme, le frère et les trois avocats de Moreau ne voulurent pas qu'il avouât

qu'il avait connu Georges. Le discours noble et touchant, qu'il prononça devant ses juges, n'est donc qu'un mensonge ! Ceux qui ont pour lui une admiration sans mélange, auraient voulu que nous eussions tû un fait qui justifie Bonaparte. Qui aima Moreau plus que nous? mais nous avons préféré la vérité. L'intérêt qu'il inspire dans le cours du procès eût été moins grand si nous n'eussions placé cette triste révélation à la fin du récit. Les âmes grandes auraient voulu qu'il eût dit à ses juges : « Oui, j'ai vu Pichegru et Georges; le premier, pour le rendre à la France, le second, pour refuser ses propositions, s'il m'en eût faites, parce que je suis républicain. Pourquoi me puniriez-vous de ma curiosité pour le plus brave général de la Vendée, quand Bonaparte lui-même lui a offert un rang dans son armée » ? Mais l'amour de la vie l'emporte trop souvent, même dans les grands hommes, quand ils peuvent se sauver par un démenti devant un tribunal redoutable. Georges lui-même n'avoua *le crime politique* dont on l'accusait que parce que ce crime était attesté et l'honorait comme royaliste. Moreau avait vu l'intérêt extrême du peuple et de l'armée en sa faveur ; son aveu eût été le signal de sa délivrance et de la mort

de Bonaparte, la liberté eût été rétablie, et il n'eût pas prêté le secours de son bras à un prince étranger; reproche que lui font les Français, et dont la mort prompte qu'il trouva devant Dresde l'empêcha de se justifier. Enfin la grandeur des deux premiers capitaines du monde s'éclipsa pendant ce procès : Bonaparte, jaloux de l'amour du peuple pour Moreau, ressembla trop au cardinal de Richelieu implacable contre ses ennemis, innocens ou coupables, et Moreau montra qu'il était plus grand par son courage que par le caractère.

Sa vie privée dans les Etats-Unis.—Accueil qu'il reçoit des peuples et des souverains.

A son arrivée dans les Etats-Unis, Moreau acheta une belle maison aux bords de la Delaware. Cette rivière lui rappelait le passage des Français sous M. de Rochambeau, en 1781, et le petit siége de New-Yorck, plus digne de mémoire que cent batailles en Europe qui n'ont rien décidé. Les Américains, si simples, ne savaient comment accorder tant de renommée avec sa simplicité. Il préférait la pêche et la chasse aux autres délassemens. Le soir, on accourait au-devant de lui pour le voir arriver avec son nègre dans un batelet chargé de poisson et de gibier. C'est une des singularités de notre esprit, que les grands hommes excitent la surprise quand ils font ce que le vulgaire fait; le respect de la Grèce augmenta pour Phocion après qu'on l'eût vu tirer de l'eau de son puits.

Il passait l'hiver à New-Yorck. Il recevait chez lui des personnes de diverse opinion. La révolution, mieux que les livres, lui avait ap-

pris combien cette opinion diffère suivant l'intérêt, la naissance, l'éducation, les tems et l'inconstance ordinaire à l'esprit humain. L'histoire de presque tous les hommes célèbres est aussi celle de leur changement. Combien en a-t-on vu depuis vingt-six ans de révolution, qui se ressemblent à eux-mêmes? Il souffrait la franchise envers les gouvernemens, et non la révolte dans le discours, qui seule justifierait la persécution. Il ne pouvait détourner sa pensée des maux de la France. Nous nous rappelons encore la consternation de Paris, à la nouvelle des malheurs de Moscow; elle surpassa celle d'Athènes, lorsque Périclès dit aux Grecs assemblés : « Toute notre jeunesse a péri dans le combat; *c'est comme si on avait dépouillé l'année de son printemps* ». Moreau passa de l'affliction à la fureur. Cet homme, s'écria-t-il, couvre de honte le nom français; son ignorance égale sa folie. Il n'a jamais su qu'il est des bornes, même au génie des plus grands capitaines; *que la force aveugle vient se briser contre les écueils de la nature et la rigueur des élémens.* S'il avait lu seulement Polybe, il aurait appris qu'un général d'armée doit connaître le climat des peuples qu'il veut conquérir. Charles XII

l'eût instruit à ne pas s'enfoncer dans l'Ukraine sans magasins, sans espoir de retraite. Frédéric-le-Grand n'a-t-il pas prédit que toute armée allemande ou française qui passerait Smolenk, trouverait son tombeau dans les déserts de la Russie ? Mais ses flatteurs lui ont dit : Alexandre parvint à l'extrémité de l'empire de Darius; vous devez aller à Moscow. »

Moreau, républicain, espéra, douze ans, que la France seule saurait se délivrer de Bonaparte. Il eût consenti, alors, à être, comme Wasinghtòn, le chef modeste d'une république. Malheureusement les Français de l'intérieur étaient tous tremblans ou vendus à Bonaparte, et l'armée.....Montesquieu dit que *rien n'est si aveugle qu'une armée* (1). Il avait refusé les offres de plusieurs rois. Il ne vint à l'armée russe que parce qu'Alexandre lui promit, par ses ambassadeurs, de rétablir la liberté publique en France. On ne peut donc comparer Moreau à Coriolan voulant punir Rome de lui avoir refusé le consulat; c'est Dion, déterminé à délivrer Syracuse du joug sous lequel elle gémit. Il aurait pu dire comme lui : « Ce n'est point contre mon pays que je

(1) Décadence des Romains.

marche, mais contre le tyran. » Le peuple de Syracuse, délivré, dit Plutarque, se prosterna devant Dion, l'invoqua comme une divinité bienfaisante, et répandit sur lui des fleurs à pleines mains. Moreau s'était donc assuré que cette guerre avait le but le plus glorieux que jamais monarque se soit proposé ; et sa générosité ne voulut pas même entrevoir ce que lui offrait le monarque par son ambassadeur. Il n'y eut nulle de ces conventions qui rassurent sur la reconnaissance des Rois. Il eût craint de ressembler à ces généraux qu'on nommait autrefois *Condottieri* (conducteurs d'hommes), qu'on n'a jamais estimés à l'égal de nos Turenne et de nos Catinat, parce que l'or seul engageait leurs bras dans des querelles étrangères. L'art de la guerre lui semblait un métier, quand il cessait d'être annobli par l'amour de la patrie ou de sa liberté.

Sa femme avec son jeune fils était en France depuis dix mois ; il était agité de la crainte qu'elle n'eût pas reçu les lettres où il lui confiait son dessein. Une réponse de madame Moreau lui arriva dans le mois de mai 1813. Elle avait pénétré le sens mystérieux des lettres de son mari ; elle s'éloigna de France. Moreau s'embarqua, le 21 juin, avec M. de Swinine,

conseiller de l'ambassade russe. Ils échappèrent aux dangers à la faveur des brouillards et d'un vent favorable. Après deux mois de navigation, il découvrit les côtes de Norwége. M. Chatan, capitaine d'une frégate anglaise, vint dans son canot au-devant de lui, lui apprit l'arrivée de madame Moreau en Angleterre, et changea sa tristesse en ce bonheur qu'on éprouve quand on doit revoir ce qu'on a de plus cher. « Je n'oublierai jamais, dit M. de Swinine qui l'accompagnait, cette heureuse époque de ma vie. J'étais tout entier au plaisir de l'entendre. Il ne pouvait pardonner à Bonaparte les maux de la France. Il estimait les talens de notre immortel Souworow : il avait relevé les erreurs de ses historiens; mais ses remarques furent perdues avec sa bibliothèque dans l'incendie qui consuma sa maison de campagne.

» A peine fut-il arrivé à Gothembourg, qu'il fut obligé de se dérober à l'empressement et aux acclamations de joie de la multitude.

» Moreau avait toujours ses cartes géographiques, avec peu de linge et de vêtemens; un domestique était presque une superfluité pour lui. Lorsque je lui en témoignais mon étonnement, il me répondait : c'est ainsi

que nous avons fait la guerre pendant la république; nos bagages n'embarrassaient pas notre marche, et dans les retraites nous n'étions point encombrés de ces équipages qui quelquefois font perdre plus d'hommes à une armée qu'une défaite. »

Un aide-de-camp lui remit, à Stralsund, une lettre de Bernadotte, prince royal de Suède. Tous les généraux l'accompagnèrent au palais. Ces deux grands capitaines passèrent trois jours à concerter les plans sûrs, qui devaient rendre la paix au monde. En Prusse, les aubergistes refusaient son argent. Tous les regards venaient se confondre sur lui au milieu des cris d'allégresse. A la porte d'une petite ville, un vieux caporal à cheveux blancs, saisit la main du général, et la couvrit de baisers; il renforça ensuite sa voix pour appeler trois invalides qui composaient toute la garde; il les rangea en ligne pour saluer le général, qui fut touché jusqu'aux larmes.

Il parlait à M. de Swinine de son admiration pour l'intrépidité de Charles XII, la plus étonnante qui ait été accordée, non-seulement à un roi, mais à l'homme; du génie du grand Frédéric, et de sa force d'âme, égale à ses

revers. » Ce roi, disait-il, n'a jamais abandonné son armée au milieu des combats. Il devait ses victoires à un coup d'œil juste, à un rare sang froid, à un courage qu'il convient à un roi de montrer. La tactique furibonde de Bonaparte a entièrement bouleversé l'art de la guerre; les batailles ne sont plus que des boucheries » (1).

L'accueil qu'il reçut du peuple à Berlin, fut encore plus flatteur. Il rencontrait, à chaque village, des déserteurs, presque tous Allemands et Italiens. Un vétéran se mit à pleurer en voyant son ancien général. Il lui assura qu'il ne restait presque plus en France de cette armée du Rhin conservée par lui; que les plus vieux périssaient chaque jour, pour donner l'exemple du courage à des enfans, les seuls soldats de la grande armée, qui ne consentaient à se battre que quand deux cents canons n'étourdissaient leurs oreilles » (2).

(1) Un Ministre demandait à Bonaparte ce qu'il pensait d'un jeune officier son neveu. » Il est fort bráve, lui répondit-il, mais il n'aime pas le sang. » Dans un des rapports de la grande armée, Bonaparte écrivit : » Après la bataille, j'ai fait compter les cadavres de l'ennemi, il s'en est trouvé dix-huit mille cinq cent trente-sept. »

(2) » Le roi Charles XII, dit Voltaire, croyait que

Le premier objet qui frappa sa vue, en arrivant à Prague, fut un parc d'artillerie russe. Quand il eut avancé au milieu de la garde impériale, son nom vola de bouche en bouche, et les jeunes officiers se précipitèrent au-devant de sa voiture pour contempler ce grand modèle. Il fut prévenu le lendemain par l'arrivée de l'Empereur de Russie, qui l'entretint pendant deux heures. Moreau, attendri, dit à M. de Swinine : » Quel homme que l'Empereur ! je lui sacrifierai ma vie. Que tout ce qu'on dit de lui est au-dessous de cet ange de bonté » ! Ce souverain le présenta lui-même à ses sœurs, les grandes duchesses de Weimar et d'Oldembourg, princesses dont l'esprit sérieux, varié et brillant, était doué de ce grand art de plaire, dont Catherine II offrit le premier exemple dans la cour de Russie, aujourd'hui aussi aimable que celle d'Auguste du tems des Romains. L'empereur d'Autriche rappela à Moreau ses campagnes sur le Rhin, ajoutant : » Le caractère personnel du général a contribué beaucoup à

tous ses sujets n'étaient nés que pour le suivre à la guerre, *et il les avait accoutumés à le croire aussi.* On enrôlait des jeunes gens de quinze ans. On voyait, en beaucoup d'endroits, les femmes seules labourer la terre.

diminuer les maux de la guerre à l'égard de mes sujets ». Une sorte d'égalité semblait s'être établie entre la grandeur de ces monarques et la gloire de ce grand capitaine. Ce fut encore Alexandre I.er qui lui amena le Roi de Prusse, qui dit, en l'abordant, qu'il venait, avec le plus grand plaisir, faire une visite à un général si renommé par ses talens et ses vertus.

Moreau est tué à la bataille de Dresde.—Regrets des peuples et des soldats.

MOREAU s'approcha de Dresde à côté de l'Empereur et du roi de Prusse (26 août 1813). Il descendit dans la vallée où était rangée en bataille la cavalerie autrichienne, qu'il parcourut au milieu des boulets et des bombes. Moreau s'exposa avec tant de témérité que M. de Swinine le conjura de songer au deuil des alliés, s'ils perdaient un homme sur qui reposaient tant d'espérances. Moreau l'écouta, et partit, éclairé sur la route par les flammes de Dresde. Son retour calma l'inquiétude de l'Empereur. Il lui rendit compte de la position de l'armée de Bonaparte, arrivé à Dresde avec soixante mille hommes. Ce fut dans cette journée que deux régimens Wurtembergeois le quittèrent pour passer du côté des Russes.

Le lendemain, la pluie permit à peine l'usage de l'artillerie; un boulet, parti d'une batterie française, placée pour démonter une batterie russe derrière laquelle Alexandre et

Moreau s'étaient retirés, fracassa le genou de la jambe droite du général, et traversant le cheval, emporta le mollet de l'autre jambe. Aucune langue ne pourrait exprimer la douleur du monarque. Il lui prodigua lui-même en pleurant tous les secours. On fit un brancard avec des piques de Cosaques. On l'emporta dans une maison moins exposée au feu des Français. M. Welly, premier chirurgien de l'Empereur, lui coupa la jambe droite au-dessous du genou. Moreau le pria d'examiner l'autre. M. de Welly hésitait de répondre: « Eh bien! coupez-la donc, lui dit-il froidement ». Le troisième jour, on le plaça sur un brancard fermé par des rideaux. L'Empereur de Russie le rencontra vers la frontière de Bohème. Il demanda s'il ne dormait pas, et s'approchant de lui, il s'informa, avec le plus tendre intérêt, de sa santé; il semblait craindre de l'agiter en disant quelques mots sur les positions de son armée. Comment décrire l'attendrissement de tous, quand il parut vers la nuit au quartier-général, immobile sur ce brancard qui semblait un triste cercueil. On vit des larmes couler sur des joues couvertes de cicatrices, et des soldats endurcis par la fatigue et les ans ne pouvoir soutenir un si affligeant tableau.

Malgré les fatigues du voyage, la fièvre diminua. M. de Welly donnait des espérances; il les tirait de la pureté de son sang, et de cette sérénité de l'âme qui prévient l'agitation du corps, qui serait mortelle. Moreau supportait la route à travers les montagnes, les vallées et les torrens. L'Empereur revint, et lui demanda encore comment il se trouvait; il craignait de le faire trop parler. Moreau arriva à Duks, à onze heures du soir; on leva le premier appareil. Les plaies commençaient à se fermer; il y avait très-peu d'inflammation.

Le lendemain, il avança jusqu'à Laun. Il écrivit, malgré sa faiblesse, cette lettre à madame Moreau : « Ma chère amie, à la bataille de Dresde j'ai eu les deux jambes emportées d'un boulet de canon. Ce coquin de Bonaparte est toujours heureux. On m'a fait l'amputation aussi bien qu'il était possible. Quoique l'armée ait fait un mouvement rétrograde, ce n'est nullement par revers, mais pour se rapprocher du général Blucher. Je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur.

V. MOREAU.

Il parut tranquille jusqu'à minuit; mais tout-à-coup des vomissemens le firent tomber dans une grande faiblesse.

Après quelques heures d'un sommeil agité, il pria M. de Swinine, qui était seul avec lui, d'écrire à Alexandre :

SIRE,

« Je descends au tombeau avec les sentimens d'admiration, de respect et de dévouement, que votre Majesté m'avait inspirés dès le premier moment de notre entrevue... » Et il expira.

L'Empereur Alexandre apprit cette triste nouvelle par M. de Swinine. Il lui dit du ton de la plus vive douleur : « C'était un grand homme, un cœur bien noble ! » Il lui ordonna de conduire le corps du général à Prague pour le faire embaumer ; de le faire enterrer dans l'église catholique de Pétersbourg, avec tous les honneurs qui avaient été rendus au maréchal-prince de Koutousoff. » Tâchons au moins d'honorer sa mémoire, lui dit l'Empereur ». Il le fit ensuite partir avec une lettre pour madame Moreau. Il lui dit : « C'est une consolation que je ne puis lui refuser que de vous envoyer près d'elle ; elle verra avec intérêt un homme qui a été avec son époux jusqu'au dernier moment. »

Il écrivit à madame Moreau :

MADAME,

» Lorsque l'affreux malheur qui atteignit, à mes côtés, le général Moreau, me priva des lumières et de l'expérience de ce grand homme, je nourrissais l'espoir qu'à force de soins on parviendrait à le conserver à sa famille et à mon amitié. La providence en a disposé autrement. Il est mort comme il a vécu, dans la pleine énergie d'une âme forte et constante. Il n'est qu'un remède aux grandes peines de la vie, celui de les voir partager. En Russie, Madame, vous trouverez partout ces sentimens; et s'il vous convient de vous y fixer, je chercherai tous les moyens d'embellir l'existence d'une personne dont je me fais un devoir sacré d'être le consolateur et l'appui. Je vous prie, Madame, d'y compter irrévocablement, de ne me laisser ignorer aucune circonstance où je pourrai vous être de quelque utilité, et de m'écrire toujours directement. Prévenir vos désirs sera une jouissance pour moi. L'amitié que j'avais vouée à votre époux va au-delà du tombeau, et je n'ai pas d'autre moyen de m'acquitter, du moins en partie, envers lui, que ce que je serai à même de faire pour assurer le bien-être de sa famille.

» Recevez, Madame, dans ces tristes et cruelles circonstances, les témoignages et l'assurance de tous mes sentimens. »

« ALEXANDRE. »

Toplitz, le 6 septembre 1813.

M. de Swinine, que j'ai souvent cité, a écrit en anglais une simple notice sur les derniers momens du général Moreau, avec un intérêt de style qui fait aimer l'historien et le héros.

Sous le règne de Napoléon, les historiens pensèrent que le parti le plus sûr était de peindre Moreau général, moins grand que Bonaparte empereur. Au retour de Louis XVIII, ces mêmes historiens, pour mériter la place d'historiographe, qui était vacante, écrivirent que Moreau royaliste avait été tout dévoué aux Bourbons. On peut juger par-là quelle fut la liberté de la presse jusqu'en 1818. *Les censeurs* auraient pu mettre à leur visa : *Permis de flatter et de mentir.*

Celui qui osa louer Moreau plus que Bonaparte pendant que Bonaparte régnait, ne trahira pas un autre devoir. Tous les partis se sont disputé ce général comme une grande conquête ; mais l'histoire doit-elle l'accorder aux royalistes aux dépens de la

vérité? En l'an 5, rien n'était plus facile pour Moreau que de suivre le plan de Pichegru mais à peine le remplace-t-il à l'armée du Rhin, qu'il gagne des batailles. Quand Pichegru vint à Paris pour l'entraîner dans une révolution en faveur des princes, Moreau répondit : Un pareil essai ne réussirait pas. » Des royalistes ont publié qu'il n'était venu à l'armée russe que pour obéir à Louis XVIII; rien n'est plus faux. Moreau aux États-Unis resta républicain. Il y avait reçu des royalistes avec politesse, mais ne leur avait jamais rien promis. En entrant dans l'alliance des rois, il ne voulut que se venger de Bonaparte; les Russes eux-mêmes n'aspiraient qu'à délivrer leur pays et toute l'Allemagne, et ce but paraissait assez difficile. Ni ce général, ni les alliés n'avaient espéré d'arriver jusqu'à Paris. Mais sait-on jusqu'où l'on peut aller dans de si grandes entreprises? Alexandre le Grand ne voulait que châtier le roi de Perse; il s'avança jusqu'aux limites du monde.

Les royalistes sont sans reconnaissance pour un général qui les servit sans dessein *les libéraux* le souvenir de ses grandes actions. Quand il fut proposé dans le sénat de lui élever une statue, pour s'opposer à cet honneur on n'eut qu'à de-

mander s'il avait été tué par un boulet ennemi. Condé et Turenne tournèrent leurs armes contre la France, mais plus heureux que Moreau, ils vécurent assez pour se faire pardonner par leurs dernières victoires. Moreau n'a obtenu de monument qu'à Saint-Pétersbourg. Exemple dangereux, qui peut encourager un Russe à mériter, un jour, le même honneur à Vienne, à Berlin, à Paris.

DES RETRAITES.

PAR M. LE GÉNÉRAL MATHIEU DUMAS.

« Tous les militaires conviennent de la difficulté des retraites, et reconnaissent que c'est dans la mauvaise fortune des armes qu'est la plus forte épreuve du caractère d'un général; mais on aime mieux suivre la fortune d'Annibal que les manœuvres lentes et profondément habiles de Fabius. Dans tous les tems, les poètes, les orateurs et les historiens célébrèrent de préférence les succès dont l'éclat pouvait rejaillir sur leurs ouvrages. Si l'on excepte l'immortel monument que nous a laissé Xénophon, de sa retraite à la tête des dix mille Grecs, par l'Arménie et la Paphlagonie, après la défaite et la mort de Cyrus à la bataille de Cunava, il ne reste aucun autre fragment d'histoire uniquement consacré à rappeler le souvenir de ce genre d'opérations de guerre. Nous n'avons, dans l'histoire moderne, aucune copie de ce beau modèle, et cependant il y a eu, même de nos jours, des retraites célèbres, dont les détails mériteraient d'être mieux connus. Il n'est point de leçons plus utiles que l'examen des retraites, soit heureuses, soit malheureuses. On lirait, par exemple, avec autant de fruit que d'in-

térêt une histoire raisonnée de la retraite de Prague, sous les maréchaux de Belle-Isle et de Broglie. Si l'on voulait rapprocher de cet exemple celui d'un mémorable revers, il faudrait mettre en opposition l'événement qui, presque sur le même théâtre, fut si funeste au plus grand capitaine du dix-huitième siécle, Frédéric II; savoir la retraite du prince de Prusse, frère du roi, après la perte de la bataille de Kollin et la levée du siége de Prague. Répétons encore que la tradition des malheurs, la plus profitable de toutes, se perd trop facilement. L'auteur de l'*Essai sur le règne et la vie de Frédéric II*, dit que les particularités de cette désastreuse retraite des Prussiens, en 1757, sont peu connues, quoique des écrivains n'aient pas manqué de relever les fautes que fit le roi après la bataille. On assure qu'on n'osait pas même en parler de son vivant, tant il avait été sensible à cet échec. Il ne pardonna jamais à son frère, qui, accablé de cette disgrâce, mourut de chagrin l'année suivante. S'il est vrai que les batailles perdues mûrissent l'expérience des généraux, et que les plus habiles se soient, de leur aveu, comme Turenne, ainsi perfectionnés, ceux qui prétendent à les égaler doivent étudier leurs fautes pour en tirer le même fruit.

» La guerre de la révolution devait offrir de telles leçons. On a vu des armées, tantôt envahir rapidement des contrées où il n'était pas vraisemblable qu'elles

tentassent de pénétrer, et tantôt perdre tout-à-coup leurs appuis et la force qu'elles tiraient de la position générale, et se trouver isolées à de grandes distances.

» Quoique les armées de la première coalition, à cause du système différent qui long-tems y prévalut, du genre de leurs opérations offensives, ne se soient pas trouvées dans des situations aussi extrêmes, leurs mouvemens rétrogrades, en deçà et au delà du Rhin, dans les campagnes de 1792 et 1794, donneraient lieu à des observations très-instructives. On pourrait, après avoir présenté le tableau de ces deux campagnes, comparer les retraites de l'armée autrichienne qui les terminèrent; la première devant le général Dumouriez, après sa victoire de Jemmapes; et la seconde devant les généraux Pichegru et Jourdan, après la journée de Fleurus, an 3. L'une et l'autre furent la suite de batailles perdues dans un pays de plaines; mais il y a cette différence que, dans la première retraite, la place de Maëstricht ayant été conservée, les Autrichiens eurent le tems de se renforcer derrière la Roër, et de saisir l'occasion favorable de rentrer dans la Belgique. Dans la seconde, au contraire, la séparation de l'armée anglaise et hollandaise d'avec l'armée impériale, l'abandon des places conquises et la reddition de Maëstricht, déterminèrent sans retour l'évacuation des Pays-Bas, entraînèrent celle de tous les pays compris entre la Meuse et le Rhin, et ou-

vrirent la Hollande aux Français. Dans ces marches rétrogrades, les Impériaux ne cédèrent le terrain que pied à pied, en combattant et manœuvrant toujours, sans que les fautes commises par quelques-uns de leurs généraux (fautes toujours connues et jugées par le soldat), sans que le mauvais succès et la rapidité des mouvemens apportassent ni dégoût, ni désordre dans ces excellentes troupes.

» Voilà sans doute des traits qui ne doivent pas échapper aux écrivains militaires de notre siècle. Mais la retraite du général Moreau, en 1796, des frontières de la Bavière et des Etats de la maison d'Autriche sur le Rhin, et celle qu'a exécutée le général Macdonald, de Naples à Gênes, offrent un objet d'études digne des officiers qui cultivent leur art, et qui, par leurs méditations, autant que par leur expérience de la guerre, travaillent à en étendre et fixer la théorie.

Il a paru à Bâle, en 1798, une relation de la retraite du général Moreau. On peut y suivre tous les mouvemens des différens corps de troupes, juger les desseins des généraux autrichiens et les manœuvres habiles du général Moreau, dont les forces seulement de quarante-cinq mille hommes avaient à soutenir une armée beaucoup plus nombreuse, et devaient encore se faire jour à travers les défilés de la forêt Noire, déjà occupée par les Impériaux.

» Si le sort des armes fut moins favorable à Macdonald qu'à Moreau, le succès de sa retraite ne dut pas pour cela paraître plus équivoque, puisque, comme Moreau, il ramena son armée dans les lignes de défense générale. Il vainquit d'aussi grandes difficultés ; et l'on trouverait peut-être la situation de l'armée de Macdonald, en Toscane, plus périlleuse que celle de Moreau en Souabe, par la nécessité où il se trouvait de prolonger la côte d'Italie, en prêtant le flanc à un ennemi supérieur, si l'on ne se souvenait que Moreau, qui aurait pu s'ouvrir une issue par la Suisse, n'était pas moins contenu par le respect pour l'alliance et la neutralité du territoire des cantons helvétiques, que si la rive droite du Rhin, de Constance à Bâle, eût été le rivage de la Méditerranée. » (*Extrait du Précis des événemens militaires.*)

La retraite de trois divisions, conduites par Kléber dans l'armée de Sambre et Meuse, mérite autant d'admiration, que la retraite de l'armée du Rhin, sous Moreau.

Jugement de Voltaire sur la fameuse retraite des Dix-Mille, et sur celle de Prague.

Pourquoi Xénophon, cet homme libre, eut-il une compagnie grecque à la solde de Cyrus, frère de l'empereur de Perse Artaxerxès Memnon, dont on a dit qu'il n'avait jamais oublié que les injures. Cyrus avait

déjà voulu assassiner son frère, qui avait eu la clémence de pardonner à ce scélérat. Dès qu'il put se soulever dans sa Satrapie, il déclara par un manifeste : « Qu'il était plus digne du trône de Perse que son frère, parce qu'il était meilleur magicien, et qu'il buvait plus de vin que lui. »

Les Grecs étaient donc précisément ce que sont aujourd'hui les Suisses, qui louent leur service et leur courage aux princes leurs voisins. Ils ne s'informaient pas si la cause pour laquelle ils combattaient était juste ; il suffisait que Cyrus payât bien. Qu'était devenue l'ancienne aversion de Sparte pour l'or et pour l'argent! C'était Cléarque, un Spartiate, qui commandait le corps principal de ces braves mercenaires. Cyrus est tué, dans une bataille, de la main d'Artaxerxès, qui, apparemment ayant moins bu de vin que le rebelle ingrat, se battit avec plus de sang-froid et d'adresse que cet ivrogne. Artaxerxès fait dire aux treize mille Grecs de mettre bas les armes. Ils répondent qu'il n'en sera rien, mais que si l'Empereur voulait les payer, ils se mettront à son service. Il leur était donc très-indifférent pour qui ils combattissent, pourvu qu'on les payât. Ils n'étaient donc que des meurtriers à louer. Artaxerxès ne regarda ces Grecs que comme des complices de la révolte de son frère. Il se croyait trahi par eux, et il les trahit, à ce que prétend Xénophon. Avant de faire couper la tête aux six

généraux grecs et à leur suite, il avait juré de laisser retourner en Grèce cette petite armée, réduite à dix mille hommes. Je ne comprends rien à leur retraite : la bataille s'était donnée sur le chemin de l'Euphrate ; il eût donc fallu faire retourner les Grecs par la Mésopotamie occidentale, par la Syrie, par l'Asie Mineure, par l'Ionie. Point du tout; on les faisait passer à l'Orient, on les obligeait de traverser le Tygre, ils remontaient ensuite par le chemin de l'Arménie. Si quelqu'un comprend cette marche, dans laquelle ils tournaient le dos à la Grèce, il me fera plaisir de me l'expliquer.

De deux choses l'une : ou les Grecs avaient choisi eux-mêmes leur route, et en ce cas ils ne savaient ni où ils allaient, ni ce qu'ils voulaient; ou Artaxerxès les faisait marcher malgré eux (ce qui est bien plus probable); en ce cas pourquoi ne les exterminait-il pas?

Il était impossible que les Grecs n'eussent pas des querelles continuelles pour les vivres, avec tous les peuples chez lesquels ils devaient passer. Les pillages, les désolations, les meurtres étaient la suite inévitable de ce désordre ; et cela est si vrai, que dans une route de six cents lieues, pendant laquelle les Grecs marchèrent toujours au hasard, ces Grecs n'étant ni escortés, ni poursuivis par aucun corps de troupes persannes, perdirent quatre mille hommes, ou assommés par les paysans, ou morts de maladies. Comment donc

Artaxerxès ne les fit-il pas escorter ? comment un souverain si sage et si bon commit-il cette faute essentielle ? Peut-être ordonna-t-il l'escorte ; peut-être Xénophon, d'ailleurs un peu déclamateur, la passe-t-il sous silence pour ne pas diminuer le merveilleux de la retraite des Dix-Mille. Je vois que ces héros, à peine arrivés, après tant de fatigues, sur le rivage du Pont-Euxin, pillent indifféremment *amis et ennemis pour se refaire*. Xénophon va faire un nouveau marché avec un roi de Thrace qu'il ne connaissait pas. Cet Athénien, au lieu d'aller secourir sa patrie, accablée alors par les Spartiates, se vend donc encore une fois à un petit despote étranger. Ce qu'il y a de pis, c'est que la nécessité ne le contraignait pas à cette servitude. Il avait laissé en dépôt, dans le temple de Diane d'Éphèse, une grande partie de l'or gagné au service de Cyrus.

Si j'osais attaquer le préjugé, j'oserais préférer la retraite du maréchal de Belle-Isle à celle des Dix-Mille. Il est bloqué dans Prague par soixante mille hommes ; il n'en a pas treize mille. Il prend ses mesures avec tant d'habileté, qu'il sort de Prague, dans le froid le plus rigoureux, avec son armée, ses vivres, son bagage, et trente pièces de canon, sans que les assiégeans s'en doutent. Il a déjà gagné deux marches avant qu'ils s'en soient apperçus. Une armée de trente mille combattans le poursuit sans relâche l'espace

de trente lieues. Il fait face partout ; il n'est jamais entamé ; il brave, tout malade qu'il est, les saisons, la disette et les ennemis. Il ne perd que les soldats qui ne peuvent résister à la rigueur extrême de la saison Que lui a-t-il manqué ? Une plus longue course, et des éloges exagérés à la grecque. »

On reproche au maréchal de Souworow la faute de s'être porté trop avant, sans avoir opposé assez de forces à l'armée de Macdonald, qui revenait de Naples. Mais qu'il sut bien la réparer par sa rapidité à marcher contre lui, au moment qu'il apprit que ce général s'avançait sur ses derrières! Il fut délivré de la crainte de se voir tourné, mais il ne put couper la retraite de Macdonald sur la France. Après la perte de la bataille de Novi, on craignit que Souworow ne traversât les Alpes, et ne se portât dans nos provinces méridionales. Bernadotte, alors ministre de la guerre, avait prévu ce danger. Il ordonna à Masséna, général en chef de l'armée d'Helvétie, de s'emparer du mont Saint Gothard, et de menacer Milan où étaient les derrières de Souworow. Cette manœuvre exécutée deux jours avant la bataille de Novi, arrêta les progrès du général russe. Ce fut depuis ces mouvemens ordonnés par Bernadotte, que Souworow vit diminuer la terreur de son nom. En capitaine habile, il se dirigea vers la droite pour attaquer Lecourbe ; mais l'ordre était déjà donné à Masséna de fondre sur Korsakow

qui commandait d'autres Russes unis aux Autrichiens. Quand Souworow arriva à Altorf, il apprit que Korsakow, général de son avant-garde, venait d'être vaincu par Masséna, ce qui décida sur-le-champ sa retraite sur Feldkirch où il réunit les débris de l'armée de Korsakow. Poursuivi, il se retourna comme un vieux lion, taillant en pièces tout ce qui le serrait de trop pres.

MASSÉNA,

DUC DE RIVOLI,
PRINCE D'ESLING,
GRAND AIGLE DE LA LÉGION D'HONNEUR,
GRAND CORDON DE LA COURONNE DE FER,
MARÉCHAL D'EMPIRE,
MARÉCHAL DE FRANCE. (1)

Bataille de Montenotte, de Lodi et d'Arcole. —L'archiduc Charles poursuivi jusqu'à Vienne.

ANDRÉ MASSÉNA, né à Nice en 1755, entra comme soldat dans le régiment de Royal-Italien. Au commencement de la guerre, il parut

(1) On place ces titres à regret : les anciens étaient odieux ; les nouveaux parurent un démenti à la cause pour laquelle on avait combattu. Rivoli et Esling rappelaient deux grandes batailles où Bonaparte avait commandé. Masséna, dans ces deux titres, vit un don intéressé ; son nom seul valait mieux. La justice réclamait pour lui le titre de Prince de Zurich; il l'avait mérité seul par la défaite des Russes. Mais il fallait que les titres des généraux fissent souvenir de la gloire du Prince. Bonaparte n'en donna aucun à Jourdan, à Pérignon, à Brune, pour rappeler Fleurus, Ascola et le passage du Mincio, où il n'avait pas commandé.

à l'armée d'Italie à la tête d'un bataillon de jeunes volontaires qu'il avait formé. Les régimens de gardes nationaux n'avaient jamais vu le feu; ils n'étaient point encore estimés des troupes de ligne. Dans une action qui demandait une tête intrépide, Masséna sauta le premier dans une redoute et l'emporta. Dès ce jour, son bataillon national put marcher l'égal d'un bataillon de ligne. Il fut nommé général, en 1793; sa bravoure éclata au siége de Toulon, et dans les innombrables combats qu'il livra sous Dagobert, Schérer et Kellerman, au milieu des rochers et des précipices des Apennins (1793).

Bonaparte, nommé général en chef de l'armée d'Italie, ouvrit la campagne par une victoire (1796). A Montenotte, Masséna attaqua les flancs et les derrières des Autrichiens commandés par M. de Beaulieu, les mit en déroute, tua quatre mille hommes, et fit deux mille cinq cents prisonniers. Deux jours après, il se couvrit d'une nouvelle gloire à la bataille de Millésimo. Il passe le Tanaro et se rend maître d'Alexandrie : en dix jours, Tortone, Coni et Céva tombèrent en son pouvoir. A la célèbre journée de Lodi, il fut un des généraux qui monrèrent le plus d'audace; il marcha contre

une batterie à la tête de ses soldats. M. Lautour, son aide-de-camp, après des prodiges de bravoure, fut blessé de plusieurs coups de sabre; son général l'éleva, sur le champ de bataille, au grade de chef de bataillon. Masséna entra en triomphe dans Milan: les magistrats vinrent à sa rencontre lui présenter les clés de la ville. Bonaparte résolut de passer le Mincio pour chasser les Autrichiens de l'Italie. Masséna franchit ce fleuve. Valégio fut enlevé à la baïonnette; Peschiera, Rivoli et Véronne se soumirent aux armes des Français. L'armée autrichienne qui, deux mois auparavant, menaçait le midi de la France, n'avait plus que des débris dispersés dans les montagnes qui séparent le Trentin du Véronais. Le cabinet de Vienne, alarmé de tant de défaites, plaça M. de Wurmser à la tête d'une seconde armée. Ce général, forcé à Bassano, tenta de se réfugier dans Mantoue; l'avant-garde de la division de Masséna, envoyée pour lui fermer le passage, se trompe de chemin, et rencontre l'ennemi. Elle se dégagea par des prodiges de sang-froid et de bravoure.

L'armée autrichienne passe la Brenta: Bonaparte, Masséna et Augereau viennent lui

livrer bataille (brumaire an 5). « Il fallait, écrivait Bonaparte, étonner comme la foudre, et balayer tout du premier pas. » L'action fut vive et sanglante; l'ennemi vaincu fut forcé de repasser la Brenta.

Une troisième armée, conduite par le marquis d'Alvinzy, s'avança vers l'Adige. A la première attaque d'Arcole, Masséna, à l'aile droite, culbuta une division de l'ennemi. Le lendemain, le combat s'engagea jusqu'à la nuit. Une nouvelle attaque est résolue. Les Français font le serment de vaincre ou de périr. Pendant que toutes les divisions sont animées au carnage, Masséna marche droit au village d'Arcole, s'en empare et poursuit l'Autrichien jusqu'au village de San-Bonifacio. Il repasse l'Adige, et repousse le général Davidowich. L'ennemi, un moment victorieux à Rivoli, sur l'aile gauche de notre armée, fut défait à Saint-Michel, à Rivoli, à Roverbella. Ces combats ressemblaient à des courses rapides. Les légions romaines faisaient vingt-quatre milles par jour; nos soldats en faisaient trente, et ne s'arrêtaient que pour livrer bataille.

Trois armées ennemies avaient été détruites dans une seule campagne; l'archiduc Charles

parut à la tête de nouveaux combattans. Ce jeune prince, né avec un grand courage, adoré des soldats, et le dernier espoir des états de son frère, ne put arracher la victoire à une armée commandée par Bonaparte et les plus habiles généraux que la France eût jamais opposés à la puissance autrichienne; en moins de vingt jours, il vit son armée battue fuyant devant les Français. Masséna rencontra son arrière-garde à une lieue de Clargenfurth, lui livra combat et entra dans la capitale de la Carinthie. Il l'atteignit encore dans les gorges entre Freisach et Neumarck; le prince Charles tira de son corps de bataille ses huit bataillons de grenadiers, dernier soutien de l'armée autrichienne. Le combat devint alors plus furieux. Une position hérissée de canons ne retarda que de quelques momens la défaite de ces grenadiers. Les Français entrèrent dans Neumarck. Masséna poursuivait le reste de l'arrière-garde ennemie sur le chemin de Vienne, lorsque la paix de Léoben vint arrêter sa marche victorieuse (1797).

Il est nommé général en chef de l'armé d'Helvétie. — Bataille de Zurich.

L'or de l'Angleterre offert aux cabinets, la lenteur des négociations à Rastadt, les ressentimens de l'Autriche, et les mouvemens des Russes annonçaientune alliance nouvelle entre les souverains (an 6). Elle menaçait la République dans un tems où Bonaparte et l'élite de nos guerriers combattaient en Egypte. Le Directoire envoya trois armées sur le Rhin. Ces corps réunis eussent à peine égalé les forces ordinaires d'une grande armée. Masséna entra chez les Grisons, passa le Rhin et enleva le passage de Luciensteig (1799). Nos soldats, bravant l'âpreté de l'hiver et la faim, s'avancèrent à travers des précipices; leur passage était marqué par l'enlévement des redoutes et des retranchemens. En cinq jours, ils firent dix mille prisonniers, prirent quarante pièces de canon, et se rendirent maîtres de tout le pays. Tout changea de face en Suisse, par la retraite de l'armée de Sambre-et-Meuse. Le prince Charles, uni à l'armée russe conduite par Korsakow, s'avança avec des forces quatre fois plus nombreuses que

celles des Français. Masséna leur opposa longtems des prodiges de courage; il avait une colonne surnommée l'infernale, composée de quatre bataillons des plus beaux grenadiers de l'armée. Dans les grands périls, il se plaçait à leur tête, et renversait toujours l'ennemi. L'acharnement entre les deux armées était si grand, que la nuit ne pouvait les séparer. Les Autrichiens et les Français s'attribuaient la victoire, en voyant les monceaux de morts dont ils couvraient le champ de bataille. A la fin, notre armée affaiblie ne put défendre Zurich. Masséna, balançant l'intérêt de ce peuple allié avec la gloire d'une résistance inutile, céda à la nécessité. Une foule d'hommes et de mères désolées venaient lui présenter leurs enfans : leurs voix suppliantes le pressaient d'épargner à la ville les horreurs d''un bombardement. Les Français sortirent de Zurich après une mêlée qui dura cinq jours ; on les vit dans leur fureur, jeter leurs armes pour se prendre aux cheveux avec les Autrichiens, se battre deux à deux à l'arme blanche, ou se serrer, corps à corps, dans des luttes où ils s'étouffaient.

Le général Masséna profita d'une faute du prince Charles, pour venir l'attaquer devant Zurich. Ce prince venait d'abandonner la Suisse pour porter vingt-cinq mille hommes sur les bords du Rhin où tous les succès d'une

armée française devaient se borner à bombarder quelques places. Ce prince laissait ainsi les armées de ses alliés prodigieusement affaiblies ; Masséna vint leur présenter bataille. Les fleuves et les montagnes offraient de véritables Thermopyles. Pour forcer les passages couverts d'artillerie, il fallut que l'armée fût animée d'un courage au-dessus de l'humanité. Elle emporta Zurich de vive force, en marchant sur les cadavres de ses ennemis. La ville fut préservée du pillage; on vit le général Masséna parcourir les rues pour maintenir la discipline. Quand Souworow arriva en Suisse pour combattre, il trouva la moitié de son armée détruite par Masséna. Vingt mille prisonniers, quinze mille morts ou blessés, cent pièces de canon, tout le bagage, neuf généraux tués ou pris, le Bas-Rhin et l'Helvétie delivrés, la vieille opinion qu'une armée russe est invincible, détruite par la première victoire des Français sur ces barbares, placèrent Masséna au même degré d'estime qu'autrefois Marius, à Rome, après la défaite des Cimbres et des Teutons.

Défense de Gênes.

L'ARMÉE d'Italie si formidable sous Bonaparte, vaincue alors et consumée par une épidémie, venait de voir mourir le général Championnet, célèbre par ses victoires sur le Rhin et la conquête de Naples (an 8). Masséna, par un beau dévouement, quitta l'armée d'Helvétie, victorieuse et dans l'abondance, pour commander, en Italie, à des soldats affamés et sans vêtemens, qui se disputaient la chair de leurs chevaux au milieu des monts glacés de la Ligurie : ils désertaient en foule. Ce général les ramena sous leurs drapeaux par le seul sentiment de l'honneur et de la patrie. Il arrêta l'épidémie, à Nice, par la sagesse de ses réglemens : à Gênes, il prodigua ses soins et ses veilles; mais il n'éprouva que des obstacles dans un pays infertile, accablé des mêmes maux que l'armée privée des secours de la France. Cette armée, qui devait être de soixante mille hommes, n'en avait pas vingt-cinq mille, depuis le mont-Cenis jusqu'à Gênes. L'hiver se passa à espérer. Les vents con-

traires empêchèrent les convois de grains d'arriver ; le peuple ne recevait par jour que deux onces de pain. On touchait à la saison où les débouchés des Alpes invitaient l'ennemi à rentrer en campagne ; il serrait les avant-postes français, et menaçait d'accabler une armée dont le découragement croissait avec l'insupportable idée de ses maux. La désertion et la famine lui enlevaient tous les jours trois ou quatre cents hommes : la mer, la seule voie qui pût amener de grands transports de vivres, de chevaux, d'artillerie et de soldats, était couverte de vaisseaux ennemis. Cependant Bonaparte, premier Consul de la République, rassemblait, à Dijon, une armée de cent mille hommes pour reconquérir l'Italie. Masséna, qui ne pouvait pénétrer son dessein, fut bloqué le même jour où les magasins n'avaient de pain que pour vingt-quatre heures. L'ennemi s'empara de Vado, et isola ainsi l'aile droite de ce général. Ce fut cette aile seule qui défendit Gênes contre les forces réunies des Autrichiens, des Napolitains et des Anglais.

Avant de s'enfermer dans la ville, Masséna voulut battre les Autrichiens aux yeux des Génois, témoins de leurs premiers succès. Le 27 germinal, il leur livra cinq combats tous heu-

reux par son audace. A sa retraite, Gênes fit éclater les marques d'une véritable admiration. Le lendemain, il divisa son aile en deux corps; le premier, aux ordres de Miollis, devait défendre Gênes; le second, tenir la campagne, sous la conduite du général Soult et de Masséna en personne. A Marcorollo, au torrent d'Albisolla, à l'attaque de Sasello, on vit de quels prodiges de constance les soldats français sont capables; ils marchaient à l'ennemi sans pain et presque sans cartouches. Ces brillantes expéditions, donnèrent à Masséna une telle force sur l'opinion, qu'il put entreprendre tout ce qui était humainement possible pour le salut de l'armée. L'ascendant de sa gloire sembla doubler le nombre de ses soldats : il força une immense population à une patience qui n'eut jamais d'exemple. Ce qui étonne, c'est que dans une ville où la veille on n'avait pas de vivres pour trois jours, il s'en soit trouvé pour soixante pendant le blocus le plus rigoureux, et qu'on ait soumis à la discipline et à de rudes travaux, des soldats qui semblaient ne pouvoir plus supporter une marche.

L'ennemi se rendit maître des Deux-Frères, d'où il pouvait bombarder les forts et la ville; les Français engagèrent un combat pour les

reprendre. Les Autrichiens, attaqués trois fois par une faible colonne, la repoussèrent. Dans une mêlée sanglante, les soldats pressés, combattirent à coups de crosse ou de pierre. Les Autrichiens enveloppaient cette poignée de braves, lorsque Masséna, qui n'avait dans sa réserve que quatre compagnies, s'élance à leur tête à travers une grêle de pierres et de mitraille, et décide la victoire. Au même instant, sur l'aile droite, le général Hector enlevait à l'ennemi ses deux dernières redoutes à Monte-Ratti et s'emparait de neuf cents échelles destinées à l'escalade de Gênes. La position des Deux-Frères fut reprise par les Français; les Autrichiens y perdirent plus de quatre mille hommes. Cependant, le nombre des prisonniers autrichiens épuisait les vivres et excitait des alarmes chaque fois que nos troupes sortaient de Gênes pour combattre. La vue de leur misère détermina, une fois, Masséna à les rendre; mais M. de Mélas les faisait servir de nouveau et retenait les prisonniers français. Pour dissiper la frayeur que ces Autrichiens causaient dans la ville, Masséna les fit embarquer sur des bâtimens. Le gouvernement de Gênes pouvait à peine, dans la détresse publique, leur distribuer, comme au

peuple, quelques cuillerées d'une mauvaise soupe d'herbes ; ces Autrichiens devinrent furieux. Ils mangèrent leurs souliers, leurs havresacs et leurs gibernes ; leurs cris de rage éloignaient de leur bord par l'effroi d'en être dévoré. Vainement Masséna proposa-t-il à M. Otto, général autrichien, de leur envoyer par mer les vivres qu'il n'était plus en état de leur donner. Plusieurs de ces malheureux finirent leur vie en se précipitant dans la mer.

Tous les jours étaient marqués par des combats, lorsque Gênes fut bombardée par les Napolitains et les Anglais. Alors, le zèle des habitans se rallentit le peuple murmura, demanda du pain et la fin de ses maux. Cent soixante mille habitans voyaient la mort toujours présente : les femmes poussaient des cris de désespoir, tandis que les enfans et les vieillards exhalaient le dernier souffle de la vie, près des cadavres dont les rues étaient couvertes : d'autres pâles et livides se disputaient les chevaux morts qu'on portait à la voirie. Telle fut, pendant plusieurs jours, l'horrible calamité d'une ville si florissante et si fière de son origine ! cepeuple inanimé voyait l'abondance entrer par toutes les portes, si le général en chef consentait à une capitulation. La

vue des bâtimens anglais chargés de provisions, et la faiblesse de la garnison, fomentaient la révolte. Masséna sut l'étouffer par ce calme intrépide, qui en impose aux mutins sans l'appareil des supplices. Cependant, des avis secrets des victoires de Bonaparte dans le Piémont vinrent relever le courage ; bientôt l'espoir s'évanouit. Dans ces circonstances funestes, les généraux ennemis offrirent une capitulation honorable. Le premier mouvement du général français, accoutumé à ne traiter avec l'ennemi que les armes à la main, fut de la rejeter ; mais la ville et l'armée étaient parvenues au dernier terme des calamités humaines ; il n'y avait même plus de rations d'un mélange funeste d'avoine, d'amandes, d'amidon, de lin, de son et de cacao, dont on nourrissait les troupes : tous les chevaux étaient mangés ; le camp avait six mille malades ou blessés. C'eût été une faiblesse barbare de ne pas savoir supporter un revers, que de nouveaux efforts ne pouvaient plus retarder.

Des murmures venaient d'éclater parmi les troupes ; Masséna rassembla les chefs, pour resserrer la discipline, relâchée par l'excès des souffrances. Il leur demande ce qu'il peut

attendre s'il se détermine à tenter une trouée; tous lui déclarent qu'il ne sera suivi que par les officiers, les soldats n'ayant plus la force de porter un fusil. Il ne songea alors qu'à conclure un traité digne de sa défense. Les premiers mots de la capitulation de l'ennemi étaient : « Que l'armée retournerait en France, » mais que son général resterait prisonnier » de guerre ». « Vous valez seul vingt mille » hommes, écrivait le lord Keith au général » Masséna ». Ce général répondit qu'il mourrait les armes à la main avant d'entendre une négociation où le mot de capitulation serait entré. La publicité qu'il donna aux premiers articles du traité, rendirent le calme aux habitans; quinze mille avaient cessé de vivre, sans avoir tenté d'enlever, dans les rues ou dans les boutiques de Gênes, un pain ou un aliment qui, pour un moment du moins, eût suspendu la mort la plus cruelle.

Le 15 prairial, le général Masséna, milord Keith, commandant les forces navales combinées, et les généraux autrichiens, Olt et Saint-Julien, se réunirent pour signer les articles du traité d'évacuation. Dans cette entrevue, Masséna montra une âme si supérieure à l'adversité, qu'on eût dit que c'était l'ennemi qui ca-

pitulait. Une clause rompit la négociation; le général Olt refusait de laisser partir huit mille hommes de nos troupes, par terre; Masséna reprenant sa fierté sortit en laissant ces adieux aux généraux ennemis : « Vous ne voulez-pas? eh bien! messieurs, à demain ». Cette fermeté imposa; le traité fut signé. L'amiral Keith fut celui des généraux ennemis dont Masséna reçut le plus de marques d'estime. A chaque article contesté, il répétait : « Monsieur le général, votre défense est trop » héroïque pour que l'on puisse rien vous re» fuser ».

Ici finissent les immortelles campagnes de Masséna, pendant la guerre de la liberté. On lira, dans la vie de Bonaparte, celles qu'il fit comme lieutenant de l'Empereur. Ce qu'on craint le plus dans cet ouvrage, c'est de se répéter.

Ceux qui n'estiment que la justice et l'indépendance des états, voudraient que l'expédition de Portugal fût effacée de la vie de ce grand capitaine, comme elle l'est aujourd'hui de l'histoire de nos conquêtes. Il est certain que l'amertume de ce souvenir abrégea ses jours. Il mourut persuadé que Bonaparte ne lui avait donné ce fatal commandement que

pour ternir la gloire d'un général qui retenait le nom d'invincible, quand lui-même le perdait, chaque jour, par des revers.

Au tems où Masséna alla commander en Portugal, la guerre avait prodigieusement dégénéré. Les Français n'étaient plus ces combattans armés pour préserver le territoire, reprendre nos places fortes à l'ennemi, et le suivre jusque dans son propre pays, où sa première aggression nous avait attirés. Quand Masséna comparait ses succès si rapides en Italie et à Zurich, avec ses revers en Portugal, il attribuait la moitié de nos victoires, de 1793 à 1800, à la liberté qui marchait à l'avant-garde de nos armées, et aux dispositions des habitans, dont les cœurs et les bras nous étaient ouverts comme à des libérateurs. S'il céda à Wellington, après la résistance la plus glorieuse, ce n'est pas que l'Anglais fût plus habile et plus brave; mais les Portugais s'étaient persuadés que les Anglais étaient accourus pour les délivrer. Si Wellington revient jamais apporter la servitude dans ce même pays où il a triomphé, il y trouvera aussi le tombeau de sa gloire et de son armée.

Masséna s'engagea, à sept ans, comme matelot. Soldat, il consuma dix-sept ans de sa vie

pour atteindre au grade de sergent. On peut juger par là s'il tenait aux principes d'une révolution qui, l'ayant fait général en six mois, l'élevait, parmi nous, au même degré de gloire que Marius parmi les Romains. Un historien anglais assure qu'il était fils d'un artisan juif, qui, en se faisant chrétien, changea son nom de *Manassé*, qui est bien hébraïque, en celui de Masséna. Si l'anecdote est vraie, il faut en honorer la nation juive, dont nous sommes tous descendus; elle n'avait rien produit d'aussi grand depuis le tems des Machabées.

Les écrivains anglais ont beaucoup exagéré ses richesses. « Après sa guerre en Suisse et sa défense de Gênes, disent-ils, il fut assez riche pour acheter Ruel, maison presque royale, qui avait appartenu au cardinal de Richelieu. Il avait, en 1813, trente millions en terres ou en argent, sans compter ses dotations de duc, de prince, etc. ». On peut répondre à ces écrivains que Ruel n'avait coûté à Masséna que deux cent cinquante mille francs. Il fut dit, dans le tems, que le cardinal l'avait fait bâtir de l'argent levé sur la France, et que le général l'avait acheté avec l'argent pris sur l'ennemi. Quant à cette fortune si grande aux yeux des étrangers, il est certain qu'après vingt-cinq ans d'économie, Masséna n'a pas laissé quatre-

vingt mille livres de rente. Les maisons de plaisance des généraux anglais sont beaucoup plus belles, et leurs richesses dix et vingt fois plus grandes. Pour ne parler que d'un seul, en est-il un parmi les Français qui, après tant de victoires, ait apporté vingt-cinq millions, comme lord Wellesly, après la seule conquête des Indes. Les généraux anglais auraient-ils seuls le droit de s'enrichir, comme leurs gouvernemens de faire des conquêtes lointaines et de les garder?

Masséna avait un esprit fin et une éloquence naturelle avec ses soldats. Son éducation avait été tout-à-fait négligée; à peine avait-il appris un peu d'histoire, dans ses glorieux loisirs. Que d'exemples fameux prouveraient que la culture des lettres n'est pas nécessaire aux grands hommes de guerre! Cicéron a représenté Marius comme le plus ignorant des humains; il lui sait gré d'avoir paru sensible à des vers que le poète Archias lui avait adressés. « Marlborough, dont l'Anglais est si fier, était souverainement *illétré*, dit lord Chesterfield : il ecrivait du plus mauvais style, et il orthographiait plus mal encore; mais il avait une pénétration naturelle et une profondeur de jugement qui ne le trompait jamais ».

BRUNE,

GÉNÉRAL EN CHEF, MARÉCHAL D'EMPIRE, MARÉCHAL DE FRANCE.

Prise de plusieurs villes en Suisse. — Traité avec la cour de Turin.

Le général Brune naquit à Brive-la-Gaillarde, en 1763, d'un père honoré dans l'ordre des avocats. Il avait commencé, comme l'illustre Franklin, par être garçon imprimeur. Il ne doit donc qu'à la liberté et à son épée le commandement en chef où il est parvenu. Il était, en l'an 5, général de brigade dans l'armée d'Italie. A l'attaque de Véronne par les Autrichiens, il se précipita sur leurs canons à la tête de ses grenadiers, et les enleva à la baïonnette : il reçut sept balles dans ses habits, sans être blessé.

Pendant les troubles civils de la Suisse, les habitans du pays de Vaud implorèrent la République française contre l'oppression des sénats de Berne et de Fribourg (an 6, 1798).

Le Directoire, qui cherchait un prétexte à des hostilités, fit marcher Brune avec une armée. Soleure se rendit; Fribourg fut emporté d'assaut. Le vainqueur traita la dernière comme si elle s'était soumise par capitulation : les prisonniers furent déclarés libres au milieu des pleurs que la reconnaissance seule fit verser. Tous les combats que Brune livra dans sa marche jusqu'à Berne furent des victoires. Cette ville ne céda à l'effort de nos armes, qu'après une résistance de quatorze heures et une mêlée sanglante. Les Bernois nous abandonnèrent Morat, ville fameuse par une grande bataille perdue, en 1476, par les Bourguignons. Brune y vit leurs ossemens, conservés avec un appareil qui attestait l'orgueil de la victoire des Suisses; il les fit disperser. Par un singulier retour de la fortune, des bataillons de Bourgogne détruisirent ce trophée, le même jour de l'anniversaire de la bataille de Morat.

Le dangereux passage de Gumine, tout hérissé de canons, fut forcé par nos baïonnettes. Les Français enlevèrent vingt-neuf drapeaux et une nombreuse artillerie, dans des positions presque inexpugnables. Brune termina cette guerre, avec autant d'habileté dans son plan, que de générosité pour le peuple vaincu. Mal-

heureusement le Directoire de France voulut lui donner une constitution; ce peuple, fier du nom de Guillaume Tell son libérateur, s'arma au même instant de haches, de hallebardes et de tous ces instrumens de carnage, oubliés dans ses arsenaux. Les agens civils du Directoire plantèrent en Suisse l'arbre de la liberté, tandis qu'ils y enchaînaient ce que les hommes ont de plus précieux, l'opinion, qui peut céder à la violence, mais qui est plus absolue que les tyrans. Tel fut le désespoir des Suisses, qu'ils se jetèrent dans les bras des Autrichiens leurs anciens ennemis. Les brigandages, qui ont désolé ces tranquilles contrées, furent l'ouvrage des maîtres de la France, qui, sous le nom de liberté, leur envoyaient le plus dur esclavage. On doit cette justice au général français, qu'il éluda presque toujours la sévérité de ses instructions. Les bataillons Zuricois délivrés, le canton de Lucerne rendu à la seule obéissance de ses magistrats, les habitans de Fribourg étonnés de la clémence des Français après l'assaut de leur ville, pardonnent encore au général Brune des victoires qui, au lieu de sang, ne firent couler que des larmes d'attendrissement.

Un ordre du Directoire l'appela à l'armée

d'Italie. Son premier soin, à Milan, fut de veiller à la manutention de la discipline. Il interdit ces jeux criminels, où des payeurs de l'armée tentaient l'avidité crédule par le faux appât du gain. Il fit publier qu'il y allait de la perte de la vie à enrôler des Français sous d'autres drapeaux que ceux de la République. La cour de Turin exerçait les plus grandes rigueurs contre les habitans qui s'étaient insurgés à l'approche des Français. Brune détermina le roi de Sardaigne à leur pardonner. Cette condescendance de la cour amena un traité de paix; la citadelle de Turin fut cédée aux Français. Brune promit d'arrêter les hostilités de Gênes, de la république Cisalpine, et de rendre au Piémont son ancien ordre de choses. Ces conventions d'une heureuse politique furent renversées par les haines qui éclatent dans les orages des révolutions : les nobles craignaient de perdre leurs priviléges; les républicains redoutaient les vengeances de la cour. L'armée française se vit entourée de séditions et des fureurs des deux partis qui s'étaient déclaré la guerre. Les Anglais fomentaient ces animosités favorables à leurs desseins : la cour de Turin était secrétement vendue à l'ennemi; les insurgés, malgré l'amnistie,

étaient traînés dans les prisons. Le général Brune se plaignit de ces violations du traité, et du meurtre de plusieurs de ses soldats. Mais la cour de Turin était trop aveuglée par son ressentiment contre la France pour être fidèle à ses promesses. Le roi en fut puni par la perte de ses états.

Victoire en Hollande sur les Russes et les Anglais commandés par le duc d'Yorck.

Le général Brune vint défendre la Hollande au moment où cent cinquante navires anglais parurent devant le Texel (1799). Sir Ralph Abercombry, suivi de quinze mille hommes, envahit une partie de la Nord-Hollande. L'armée française fut forcée à des retirades; mais bientôt, secondée de ses renforts, elle marcha la baïonnette en avant, et poussa les Anglais vers le rivage; leur nombre augmentait tous les jours. L'armée française pouvait être écrasée, si le général anglais Abercombry avait combattu; mais il attendait une victoire plus facile de ses intelligences avec la flotte batave, et d'une contre-révolution dans l'intérieur. En effet, tandis que des troupes détachées du camp sous Liége, marchaient au secours de Brune, cette flotte se rendait aux Anglais. La révolte éclata au moment où l'amiral hollandais donna le signal du combat; les canonniers qui tenaient leurs mèches allumées, périrent dans la mer, précipités par les séditieux. Douze grands vaisseaux furent ainsi perdus par la plus funeste trahison; c'était la troisiè-

me flotte enlevée aux Bataves depuis 1795. Pour comble d'infortune, les Anglais prirent au Helder dix-sept grands bâtimens et les riches vaisseaux des Indes-Orientales. L'amiral batave Story, réduit à une rage impuissante contre les lâches qui avaient refusé de combattre, rejeta jusqu'à la liberté que l'amiral anglais lui offrit : effort magnanime dans un républicain, mais qui ne consolait pas la Hollande de la perfidie de ses matelots et de la destruction de sa marine.

Les flancs de l'armée française étaient exposés au feu des vaisseaux anglais et bataves, depuis qu'ils s'étaient réunis. Amsterdam était menacée. L'exemple de la marine faisait craindre que dans les troupes de terre il n'y eût des partisans de la maison d'Orange. Brune veilla sur Amsterdam, sans paraître néanmoins s'en défier. La situation de son armée, qui tirait de très-loin ses principales ressources, contrariait ses desseins. Les Anglais, au contraire, maîtres de la mer, recevaient à chaque instant des munitions de guerre et de nouveaux bataillons ; ces avantages semblaient justifier l'assurance avec laquelle M. Pitt promettait au Parlement la conquête de la Hollande. Les Anglais venaient de se retrancher dans

une presqu'île que les habitans leur avaient abandonnée, pour chercher dans Amsterdam un asile contre les horreurs de la guerre; Brune n'hésita point de les attaquer avant l'arrivée des renforts qui lui étaient annoncés. Son armée s'avança jusque dans la plaine. La droite et le centre étaient commandés par les généraux hollandais Daendels et Dumonceau; la gauche, conduite par le général français Vandamme, emporta les avant-postes ennemis avec une irrésistible impétuosité, et s'empara des dunes de Campe et de Haperdick; malheureusement les corps bataves furent forcés à la retraite. Le désordre que quelques lâches mirent dans leurs rangs fit perdre le parc d'artillerie; le général Daendels voulut en vain arrêter les fuyards. Les Anglais ne jouirent pas long-tems de ce faible succès. Ils se réunissaient aux Russes, lorsque Brune leur reprit Berghem à la baïonnette : Vandamme, opposé à une colonne redoutable, contre laquelle la résistance seule eût été glorieuse, fit aussi passer la victoire dans ses rangs; d'autres bataillons bataves, animés par son exemple, achevèrent de renverser les Russes et les Anglais. Le général russe Hermann, fait prisonnier avec quinze cents soldats, laissa sur la place

deux mille morts et vingt pièces d'artillerie. A peine son armée, forte de trente-cinq mille combattans, était-elle descendue des vaisseaux, que les Anglais la placèrent à leur avant-garde. Elle attaqua la division de huit mille hommes commandés par Vandamme; les Anglais s'étaient prudemment réservé les corps bataves qu'ils croyaient vaincre comme la flotte du Texel.

A cette bataille, l'artillerie légère, placée à l'avant-garde des Français, avait foudroyé les Russes toutes les fois qu'ils s'étaient avancés en colonne; et quand la mitraille eut porté le désordre dans leurs rangs; les Français battirent la charge et les poursuivirent, la baïonnette dans les reins, jusque dans leurs retranchemens. On avait dit à ces soldats du Nord que s'ils se rendaient, les Français leur couperaient la tête : plusieurs prisonniers trompés se mirent à genoux pour subir ce supplice. Ils se relevèrent en baisant les mains de nos soldats, qui leur exprimaient par signe qu'ils n'avaient rien à craindre après le combat.

La suite de communs revers entre des alliés est de s'aigrir mutuellement en se reprochant leur infortune. Les Russes accusèrent les Anglais de ne les avoir pas secondés, et de les

avoir exposés seuls aux périls de cette bataille; Plusieurs de leurs officiers refusèrent d'être confondus avec les Anglais dans la même prison. Le général Hermann écrivit au duc d'Yorck : « Général-duc, nous aurions infailliblement gagné la bataille, si j'avais été secondé par les Anglais ; mais vous ne commandez que des lâches ». Nos soldats, qui n'avaient pas mangé à sept heures du soir, portaient les Anglais blessés dans les hôpitaux. La belle réponse d'un de nos grenadiers mérite d'être citée : « Pourquoi, soldat, t'amuses-tu à ramasser ces gueux-là, lui dit un militaire qui sans doute n'était pas Français; il est tems d'aller manger la soupe ». — « A-t-on faim, lui répond le grenadier, quand il reste de belles actions à faire ? et n'en faisons-nous pas deux à-la-fois en conservant la vie à un Anglais blessé? nous remplissons un devoir de l'humanité, et nous tirons des prisons de l'Angleterre un de nos malheureux camarandes ». Le nom de ce grenadier n'a pas été conservé ; c'est une injustice trop commune envers les hommes d'une classe obscure : on les emploie, et on les oublie !

Le cabinet de Londres, qui comptait moins sur la valeur du duc d'Yorck, que sur l'adresse

de ses ministres, commença à craindre de s'être trompé sur les efforts des partisans secrets du Statoudher. Ceux des Hollandais, pour qui le commerce se confond avec la patrie, voyant que le général anglais Abercombry éludait de leur parler de la restitution de leurs colonies, refusèrent de se déclarer en sa faveur. Cependant les Russes, accrus de nouveaux soldats, livrèrent bataille près d'Alkmaër; les Français plièrent. Leur retraite consterna la Hollande, quoiqu'elle eût coûté beaucoup de sang à l'ennemi. Le 14 vendémiaire, an 7, l'armée française fut encore attaquée sur toute sa ligne à la pointe du jour. Après dix heures d'une mêlée sanglante, Brune ordonne le pas de charge, guide lui-même un bataillon, enfonce et renverse tout sur son passage. Ce général courut le plus grand danger. Un cavalier cosaque fondit sur lui, la lance à la main. Un de ses guides détourne le trait, démonte le cavalier, d'un second coup lui fend la tête, et s'empare de son cheval. Le plan de l'ennemi avait été de disperser l'armée française, et de s'ouvrir le chemin d'Amsterdam. C'est alors que la mésintelligence éclata entre les officiers et les soldats des deux nations; dans les derniers combats

les Russes n'avaient fait aucun mouvement pour secourir les Anglais, qui, attaqués avec fureur, soutinrent seuls les charges des Français. Le duc d'Yorck abandonna tout-à-coup Alkmaër, le Lemmer, Egmond, Pilten et les retranchemens qu'ils avaient construits. Il couvrit sa retraite par des inondations qui lui furent plus funestes qu'aux Français; elles produisirent une dyssenterie parmi ses soldats, un des plus grands fléaux qui puissent affliger une armée.

La fuite du duc d'Yorck parut un signe d'impuissance aux ministres d'Angleterre; ils retinrent sur leurs côtes une nouvelle division prête à mettre à la voile pour la Hollande. Le duc d'Yorck demanda à capituler dans une lettre en deux lignes, où il invitait Brune à lire une dépêche détaillée de son secrétaire. L'orgueil est toujours malheureux lorsqu'il se joint à la faiblesse. Il ne sera pas inutile de rappeler ici, pour l'exemple des rois, que Louis XIV, plus de cent ans auparavant, avait été forcé de s'humilier devant les bourgeois de La Haye. Le général Brune, pour répondre à cette manière hautaine de négocier, n'envoya au prince anglais que deux lignes, et l'invita à son tour à lire une longue

dépêche de son secrétaire, où il exigeait la reddition du Helder, le renvoi de dix mille prisonniers français ou bataves sans échange, la liberté de l'amiral Dewinter, et la restitution de la flotte Hollandaise. Le duc dYorck répondit que ni lui ni le roi n'avaient le droit de disposer de cette flotte, sans le consentement de la nation et du parlement. Le général Brune demanda de l'argent et d'autres compensations.

L'armée française eût écrasé l'ennemi, si Brune eût sacrifié quelques mille hommes; mais il ne voulut point faire couler le sang de nos soldats pour des victoires inutiles. Le duc d'Yorck conclut la capitulation aux conditions que son vainqueur lui avait imposées, et livra quatre lords de son armée pour gage de sa fidélité. Pour comble de maux, la tempête battit les vaisseaux anglais; plusieurs firent naufrage. A leur départ, la Hollande se rappela avec effroi les dangers où elle avait été exposée avant l'arrivée de l'armée française. Les Anglais, en se retirant de Winkel, avaient percé la digue du Zuiderzée, menaçant de couvrir la Hollande sous les eaux de la mer. Tandis que les Anglais ne laissaient que des souvenirs odieux, le général Brune entendit

partout sur son passage, retentir le nom de libérateur, *et ces louanges sincères du peuple, qui dispose souverainement de la gloire*, dit Vertot, *pendant que les princes, quelques puissans qu'ils soient, ne peuvent disposer que des honneurs et des dignités de l'état* (1).

(1) Histoire de Malte.

Première pacification de la Vendée. — Vingt mille prisonniers dans une campagne de dix-neuf jours, en Italie.

BONAPARTE, premier Consul, plaça Brune à la tête de soixante mille hommes, pour réduire les rebelles de la Vendée et en chasser les Anglais (1800). Brune, à-la-fois conseiller d'état et général d'armée, parut, dans cette contrée, armé du fer des combats et de toute la puissance des lois de la République. Tandis que le général Hédouville, son lieutenant, soumettait par ses armes les deux rives de la Loire, Brune effrayait la révolte par l'appareil de ses forces, ou ramenait les cœurs par l'offre du pardon. Les chefs vendéens d'Autichamp, Châtillon, Bourmont, et d'autres non moins célèbres, déposèrent leur armes, et licencièrent leurs soldats. On ne poursuivit que les brigands et les assassins, reste malheureux des guerres civiles. Le général Brune rendit au peuple de ces tristes provinces la liberté des consciences, à laquelle nul pouvoir humain n'eut jamais le droit de commander. Une paix ines-

pérée naquit au sein des villes et de ces riantes campagnes où la Loire avait vu si long-tems ses eaux et ses deux rives teintes du sang des Français.

Peu de tems après la bataille de Marengo, Brune fut appelé au commandement en chef de l'armée d'Italie. Un armistice conclu entre l'Autriche et la France ne lui laissa d'autre soin que de maintenir la discipline parmi les troupes, et de conserver le fruit des victoires de Bonaparte. Mais l'infidélité de l'ennemi, la révolte de la ville d'Arezzo, le bruit du débarquement de douze mille hommes portés sur une flotte anglaise, leurs secrètes intelligences avec le général Sommariva, commandant des troupes autrichiennes dans le duché de Toscane, forcèrent le général Brune à entrer sur ce territoire. Florence et Livourne se rendirent sans résister; Arezzo fut prise d'assaut : les insurgés se firent tuer sur les remparts, dans les rues et dans les maisons; la ville fut presque détruite.

Pendant que le général Moreau gagnait la bataille de Hohenlinden, et que le général Macdonald s'ouvrait des routes inconnues à travers les montagnes glacées du Spulgen, le général Brune poursuivait les Autrichiens qui

défendaient les bords du Mincio depuis Peschiera jusqu'à Mantoue. Il passa ce fleuve, la Brenta, et vint camper aux bords de la Silis. Jamais la monarchie autrichienne n'avait été exposée à un péril plus imminent : Moreau avait pénétré dans les états héréditaires; Macdonald était maître des montagnes du Tyrol; Brune, dans une campagne de dix-neuf jours, avait fait vingt mille prisonniers. Il allait se joindre, dans la Carinthie, à l'aile droite de Moreau, lorsque la paix vint suspendre tant de victoires.

Après le traité d'Amiens, il fut nommé ambassadeur près de la Cour Ottomane. Le sultan Sélim III lui offrit de riches présens, et lui fit l'accueil dû à un guerrier qui, comme les sultans ses ancêtres, devait son élévation à son épée et à l'éclat des ses victoires.

Brune ne fit rien, depuis, qui égale ses trois campagnes, en Suisse, en Hollande et en Italie. La postérité ne veut que de grandes actions. Bonaparte éclipsait tout dans cette *guerre de l'empire,* si différente de la guerre de la liberté. Il avait deux préventions contre ce maréchal; il lui trouvait trop d'esprit et pas assez d'impétuosité dans les ba-

tailles. Il ne connaissait pas de rival plus dangereux que l'esprit dans un général; il n'y voulait que l'excès du courage. Brune n'avait jamais prodigué le sang de ses soldats. Il eût mérité de servir sous un de ces gouvernemens, s'il en est, où, après une bataille, le général en chef rend un compte exact du nombre des soldats qu'il a perdus.

Quand Brune revint de Stralsund où il avait commandé, Bonaparte lui reprocha, devant plusieurs généraux, de s'être enrichi par la contrebande, et d'avoir laissé échapper Gustave, roi de Suède, qu'il aurait pu faire prisonnier. Brune, qui n'avait jamais pâli, troublé par ses regards irrités, s'évanouit. Tant était terrible, dans son palais, la voix d'un souverain aujourd'hui si peu redouté dans sa maison de bois à Sainte-Hélène!

Bonaparte l'éloigna de sa cour, sans lui donner un de ces titres qu'on vit renaître après une révolution dont la cause fut l'égalité parmi les hommes. Mais Brune n'eut jamais la faiblesse de les regreter : il préférait le simple nom de général, qui rappelait alors le soldat intrépide; qualité si glorieuse, que les historiens l'ont ajoutée à celles des Condé et des Turenne, pour compléter l'éloge de ces deux grands capitaines.

Le marquis de Rivière, qui le remplaça à Toulon en 1815, lui remit des passeports pour se rendre à Paris. Un pressentiment secret l'avertit de s'embarquer pour un port de la Bretagne; il fit même porter ses effets sur un vaisseau. Il changea de résolution dans la crainte de trahir de la faiblesse. Ceux qui le pressaient de voyager par terre, lui présentaient la route comme parfaitement sûre. Par une sorte de fatalité, quand il arriva aux bords de la Durance, il congédia un escadron qui l'avait suivi. Il arriva à Avignon le 2 août 1815, et ne resta qu'une heure dans un hôtel pour déjeûner. En remontant dans sa chaise de poste, il fut reconnu par un soldat. Un mot changea la curiosité publique, en fureur. « Admirez donc, s'écria un brigand, l'assassin de la princesse de Lamballe. » On répond par des cris. On perd du tems à examiner les passeports, et chaque moment augmente le danger. La populace lance des pierres et entraîne le maréchal hors de sa voiture dans l'hôtel dont on ferme les portes. Elle le sépare de ses aides-de-camp, et il reste seul dans une chambre, où il attend le malheur qu'il prévoit. L'infâme calomnie inventée par un écrivain anglais *dans son Histoire du Cabinet de Saint-Cloud*,

passe de bouche en bouche, on n'entend qu'un cri pour demander la mort *de l'assassin de la princesse de Lamballe.* Le maire, le digne et courageux Puy, suivi d'une compagnie de la garde nationale, repousse la populace. Il cherche à favoriser la fuite du maréchal; mais déjà la multitude se frayait un chemin à travers la garde. Le maire crie aux séditieux : « Scélérats, ce n'est que sur mon corps expirant que vous parviendrez jusqu'au général, » et il se plaça au milieu des baïonnettes qui défendaient les portes de l'hôtel.

Pendant ce tems-là, d'autres bandits escaladent les murs du derrière et pénètrent dans l'hôtel. Le maréchal prie les deux gardes qui sont à sa porte de lui donner ses armes; il offre une bourse d'or pour avoir son mousquet Ces gardes le refusent. Brune, devant la cheminée, découvre sa poitrine sans dire un mot. Une voix répète la calomnie qui sert de prétexte à la rage. « Mon sang a coulé pour mon pays, réplique le maréchal; j'ai vieilli sous les bannières de la gloire. J'étais à soixante lieues de Paris, lorsque le crime dont je suis accusé fut commis. » Il faut que tu meures, s'écrie un des scélérats, en l'interrompant. « J'ai appris à braver la mort, ré-

prit le maréchal, et je voudrais vous épargner un crime. Donnez-moi une arme, et accordez-moi cinq minutes pour faire mon testament. » Meurs, répondit l'assassin, en déchargeant sur lui son pistolet. La balle lui frôle la tempe; Brune croise les bras et attend le second coup. Le pistolet fait long feu. « Tu l'as manqué, c'est mon tour, dit un autre assassin; et avec une carabine il étendit sur le plancher un général que la gloire avait suivi dans vingt batailles.

Tous les meurtriers se répandirent dans l'appartement et pillèrent les effets de leur victime; l'un d'eux se montra au balcon ceint du sabre que le Grand Seigneur avait donné au maréchal, et orné de son panache blanc. Les sauvages qui étaient sous les fenêtres, demandèrent, avec des cris horribles, qu'on leur jetât le butin. Cependant le corps est placé sur une bierre; on part pour l'ensevelir : mais la fureur du peuple n'était pas satisfaite. A trente pas de l'hôtel, ses bourreaux le saisissent et le traînent par les pieds, au bruit du tambour, jusqu'à la neuvième arche du pont d'où ils le précipitent dans le Rhône, mutilé par tous les instrumens dont la rage les avait armés.

Des femmes, qui n'étaient pas nées dans la dernière classe, dansèrent la *farandoule* sur la place publique teinte du sang du guerrier, et un être, avec la forme humaine, composa un chant de triomphe au milieu de ces furies. Un procès-verbal fut dressé pour constater que le maréchal Brune s'était donné la mort. Le principal instigateur du crime mourut peu de jours après dans les tortures les plus terribles du remords et du désespoir.

Le Rhône roula le cadavre sur un banc de sable, entre Arles et Tarascon. Personne n'osait l'ensevelir, tant la terreur avait frappé les esprits. Il fut abandonné aux corbeaux pendant plusieurs jours. Des hommes plus humains le retirèrent et le couvrirent de chaux vive. Un citoyen fit un voyage long, et dangereux alors, pour enlever aux oiseaux de proie les restes défigurés d'un général de l'armée française; il les recueillit avec un soin religieux et vint offrir ce triste présent à sa famille désolée.

C'est une fatalité non moins singulière qu'épouvantable, que la calomnie d'un libelle ait causé la mort d'un général français dans une ville du midi de la France, à deux cent soixante lieues de Londres où ce libelle fut

publié il y a quinze ans. Affreuse puissance du mal! Le bien n'eût pas trouvé si loin sa récompense. Un écrivain anglais, qui attribue la cause de cet assassinat à Goldsmith, ajoute: « c'est un triste exemple des abus de la presse.» Si ceux *qui font ici le commerce de la calomnie* étaient capables de quelques sentimens d'honneur, cette terrible catastrophe pourrait les faire renoncer à ce *trafic* infâme.

AUGEREAU,

DUC DE CASTIGLIONE, GRAND AIGLE DE LA LÉGION D'HONNEUR, MARÉCHAL D'EMPIRE, MARÉCHAL DE FRANCE.

Prise des redoutes espagnoles à l'armée des Pyrénées-Orientales.

Charles Augereau, né à Paris le 21 d'octobre 1757, fut nommé général de division en l'an 2 de la République. Placé à l'avant-garde de l'armée des Pyrénées-Orientales, composée de recrues, il l'instruisit et la disciplina. Les progrès de ses soldats, dans l'espace de quatre mois, furent tels, que la science de leurs manœuvres égala celle des vieilles bandes espagnoles. Augereau attaqua les hauteurs d'Oms, après avoir attiré sur lui presque toutes les forces de l'ennemi, pour favoriser le centre de l'armée. Il emporta ces hauteurs à la baïonnette, s'empara de Céret, de plusieurs villages et d'une nombreuse artillerie. Il poursuit

l'ennemi, et lui enlève une redoute et la belle fonderie de la Moga, où il trouve soixante mille boulets. L'armée espagnole tirait toutes ses ressources de cet établissement; c'est la première et une des plus grandes pertes qu'elle ait faites dans le cours de cette guerre. Elle tenta de reprendre la fonderie : après une résistance intrépide, la division française ayant épuisé toutes ses munitions, marcha contre elle la baïonnette en avant, et la força à la retraite. Vingt-deux mille Espagnols revinrent attaquer une partie de la division sur les hauteurs de la fonderie : après seize heures du combat le plus opiniâtre, ils furent mis en fuite avec une perte de trois mille morts. Leur défaite fit tomber Bellegarde au pouvoir des Français. Irrités de la reprise de cette forteresse, les Espagnols voulurent couper la ligne de l'armée française, avec six mille hommes d'élite, en s'emparant du poste important du mont Saint-Roch, et, ce qui est à peine croyable, trente hommes de la division du général Augereau repoussèrent les six mille Espagnols.

Dans la dernière bataille que livra Dugommier, Augereau s'empara à l'arme blanche de huit redoutes armées de trente bouches à feu,

de tentes pour dix mille hommes, de deux cents caissons de cartouches et de douze cents prisonniers (1794). La mort du général en chef Dugommier arrêta ses premiers succès. Le général en chef Pérignon, qui lui succéda, ordonna une attaque générale. Augereau, après avoir repoussé l'ennemi protégé par le canon, se présenta devant la principale redoute : semblable à un fort, garnie de canons de gros calibre, elle était défendue par quatre mille hommes, animés par le général en chef La Union, qui donnait l'exemple à ses soldats. Mais rien n'arrêta l'effort des chasseurs français bravant la mitraille et le feu de l'infanterie espagnole : cette fameuse redoute fut enlevée à la baïonnette. La Union y perdit la vie avec presque tous les siens; le reste prit la fuite. La division du général Augereau remporta les dernières victoires qui forcèrent l'Espagne à conclure la paix avec la République.

Bataille de Lodi et d'Arcole, à l'armée d'Italie.

Ce fut à la bataille de Millésimo, dont il força les gorges à la tête de deux régimens, qu'Augereau montra, sous Bonaparte, la bravoure d'un grenadier et le tranquille courage d'un habile capitaine. Il marcha contre le corps du général Provera, retranché sur la haute montagne de Cossaria, et le fit prisonnier de guerre. A Dego, il contribua, par ses dispositions, à la gloire de cette journée, se rendit maître des redoutes de Montezimo, et ouvrit les communications de l'armée d'Italie avec la vallée du Tanaro et la division du général Serrurier.

L'armée autrichienne se retrancha derrière le pont de Lodi. Le feu des canons et de la mousqueterie arrête un instant nos soldats; mais Berthier, Masséna, Dallemagne et Cervoni marchent à la tête de nos colonnes; les grenadiers se précipitent sur les pièces ennemies, Augereau les dévance. Le général Beaulieu, forcé dans toutes ses positions,

abandonne son artillerie, ses bagages, et laisse le champ de bataille couvert des débris de son armée. Le général Augereau passa le Mincio, enleva les retranchemens de Cheriale, et obligea l'ennemi à se retirer dans le corps de la place de Mantoue (1795). Une révolte éclata à Lugo près de Ferrare; Augereau donna trois heures aux habitans pour mettre bas les armes; il les menace, s'ils résistent, de marcher contre leur ville, le fer et la flamme à la main. Les révoltés, cachés dans une embuscade, massacrèrent soixante de nos dragons, portèrent deux têtes à Lugo, et les exposèrent aux portes de l'hôtel-de-ville. Toutes les négociations pour les calmer furent inutiles. Il fallut qu'un gros corps de troupes engageât un combat furieux pour les réduire : ce corps tailla en pièces, près d'Immola, plus de mille séditieux. Leur ville fut livrée au pillage pendant trois heures : tout homme rencontré les armes à la main était mis à mort; on n'épargna que les femmes et les enfans. L'armée victorieuse rentra à Boulogne avec un grand butin, qui fut vendu sur la place publique. Le général Augereau fit repandre la proclamation suivante : « Vous venez de voir un exemple terrible. Le sang fume encore à

Lugo..... Lugo calme aurait été respectée; comme vous, elle aurait joui de la paix. Des mères n'auraient point à pleurer leurs fils, des veuves leurs maris, des orphelins les auteurs de leurs jours. Que cette épouvantable leçon vous apprenne à apprécier l'amitié du peuple français : c'est un volcan qui renverse, dévore tout ce qui s'oppose à son irruption. Il protége quiconque cherche son appui. » Cette proclamation fut suivie d'un arrêté rigoureux pour l'exemple de l'Italie et la sûreté de l'armée. Augereau vint combattre à Lonado, à Castiglione et à Roveredo; partout il écrasa l'ennemi dans ces mémorables journées, dont le nombre, en un mois, chargerait plus les pages de l'histoire, que dix années de combats sous la monarchie.

Le général autrichien Wurmser fuyait vers Mantoue; Augereau trouva l'ennemi à Primolen, retranché derrière un mur épais qui coupait une vallée étroite entre d'énormes rochers : il attaque et enlève cette position. L'Autrichien crut l'arrêter au château de Covello. Le fort qui ferme le chemin est appuyé, à sa droite, par un roc escarpé de plusieurs cents pieds de hauteur, et à sa gauche par un précipice où se perd la Brenta. Augereau

gravit lui-même ce rocher, et força l'Autrichien à abandonner un poste réputé inexpugnable. Il culbute ensuite l'ennemi, et entre au pas de charge dans Bassano. Après plusieurs journées de fatigues et de combats, il arriva la nuit à Citadella, prit Padoue et investit Porto-Legano. Le commandant de la place hésita de se rendre. « Je vous envoie une réponse à chaque article, lui répondit Augereau : vous verrez que je n'abuse pas de mes avantages; mais ce que je propose est irrévocable. Je n'attends pas votre dernière réponse au-delà d'une demi-heure. » Porto-Legano se rendit après la bataille de St.-Georges, où la division d'Augereau se couvrit d'une gloire nouvelle.

A la bataille d'Arcole, l'avant-garde combattit tout un jour, sans forcer le passage d'un pont élevé sur les canaux qui coupent la plaine: les généraux se précipitent à la tête de leurs colonnes; le feu de la mousqueterie et du canon fait reculer nos soldats. Augereau saisit un drapeau, vole à l'autre extrémité du pont, et appelle nos soldats du geste et de la voix. Tite-Live a immortalisé l'action d'Horatius Coclès, défiant seul une armée à l'entrée d'un pont qui croule et l'entraîne dans le Tibre : le dévouement du général français, moins connu, est peut-être aussi sublime.

Révolution du 18 brumaire. — Ses succès à l'armée Gallo-Batave.

A PEINE le général Augereau, porté au commandement en chef de l'armée de Rhin-et-Moselle, réunie à cellede Sambre-et-Meuse, remplaçait-il le général Hoche, dont le poison venait de terminer les jours, que des ennemis puissans lui supposèrent une correspondance coupable (1797). On prétendit qu'il avait voulu conspirer contre Rewbell, membre du Directoire : les factions, fertiles en mensonges, l'accusèrent d'avoir voulu perdre le héros de l'Italie, celui dont le génie avait guidé ses exploits et honoré son courage. Le Directoire le rappela de l'armée pour lui donner le commandement d'une obscure division. C'était un véritable exil .La ville de Perpignan l'ayant élu représentant du peuple, sa démission d'un tel commandement fut prompte : ce nouveau caractère le rendait l'égal, et presque le supérieur du Gouvernement qui l'avait exilé.

Des inimitiés nouvelles se déclarèrent entre le Corps Législatif et le Directoire : tous les

jours la constitution était violée. Le représentant du peuple Augereau défendit le parti qu'il crut le plus populaire. Dans une de ces séances du Conseil des Cinq-Cents, que les défaites de l'armée d'Italie, sous le général Schérer, rendaient si orageuses, on parle d'un coup d'état. Augereau monte à la tribune : « Je déclare devant le ciel, s'écrie-t-il; je prends à témoin tout ce qu'il y a de plus sacré, qu'il me faudra faire tomber la tête, avant de commettre un attentat sur un seul de mes collègues. »

Cependant les revers de nos armées depuis l'absence de Bonaparte, l'impuissance de la constitution contre vingt partis animés à se détruire, annonçaient une révolution inévitable et nécessaire. Le 18 brumaire an 7, Bonaparte fut placé, d'un vœu unanime, à la tête de toutes les forces de la République. Augereau ne fut point appelé à seconder les desseins du héros qui devait sauver à-la-fois la France et nos armées (1). « Il fut un moment incertain, dit un historien; mais bientôt la raison reprenant sur lui son empire, il accourt aux

(1) Ecrit en 1804. Si ce fut alors une erreur, ce serait aujourd'hui une bassesse de la supprimer.

Tuileries tandis que Bonaparte harangue ses soldats. »—Comment, général, lui dit-il, vous avez voulu faire quelque chose pour la patrie, et vous n'avez pas appelé Augereau! »—« Je n'ai point oublié, répondit Bonaparte, les services qu'Augereau a rendus à sa patrie, à moi-même; je ne puis oublier le héros de Lodi et d'Arcole. »

Augereau fut le simple témoin de cette révolution. Quelques chefs du parti vaincu lui proposèrent de se mettre à la tête des Jacobins et des troupes qu'ils espéraient gagner. « Croyez-vous, leur répondit Augereau, que je consente à perdre le nom que j'ai acquis dans les armées, en me faisant le chef de misérables comme vous? »

Bonaparte, premier Consul de la République, nomma le général Augereau au commandement en chef de l'armée française en Hollande (an 8). « Montrez, lui écrivit-il, dans les actes que votre commandement vous donnera lieu de faire, que vous êtes au-dessus de ces misérables divisions de tribune dont le contre-coup a été malheureusement depuis dix ans le déchirement de la France. La gloire de la République est le fuit du sang de nos camarades : nous n'appartenons à aucune

cotterie, mais à la nation entière. Si les circonstances m'obligent à faire la guerre par moi-même, comptez que je ne vous laisserai pas en Hollande, et que je n'oublierai jamais la belle journée de Castiglione. »

Lorsque le général Moreau pénétra en Allemagne (nivose an 8), Augereau, général en chef de l'armée Gallo-Batave, vint camper sur la Lahn ; il vainquit le baron d'Albini près de Wurtzbourg, et défit l'armée autrichienne dans une bataille qu'il livra près de Nuremberg.

Dernières années d'Augereau. — Son caractère.

Les actions du *duc de Castiglione* furent moins éclatantes dans la guerre de l'empire, que celles d'*Augereau* dans la guerre de la liberté. Le but, alors, animait moins son audace. Il engageait à regret sa valeur dans une guerre qui ne renversait les rois que pour leur substituer les frères et les cousins de l'Empereur. Il y eût de grands exploits, même de merveilleux, dans la Grande Armée ; leur place naturelle est dans la vie de Bonaparte. Le contraste du principe serait trop frappant, dans cette histoire de guerriers qui combattirent et moururent pour la liberté. Depuis que l'illusion s'est évanouie, que sont nos dernières batailles ? du jour qu'elles furent gagnées, c'étaient des batailles perdues.

Augereau, duc de Castiglione, se distingua particulièrement à Preussich-Eylau, mais tout son corps d'armée fut détruit, et lui-même fut dangereusement blessé. Bonaparte en fureur lui demanda « qu'avez-vous

fait de vos grenadiers? » Augereau répondit : « Ils ont tous péri *pour votre Majesté*! » Bonaparte l'exila de l'armée.

A l'entrée des alliés, en 1814, le duc de Castiglione adressa cette proclamation aux soldats qu'il commandait : « Vous êtes déliés de vos sermens par la nation en qui réside la souveraineté ; vous l'êtes encore, *s'il est nécessaire*, par l'abdication *d'un homme* qui, après avoir immolé des millions de victimes à sa cruelle ambition, n'a pas su mourir en soldat.»

A son retour de l'île d'Elbe, en 1815, Bonaparte l'accusa d'avoir livré Lyon aux ennemis, quoique le corps d'armée qu'il lui avait confié eût pu battre le corps autrichien qui lui était opposé et arriver sur les derrières du flanc gauche de l'armée ennemie qui menaçait Paris. Augereau voulut se faire pardonner par cette seconde adresse à ses soldats :

« L'Empereur est dans sa capitale. Ce nom, si long-tems le gage de la victoire a suffi pour dissiper devant lui tous ses ennemis. Un moment la fortune lui fut infidèle. Séduit par la plus noble illusion (le bonheur de la patrie), il crut devoir faire à la France le sacrifice de sa gloire et de sa couronne. Ses droits sont imprescriptibles; il les réclame aujourd'hui,

jamais ils ne furent plus sacrés pour nous. »

Augereau était l'enfant d'un fruitier du faubourg S.-Marceau. Il s'engagea très-jeune et déserta de six régimens étrangers, sans jamais avoir été pris. Il était maître d'armes à Naples; il en sortit pour avoir rendu un soufflet à un jeune prince qui prenait une leçon d'escrime. C'était s'exposer à perdre la vie; ce qui suppose de l'audace et même quelque grandeur. Il était garçon de salle dans une maison de jeu au Palais-Royal quand la révolution arriva. La beauté de sa taille et de ses traits, l'éleva, tout d'un coup, au grade d'adjudant-général dans l'armée. Ce fut sans doute son premier, car je ne lui ai pas trouvé d'autre commencement dans les registres du bureau de la guerre. Le même écrivain qui a publié *dans le cabinet de Saint-Cloud*, que Brune avait coupé la tête de la princesse de Lamballe, a dit qu'Augereau avait été marqué deux fois, sur les épaules, par la main du bourreau. *Le cabinet de Saint-Cloud* est traduit dans toutes les langues; il circule dans toute l'Europe; les historiens étrangers le copient souvent : c'est un devoir de réfuter de telles calomnies. Les écrivains de l'Angleterre et de l'Allemagne qui exagèrent les fortunes de nos généraux pour les rendre odieux,

évaluent celle d'Augereau à quinze millions. Bonaparte lui donna fort peu en dotations ; il haïssait sa familiarité insolente. Augereau, républicain, seconda le despotisme et plus d'une entreprise injuste sous le Directoire et sous Bonaparte. Fier de sortir d'un homme du peuple, il eut, deux fois, la faiblesse de se marier à des femmes de qualité. Il y a quelque chose de plus rare que de la valeur chez beaucoup de Français, c'est de se ressembler. Il a dit de Bonaparte : « Cet homme qui n'a pas su mourir! On pourrait dire d'Augereau qu'il n'a pas su vivre. Il est mort de chagrin de ce qu'il avait vu et de ce qu'il avait éprouvé.

GÉNÉRAUX

DE DIVISION

La mort a moissonné l'élite de l'armée. »

SOPHOCLE.

Peut-être des généraux de division ne devraient-ils se trouver que dans les dictionnaires. Plutarque ne fut attentif qu'aux actions des généraux d'armée. Les anciens n'avaient pas de ces biographies, où deux mille réputations étouffent dix ou douze grandes renommées, quand un siècle les produit. Mais la valeur de quelques lieutenans, ajouta tant d'éclat aux armées, qu'on a composé la vie de ceux-là, en se gardant de leur attribuer le gain ou la perte des batailles, qu'on ne doit jamais enlever au général en chef.

WIMPFFEN,

GÉNÉRAL DE DIVISION.

FELIX WIMPFFEN était le plus jeune de dix-huit enfans d'un père et d'une mère nobles, qui n'avaient que six mille livres de rente. Ils habitaient un petit village aux bords du Rhin. Wimpffen quitta la maison paternelle en 1756 ; il avait onze ans et les grâces de l'enfance. Son père lui donna un petit cheval, mit dix écus dans sa poche, et l'envoya chercher fortune dans le monde. Ce bon père, en l'embrassant, lui donna sa bénédiction, et lui dit : « Mon fils : Dieu, l'honneur et la vertu ! que » ces trois mots te soient toujours sacrés. Si » parmi les grands que tu vas connaître, tu » éprouves trop d'injustice, reviens dans ce » champêtre asile ». Ces adieux rappellent les mœurs de ces tems héroïques, si naïvement peintes dans nos anciennes histoires, où de vieux paladins, armant leurs fils chevaliers, leur recommandent l'*honneur et les dames*, et

leur laissent le soin de leur fortune en s'illustrant par des combats (1).

Le jeune Wimpffen alla trouver le duc de Deux-Ponts, qui levait un régiment pour la France : nommé par lui enseigne, il fit la guerre de sept ans. Il commanda, en 1768, une compagnie de volontaires, en Corse, et s'y distingua dans deux combats. Il sortit de cette guerre lieutenant-colonel et chevalier de Saint-Louis, à l'âge de vingt-cinq ans. Colonel du régiment de Bouillon, il combattit aux siéges de Mahon et de Gibraltar (1782) ; à ce dernier, il défendit pendant treize heures, en présence des princes français, les lignes que les Anglais voulaient brûler aux Français, comme ils les avaient brûlées aux Espagnols. Cette action d'éclat fut récompensée par une pension de mille écus et le grade de brigadier.

(1) Voici un commencement de fortune militaire encore plus singulier. Le maréchal de Gassion, fils d'un président au parlement de Pau, se plaisait à conter que lorsqu'il sortit de la maison paternelle pour aller chercher fortune à la guerre, il n'avait que vingt ou trente sous pour faire son voyage, et qu'en marchant dans les chemins, il mettait ses souliers au bout d'un bâton pour les conserver. (*Hist. du maréchal de Gassion.*)

. Il était maréchal-de-camp depuis 1787, lorsqu'il fut nommé aux Etats-Généraux; il y manifesta des principes de justice et d'une sage liberté. La guerre paraissait inévitable; il prédit, à la tribune de l'Assemblée constituante, les étonnans succès de nos armées: il fondait ce présage sur la supériorité du génie militaire des Français, dont le territoire, depuis cent ans, s'était accru de plusieurs provinces. Il fut, pour l'art militaire, un des plus utiles membres de cette assemblée, dont les talens et les sacrifices personnels doivent faire oublier l'imprévoyance et la faute d'avoir mis, en se séparant, une constitution presque républicaine sous la seule *garde des pères et des époux*, ou plutôt sous la garde des ministres et d'un roi que cette constitution détrônait.

Le général Lafayette confia à Wimpffen le commandement de Thionville. Wimpffen n'avait que cinq mille hommes qu'on n'avait pas eu le tems de former. Il défendit cette place pendant cinquante-trois jours contre une armée de quarante mille Prussiens, commandée par le prince de Hohenlohe. Après des efforts inouis, il vit qu'il lui était impossible de soutenir un siége en règle; il inventa des ruses, et chercha à étonner l'ennemi par son audace;

dans des sorties imprévues, il détruisait l'ouvrage commencé la veille, brûlait les ponts ou enlevait les magasins. Il fait ensuite une guerre de partisan qui désole et affame l'armée prussienne. La trahison venait de livrer Longwi et Verdun. L'ennemi crut qu'il serait aussi facile d'acheter ou de prendre toutes nos villes frontières. Il s'approcha de Thionville, où il avait des intelligences. Le général ennemi ayant fait au général Wimpffen des propositions très-avantageuses, s'il voulait se rendre, Wimpffen lui dit qu'il accepterait le million qu'on lui proposait, si on consentait à passer l'acte de donation chez *un notaire public*. Cette réponse plaisante irrita le général ennemi, qui commença à bombarder la ville. Wimpffen lui riposta avec la plus grande vivacité. Le caractère gai des Français ne se démentit pas au milieu des horreurs de la guerre : on vit, parmi les habitans, les femmes les plus délicates se livrer aux travaux du siége, porter des secours avec intrépidité aux endroits les plus exposés, et danser autour des bombes qui tombaient dans la ville. Les canonniers avaient fait une masse d'où l'on tirait des récompenses pour ceux qui visaient le plus juste. Celui qui démontait une pièce

de l'ennemi, était couronné, aux cris de *vive la nation!* Les maladroits, au contraire, payaient une amende. L'assiégeant pouvait voir de ses retranchemens cette gaieté et cet esprit vraiment national, qui faisaient un jeu de l'art le plus terrible.

Ce siége fut le signal de nos victoires. Si l'ennemi eût pu s'emparer de Thionville, il était maître du cours de la Moselle, et toutes ses forces se portaient sur l'armée de Dumouriez. Tandis qu'on couronnait le général Wimpffen sur les théâtres de Metz et de Paris, il était dénoncé par un de ces étrangers que la révolution avait attirés parmi nous. Il commandait l'armée des côtes de Cherbourg, quand les députés proscrits le 31 mai 1793, vinrent chercher un asile dans les villes du Calvados. Ces fugitifs animèrent le peuple et l'armée. « Marchez, s'écriaient-ils, contre les » tyrans qui vont ensanglanter le sol de la » France ». Leurs efforts cédèrent à l'affreuse puissance de Robespierre. La commune de Paris vomit dans le Calvados des troupes de prostituées, dont les horribles caresses tournèrent le fer des soldats contre leur commandant. Wimpffen brava le Comité de Salut pu-

blic; il refusa de lui livrer trente députés et soixante administrateurs. Sa tête fut mise à prix le jour même où le peuple de Paris allait applaudir ses exploits à l'Opéra, dans *le Siége de Thionville*. Dans ce péril extrême, il dut la vie au courage d'un de ses aides-de-camp. M. de Saint-Front arrêta deux assassins chargés d'exécuter ce décret de mort. L'infortuné général, abandonné de ses soldats, se réfugia à Bayeux, tandis que ses persécuteurs, trompés par de fausses lettres, *adressées à Londres*, qu'il fit tomber dans leurs mains, le cherchaient fort loin de sa profonde retraite.

Cependant les soldats de l'armée révolutionnaire, furieux de sa fuite, prennent une autre victime; ils arrêtent Saint-Front, son fidèle aide-de-camp, et le chargent de fers. Amené devant les proconsuls, ils lui commandent de découvrir le souterrain qui recèle Wimpffen; ils exigent par d'effroyables menaces, qu'il déclare au moins la retraite de la femme de ce général et de ses deux enfans. On lui offre cent mille francs et un grade élevé. Saint-Front indigné se tait. « Livre Wimpf- « fen, s'écrie-t-on, et choisis entre ta liberté « et la mort. — « Pensez-vous me séduire par « cet horrible prix? Soldats, qu'on me ramène

» en prison »; ce fut sa réponse. Il se lève, et ses gardes attendris le suivent dans son cachot, où il attendit la mort pendant dix-sept mois, privé de la lumière, de feu, de linge, et quelquefois des plus vils alimens. C'est ainsi que ces juges barbares récompensèrent l'honneur, la foi et l'horreur d'une trahison.

Le général Wimpffen reparut après la mort de Robespierre (10 thermidor an 2); et, ce qui serait incroyable, si l'ingratitude humaine n'avait appris à n'être étonné de rien, il éprouva encore des persécutions de ces mêmes représentans du peuple qui lui avaient dû la liberté et le salut de leurs jours. Bonaparte, premier Consul, le nomma inspecteur-général des haras, place indigne de lui. Cependant, je vis Wimpffen, au déclin de ses jours, heureux du seul bien que Bonaparte avait fait à la France. Il le nommait le premier administrateur et le premier capitaine du monde. Il croyait que ce bras puissant, vainqueur de la discorde civile, enchaînerait la guerre étrangère. Mais après la bataille de Hohenlinden, en 1801, qui devait être la dernière, quand il vit la guerre de la liberté dégénérer en guerre d'ambition, il me dit : « Je sors de la vie désenchanté ». Il mourut en

1814, ayant à la bouche cette belle pensée de M. Garat sur Bonaparte : « Cet homme, qui aurait pu se placer à la tête de l'esprit humain, aima mieux rester à la tête d'une armée ».

MIRANDA,

GÉNÉRAL DE DIVISION.

FRANÇOIS MIRANDA naquit au Pérou, d'autres disent au Mexique. Il couvrit lui-même d'un voile le lieu de sa naissance, ou il ne répandit que des fables sur son origine. On a su depuis qu'il était fils naturel d'une religieuse indienne et d'un moine espagnol, et qu'il naquit, en 1757, à Saint-Léon de Caracas, aujourd'hui capitale de la république de Vénuzuéla. Il entra, à Madrid, comme cadet, dans le régiment *du Prince* (*del Principe*). En 1778, il suivit les troupes espagnoles qui échouèrent devant Alger. Il fut à la fois l'aide-de-camp et le secrétaire du gouverneur espagnol de la Havane, pendant la guerre d'Amérique. Accusé, avec son général, d'avoir révélé aux Anglais un projet d'attaque contre la Jamaïque par une escadre française, les ministres de Louis XVI demandèrent qu'il leur fût livré; mais il se sauva, en 1783, aux Etats-Unis, Cette première trahison semblait le présage des actions de sa vie. Mécontent des hommes,

de la fortune, il essaya de soulever contre l'Espagne ses compatriotes d'Amérique; mais son projet fut découvert. Il prit la fuite, et le gouverneur espagnol ne fit pendre que ses complices. Il se mit alors à voyager en Europe, offrant à toutes les cours de se battre pour de l'argent; semblable à ces généraux italiens qu'on nommait *Condotieri* (conducteurs d'hommes), qu'on n'a jamais estimés à l'égal de nos Turenne et de nos Catinat, parce que l'or seul engageait leurs bras dans des querelles étrangères, et que l'art de la guerre devient un métier, s'il cesse d'être ennobli par l'amour de la patrie et de la liberté.

Miranda, fatigué de ses courses d'aventurier, se réfugia en Angleterre. Cette puissance accueille toujours bien tout écrivain qui lui vend sa plume, et tout soldat qui lui offre son bras contre une autre nation dont les colonies sont florissantes. Le ministère anglais l'envoya en Russie, pour une de ces missions auxquelles il ne manque que de la publicité pour mériter le nom d'ambassade. Miranda savait toutes les langues vivantes; avantage très-grand dans un *honnête agent* du cabinet de Saint-James, pour entendre tout ce qui se dit dans les cours et pour le rapporter. Catherine, qui

eut le caractère d'un roi, sans la vertu de son sexe qui, en Russie, n'est pas nécessaire pour régner, fut éprise de l'esprit, de la taille élevée et du teint cuivré de Miranda. Elle se fit accompagner par ce jeune officier dans son voyage en Crimée, et à son retour lui fit don d'un brevet de colonel. Il accourut en France quand la révolution éclata; aucun des dominateurs du gouvernement républicain ne songea à se méfier d'un étranger dont le cœur semblait brûler du feu de la liberté. Pétion, maire de Paris, lui fit obtenir le grade de lieutenant-général dans l'armée du Nord, sous Dumouriez.

Miranda investit Maestricht, en 1793; il fut forcé d'en lever le siége après vingt jours de bombardement. Cet échec devant une place que Kléber sut prendre depuis en treize jours de tranchée ouverte, et le revers que le lieutenant-général Lanoue éprouva aux bords de la Roër renversèrent le plan de la conquête de la Hollande, conçu avec trop de témérité par Dumouriez, qui aurait dû borner son ambition à défendre la Belgique. Le 18 mars 1793, une action générale s'engagea à Nerwinde. Malgré les avantages du nombre et de la tactique de l'ennemi, la bataille eût été gagnée par les

Français, sans la trahison de Miranda ; dès le premier combat, il se retira avec l'aile gauche qu'il commandait, et laissa toute son artillerie au pouvoir des Autrichiens, pendant que le général Valence repoussait l'ennemi à l'aile droite victorieuse. Miranda chercha alors à tourner sa perfidie contre le général en chef pour le supplanter: il écrivit à Pétion, représentant du peuple, son protecteur, « que l'expédition sur la Hollande avait été entreprise contre son avis ; qu'il en avait prévu les malheurs, mais que Dumouriez avait tout décidé sans le consulter ». Il chercha à persuader que la perte de la bataille de Nerwinde était l'ouvrage du général en chef : il en vantait les talens avec une adresse perfide, pour qu'on n'attribuât pas ce revers à l'inhabileté. Il finissait par demander un rendez-vous à Pétion pour lui révéler des complots qu'il n'osait confier au papier. Pendant qu'il frappait Dumouriez dans l'ombre, il lui écrivait des lettres pleines d'expressions de fausse amitié. Ces lettres furent interceptées et le firent arrêter lui-même au moment où son général désertait chez les Autrichiens. Il fut amené devant le tribunal révolutionnaire ; les juges, qui étaient tous ses amis, l'acquittèrent, et

le bas peuple des faubourgs le porta en triomphe.

Lorsqu'une partie des habitans de Paris se révolta contre la Convention (13 vendémiaire an 3), il tenta de sortir de l'obscurité, en se rangeant du parti du gouvernement qui résidait dans les comités de cette assemblée. Huit jours après, on le condamna à être déporté pour le punir du faux zèle qu'il avait montré dans cette révolution. Ne pouvant, cette fois, faire révoquer sa sentence, il mit tout son art à tromper les gendarmes qui le conduisaient hors des frontières, et leur échappa. Il fut encore compris dans l'exil à la Guyane, avec Pichegru, après la révolution du 19 fructidor : il sut s'y soustraire avec la même adresse, et se réfugia en Angleterre. Il reparut en l'an 10, à Paris; soupçonné d'intriguer contre le gouvernement consulaire, il fut arrêté et conduit hors de la République.

Il avait offert, en 1792, au nom des colons de Caracas, la souveraineté de ce pays au gouvernement français. Il fit, en 1806, la même proposition *à des marchands anglais* qui l'acceptèrent. Il partit de Londres pour fomenter, à Caracas, une de ces révolutions qui font tomber les colonies au pouvoir des

Anglais, qui se présentent avec le prétexte de les appaiser ; mais les Vénuzuéliens ne virent en lui qu'un forban étranger, et repoussèrent ses troupes. Quatre ans après, Vénuzuéla s'étant formée en république, Miranda quitta encore l'Angleterre et se fit nommer, cette fois, commandant en chef des insurgés de Caracas. Il s'empara de tout le pays. Un tremblement de terre détruisit cette ville superbe et ses vingt mille habitans. Les soldats de Miranda furent engloutis dans la terre sous les murs renversés des casernes.

Monteverdo, capitaine-général pour le roi d'Espagne, profitant de la terreur répandue par ce fléau, sort de la Havane avec quatre mille hommes ; Miranda, condamné par lui à être fusillé, montra les instructions qu'il tenait d'un commodore anglais, commandant à la Trinité. Monteverdo n'osa pas faire exécuter la sentence dans le voisinage des Anglais ; il envoya Miranda à Cadix chargé de fers. On publia dans les journaux d'Espagne, en 1818, que le traître Miranda s'était laissé mourir de faim dans sa prison ; mais on s'obstina à croire que le ministère l'avait fait empoisonner. Quand on sait ce que des gouvernemens méditent les uns contre les autres, surtout

quand on voit ce qu'ils exécutent, est-ce une injustice de leur attribuer ces moindres crimes, dont cependant on n'oserait pas même soupçonner le dernier citoyen qui aurait de la vertu?

MEUNIER,

GÉNÉRAL DU GÉNIE. (1)

JEAN-BAPTISTE-MARIE-CHARLES MEUNIER, né à Tours, en 1760, a laissé un nom célèbre dans l'armée par sa valeur, et par ce que promettait de gloire à la République la hauteur de son génie égal à celui des Euler et des Vauban. Il entra, en 1775, à l'Ecole du Corps-

(1) Presque tous les historiens ont confondu ce général avec M. de Meusnier, lieutenant-général dans l'armée de Custine, et M. de Meusnier, capitaine, qui défendit Kœnisgtein, en 1793. Le roi de Prusse ayant fait sommer ce fort de se rendre, le capitaine Meusnier, en présence de l'envoyé prussien, dit à sa garnison qui n'était que de quatre cents hommes: « Soldats de la liberté, si votre courage s'étonne devant toutes les forces d'un roi, parlez; ce moment sera le dernier de ma vie ; » il appuyait deux pistolets sur son sein. La garnison s'écria : « vaincre ou mourir. » Le capitaine se tournant vers le Prussien, lui dit : « Dites à votre Roi ce que vous avez vu, c'est ma seule réponse. »

Royal du Génie, où le talent, sans noblesse, lui permit d'aspirer aux emplois militaires; il fut le premier de son cours. L'Académie des Sciences l'admit dans son sein à un âge où d'illustres savans osent à peine aspirer à l'honneur de s'en faire remarquer.

Louis XVI ordonna les travaux de la rade de Cherbourg. Le génie de la marine, celui de terre et celui des ponts et chaussées y envoyèrent leurs premiers sujets. Meunier fut choisi par son corps. Les Anglais respectent encore les fours à rougir les boulets, qu'il fit construire, et ces affûts de côtes et de mer si précieux par la facile vitesse de leurs mouvemens. Encore simple capitaine du génie, il eut le courage d'éclairer le duc d'Harcourt sur les vols des intendans et de quelques entrepreneurs. Ils payèrent, pour l'insulter, un de ces *braves* dont le courage est dans l'adresse à tuer toujours dans un combat singulier. On espérait qu'un savant ne répondrait pas au défi; on se trompa : le savant se battit et blessa le spadassin.

Meunier, ami de ces écrivains qu'on nommait les Economistes, montra, au commencement de l'anneé 1789, l'ardeur d'un homme de bien pour la réforme ; il se fit recevoir de

cette société (1) qui, n'agitant d'abord que des questions politiques, finit par devenir rivale de l'autorité légitime, intolérante et funeste à la vraie liberté : alors les sciences commencèrent à perdre leur charme à ses yeux. C'est un malheur pour le monde que les sciences éclairent, quand l'homme, dont le génie les perfectionne, leur ravit ses veilles pour la politique et ces tristes grandeurs où l'inquiète ambition lui fait bientôt regreter des jours d'un bonheur pur et d'une gloire tranquille. Meunier se trouvait à toutes les discussions; il ramenait sans cesse les idées sur les finances, certain que chez les peuples modernes, elles seront toujours la cause des révolutions. Plusieurs membres de cette société avaient fait la guerre de l'indépendance d'Amérique, d'autres avaient étudié à Londres même la constitution anglaise : chacun présentait un système de gouvernement où la liberté pût s'accorder avec la monarchie. Meunier se prononça pour la République. Le roi, pour apaiser cet esprit ardent, lui offrit le ministère de la guerre (1792). Sa réponse peint l'âpreté républicaine qui déjà menaçait

(1) La société des Jacobins.

la faible autorité du monarque. Il écrivit à Louis XVI, que venant d'être nommé commissaire civil de sa section, il ne pouvait plus accepter ce témoignage de sa confiance. On le vit alors, quoique colonel d'infanterie et chevalier de Saint-Louis, suivre avec un fusil le tambour de sa section qui proclamait les lois dans les rues. De la présidence d'une assemblée primaire, il descendait jusqu'à visiter, à la porte, les cartes d'entrée des citoyens. On ne se permet ici nulles réflexions. Le devoir de l'histoire est de dire simplement ce qu'il fit. Il se montra inflexible envers les prêtres, dont les uns par intérêt, les autres par devoir, refusaient leur serment à la constitution du clergé. Il osa remettre contre eux une adresse véhémente au ministre de l'intérieur, qui lui en témoigna sa surprise. « Il est vrai, répliqua Meunier, que je suis sous la dépendance du roi, comme colonel et comme académicien; mais avant tout je suis citoyen : comme tel j'ai composé cette adresse, et je vous prie de la présenter au roi ».

Meunier arriva à l'armée au moment où Mayence était attaquée par toutes les forces du roi de Prusse (1793). Comme il sortait de l'arme du génie, le général Custine lui remit

le commandement de cette tête de pont à Cassel, dont la défense était liée à celle de Mayence. Nos soldats parurent invincibles sous un tel général. Ses combats, ses fortifications, son plan de défense excitent encore l'admiration des plus intrépides et des juges de l'art. Il reprit trois fois le village de Costeim ; le roi de Prusse y laissa trois mille hommes avec trente pièces de canon, protégés par un camp de cinquante mille combattans. Les Prussiens désespérant de lui résister une quatrième fois, quoiqu'il n'eût que douze cents hommes, rasèrent le village.

Son système offensif avait changé toutes les anciennes règles de la guerre. Au bouillant courage de sa garnison, à ses sorties continuelles, il semblait que c'était lui qui, avec ses douze cents soldats, assiégeait un camp de cinquante mille ennemis. La nuit, suivi des plus braves, portant d'une main une lanterne sourde, armé de l'autre, renversant les sentinelles surprises, il parcourait les travaux de l'ennemi pour les détruire le lendemain. Un jour qu'avec plus de courage que de prudence, il s'embarqua sur le Rhin, l'ennemi qui suivait toutes ses démarches, fit sur le bateau qui le portait une décharge de toutes ses bat-

teries : un biscaïen le frappa à la jambe; il s'écria : « Je suis blessé ». Et aussitôt les Prussiens suspendirent leur feu, comme si dans un seul homme ils eussent triomphé de toute l'armée. Le roi de Prusse fit offrir à ce général les secours qu'on ne trouvait pas dans la place assiégée. On lui coupa la jambe : l'ardeur de son caractère alluma son sang et fit déclarer la gangrène : il mourut le 13 du mois de juin 1793. Quand la nouvelle en fut portée au roi de Prusse : « Il m'a fait bien du mal, dit-il; mais l'univers n'avait pas produit un plus grand homme ».

Le général Meunier fut un républicain vertueux. On ne nie pas que ces principes d'une extrême liberté, qui étaient dans son cœur, n'aient été funestes à la France, dont la moitié fut séduite, et l'autre victime de sa résistance. « Nous fûmes tous coupables (1) », devrait être l'aveu des hommes qui voulurent tout réformer, comme de ceux qu'un vil intérêt animait à défendre tous les abus du gouvernement. Quand le tems aura éteint tant de tristes souvenirs, le général Meunier sera mis au rang des grands hommes qui ont illustré

(1) Voltaire, dans *Tancrède*.

cette République qui est le berceau du puissant empire que l'homme qui l'avait fondé a détruit. Celui qui exprime cette opinion, sait qu'elle sera combattue par le ressentiment des partis et surtout par l'envie. Il vit, en 1789, les maux de la France et l'aveuglement fatal des serviles amis de la fortune et de la cour: il vit les forfaits des faux républicains qui se mêlèrent aux intentions vertueuses; il méprisa les emplois et détourna la vue : il peut écrire l'histoire de ses contemporains.

Soixante ans plus tôt, le général Meunier eût paru digne d'être loué par l'auteur ingénieux qui fit l'éloge de Vauban (1). Il a attendu vainement ce juste hommage d'un de ces savans qui joignent à la profondeur le mérite plus rare du style. Qu'il me soit permis du moins de désigner ses principaux titres à un honneur qu'un corps célèbre doit à sa mémoire (2). Il est auteur d'une application ingénieuse de la vaporification au dessalement de l'eau de la mer, de nouveaux affûts de côtes de mer, de Mémoires sur la géométrie, d'expériences sur l'électricité, de vues nouvelles pour parvenir

(1) Fontenelle.

(2) L'Académie des Sciences.

à la soudure des glaces, d'un Traité sur les aérostats, leur construction, leurs approvisionnemens et leurs manœuvres pour un voyage *dans l'intérieur de l'Afrique et autour du globe*. Compagnon des études de Lavoisier, il démontra, avec ce savant, la composition et la décomposition de l'eau, jusqu'à eux regardée comme un élément. Comme M. de Fourcroy, il apporta de la précision dans les opérations de la chimie, et une grande clarté dans son langage. Les savans et les guerriers le placent également parmi ces hommes de génie qui ont honoré deux professions, les sciences et les armes, dont la gloire est la même quand les guerriers n'ont pour but que l'indépendance et la paix de leur patrie.

NOTE SUR MEUNIER.

(a) On sait que le général Custine, dès ses premiers revers, fit tranquillement sa retraite sur Cassel, et occupa les villages de Hocheim et de Costheim, situés sur la route de Francfort. Il trouva Cassel armé de dix-sept pièces d'artillerie et disposé en banquettes pour recevoir l'infanterie. Il ordonna que les huit bataillons qui avaient fait ces travaux auraient l'honneur de défendre leur ouvrage. La construction de Cassel fixait tous les regards. Les huit bataillons de travailleurs y mirent une si grande activité, qu'au bout de quatre mois, la tête de pont qui semblait sortir de dessous terre était achevée. Les remparts avaient acquis leur hauteur; les batteries à barbette et à embrâsures avaient été construites en saucissons; l'artillerie était distribuée dans tout le camp retranché. Douze pièces furent mises dans la grande batterie de Saint-Pierre, vingt-une pièces dans le fort de Mars, et soixante distribuées sur les fronts de la double couronne. Il fut répandu dans le monde et dit à la tribune de la Convention, que ces travaux avaient coûté plusieurs millions. Ce fut une erreur accréditée par les ennemis de Custine. La dépense ne passa pas deux cent cinquante mille francs. La construction de Cassel était due aux talens de M. Vernon, colonel du génie (1). Quand le général Meunier y arriva, il ne put refuser son admiration à la rapidité et à la savante disposition de ces travaux.

(1) Sous-gouverneur de l'École Polytechnique, en 1811.

DU BAYET,

GÉNERAL DE DIVISION.

AUBERT DU BAYET, né à la Louisiane, en 1759, fut doué d'un naturel heureux, d'une figure noble, d'un esprit vif et judicieux. Il vint très-jeune en France. Sa famille le fit entrer, comme sous-lieutenant, dans le régiment de Bourbonnais. Il passa dans les Etats-Unis, et combattit pour leur liberté dans l'hémisphère où il avait reçu le jour. Il remporta de cette terre affranchie les idées philosophiques dont l'application devait être si malheureuse en France par la ligue des rois, la démence du peuple et les violences barbares de nos tyrans. L'apprentissage de la gloire qu'il avait fait sous Rochambeau, Lafayette et Washington, l'enflamma de l'amour de la patrie. Il crut, dans la simplicité de son cœur, à un changement heureux, lorsque la France convoqua sa première assemblée nationale pour éclairer le Roi et soulager les maux de la nation. Du Bayet adopta, avec trop d'ardeur

peut-être, les principes de la révolution. Il fut le fondateur, dans le Dauphiné, de la première société populaire qui ait existé en France, et fut député à l'assemblée législative. Il vit la chute du trône condamner au silence les amis de la liberté; il alla chercher l'honneur, et peut-être son salut, parmi les soldats dont le devoir est de combattre les ennemis de la France, quel que soit le chef qui la gouverne.

Du Bayet commanda dans Mayence pendant le siége des Prussiens. Il força, dans ses sorties, plusieurs postes de l'ennemi qui occupait toute la circonvallation de la place, et reprit Weissenau à la pointe de l'épée. Après avoir, avec Kléber, emporté de vive force Marienborn, quartier-général des Puissances alliées, il trace le plan d'une bataille qui doit ouvrir un chemin aux Français jusqu'aux portes de Francfort. Malheureusement trois mille des nôtres, trompés par les ténèbres, fusillent ses troupes et les forcent à la retraite. L'intrépide Meunier, colonel du génie, commanda pendant deux mois ses soldats sous une voûte de feu : malgré cinquante pièces de canon, qui battaient la place, tournées jour et nuit contre tout ce qui en sortait, les Français

emparèrent des îles du Mein, et établirent n pont qu'on nomma le pont du Diable, à ause du nombre de braves que la mitraille y mportait. La garnison fut réduite à manger es chevaux. Du Bayet invita un jour ses amis à dîner, n'ayant à leur offrir qu'un chat entouré d'un cordon de souris. Enfin la garnison, après avoir vu périr cinq mille hommes dans ses sorties contre les Prussiens, signa une capitulation nécessaire, où l'honneur français fut conservé. Mais la cruelle politique du Comité de Salut public était de faire accroire qu'une place défendue par des républicains ne pouvait être rendue que par trahison. Du Bayet fut conduit à Paris comme un criminel. Il eût péri sur l'échafaud, comme Luckner, Custine et Biron, sans l'appui de deux représentans du peuple, Merlin de Thionville et Rewbell, qui avaient signé comme lui la capitulation de Mayence. M. Thuriot sauva ce général, par une exagération alors si commune sur nos victoires. Dans une séance, où la Convention décidait de la vie ou de la mort des premiers personnages de la République, il s'écria que la garnison de Mayence avait tué *plus de trente mille Prussiens*, et que Du Bayet, *quoique ses opinions ne fussent pas des*

plus vigoureuses, avait toujours fait voir un esprit libre et magnanime. Ce général accusé parla ensuite avec une grande sérénité. Il termina ainsi son discours: « Nous ne vous demandons qu'une faveur pour prix de tant de souffrances, c'est de marcher contre les Vendéens pour sceller la liberté de ce reste de sang échappé aux fureurs des combats ». La Convention, heureusement détrompée, décréta que ce général avait bien mérité de la patrie.

L'armée de Mayence fut envoyée dans la Vendée. L'indiscipline y gagna nos officiers. Les troupes de la République, conduites par des représentans du peuple en qui l'ignorance de l'art de la guerre semblait encore augmenter la présomption, s'étaient laissé enlever leurs fusils et leur artillerie par des bandes de paysans qui n'avaient pour armes que des bâtons. A peine Du Bayet parut-il parmi ces soldats, que les revers cessèrent avec la licence. L'injustice ombrageuse de son gouvernement le soumit à de nouvelles épreuves; il fut rappelé *comme suspect.* A cette nouvelle, ses grenadiers s'écrièrent: « Plus de Du Bayet, plus de grenadiers ». Le général, vivement ému, les pria d'oublier son injure; et de cette voix persuasive, qui les avait rendus à la dis-

ipline, il calma leur fureur, et changea leur essein d'abandonner l'armée. Le gouvernement le fit jeter dans un cachot de l'Abbaye. Il n'est pas difficile, même à une âme commune, d'exciter sur le théâtre de la guerre ces surprises qui ressemblent à l'admiration; mais il n'y a qu'une vertu supérieure qui conserve sa fermeté dans une telle infortune. Le général Du Bayet ne voulut descendre à aucune prière pour fléchir le tyran de la République. S'il lui échappait un soupir, c'etait de voir son épée oisive, et d'être séparé d'une épouse et de sa fille qu'il adorait.

Il dut la vie, comme un million de Français, à la révolution qui précipita Robespierre de la tribune, d'où ce monstre régna véritablement sur la France (an 2). Il courut chercher les périls de la guerre; de nouveaux soupçons le firent rappeler. Souriant à sa disgrâce, il se retira près de Grenoble pour cultiver le champ de ses pères, et revoir des mémoires qu'il avait écrits dans le tumulte des camps. Mais bientôt tourmenté, comme Thémistocle, par les exploits de ses rivaux, il brave l'hiver rigoureux de 1794, et vient s'offrir, sous les murs de Mayence, comme simple volontaire, au général Kléber, son élève et son ami. Klé-

ber vit avec admiration ce dévouement magnanime dans un homme qui avait rempli les premières charges de la République.

Un gouvernement plus juste nomma Du Bayet au commandement en chef de l'armée des côtes de Cherbourg. Ce général sut à-la-fois combattre les Vendéens et les attirer par sa clémence. A son retour, il remit au trésor public une somme de plusieurs millions, dont il aurait pu disposer à son gré. Le Directoire le nomma ministre de la guerre, place difficile après six ans de révolution, et dans un tems où la France avait à combattre presque toute l'Europe (1795). Sa vigilance rétablit l'ordre; il donna huit armées à la République. Il mourut dans son ambassade à Constantinople, en 1799. Sa perte fut pleurée dans le palais des grands, les masures du pauvre et jusque sur les places publiques.

DE LA HARPE,

GÉNÉRAL DE DIVISION.

Amédée de la Harpe naquit, en 1754, au château des Uttins, terre de ses ancêtres, dans le pays de Vaud. Sa famille, dont l'ancienneté remonte au tems de la fondation de la liberté des Suisses, fut toujours connue par son amour pour l'indépendance de sa nation.

Après avoir reçu cette éducation républicaine que Genève et la Suisse donnent à leurs enfans, La Harpe entra, comme sous-lieutenant, au service des États-Généraux, dans un régiment bernois, dont M. de Constant (1) était colonel. Il étudia, sous cet officier d'un rare mérite, l'art de la guerre, où il apporta le jugement, l'esprit, et la politesse, qualités aussi précieuses que le courage; car si le courage est seul, on n'est qu'un soldat, malgré les grades conquis par son épée.

Il quitta le service et revint dans sa patrie, où, capitaine de grenadiers, il n'eut plus qu'une

(1) Père de M. Benjamin Constant.

passion paisible, celle de l'agriculture. La révolution de 1789 troubla son heureuse retraite. Le jour de l'anniversaire du 14 juillet (c'est ici un exemple qui montre comment les révolutions s'enflamment), les Suisses, partisans de la liberté, ordonnèrent une fête pour cette époque mémorable (1). Quoique de petits tyrans ombrageux eussent envoyé des émissaires pour exciter les convives à des paroles hardies ou à des allusions malignes, le festin fut tranquille : à la vérité on promena ce chapeau de la liberté, dont l'empreinte se voit de nos jours sur les médailles et les monnaies de Berne, symbole de l'affranchissement du joug de la maison d'Autriche. On avait porté des toasts au bonheur du peuple; mais les Suisses ne firent alors que ce que leurs ancêtres avaient fait. Les oppresseurs du pays de Vaud n'attendaient qu'un prétexte; ils formèrent une inquisition d'état, qu'ils firent suivre de cinq

(1) Les événemens de la révolution, en s'éloignant, ne laissent de traces que dans la mémoire des vieillards. Nous écrirons, pour les jeunes gens, que le 14 juillet 1789 fut cette fête où toutes les gardes nationales de l'empire se réunirent à Paris, pour jurer entre elles l'indépendance du territoire et la liberté de la patrie.

mille hommes armés, et d'un régiment de cavalerie. La Harpe savait qu'il était abhorré du Gouvernement, pour avoir proposé de convoquer les Etats d'après la constitution de son pays; néanmoins il continua d'habiter son château, voisin de l'inquisition des magistrats de Berne; mais, quand il vit deux citoyens respectables envoyés, au mépris des lois, dans le château de Chillon, il eut recours à la fuite. Il adressa à ses persécuteurs un mémoire où il offrait de se rendre prisonnier, si on voulait le juger, suivant les formes, dans un tribunal du pays de Vaud. Pour toute réponse, il fut déclaré coupable de haute trahison, et condamné à avoir la tête tranchée; une partie de ses biens fut vendue à vil prix, et le reste confisqué au profit du gouvernement de Berne.

La Harpe alla chercher au camp français une patrie digne de son grand cœur. Nos généraux et nos soldats le reçurent comme un martyr de la cause des peuples. On le plaça à la tête d'un bataillon de volontaires de Seine-et-Oise, au château de Rodemack, le plus exposé à l'armée autrichienne, qui s'avançait. C'était pendant cette crise, où l'indiscipline, la méfiance générale, et les trahisons, livraient

l'armée au désordre; et le désordre ouvrait la France à l'ennemi (1792). Certain de succomber, La Harpe résolut de donner le premier exemple du sacrifice de la vie : plein du feu de la liberté, il porta la même flamme au cœur de ses soldats. Tous jurent de ne point capituler, et de s'ensevelir dans le château, dont ils minent les souterrains. Mais le général Luckner, qui commandait l'armée, voulut conserver à la France d'aussi braves défenseurs, et ordonna l'évacuation de Rodemack. La Harpe en fit transporter les munitions et l'artillerie à Thionville, à la vue même de l'ennemi. Ce succès lui fit donner le surnom du brave La Harpe, par le maréchal de Luckner à la tête de son armée, dans le camp de Richemont.

Devenu commandant à Bitche, d'où le régiment suisse de Château-vieux venait de déserter, il conserva à-la-fois cette place, et apaisa, par son caractère conciliant, les troubles excités par les prêtres. Il marcha aux attaques de Trèves, et eut ses habits criblés de balles au pied des retranchemens ennemis.

Nommé, dans les Alpes, au commandement de Briançon, il fit une guerre moins brillante que propre à former un partisan, à

l'endurcir aux fatigues, et à l'exercer aux ruses de son métier (1793). Au siége de Toulon, il fut chargé de l'attaque du fort Pharaon, et l'emporta d'assaut avec la plus grande intrépidité. Cette action lui valut le grade de général de brigade; et, ce qui est encore au-dessus, les éloges de tous les soldats de l'armée.

A l'avant-garde de l'armée d'Italie, sous le général Kellermann, il défit les Autrichiens à Cairo (1795). Ces victoires assurèrent les communications de l'armée avec Gênes, et firent échouer les grands projets de l'ennemi. L'armée d'Italie était dans ce tems-là moins forte des deux tiers environ que l'armée austro-sarde; accablée de tous les maux produits par l'abandon et la misère, elle disputait le terrain avec une bravoure qui accusait l'oubli du gouvernement. Pendant la retraite de cette armée, le général La Harpe, à l'arrière-garde, et toujours du côté de l'ennemi, le battit encore à Vado. Le général autrichien Dewins, qui s'était cru certain de conquérir la Provence, se vit arrêter par une armée affaiblie dont la destruction était annoncée à l'Europe, tandis qu'elle demeurait inébranlable dans la ligne de défense qu'elle s'était tracée.

Pendant que La Harpe, nommé pour ses victoires général de division, se préparait, dans ses quartiers d'hiver, à ouvrir la campagne avec éclat, les patriciens de son pays le faisaient calomnier à Paris par leurs émissaires. Irrités de n'avoir pas réussi à le faire destituer, ils publièrent en Suisse qu'il avait disparu avec la caisse de l'armée. Ces bruits étaient semés au moment même où, sous le général Bonaparte, il contribuait aux brillantes victoires de Montenotte et de Dégo; qu'il donnait des secours généreux aux officiers bernois du régiment de Stekler fait prisonnier à la bataille de Mondovi. Sans se souvenir que plusieurs de ces officiers l'avaient condamné à la mort six ans auparavant, il leur dit : « J'espère qu'un jour nous reverrons la » Suisse, moi, oubliant mes malheurs, et » vous, que vous m'avez proscrits. »

La Harpe perdit la vie par une de ces méprises si communes à la guerre (19 floréal, an 4). Après le passage du Pô, son avant-garde fut attaquée, de nuit, par un corps d'Autrichiens; il accourut et le repoussa. A son retour au camp, des régimens français prirent pour des cavaliers autrichiens les hussards de son escorte; ils firent une décharge

et étendirent mort ce général qui n'avait jamais été blessé ; une aveugle fatalité l'enseve-lit dans son triomphe par les mains de ses soldats. Cette funeste erreur fut expiée par leurs larmes sincères. A la valeur, à l'activité de l'esprit, à l'éloquence du cœur, si puissante à la guerre, joignez la franchise, l'affabilité qui séduit, le pardon des offenses, et le désintéressement, plus rare encore que toutes ces vertus, vous aurez le portrait de cet intrépide général. Et la mort l'a ravi un des premiers! Le général en chef Bonaparte écrivit au Directoire : « La République a perdu un » homme qui lui était très-attaché, l'armée » un de ses meilleurs généraux, tous les soldats un camarade aussi intrépide que sévère » sur la discipline ».

ALEXANDRE DUMAS,

GÉNÉRAL DE DIVISION.

ALEXANDRE DAWY-DUMAS naquit en 1762, à Jérémie, dans l'île de Saint-Domingue; il était fils naturel d'une négresse et du marquis de la Pailleterie. Il s'engagea comme dragon dans le régiment de la reine. Envoyé à la découverte par Dumouriez au camp de Maulde, il prit seul douze chasseurs tyroliens (1792). Cette action le fit nommer lieutenant de hussards, et un mois après lieutenant-colonel d'une légion de cavalerie, toute composée de noirs et de mulâtres. Placé aux avant-postes près de Lille, il attaqua avec quatre cavaliers un poste de cinquante hommes; il en tua six, et fit seize prisonniers : il fut fait général de division. On peut remarquer avec quelle rapidité le courage élevait alors un soldat (1793). Cette *légion noire* était la terreur de l'ennemi, par les coups qu'elle portait, et par des barbes rousses artificielles qui rendaient sa laideur effroyable.

A l'armée des Alpes, il monta, au pas de charge, sur le mont Saint-Bernard hérissé de redoutes, s'empara des canons, et les tourna contre son ennemi. A Briançon, il marche contre toute l'armée piémontaise, attaque, de nuit, le fort de Mirabouk, et le fait capituler : il emporte le premier, à la tête de trois mille hommes, les postes de la vallée de Bordonnach et de Césane, descend à travers les précipices du Gollibier, se rend en Maurienne, et gravit le mont Cénis, la baïonnette au bras : une de ses colonnes s'empare de Rivetz, sous un feu roulant; une autre tourne les Piémontais : ils abandonnent leurs armes, quarante canons, leurs bagages et dix-sept cents prisonniers.

Il passa au commandement en chef de l'armée de Brest (an 3). « La désolation était partout à son comble, dit Alexandre Dumas dans ses Mémoires; les Vendéens n'avaient plus besoin du prétexte de la religion et de la royauté pour prendre les armes; ils étaient forcés à défendre leurs chaumières, leurs femmes qu'on violait, les enfans qu'on passait au fil de l'épée. On m'envoya dans cet affreux moment pour combattre les Vendéens. Je voulus discipliner l'armée et mettre *à l'ordre du jour* la justice et l'humanité; des scélérats,

dont la puissance eût fini avec l'anarchie, me dénoncèrent. On calomnia le dessein que j'eus d'arrêter le sang qui coulait; on m'accusa de manquer d'*énergie*, et on m'exila dans mes foyers ». Quelle leçon et quel exemple! Un homme, qui avait puisé la vie dans les flancs d'une Africaine, reproche leur barbarie à des Français, moins humains que ces sauvages dont ce mulâtre était descendu!

Il vint commander une division de cavalerie sous le général Bonaparte (1796). Il saisit plusieurs espions autrichiens, chargés de correspondre avec le maréchal de Wurmser enfermé dans Mantoue. Cette découverte dévoila le plan de l'ennemi. Le général Provera tenta d'entrer dans cette place. Alexandre Dumas, avec moins de huit cents hommes, arrêta la garnison dans une sortie qu'elle fit pour se joindre à Provera et lui ouvrir Mantoue; il eut deux chevaux tués sous lui.

Joubert le plaça à son avant-garde, lorsqu'il entra dans le Tyrol. Pendant une vive fusillade, près de Tramin, lorsque la victoire semblait incertaine, Dumas se précipita dans ce village, prit deux canons et six cents Autrichiens. A Brixen, il court, blessé de deux coups de sabre, et tue, de sa main, plusieurs cavaliers; sur un pont, il arrête, seul, un es-

cadron. Napoléon Bonaparte le nomma l'Horatius Coclès du Tyrol. Enfin, à l'attaque de la gorge d'Inspruck, Dumas fondit sur une colonne entière d'Autrichiens, et la dispersa.

Après avoir combattu en Egypte, et vengé dans le sang des Turcs la mort du général Dupuy, que les habitans du Caire avaient massacré, il monta sur un vaisseau pour revenir en France. Il fut menacé de périr dans la traversée, et relâcha à Tarente pour implorer des secours; mais le gouvernement de Naples l'y retint deux ans prisonnier avec Dolomieu, célèbre naturaliste, qui l'avait suivi (1799). Dix hommes entrèrent dans son cachot pour l'assassiner. Dumas, saisissant sa canne à dard, les menaça de son regard et de la vengeance de son gouvernement, s'ils attentaient à ses jours. Les dix brigands s'enfuirent. Depuis son séjour dans une humide prison, ses blessures étaient devenues mortelles, et son bras inhabile à porter l'épée qui l'avait rendu si redoutable à l'ennemi. Il vit éteindre sa vie, en 1807, avec toute la fermeté d'un homme de bien. Il était d'une force extraordinaire, et, malgré son teint cuivré, un des plus beaux hommes de l'armée.

BEYSSER,

GÉNÉRAL DE DIVISION.

MICHEL BEYSSER, né, en 1734, à Ribauvillers, dans le département du Haut-Rhin, entra, en 1780, comme chirurgien-major au service de la Compagnie des Indes hollandaises. On dit qu'il excellait dans cet art de la chirurgie, aussi impuissant à vaincre les grandes douleurs de la nature qu'à soulager tous les maux que l'homme fait à l'homme dans ses guerres éternelles. Beysser revenait de l'Isle-de-France, lorsque les troubles de la révolution éclataient dans la Bretagne. Il entra dans le parti le plus ardent pour la liberté. Les évêques et les riches abbés répandaient alors des manifestes contre les prêtres qui avaient fait leur serment d'être fidèles à la Constitution. Des fanatiques et des filles de la sagesse se disant les envoyés de Dieu et menaçaient de peines éternelles. La discorde divisa les familles; des femmes se séparèrent de leurs maris, des enfans abandonnèrent leur père pour la messe. Les paysans se qualifièrent eux-

mêmes d'*aristocrates*, et se vantaient de l'être; ils en venaient à des querelles sanglantes avec ceux qui se nommaient *patriotes*.

La loi qui ordonnait une levée extraordinaire de trois cents mille hommes, fut le prétexte du soulévement de toutes les campagnes, dans le Bas-Poitou, l'Anjou et la Bretagne. On avait eu l'imprudence de rassembler toutes les paroisses le même jour, dans un pays où les prêtres avaient jeté tant de fermens de discorde : les paysans, armés de bâtons, de faulx, de fusils de chasse, demandèrent d'être exempts de la milice nationale ; ils massacrèrent les administrateurs, les prêtres constitutionnels, et les acquéreurs des biens du clergé : plusieurs villes du Bas-Poitou et de l'Anjou furent enlevées aux cris de vive le roi! vive la religion catholique!

Les deux partis fusillaient alors leurs prisonniers sur le champ de bataille; tout village pris était livré au pillage ou à l'incendie. Beysser dispersa les rebelles à Vibraie, au moment où ils allaient le réduire en cendres : ils menacèrent Rhédon; il courut et remporta sur eux une nouvelle victoire. Il reconnut parmi eux un Vendéen qui avait arraché les yeux à un soldat de la République; il lui fit tran-

cher la tête en sa présence sur une pièce de canon. Il se rend maître de Mirande, de son artillerie, marche sur Savenay, et délivre soixante-cinq républicains qu'on allait massacrer.

Le sang des magistrats et des citoyens soumis à la République, coulait à Machecou depuis un mois; on y avait enterré des hommes encore vivans. Beysser, à la tête de douze cents cavaliers bretons, passa sur le ventre de cinq ou six mille Vendéens, parcourut le pays de Retz, le fer et la torche à la main, reprit Bourgneuf, Pornic, Noirmoutiers, fit fusiller le maire de Barbâtre comme complice des royalistes, et s'avança dans la plaine de Machecou. Dès qu'il parut, Charette, qui fut depuis le plus redoutable des chefs de la Vendée, abandonna la ville sans combattre. Une femme, la marquise de Goulène, irritée de sa lâcheté, voulut le faire punir par un assassinat. Beysser, en entrant dans Machecou, vit encore la fosse où plusieurs centaines de républicains avaient été précipités. Quatre-vingt-quatre femmes, dont les maris avaient combattu contre les rebelles, étaient enfermées dans un couvent où on allait leur ouvrir les veines; Beysser enfonça les portes au moment

où quatre de ces malheureuses subissaient ce supplice. Ce spectacle d'horreur excita les plus cruelles représailles. Mais ce qu'aucun historien ne dit aujourd'hui, c'est que les soldats républicains parurent dans le pays, non pour commencer, mais pour venger ces massacres. Un nommé Souchu, qui les avait ordonnés, crut se sauver en abandonnant son parti; il vint au-devant de Beysser avec une grosse cocarde aux couleurs nationales. Ce général lui fit trancher la tête par un sapeur de sa troupe, et apaisa ainsi une foule de veuves et de mères éplorées, dont Souchu avait fait mourir les maris et les enfans. Beysser atteignait partout les rebelles avant qu'ils eussent pu réunir leurs colonnes pour former une armée : en moins de trois semaines, il fit rentrer dans la soumission toute la rive gauche de la Vilaine, jusqu'à Nantes.

La Bretagne parut soumise ; mais les rebelles de la Vendée faisaient des progrès rapides. Le gouvernement, soit par impuissance, soit à dessein, comme on l'en accusait, de prolonger le fléau d'une guerre qui dévorait ses ennemis, le gouvernement n'opposa jamais que très-peu de troupes de ligne aux Vendéens. La connaissance parfaite du pays

leur donnait sur les républicains l'avantage de ces stratagèmes par lesquels on échappe ou on se rallie avec promptitude. Leur manière de combattre en s'*égâillant*, c'est-à-dire, en patois poitevin, en s'éparpillant, rendait leur poursuite difficile à travers des chemins impraticables, ou dans les retraites qu'ils trouvaient au fond de leurs forêts.

Les généraux vendéens sentirent la nécessité d'occuper une place, d'où ils pussent communiquer avec la mer et la rive droite de la Loire. Ils s'avancèrent sur Nantes, avec cinquante mille hommes.

Siége de Nantes. — Fuite des Vendéens. — Beysser est condamné à mort par le tribunal révolutionnaire.

Le sort de la République dépendait de la résistance des Nantais dans leur ville, qui n'avait pas eu le tems de se fortifier. Le comte d'Elbée fit sommer le maire, nommé Baco, d'arborer le drapeau blanc. Il menaçait, en cas de refus, de passer tout républicain au fil de l'épée. Le maire fit amener devant lui les parlementaires du général vendéen; il leur dit: « Nous périrons tous, ou la » liberté triomphera : portez ma réponse ». La ville était partagée en factions; les royalistes y avaient des partisans secrets. La crainte d'être saccagés rallia tous les Nantais, que Beysser fit mettre sous les armes. « Si la trahison ou la fatalité, leur dit-il, font tomber cette place au pouvoir de l'ennemi, je jure qu'elle deviendra son tombeau et le nôtre. Nous donnerons à l'univers un grand exemple de ce que peuvent inspirer à un peuple la

haine de la tyrannie et l'amour de la liberté ».

Cathelineau, Charette, le marquis de Bonchamp, le comte d'Elbée et le prince de Talmont étaient aux portes de la ville avec cinquante mille royalistes qui marchaient sans ordre, à la voix de leurs prêtres, les seuls hommes dont l'ascendant arrêtât la désertion. Le comte d'Elbée les animait par l'espoir d'un riche butin. Les Nantais n'avaient dans leurs murs et au-dehors que peu de troupes aguerries et quelques bataillons de gardes nationales. Il attaqua le poste du bourg de Nort, qui n'était défendu que par un seul bataillon de la Loire-Inférieure. Ces soldats soutinrent pendant douze heures le feu continuel de l'avant-garde ennemie. D'Elbée crut, à leur résistance, qu'il avait à combattre une armée entière. Il commande une nouvelle attaque, et tue tout le bataillon, hors dix-sept républicains qui se font jour jusqu'à Nantes. La seule ambition fut alors de s'y renfermer et de se défendre.

Le comte d'Elbée, après avoir renversé un régiment entier sur le chemin de Vanne, s'approche à demi-portée de canon; Cathelineau, avec une troupe de tirailleurs, pénètre dans les jardins qui entourent la ville. Nantes fut

alors attaquée à-la-fois sur sept points principaux par le feu du canon et de la mousqueterie. Beysser, monté sur un cheval superbe que couvrait une peau de tigre, animait ses soldats dans la mêlée. Les royalistes furent plusieurs fois repoussés; la rage les ramenait sans cesse. On combattait, sans se reconnaître, au milieu de tourbillons de poussière et de fumée. Enfin, le prince de Talmont fut blessé. Cathelineau, en donnant le signal d'une charge contre une batterie, fut renversé. A cette mort, les Vendéens éperdus s'enfuirent, malgré les efforts de Bonchamp, de d'Elbée et de Charette. Cathelineau, de tisserand s'était fait nommer généralissime; il commandait le prince de Talmont et une foule de jeune noblesse : c'est que dans les guerres civiles les hommes ne veulent reconnaître que la valeur. Beysser fondit sur Charette; emporté par une espèce de fureur que l'odeur de la poudre et la vue du sang allumaient en lui, il plongea plusieurs fois son sabre dans le corps des soldats vendéens qu'il fit fouler par ses chevaux. Les balles des républicains avaient été faites avec du plomb des cercueils des nobles et des prélats. Les relations du tems, toujours fausses, portèrent à cent cinquante hommes la

perte des républicains, et celle des royalistes à neuf mille; il est sûr que quinze mille Français périrent. Le gain de cette bataille prévint le soulévement de toute la Bretagne; et si elle ne termina pas la guerre de la Vendée, elle l'empêcha de se répandre au centre de la République.

Les magistrats de Nantes, républicains sans barbarie, voulurent rendre à leur ville un service encore plus grand que leur résistance, en fermant les portes aux commissaires envoyés par le Comité de Salut public pour de sanglantes proscriptions. Beysser, présent à leur délibération, la signa. Ce fut un acte de révolte aux yeux de la Convention, qui le destitua. Ce général, interrogé à la barre de cette assemblée, montra une faiblesse indigne d'un guerrier, en désavouant ce que l'humanité lui avait alors inspiré. On lui permit de retourner aux lieux où il avait combattu; mais les soupçons du tyran l'y suivirent. Ce fut en vain qu'il ferma l'oreille à la proposition du général Wimpffen de marcher contre la Convention, et qu'avec Kléber, dont il était l'émule, il balaya toute la rive gauche de la Loire, depuis Nantes jusqu'à la mer; il fut enlevé du milieu de ses soldats, et plongé dans un cachot. Traduit de-

vant le tribunal révolutionnaire, il apprit qu'il était *convaincu* d'avoir pris part à un complot tramé dans les prisons *pour dissoudre la représentation nationale, assassiner les patriotes, détruire le gouvernement républicain, et donner un roi à la France.* C'était un prétexte nouveau inventé par nos tyrans pour conduire cent de leurs victimes par jour à l'échafaud. Beysser fut condamné à mort avec vingt-quatre personnes, jeunes hommes, femmes, vieillards, qu'on disait ses complices, et qu'il n'avait jamais vus. La soif du sang était si irritée dans les juges, qu'ils avaient ravi aux accusés le droit de se défendre; on constatait seulement leurs noms à côté du crime dont on les chargeait. Quand Beysser entendit sa sentence, il sortit de l'abattement où il paraissait plongé, et frappant du pied le banc où il était assis, il le brisa dans sa fureur. « Traître, dit-il, à l'accusateur public, tu » m'accuses d'avoir trahi la République, moi, » qui lui dois tout ce que je suis! Ah! s'écria-» t-il d'une voix déchirante, ce n'est pas la » mort qui effraie un soldat tel que moi: je » l'ai cent fois bravée dans les combats; mais » mourir comme un vil assassin! pour sup-

» porter cette idée, j'ai besoin de toute l'hor-
» reur que la vie inspire sous les tyrans ».

Ce général sentit renaître les sentimens religieux qu'il avait reçus dans son enfance, quand il vit l'éternité devant lui; il demanda pour se confesser un prêtre *constitutionnel*, « parce que, dit-il, les ministres du ciel qui » ont renoncé à des richesses périssables, sont » sans doute les plus agréables aux yeux de » l'Eternel ». Beysser eut dans le caractère ce qui élève les hommes dans les révolutions: l'envie contre les riches, la haine des rangs, l'amour feint de l'égalité, et l'audace qui brave un pouvoir qui s'affaiblit. A son retour en Europe, il trouva les Bretons divisés par les opinions nouvelles. Corneille a dit :

Lorsque deux factions partagent un empire,
Chacun suit au hasard la meilleure ou la pire..

On reproche au général Beysser, non d'avoir passé dans les rangs de ceux qui ont voulu la liberté, mais d'en avoir souillé le berceau. A Rennes, il fut chargé de contenir les prêtres qui avaient refusé leur serment. Il pouvait modérer la rigueur des lois pour des hommes en qui il fut souvent difficile de re-

connaître s'ils étaient poussés par l'ambition, ou animés d'un zèle qui, tout aveugle qu'il fût, méritait au moins de la pitié; il dévasta les églises et profana les vases sacrés. Il pleura ses crimes dans ce dernier moment où les remords restent et l'illusion disparaît.

DESAIX,

GÉNÉRAL DE DIVISION.

Education de Desaix. — Traits d'intrépidité. —Retraite mémorable.—Passage du Rhin.

LOUIS-CHARLES-ANTOINE DESAIX, d'une ancienne maison d'Auvergne, naquit le 17 août 1768, à Saint-Hilaire-d'Ayat, terre de ses ancêtres maternels. M. de Chabrol, conseiller d'état, le plaça à l'école militaire fondée dans un petit bourg de cette province par le maréchal d'Effiat, père du célèbre et malheureux Cinq-Mars. Les rians spectacles de la nature qui entourèrent le berceau de Desaix lui firent aimer l'étude de l'histoire naturelle, dont le charme n'attire que ceux dont l'âme est pure comme les régions de ces hautes montagnes où l'homme qui herborise voit à leurs pieds les orages, lorsque leurs fronts voisins de la lumière conservent le calme et la sérénité. Quand il vint à Paris pour la première fois, il parut aussi insensible aux plai-

sirs qu'à la vue de ses pompeux monumens; il ne connut qu'un seul attrait, le Jardin des Plantes et l'entretien de quelques savans. Il était entré, à quinze ans, comme officier dans le régiment de Bretagne où le goût des arts était encouragé par le colonel, le comte de Crillon, dont le nom, comme celui de Bayard, rappelle un des héros de la France.

La guerre de la liberté l'appela aux frontières de l'Allemagne (1792). Les armées étaient en présence, sans combattre encore. Desaix revenait un jour d'une de ces promenades solitaires, qu'il faisait loin des murs de Landau: tout-à-coup il voit la campagne se couvrir de tourbillons de poussière; c'était un combat entre une reconnaissance française et cinq escadrons autrichiens. Sans armes, il se jette au milieu de la mêlée. Il est renversé et fait prisonnier; il se dégage, et rentre dans Landau avec la reconnaissance et un prisonnier qu'il a fait lui-même.

Cependant un nouvel instinct belliqueux semblait avoir remplacé l'art de la guerre. Nos bataillons avaient moins de discipline, mais plus d'ardeur pour la mêlée: il y avait moins de grandes batailles gagnées, mais plus d'exploits dans les soldats. La lecture de l'his-

toire avait appris à Desaix que les guerres ont le caractère des opinions qui les produisent. Dans les vieilles monarchies, la guerre réduite en art est timide comme la politique; chez les peuples qu'une révolution réveille, la guerre semble aussi s'affranchir de ses liens, et reprend cette fierté sauvage qu'on trouve dans les premiers Romains ou dans les compagnons de Guillaume Tell. Desaix vit qu'avec des soldats aussi animés, un général devait être long-tems soldat lui-même pour avoir le droit de les conduire et de les discipliner. A Lauterbourg, où l'ennemi fit plier nos avant-gardes, une balle lui perça la joue; il s'éloigna de ceux de ses soldats qui lui faisaient violence pour l'emporter du champ de bataille, et ne voulut se faire panser qu'après avoir rallié ses bataillons. A Weissemberg, il surprend les Autrichiens, gravit les montagnes, enlève les redoutes, inquiète sa retraite, lui prend des drapeaux et des canons (1793).

Lorsqu'il ne chargeait pas à la tête de ses colonnes, il se retirait dans sa tente pour méditer au milieu de ses livres. Ceux qui cherchaient l'éclat dans les troubles politiques crurent voir leur censure dans cette vie sage et

silencieuse. Desaix avait laissé couler ses pleurs en apprenant le supplice du général Custine; il demandait sa mère aux oppresseurs qui lui faisaient expier dans les prisons le crime de sa noble origine; c'en fut assez pour deux complices de Robespierre. Lebas et Saint-Just l'exilèrent de l'armée. A peine la nouvelle en fut-elle répandue, que ses soldats s'assemblèrent en tumulte. Ils s'écrièrent que s'il désobéit, il est en sûreté dans leur camp; que s'il s'éloigne, ils le fusillent lui et les deux représentans du peuple. Ce fut ainsi que l'amour de ses soldats conserva à la république ce général. Les commissaires de la Convention avaient bien osé être injustes; ils n'osèrent pas être imprudens.

Desaix placé à l'avant-garde de l'armée, remporta une victoire à Scifferstad qui eût forcé les Autrichiens à abandonner le Palatinat, si ses conseils avaient été suivis. De là il passa au blocus de Mayence. Dans un combat où ses troupes s'étaient repliées, il se jeta au-devant d'elles. Quelques officiers lui demandèrent s'il n'avait pas ordonné la retraite. » Oui, s'écrie Desaix, mais c'est celle de » l'ennemi ». A ces mots, les soldats, comme dans une manœuvre d'exercice, se retournent

et enfoncent les bataillons autrichiens. Il eut devant lui, pendant tout l'hiver, les troupes légères de la Prusse, les plus renommées de l'Europe. Le comble de l'art, dans un général, était alors de trouver tout ce qui était nécessaire à la subsistance de son armée. Les stratagèmes et les combats de Desaix entretinrent l'abondance dans toute sa division. Les soldats bénissaient sa prévoyance, et les Prussiens étaient surpris de voir dans un général de vingt-cinq ans des manœuvres supérieures à celles qu'avait conçues le grand Frédéric. Pour rendre ses soldats patiens, il se privait lui-même de tout ce dont ils manquaient. Du pain de munition, la soupe des soldats, de l'eau, c'était sa nourriture. Des commissaires des guerres lui envoyèrent un jour du pain plus délicat et des vins; il les reçut et les fit distribuer aux hôpitaux.

Placé par Moreau à la tête de l'aile gauche de l'armée de Rhin-et-Moselle, il envahit avec ce grand capitaine, le Brisgaw, la Souabe, la Bavière, et s'avança jusque dans le Haut-Palatinat (1795). Un prisonnier autrichien qui avait vu Desaix présent à toutes les batailles, à la prise des forts et des retranchemens, à toutes les surprises, disait: « Votre

Desaix n'a donc jamais dormi? » Si cela continue, disait un grenadier français, je me brûlerai la cervelle ; cet homme est toujours devant moi.

Desaix, à la retraite de Moreau, traversa un pays immense, contint l'ennemi et l'empêcha de se glisser entre le territoire de la République et ses armées; c'était vaincre en cédant. Moreau et Desaix arrivèrent sur le Rhin sans avoir perdu un seul homme. Leur retraite fut à-la-fois le comble de l'art, du courage et du génie. Ce n'était pas assez pour le général Desaix: il veut empêcher l'armée de l'Empereur d'Allemagne de passer les monts; il se jette dans Kell. Ce fort, que peu de mois avant il avait pris en quelques heures, devint un boulevard contre lequel quarante bataillons autrichiens renouvelèrent, pendant six mois, des assauts impuissans. Desaix le rendit enfin; mais lorsque ses ruines eurent coûté quinze mille hommes au prince Charles, lorsque Strasbourg fut devenu inexpugnable, et que cette longue résistance eut secondé les victoires que le général Bonaparte remportait en Italie sur le feld-maréchal Alvinzi. Pendant ce siége, on admirait la confiance des soldats en Desaix. Quand c'était lui qui com-

mandait une sortie, ils étaient persuadés qu'ils reviendraient sans blessures ; ils ne disaient point adieu à ceux qui restaient dans la place, mais, à ce soir.

L'armée de Moreau passa le Rhin en présence de quatre-vingt mille ennemis, qui défendaient leur rive avec cent pièces de canon. Nos bataillons apportèrent, à la course, les rames, les cables et les bateaux : deux ponts furent jetés sur ce fleuve, au milieu des bombes, pendant que nos chevaux, se précipitant à la nage, entraînaient des groupes de soldats suspendus à leurs crins. On parvient sur la rive ennemie : Desaix, le sabre à la main, renverse l'infanterie et désarme les premiers rangs. Un colonel autrichien qui défie Desaix, s'avance pour le saisir ; un soldat l'ajuste et l'atteint d'une balle à la cuisse. Vingt baïonnettes françaises sont levées sur le soldat qui vient de le blesser ; Desaix ranime ses forces, accourt, et le déclare son prisonnier pour lui sauver la vie.

Pendant les préliminaires du traité de Léoben, Desaix impatient de voir et de connaître Bonaparte, alla en Italie. C'était le voyage d'un guerrier qui voulait approfondir les secrets de son art. Bonaparte répondit à cet

hommage par cet ordre du jour digne de lui et de Desaix. « Le général en chef avertit l'armée d'Italie que le général Desaix est arrivé de l'armée du Rhin, et qu'il va reconnaître les positions où les Français se sont immortalisés.

Combat en Egypte. — Bataille de Sédiman. — Il est tué à la bataille de Marengo. — Caractère de ce général.

Desaix partit avec Bonaparte pour l'expédition d'Egypte; il contribua à la prise de Malte. Arrivé au port d'Alexandrie, sa colonne, qui formait une partie de l'avant-garde, se porta sur la route du Caire. Il dissipa huit cents Mamelucks qui voulaient lui disputer le passage. Il défit leur armée au combat de Chébréïsse; à celui d'Embabé, il attend de pied ferme l'ennemi. Les Mamelucks ne purent entamer son corps d'armée, tout hérissé de baïonnettes. Il vint établir son camp sur la route de la Haute-Egypte, près de la rive droite du Nil.

Mourad-Bey, suivi de trois mille Mamelucks et de dix mille Arabes, couvrait un terrain d'une lieue d'étendue. Les Français franchissaient à peine une vallée qui séparait les deux armées, que les Mamelucks les chargent avec fureur; leurs sabres brisent les canons de

nos fusils; ils précipitent leurs chevaux contre nos baïonnettes; ces animaux reculent. Leurs maîtres les poussent tournés en arrière pour ouvrir nos rangs. Leurs tentatives impuissantes excitent en eux une espèce de délire; les uns lancent contre les Français les armes qui n'ont pu les atteindre, les autres se traînent sous les baïonnettes pour couper de leurs sabres les jambes de nos soldats. On peut juger à quel excès la rage des combattans était montée, par ce seul trait de barbarie : un soldat français, dont les jambes étaient coupées, s'était traîné sur ses deux mains vers un Mameluck expirant; il l'égorgeait. Un officier lui dit : « Comment en l'état où tu es, peux-tu commettre une pareille horreur? Vous en parlez bien à votre aise, vous, lui répond le soldat; mais moi qui n'ai plus qu'un moment à vivre, il faut bien que je jouisse un peu ». Les ennemis se replient et démasquent une batterie qui emporte des rangs entiers; il y eut un moment de consternation. Desaix parut immobile de douleur. S'il ordonne la retraite, il rend le courage aux Mamelucks; s'il marche, il livre les blessés à une mort assurée. La nécessité l'emporta sur les cris de ces malheureux; il fondit avec impétuosité. Tandis que

notre artillerie légère démonte, en courant, les canons des Mamelucks, nos grenadiers emportent la batterie. La cavalerie des Mamelucks s'étonne, s'ébranle et disparaît. Mourad-Bey se retire dans le Faïoum; Desaix parcourut cette province et la soumit.

Mourad, avec une armée plus nombreuse, sortit de sa retraite. C'était un homme d'un esprit supérieur à sa nation, rusé, plein d'audace; vaincu, il savait trouver des alliés. Son dessein était d'attirer nos troupes dans le désert, où elles auraient péri lentement par la soif et les fatigues. Desaix marche à lui et l'enfonce dans un premier combat, entre un canal et les murs de Samanhout. Il le poursuit la baïonnette dans les reins, et le rejette dans l'affreux pays de Bribe, au-dessus des Cataractes. Mourad revient plus furieux. Desaix le harcèle nuit et jour, et force ce barbare à se cacher dans les déserts.

Il gouverna avec sagesse la Haute-Egypte qu'il avait conquise (1798); il gagna le cœur des habitans par sa douceur. Les Egyptiens, les Arabes et les Mamelucks, lui donnèrent le titre de *Sultan juste*. Pendant la paix, il protégea les savans et les artistes : il fit fouiller les ruines de Thèbes et les débris du temple de

Tyntira; il trouva, à Antinoé, la statue pédestre d'Antinoüs. Il visita tous les lieux où les Pharaon et les Sésostris ont laissé ces monumens qui attestent la splendeur de leurs règnes. Un jour, qu'il les parcourait, suivi de son armée, une vaste enceinte, où étaient couchés dans la poussière des colonnes et des temples détruits, vint frapper ses regards; le nom de Thèbes aux cent portes retentit, et les soldats avec respect inclinent leurs armes vers cette ville qui fut le séjour des rois et la capitale d'un grand empire.

Il quitta l'Egypte sur la foi d'un traité avec la Porte-Ottomane et les Anglais. Il arrive à peine à Livourne, qu'un amiral de la Grande-Bretagne ordonne qu'on le jette dans la prison du Lazaret; il lui fait proposer vingt sous par jour pour sa table, et il ajoute, avec une cruelle ironie, que l'égalité proclamée en France veut qu'il ne soit pas mieux traité que ses soldats. « Je ne vous demande rien, lui répondit le prisonnier indigné, que de me délivrer de votre présence. J'ai traité avec les Mamelucks, les Turcs, les Arabes du grand Désert, les Ethiopiens, les Tartares, les noirs de Darfour : tous respectaient la parole qu'ils avaient donnée, et ils n'insultaient pas aux hommes dans

le malheur ». Il revit enfin les rivages de la France. Il apprend bientôt que Bonaparte combat en Italie. « Ordonnez-moi de vous rejoindre, lui écrit-il; général ou soldat, que m'importe, pourvu que je combatte à côté de vous ». Bonaparte lui donna le commandement de deux divisions qui formaient le corps de réserve de son armée (1800).

La bataille de Marengo était livrée. L'ennemi avait tourné nos ailes et enfoncé notre cavalerie, lorsque les deux divisions de Desaix arrivent à la course d'une distance de dix lieues. Elles se forment en colonnes serrées sous le feu meurtrier de l'artillerie autrichienne; dont chaque volée emporte des rangs entiers. Bonaparte parcourait les bataillons et les animait du feu de son courage. On dit que Desaix éprouva un pressentiment funeste au commencement de cette bataille. Il marche au pas de charge à la tête de ses soldats. Il franchit les fossés, écrase et foule tout ce qui s'oppose à son passage. Il avait coupé l'aile gauche de l'armée ennemie, lorsqu'il fut blessé à mort. Il laissa tomber ces mots d'une voix défaillante : « Allez dire au premier Consul que je meurs avec le regret de n'avoir pas assez fait pour vivre dans la postérité ». On vint annon-

cer à Bonaparte celte funeste nouvelle. « Ah! s'écria-t-il, pourquoi ne m'est-il pas permis de pleurer ». (1)

La taille de Desaix était grande et bien prise. Ses traits étaient beaux et réguliers : ses grands yeux noirs respiraient la mélancolie, et il y avait je ne sais quoi de touchant dans la pâleur de son visage. Son regard, où se peignait le calme de son âme, s'enflammait à un souvenir, à la vue d'un chef-d'œuvre et des beautés de la nature. Il n'aima qu'une fois. Il porta trop loin l'excès du courage. Son désintéressement était encore au-dessus de sa valeur. Après avoir traversé en conquérant les plus riches pays de l'Allemagne, il se trouva, sans argent, dans une auberge, à Neuf-Brisac ; il pria un de ses amis de payer son souper, et de lui prêter dix louis pour revenir en France. En signant plusieurs trai-

(1) On lit dans plusieurs historiens anglais, que Bonaparte fit tuer Desaix par derrière, à Marengo, et que l'assassin fut Savary, depuis duc de Rovigo. On demande à ces écrivains si un général en chef choisit jamais, pour se défaire d'un lieutenant aussi nécessaire, le moment où la victoire est encore incertaine. C'est pourtant ce qu'ils ont tâché de persuader, et on les a crus.... tant que Bonaparte a régné.

tés avec les princes de l'Empire, il refusa les présens que l'usage semblait lui prescrire de recevoir. Ce qui est permis aux autres, disait Desaix, ne l'est pas à un général ». Sa pauvreté lui attirait les louanges naïves du soldat. La caisse d'un prince de l'Empire tomba au pouvoir des Français. Desaix, l'envoyant au payeur de l'armée, animait du geste et de la voix les soldats qui l'élevaient avec effort sur la voiture. « Eh! notre général, lui dirent-ils, c'est parce qu'elle sort de vos mains qu'elle est si lourde ». Un jour, des paysans tremblans à l'approche de nos soldats abandonnaient leurs chaumières; ils reconnurent Desaix. « Ah! s'écrient-ils, c'est lui! Il veillera sur notre hameau ». — « Je battrai les ennemis, disait-il, tant que je serai aimé de mes soldats »; et il en était adoré. J'ai parlé de sa tendresse pour sa mère. Ce sentiment fut le principe de ses autres vertus. Un soldat, en sa présence, maltraitait un vieillard. Il courut à lui : « Que fais-tu, malheureux? tu n'as donc pas de père »!

L'armée du Rhin lui fit élever un tombeau dans la presqu'île de ce fleuve, en face de Kell, qu'il a si glorieusement défendu : L'Empereur lui consacra plusieurs monumens au sein de

la capitale, pendant qu'elle jouissait de son opulence et de la paix acquises par tant de victoires; M. Garat l'a célébré dans un éloge funèbre qui ne sera pas moins durable que ces monumens. L'illustre Appiani, de Milan, a fixé sur la toile les traits de ce guerrier. C'est un chef-d'œuvre, où on croit le voir respirer. Deux petits Egyptiens, que Desaix avait amenés en France, se mirent à pleurer en voyant ce tableau. Le plus jeune dit en son langage : « Il est chez le *Sultan juste* ». C'est bien la voix de la nature qui honore le talent du peintre et les vertus du général.

LATOUR-D'AUVERGNE,

PREMIER GRENADIER

DES ARMÉES DE LA RÉPUBLIQUE.

THÉOPHILE-MALO CORRET-LATOUR-D'AUVERGNE, naquit, en 1743, à Carhaix en Bretagne. Après avoir été quelque tems mousquetaire, il entra, comme sous-lieutenant, dans le régiment d'Angoumois, où il fut nommé capitaine des grenadiers. Pendant la guerre de l'indépendance d'Amérique, il servit en qualité de volontaire, sous le duc de Crillon qui commandait l'armée espagnole, au siége de Mahon; il coula une frégate anglaise sous le feu de la mousqueterie et du canon de la place, et brûla les bâtimens munitionnaires de l'ennemi. Après une action très-vive, il retourna jusque sous la batterie anglaise pour chercher un officier blessé, resté sans secours sur la crête du glacis; il l'enleva et le porta sur ses épaules jusqu'au camp espagnol. Le roi d'Espagne charmé de sa bravoure lui envoya

son Ordre avec une pension de cent pistoles. Latour-d'Auvergne, déjà singulier, refusa la pension et garda la croix comme un emblême du mérite.

Un tel caractère devait se laisser séduire par les principes d'une révolution qui annonçait d'heureuses réformes. Aussi se montra-t-il passionné pour ces lois nouvelles, qui semblaient devoir fonder une liberté tranquille chez les Français, comme dans les Etats-Unis gouvernés par le sage Washington. La guerre qu'il avait toujours regardée comme un fléau de l'humanité, lui parut juste, en 1792; il prit les armes, parce que les Représentans de la nation publiaient que le seul plan était de défendre notre indépendance, sans ambitionner de conquêtes (1). Il fit la campagne de Savoie, en 1792, à la tête des grenadiers du régiment d'Angoumois : à l'armée des Pyrénées-Occidentales, il commanda toutes les compagnies

(1) Le déshonneur, parmi les Grecs, était attaché à la perte du bouclier, et non à celle de l'épée et des autres armes offensives. Pourquoi cette différence? pour donner une grande leçon. « Pour leur apprendre, dit Plutarque, qu'ils doivent moins songer à verser le sang de l'ennemi, qu'à l'empêcher de répandre le leur; et qu'ainsi la guerre doit être plutôt un état de défense que d'attaque. »

de grenadiers qui formaient l'avant-garde de l'armée ; et cette colonne, surnommée l'infernale, avait presque toujours remporté la victoire, lorsque le corps d'armée arrivait sur le champ de bataille.

Je choisirai entre ses actions d'une valeur extraordinaire, laissant cette foule de petits combats dont l'importance diminue près de ces grandes batailles qui décidèrent si souvent du destin de la République. Tout décrire dans une histoire, c'est affaisser l'esprit des lecteurs qui ne veulent connaître que les faits principaux ; c'est ressembler à ce sculpteur qui plaça une belle statue au milieu d'un groupe de figures inutiles qui en cachaient les formes et les contours.

Les Espagnols bordaient, dans les Pyrénées, cette ligne qui sépare la France de l'Espagne (1793) ; Latour-d'Auvergne, descendant par le col glacé du Portillon, les chassa de la vallée d'Arau par l'impétuosité de son courage et la rapidité de ses mouvemens. Retranchés dans un château crénelé, ils défendirent l'approche de la montagne de Louis XIV; Latour-d'Auvergne s'avança sous le feu des batteries. Il ordonne à ses grenadiers de pointer le canon de leurs fusils dans les crénaux,

et frappant lui-même à la porte à coups de hache, il somme l'ennemi de se rendre. Ce trait d'audace le rendit maître de la forteresse. Il arrive sur un esquif devant Saint-Sébastien, situé sur un rocher au milieu de la mer; il feint que les Français ont amené toute leur artillerie, il s'écrie qu'il va réduire en cendres cette forteresse. Le commandant intimidé par ce ton d'assurance, lui remit les clefs de la citadelle.

Latour-d'Auvergne réunit ses grenadiers à la colonne du centre, par la vallée de Bastan, gravit les montagnes, emporta les redoutes et fit neuf mille prisonniers. Infatigable dans ses courses, au milieu des bois et des défilés, il prit aux meilleurs tireurs espagnols, les belles fonderies d'Eguy et d'Obcyreties, estimées trente-deux millions (*a*).

Après la paix avec l'Espagne, les Anglais le prirent sur un vaisseau qui le ramenait en Bretagne : ils voulurent le forcer à quitter la cocarde nationale. Latour-d'Auvergne enfila sa cocarde jusqu'à la garde de son épée, et menaça de la pointe l'Anglais qui ferait le moindre signe de vouloir l'arracher.

De retour en France, il choisit une retraite à Passy. Il consacrait son loisir à des recher-

ches savantes pour perfectionner son livre des *Origines gauloises*, lorsqu'il apprit que M. Lebriguant, savant célèbre, son ancien ami, venait d'être séparé, par la conscription militaire, d'un fils unique, l'appui de ses vieux jours. Il se présente au Directoire, qui lui permet de remplacer le jeune soldat. Il se rend à l'armée du Rhin comme simple volontaire, et renvoie le fils à son père.

Bonaparte, premier Consul de la République, lui donna un sabre d'honneur et le nomma premier grenadier des armées. Latour-d'Auvergne ne voulut point se parer de cette épée avant de l'avoir éprouvée contre les ennemis. « Il n'est aucun des grenadiers que je commande, écrivait-il à un de ses amis, qui ne l'ait méritée. Allons, il faudra la montrer de près à l'ennemi ». Il fut tué d'un coup de lance au combat de Neubourg, en chargeant à la tête des grenadiers. Le général Moreau et tous les soldats le pleurèrent. Son corps, enveloppé de feuilles de chêne et de laurier, fut déposé au lieu où il avait reçu la mort. Un grenadier dit en le retournant : « Il faut le placer dans sa tombe, comme il était vivant, faisant toujours face à l'ennemi (*b*) ».

Latour-d'Auvergne semblait s'être formé

sur les anciens Celtes, dont il a si bien décrit le caractère dans son livre des *Origines gauloises.* « Les Celtes, dit César, dédaignent de vivre quand il faut sauver la patrie ». Latour-d'Auvergne avait leur désintéressement. Il rapporte dans son livre, que la simplicité des mœurs chez ce peuple ne lui faisait désirer d'autre métal que celui qui, dans la guerre, est un instrument de gloire, et dans la paix un instrument d'agriculture (*c*). Il avait servi quarante ans ; le Directoire eut l'injustice de le réduire à une pension de retraite de 800 liv., *avec la faculté d'en jouir partout où bon lui semblerait.* Latour-d'Auvergne partit comme simple volontaire pour toucher sa pension aux avant-gardes de l'armée.

Nul homme n'a été plus frugal; il ne se nourrissait que de laitage. Dans sa baraque, ou aux avant-postes, on trouvait toujours des livres à côté de son épée. L'origine des langues fut l'étude de toute sa vie. Au milieu des grenadiers basques, il aimait à apprendre cette langue singulière qui n'a aucune ressemblance avec celles de tous les autres peuples du monde. Son livre des *Origines gauloises* méritait de lui ouvrir l'entrée de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres. La mort l'a

empêché d'achever un dictionnaire où il comparait quarante-cinq langues.

Je citerai quelques actions singulières de ce général des grenadiers : Dans le tems que la famine désolait nos villes comme nos armées, quelques partis espagnols séparés de lui par une rivière voulurent le braver en étalant une grande abondance aux yeux du camp français. Il n'avait point de bateaux pour aborder l'autre rive : « Qui veut dîner me suive, dit Latour-d'Auvergne ; il se jette à la nage avec ses grenadiers. Ils s'emparent de tous les vins d'Espagne, de tous les mets, et les dévorent gaiement au yeux des Espagnols.

Un représentant du peuple lui vantait son crédit, et lui offrit sa protection. — « Vous êtes donc bien puissant, lui dit Latour-d'Auvergne qui était dans la plus grande pauvreté ? — Sans doute. — Eh bien, demandez pour moi. — Un régiment ? — Une paire de souliers. » On lui montra un journal où on le faisait sortir du grand Turenne. Il publia qu'il n'était sorti que d'une branche bâtarde de la maison de Bouillon (*d*). On lui répondit, que ce n'en était que mieux *certifier* son origine.

Dînant chez le duc de Bouillon, il fut le seul qui appelât ce prince *citoyen*. Ce parent

n'oublia point que Latour-d'Auvergne lui avait fait rendre les biens qu'on lui avait ravis pendant le règne de la terreur ; il lui offrit la belle terre de Beaumont-sur-Eure, qui rapportait dix mille livres de rente. Latour-d'Auvergne, vivement pressé, répondit brusquement au prince : *Je vous remercie*, *citoyen*.

Il semblait avoir hérité des vertus et des talens du maréchal de Turenne. Il eut la même simplicité de mœurs, avec un caractère qui ne se démentit jamais. La ressemblance de leurs traits était frappante. Il ne lui manqua que le commandement d'une grande armée pour obtenir dans la guerre autant de gloire que son illustre aïeul.

NOTES

SUR LATOUR-D'AUVERGNE.

(*a*) Pendant qu'il se dévouait ainsi, on voulut le destituer comme noble ; ses grenadiers s'opposèrent à cette injustice. On doit savoir plus de gré à un noble qui a été animé, en 1789, de l'amour de la liberté, qu'à un roturier qui se croit le noble d'aujourd'hui.

Dans le tems que la tyrannie allait chercher ses victimes jusque dans nos armées, un proconsul le fit sommer de venir lui rendre ses hommages. « Dis à ton maître, répondit Latour-d'Auvergne à l'envoyé de cet homme, que je suis à mon poste, que je ne fais la cour à personne, que je ne connais d'autre devoir que celui de combattre et de vaincre l'ennemi : dis-lui, s'il est tout puissant comme tu l'annonces, de mettre l'Espagnol en fuite ; je l'entends qui s'avance, je vais faire battre la charge ».

Pendant que toutes les factions se disputaient la France comme une proie, il disait aux officiers et aux soldats : « Pour nous, nous savons que l'ennemi est là ; voilà tout ce qu'il faut savoir ».

(*b*) Son chapeau et son manteau qu'il tenait toujours sous son bras gauche en combattant, ont été vingt fois criblés de balles, et jamais il n'avait été blessé. « Notre capitaine, disaient les grenadiers, a le don de charmer les balles ».

(*c*) A son retour des prisons d'Angleterre (en l'an 3), on le paya en assignats ; il était très-pauvre. Il racontait en riant sa misère à un des chefs du gouvernement, qui le renvoya au ministre de la guerre. On lui offrit quatre cents écus. Il prit cinq louis, et dit en se retirant « Si j'ai des besoins, je reviendrai ».

(*d*) Il y a un siècle qu'un prince de Bouillon eut un enfant d'une demoiselle Corret. L'avant-dernier duc de cette maison autorisa M. Corret, père du premier grenadier de nos armées, à prendre le nom de Latour-d'Auvergne. « Ce nom rappelle Turenne, dit M. Mangourit; mais si on faisait le parallèle de ces deux héros, je ne sais si on ne donnerait pas la préférence à Latour-d'Auvergne. Turenne fut battu à Mariendal, à Rhétel, à Cambrai ; Latour-d'Auvergne ne le fut nulle part. Turenne changea de parti ; Latour-d'Auvergne fut fidèle à la République. Entraîné par la duchesse de Longueville opposée à la cour, Turenne voulut séduire les troupes qu'il commandait en Alsace, de général du roi de France, il devint lieutenant du général espagnol, Estevan de Gamarre ; Latour-d'Auvergne, lorsque tous les officiers quittaient leurs corps, resta ferme sous son drapeau, et ne brigua d'autre place que les avant-postes de l'armée. Turenne sauva la reine-mère et son ministre par le combat de Blénau ; Latour-d'Auvergne sauva la République dans vingt combats. Turenne fut tué d'un boulet de canon ; Latour-d'Auvergne reçut la mort d'un coup de pique. Montécuculi, général de l'empereur d'Allemagne, apprenant la mort de Turenne, demanda sa retraite ; il

n'avait plus de rival digne de ses talens.... Restez à vos rangs, grenadiers autrichiens, Latour-d'Auvergne existe toujours dans la 46.e compagnie; son bras n'est plus, mais son cœur bat dans le sein de tous nos grenadiers ».

JARDON,

GÉNÉRAL DE BRIGADE.

H. JARDON, fils d'un pâtissier, né à Verviers, se jetta dans la révolution qui éclata à Liége, en 1792; il vint en France, et fut fait capitaine dans un bataillon de Paris. Il se fit remarquer à l'armée du Nord, sous Pichegru, par une bravoure qui passa en proverbe parmi les troupes. Il chargeait une armée de vingt mille hommes à la tête de deux compagnies de grenadiers, comme s'il avait eu des forces égales. Quand il invitait les officiers de sa brigade à dîner, il ajoutait toujours, après le repas : « Allons, Messieurs, allons charger l'ennemi. »

Cette intrépidité semblait tenir à la prévention des Liégeois, ses compatriotes, pour les enfans *nés-coiffés*. Il disait avec un grand air de conviction, que ni les balles ni les boulets ne pouvaient rien sur sa personne. L'événement dut l'affermir dans cette espèce de fatalisme. Il n'y eut pas de combats dans l'armée

du Nord où les chevaux, les aides-de-camp de Jardon ne fussent blessés tués ou à côté de lui. Il ne reçut jamais que des balles mortes dans ses habits. C'était un spectacle singulier de voir ses chevaux les oreilles percées, la chair du poitrail et de la croupe emportée, et le maître toujours invulnérable. Au combat d'outre-Meuse, où il détruisit une légion entière d'émigrés, il eut deux chevaux tués sous lui; son neveu reçut à ses côtés cinq blessures mortelles; ses aides-de-camp restèrent sur la place; une balle allait lui percer la poitrine, elle fut détournée par la lame de son sabre qu'elle brisa; une seconde cassa le pommeau dans sa main sans le blesser. Il n'allait jamais à la découverte, qu'une décharge de mousqueterie ne renversât une partie des siens; la mort semblait s'arrêter à ses vêtemens comme à une égide. Dans une affaire, avec soixante-cinq hommes, il mit en déroute neuf cents Autrichiens. A Moëscroen, il se jeta au milieu des ennemis, se battant comme un furieux; les Français le prirent pour un soldat autrichien et voulaient le faire prisonnier: il eut beaucoup de peine à se faire reconnaître, parce qu'il avait une casquette comme les soldats de l'Empereur d'Allemagne. « La vie

de Jardon, dit M. David dans ses mémoires sur la conquête de la Hollande, offrirait des traits peut-être plus merveilleux que celle du plus fameux flibustier. « Il ne possédait ni ces talens militaires, ni ces connaissances qu'un général n'a point sans de bonnes études. Il ne fut que soldat comme Guibon et Alary. Si la reconnaissance eût été une vertu politique, le gouvernement, alors, fondé sur la victoire, en devait beaucoup à cet officier. Cependant Bonaparte le négligea. Il lui permit enfin d'aller se faire tuer pour lui en Portugal dans une guerro plus cruelle que glorieuse, l'objet étant l'ambition et non la liberté.

WOLFE TONE,

IRLANDAIS.

THÉOBALD WOLFE TONE naquit à Dublin, le 20 juin 1763. Les malheurs de son pays lui firent quitter le barreau pour la politique. Il voyait l'Irlande, peuplée, fertile, dans sa situation heureuse pour le commerce des Indes et de l'Amérique, ne servir que de grenier et de magasin aux avares marchands de Londres qui épuisaient ses richesses, en augmentant son oppression. Tone reconnut la cause de ce sort déplorable dans la division des sectes religieuses, le pouvoir des protestans et les lois contre les catholiques. Il n'entra point en de vaines disputes sur la forme la plus favorable à l'administration de l'Irlande; il voulut établir tout d'un coup un gouvernement national et indépendant, et rendre à son pays, comme il le disait lui-même, la place qu'il mérite en Europe; mais il fallait réunir tous les partis. Ceux

qui savent combien sont enracinées les haines religieuses entre deux sectes, sur-tout quand ces sectes se sont aigries par des injures et des maux mutuels, sentiront quelles difficultés il dut rencontrer dans cette entreprise.

Il publia d'abord divers ouvrages en faveur de la tolérance religieuse et de l'indépendance de la législation irlandaise. Ces coups d'essai, quoique très-courts, se firent tellement distinguer par les pensées et le style, que l'auteur fut invité à se nommer; on l'adopta dans les sociétés patriotiques de Belfast et de Dublin. Bien qu'il fût protestant, on le fit secrétaire du comité central des catholiques. C'est en cette qualité qu'il écrivit leur pétition au roi. Il accompagna la députation qu'ils envoyèrent en 1793 pour demander l'abolition des lois pénales. A son retour, la convention générale des catholiques d'Irlande lui adressa *un vote de remerciemens* unanimes pour ses services. Ce fut alors qu'il accomplit l'union de ces catholiques avec tout ce qu'il y avait d'esprits libres parmi les protestans. Cette société, abolissant toute ancienne dénomination de parti, prit le nom d'*Irlandais-Unis*.

Les ministres anglais sentirent le coup que cette mesure portait à leur despotisme. Ils se déchaînèrent avec fureur contre toute innovation dans un pays qui, jusqu'à ce jour, avait sacrifié à l'Angleterre ses plus chers intérêts. Ils répondirent aux raisonnemens par la persécution, et aux lumières qui se répandaient par des injures. Wolfe Tone avait long-tems voulu éviter une révolution; il pensait qu'en éclairant le peuple, on amènerait sans violence un changement dans l'état de l'Irlande; mais enfin il sentit qu'il fallait chercher au-dehors un puissant secours, à l'exemple de l'Amérique. L'occasion vint s'offrir d'elle-même; la France fit des offres secrètes d'hommes, d'armes et d'argent aux Irlandais, s'ils voulaient se déclarer contre l'Angleterre. Wolfe Tone fut chargé d'y répondre. Mais l'émissaire fançais, nommé Jackson, se trahit par son imprudence, et tomba dans les mains du gouvernement; il s'empoisonna dans la prison pour ne pas dénoncer les chefs de la conjuration.

Wolfe Tone fut obligé de quitter l'Irlande. Il s'embarqua pour les Etats-Unis (1795). Il s'était chargé d'y remettre à M. Adet, envoyé

de France, la réponse des Irlandais-unis au gouvernement français. Wolfe Tone, ne voulant que couler en paix le reste de sa vie, avait acheté, entre Philadelphie et New-Yorck, une terre dans une situation riante. Il l'embellissait de jour en jour, résolu d'y fixer sa famille, quand il reçut des lettres pressantes des chefs de l'*union irlandaise*. Elles lui apprenaient que la persécution et l'ardeur de s'en venger étaient à leur comble, que les troupes du roi se portaient à des violences inouies. On le suppliait de ne pas attendre de nouvelles réponses de France, mais d'y aller en personne presser les secours qui avaient été promis. Il quitta sur-le-champ sa retraite, et s'embarqua sous le nom de James Smith pour échapper aux croiseurs anglais. Il porta depuis le même nom, dans l'armée française, pour épargner en Irlande des persécutions à sa famille. En arrivant, il eut une entrevue avec le général Hoche et le Directoire. On lui promit une armée, et tous les secours de la marine. Pendant les préparatifs, qui consumèrent plusieurs mois, Wolfe Tone entra dans l'armée française, avec le grade de chef de brigade.

L'armée, sous les ordres du général Hoche,

avait quinze mille hommes de troupes choisies, vingt pièces de canon, neuf mortiers et obusiers, et des armes pour quarante mille Irlandais. La flotte consistait en dix-sept vaisseaux de ligne, treize frégates, huit flûtes ou corvettes, et six bâtimens de transport. Le secret avait été si bien gardé, que la flotte, dans la traversée, ne vit pas un seul vaisseau anglais, trouva l'Irlande entièrement dégarnie; et lorsque les Anglais voulurent se défendre, ils le firent avec tant de précipitation et de désordre, que les boulets qu'il envoyèrent de Dublin à Cock furent d'un calibre trop gros pour les pièces. Mais la fortune semblait, d'une autre part, se déclarer contre l'indépendance de ce malheureux pays. Hoche qui, avec son état-major, aurait dû être sur le vaisseau amiral, montait une frégate; par un tems superbe, elle se sépara du reste de l'escadre qui, se dispersant deux fois dans des brouillards, perdit plusieurs vaisseaux. Le vent ayant éloigné les vaisseaux à la vue de la côte d'Irlande, on croisa pendant cinq jours. Ce tems fatalement perdu, fut le premier malheur.

Cependant le général Grouchy prit le commandement de l'armée, et résolut, à tout prix,

de hasarder la descente; il pénétra dans la baie de Bantry. Mais lorsque seize vaisseaux eurent doublé la pointe qui formait cette baie, dans la nuit il s'éleva un vent d'est, dont la violence rejeta le reste de l'escadre en pleine mer, et la dispersa. Les vaisseaux qui étaient entrés, obligés de s'affermir sur toutes leurs ancres, ne purent monter deux lieues plus haut à l'endroit du débarquement. Wolfe Tone, voyant les forces dispersées, et, dans l'absence du général en chef, proposa à Chérin, qui commandait l'état-major, de lui donner la légion des Francs, une compagnie d'artillerie légère, les officiers qui voudraient l'accompagner en volontaires, quatre pièces de canon, vingt mille fusils, et trois millions de cartouches. Il promit d'exécuter la descente sur les côtes de Connaught, et de se jeter dans l'intérieur du pays. Il ajouta que, s'il demandait à être à la tête de cette entreprise, c'était parce qu'il croyait qu'aucun général ne voudrait risquer sa réputation dans une attaque aussi désespérée; mais que, si un général le voulait, il servirait sous lui en volontaire. Cette proposition ranima l'ardeur des officiers.

Le général Grouchy résolut d'effectuer le

débarquement à la tête de six mille hommes qui restaient. « Jamais, dit Wolfe Tone, dans les mémoires qu'il a laissés, on ne vit plus de courage et de gaîté, dans le soldat français, que dans ce moment. Nous nous étions embarqués dans une entreprise tout-à-fait unique ; nous n'avions pas un louis, pas une tente, pas un cheval pour traîner nos quatre pièces de canon. Le général en chef marchait à pied. Nous laissâmes notre bagage derrière nous, n'ayant chacun qu'une arme et notre courage. Je n'ai jamais tant aimé le caractère français que ce jour-là. Je ne pouvais me persuader que les élégans des boulevards et les guerriers qui m'entouraient fussent nés sous le même hémisphère; c'est au camp et non à Paris qu'il faut voir ce peuple ». Mais les élémens semblaient combattre contre lui; le vent souffla avec tant de fureur qu'il n'y eut pas un instant pour débarquer.

Cependant les troupes anglaises arrivaient, et on avait à craindre que leur flotte ne vînt couper la retraite à celle des Français, en occupant l'entrée de la baie ; le même vent qui empêchait les derniers de la remonter était favorable à l'ennemi. Wolfe Tone, voyant que la descente était impossible de ce

côté, proposa de faire chasse pour sortir de la baie de Bantry, de se jeter dans l'embouchure du Shannon, et de pousser jusqu'à Lémerick, d'y passer le fleuve, et par des marches forcées de se jeter dans le nord, où était le foyer de l'insurrection irlandaise; mais, avant qu'on pût concerter ce plan avec le général Grouchy, le vent s'accrut; un ouragan força ce général à couper les cables de son vaisseau, et à prendre chasse. Le lendemain, le reste de la flotte s'éloigna, et fut dispersé. La tempête redoubla pendant la nuit. Le vaisseau amiral reçut un coup de mer qui remplit d'eau sa cabine et ses entreponts, à la hauteur de trois pieds. Réduite à sept vaisseaux, le reste de la flotte, sous les ordres du général Hardy, croisa un jour entier à l'embouchure du Shannon, pour recueillir quelques-uns des vaisseaux dispersés; n'en découvrant pas un seul, elle fit voile pour la France.

On n'essaiera pas de peindre combien Wolfe Tone souffrit dans cette expédition, d'un commencement heureux et d'une fin si déplorable. A son espoir trompé de la délivrance de sa patrie, se joignait la douleur qu'il éprouvait sur le sort de sa famille. En entrant dans l'armée française, il avait écrit

en Amérique à sa femme de venir le rejoindre avec ses enfans; il savait qu'ils étaient sur mer, pendant qu'il était le jouet de la fortune et des orages. « On ne peut concevoir, dit il, dans ses mémoires, une situation plus cruelle que la mienne; à la vue de ma terre natale, in certain si jamais je l'aborderais! A moins d'un miracle, je ne vois devant moi que la perte de la flotte, l'esclavage de mon pays, et la mort qui m'attend, et la pensée déchirante qui m ramène à ma petite famille exposée, dans cette saison, à toute la fureur des élémens! Matilda, âme de ma vie, Maria, fille adorée, William, mon nouveau-né, qu'êtes-vous devenus dans ces cruels orages? Trésors de mon âme, si la Providence m'accorde le suprême bonheur de vous enlacer encore une fois dans mes bras, quelle puissance humaine obtiendrait de moi de vous exposer à de pareils dangers? »

A son retour en France, Wolfe Tone fut envoyé secrétement près du gouvernement batave pour concerter une nouvelle expédition. Hoche n'était que plus animé par son premier revers à tenter encore la fortune des armes, et Wolfe Tone l'avait convaincu que c'était en Irlande que la puissance anglaise

était *la plus vulnérable*. Je citerai un trait qui fait le plus grand honneùr au général Hoche : les généraux hollandais montraient peu de bonne volonté à servir sous un officier français. Hoche céda le commandement au général hollandais Daendels. Pour sentir le mérite de cette action, on n'a qu'à se souvenir que Hoche avait attaché à l'expédition d'Irlande sa gloire et l'immortalité de son nom.

La nouvelle expédition commençait sous les plus heureux auspices; une insurrection éclatait sur la flotte anglaise à Portsmonth. L'armée française était composée de quinze vaisseaux de ligne, de dix frégates, et de quatorze mille hommes, avec des chevaux et de l'artillerie. L'expédition manqua encore par des vents contraires qui, soufflant pendant deux mois sans intervalle, ne lui permirent pas de quitter le Texel. Pendant ce tems, la révolte de la flotte anglaise s'apaisa; l'amiral Duncan, qui bloquait le Texel, reçut des renforts; les provisions que les Hollandais avaient embarquées se consumèrent, et les maladies ordinaires aux troupes entassées obligèrent de les débarquer.

Lorsque l'approche de l'équinoxe eut rendu toute tentative impossible sur l'Irlande, Wolfe

Tone proposa de profiter du premier coup de vent qui écarterait l'amiral anglais Duncan, et de débarquer les troupes à Harwich, ou plus près de Londres si on le pouvait. On savait, par des rapports fidèles, que la côte orientale de la Grande-Bretagne était dégarnie de troupes. En ne portant que du pain et des munitions pour six jours, avec les chevaux nécessaires à l'artillerie, il croyait qu'il était possible de s'emparer de la capitale avant que l'ennemi pût rassembler des forces pour s'y opposer. « C'est à Londres, disait-il, qu'on pourrait défier toutes les forces de l'Angleterre, car, si cent mille hommes étaient campés à Hydepark (1), on en obtiendrait ce qu'on voudrait en menaçant de mettre le feu aux quatre coins de la ville, et de se défendre ensuite jusqu'à la dernière extrémité. On y trouverait d'ailleurs un renfort considérable dans la populace, presque toute composée d'ouvriers irlandais et de gens audacieux et intrépides qui brûlent de se venger. » Les Anglais, disait-il, ont mérité ces calamités pour les horreurs qu'ils ont commises en Améri-

(1) Promenade superbe dans le quartier de la noblesse et de l'opulence.

que, aux Indes, en France, et par l'esclavage où ils retiennent mon pays. Je hais jusqu'au nom de l'Angleterre: je la haïssais avant mon exil, je la haïrai toujours. » Ce projet parut téméraire au gouvernement Batave ; il le rejeta.

On s'arrêta au plan de paraître abandonner l'expédition, de cantonner dans la Nord-Hollande les troupes débarquées, de ravitailler en secret la flotte, de sortir tout-à-coup, et de combattre les Angla isqui devaient avoir moins de vigilance, et, après cette attaque imprévue de faire voile vers l'Ecosse, d'enlever Edimbourg, d'avancer sur Glasgow, en menaçant l'Angleterre par des partis qui donneraient le change, enfin de prendre position derrière le canal qui communique du Clyde au Forth ; en appuyant la droite sur Dumbarton, et la gauche sur Falkirk. Pendant qu'on tiendrait ferme, les frégates, faisant le tour de la Grande-Bretagne, transporteraient sur la côte opposée l'artillerie et les munitions. Rassemblant alors les vaisseaux qui seraient dans le Clyde, on se jetterait sur l'Irlande, d'où les Anglais auraient sans doute retiré leurs forces pour défendre leur propre pays; mais ce plan échoua par la bataille navale où

l'amiral hollandais Dewinther fut vaincu et pris par l'amiral anglais Duncan, après une résistance désespérée (1796).

Le général Hoche expirait, lorsque Wolfe Tone revint à l'armée de Sambre-et-Meuse; il se rendit au Hâvre pendant le bombardement des Anglais, et y commanda les batteries d'observation. Lorsque le plus grand capitaine de nos armées soumettait l'Egypte, le Directoire, tombé dans le mépris qui suit la faiblesse, osa, pendant qne nous perdions l'Italie, tenter une nouvelle expédition contre l'Irlande. Il ne put donner que trois mille hommes, un vaisseau de ligne, et quelques frégates. Si ces forces eussent été employées quelques mois plus tôt, pendant que toute l'Irlande était insurgée, et que ses paysans livraient six batailles à l'élite des troupes anglaises, on eût peut-être réussi. Wolfe Tone voulut empêcher cette expédition, comme insuffisante et tardive; mais il déclara en même tems, que si on n'envoyait qu'une patrouille avec un caporal, il la suivrait. Il partit. Quand il arriva, tout était écrasé et réduit, le pays rempli de troupes auglaises; personne n'osa remuer. A peine la flotte française parut-elle dans la baie de Swilly, que quatre vaisseaux de ligne an-

glais, commandés par le chevalier Warens, l'y enfermèrent et l'attaquèrent aussitôt. Une corvette française en sortit heureusement pour porter au Directoire la nouvelle de l'action; les officiers à bord du vaisseau amiral supplièrent Wolfe Tone de s'échapper sur la corvette, en lui disant : « Nous serons rendus un jour à la France, comme prisonniers; mais vous, brave Irlandais, vous êtes perdu. » « Mes amis, leur répondit-il, dira-t-on que j'ai vu les Français combattre pour l'indépendance de mon pays, ne m'exposant qu'au danger d'en porter la nouvelle? » Après une résistance qui dura une journée entière, le vaisseau amiral fut obligé d'amener son pavillon.

Wolfe Tone fut conduit à Lateskenny avec les autres prisonniers; il y fut reconnu et dénoncé par un ancien camarade de collége, le chevalier Hill, gouverneur de Londondery. Le général Lavau, commandant de l'escorte, le fit charger de fers, comme traître à la patrie. Wolfe Tone, se dépouillant alors de son uniforme, s'écria : « Ces fers du moins ne flétriront pas les signes révérés de la nation que j'ai servie. » Quand on lui eut mis des chaînes aux pieds et aux mains, il ajouta : « Je

suis plus fier de porter ces fers pour la cause que j'ai embrassée, que si j'étais décoré d'une étoile ou d'une jarretière. »

On le traduisit, à Dublin, devant une commission militaire; il parla avec éloquence et fierté. Ses juges passèrent de l'admiration à l'attendrissement; ils lui refusèrent pourtant la demande qu'il fit d'être fusillé, comme un émigré rentré, par un peloton de grenadiers; et, suivant les lois de haute trahison en Angleterre, il fut condamné à être pendu et écartelé. Sur la motion du célèbre Curan, les tribunaux civils demandèrent à s'emparer du procès, dans l'espoir que sa longueur laisserait à la France le tems de le réclamer; mais le commandant de la prison refusa de le remettre. On eut la barbarie de travailler aux préparatifs de son supplice dans la cour de la prison et sous ses fenêtres. Il trompa la cruauté de ses bourreaux, et sut choisir lui-même son genre de mort. Après avoir écrit à sa malheureuse femme, il se coupa le cou avec un petit couteau qu'il avait caché. On le pansa; mais la blessure était mortelle. Le troisième jour, il perdit la parole. Ayant entendu dire au chirurgien, que si le malade parlait, sa vie courrait le plus grand danger, Wolfe

ıe se relevant, s'écria avec chaleur : « Je
s encore trouver des mots pour vous re-
rcier de cet arrêt. » Il retomba, et expira
ınême instant.

~~~~~~~~~~
~~~~~~~~~~

LANNES,

DUC DE MONTEBELLO, (1)
COLONEL-GÉNÉRAL DES SUISSES,
GRAND-AIGLE DE LA LÉGION D'HONNEUR,
COMMANDANT DE L'ORDRE DE LA COURONNE DE FER,
GRAND-CROIX DES ORDRES DU CHRIST ET DE SAINT-HENRI,
CHEVALIER DE L'ORDRE DE SAINT-ANDRÉ,
MARÉCHAL D'EMPIRE.

Ses combats en Italie et en Egypte.

LANNES, né à Lectoure, dans le département du Gers, en 1771, partit, comme soldat, pour l'armée des Pyrénées-Orientales, où il mérita, par son courage, le grade de colonel. Réformé par un représentant du peuple, nommé Aubri, président d'un comité militaire de la Conven-

(1) Quoiqu'on destine ailleurs, comme on l'a dit, les exploits *de la grande armée*, on a fait une exception pour le duc de Montebello. Le lecteur va éprouver moins d'intérêt à ses dernières victoires. Pourquoi ? C'est qu'alors la cause n'était plus la même, et qu'il est difficile à l'histoire de la justifier.

tion, il s'indigne du repos où il est condamné, et se rend, comme simple volontaire, à l'armée d'Italie. Ses premiers combats attirèrent sur lui tous les yeux de l'armée. Après celui de Millesimo, il fut nommé sur le champ de bataille, par Bonaparte, colonel du vingt-neuvième régiment, dont le chef venait de perdre la vie. A la bataille de Bassano, il enleva deux drapeaux. Six mille ennemis surprirent les Français, retirés sur les hauteurs de Dego; Lannes, en ralliant nos colonnes, montra une qualité nouvelle; le sang froid du courage, *le premier don de la nature*, dit Voltaire, *pour le commandement* (1).

Le 18 floréal an 4, il passa, le premier, le Pô, à la tête d'un bataillon de grenadiers; il attaqua huit mille ennemis, retranchés au village de Fombio, soutenus de dix mille cavaliers, et défendus par vingt pièces de canon. Il les chassa devant lui jusqu'à l'Adda, fit des prisonniers, et s'empara de presque tout le bagage. A la bataille de Lodi, il se précipita à la tête des colonnes, et contribua à cette vic-

(1) C'est ce que les anglais appellent *cold head*, tête froide. Turenne et Malborough avaient cette qualité au plus haut degré.

toire que les Français disputaient depuis deux jours aux Autrichiens.

L'armée française, sous Bonaparte, marchait à de nouveaux succès, lorsque les habitans de Pavie prirent les armes pour s'opposer à son passage. Lannes fut un des officiers choisis par le général en chef pour les soumettre. Placé à l'avant-garde, il voit un rassemblement de huit cents hommes, en avant du village de Binasco; il fond sur eux et brûle le village. Le lendemain, Pavie fut prise d'assaut. Ces exploits l'élevèrent au grade de général de brigade.

Au siége de Mantoue, il se porta, avec six cents grenadiers, sur le faubourg de Saint-Georges, l'enleva à la baïonnette, et s'empara de la tête du pont de cette place. Il fut blessé au combat de Governolo, et à la bataille d'Arcole. Le lendemain, il apprend que la victoire est encore incertaine, que la fureur est égale entre les deux armées, et que le général en chef Bonaparte se porte lui-même à la tête de ses colonnes: il s'élance du lit où ses douleurs le retiennent, monte à cheval, et se précipite au milieu des balles et de la mitraille; un coup de feu le renverse sans connaissance. Peu de tems après, il marcha sur Rome, unie

aux rois ennemis de la France. Il pénètre à Immola, et enlève les retranchemens, défendus par quatre mille soldats romains. Pie VI demanda la paix : le général Lannes fut envoyé à Rome. Le pontife lui fit cet accueil que les papes ont toujours fait aux ambassadeurs d'une puissance qui imposa à leur faiblesse.

Ce général suivit Bonaparte en Egypte (an 6). Il signala sa valeur à Malte, au débarquement d'Alexandrie, et dans tous les combats qui précédèrent l'entrée des Français au Caire. Sa division poursuivit Ibrahim-Bey et ses terribles Mamelucks. Après le siége de Saint-Jean-d'Acre, où il montra un courage et une constance héroïques, il protégea le retour des Français en Egypte, par ses dispositions à l'avant-garde de l'armée.

Bonaparte quitta le Caire, avec presque toutes ses forces réunies, pour s'opposer au débarquement des Turcs à Aboukir. Le général Lannes passa le Nil pendant la nuit, et se trouva au combat qui mit une seconde fois le fort au pouvoir des Français. A la bataille d'Aboukir, sa division se porta, sur la montagne de Sables, contre deux mille Turcs défendus par six gros canons. La terreur qu'il

portait fut si grande, que les Turcs éperdus se jetèrent dans la mer : plus de dix mille y périrent, refoulés vers le rivage par la cavalerie du général Murat. La peinture a déjà consacré cette étonnante victoire, en attendant que l'histoire l'immortalise. Le général Lannes investit Aboukir ; il attaqua de vive force la redoute et les retranchemens, qui furent emportés : il fut dangereusement blessé dans ce dernier combat.

Il fut un des guerriers placés par Bonaparte à l'avant-garde de cette armée de réserve, créée comme par enchantement, pour délivrer Gênes et toute l'Italie. Vers les derniers jours du mois de floréal, an 8, il rencontre l'ennemi à Châtillon, près d'Aoste, enlève ce village à la baïonnette, escalade la citadelle d'Yvrée, prend la ville, s'empare du canon, et poursuit l'ennemi qui se sauve vers Turin. Trois jours après, sur les bords de la Chiusella, le centre de sa division s'élança sur le pont, tandis que deux bataillons se jetaient dans la rivière au milieu d'une grêle de balles et de mitraille. Les doubles lignes autrichiennes forcées cherchèrent leur salut dans la fuite. A Pavie, Lannes devance l'ennemi et s'empare de toute l'artillerie.

Arrivé sur les rives du Pô, il engage une canonnade, passe ce fleuve, s'empare de la célèbre position de la Stradella, intercepte ainsi la seule communication qui reste aux Autrichiens, et les force à se retirer vers Plaisance. A la bataille de Montebello, tous ses corps réunis chargent à la fois, la baïonnette en avant, enfoncent l'ennemi, et le poursuivent jusqu'à Voghera. A la bataille de Marengo, il soutint pendant sept heures, avec son avant-garde, tout l'effort de l'armée autrichienne, et les foudres de quatre-vingts pièces de canon. Cinq cents grenadiers de la garde des consuls, commandés par lui, arrêtèrent dix mille hommes de cavalerie, et soutinrent trois charges sans se rompre. Il montra dans cette bataille cette tranquille sérénité qui, du visage du général, se répand sur les officiers, et jusqu'au dernier soldat d'une armée.

Batailles d'Austerlitz, d'Iéna, de Pultuck et de Friedland.

Lannes fut un des premiers généraux élevés par Napoléon Bonaparte au rang de maréchal d'empire; il le suivit en Allemagne (1805). Au combat de Wertingen, il prit toute une division de l'armée autrichienne : à Guntzbourg, il renversa plusieurs rangs d'ennemis sous les yeux de l'Empereur : à Albek, vingt-cinq mille Autrichiens entourèrent six mille de ses soldats; il fit face à ce nombre prodigieux, et emmena cinq cents prisonniers. Son corps d'armée était rangé en bataille devant Ulm, quand cette place, qui enfermait vingt quatre mille combattans, capitula (1). Napoléon avait déjà vaincu cent vingt mille hommes. On n'avait jamais vu de si grands événemens décidés en si peu de jours. Le maréchal Lannes prit

(1) « Si je prends cette place d'assaut, dit l'Em- » pereur au général ennemi, je serai obligé, comme » à Jaffa, de passer la garnison au fil de l'épée. C'est » le triste droit de la guerre.

Braunau avec quarante-cinq canons, et Lintz, dont la caisse enfermait plusieurs millions de florins.

Il passa, le premier, le pont du Danube, quand Vienne se rendit à l'Empereur. Il attaqua l'armée russe de front à Junterdorf. Tout l'espoir de l'empereur d'Autriche était dans ces étrangers, ses auxiliaires. Kutusow en commandait, à Austerlitz, soixante-douze mille contre quarante-deux mille Français; mais les Français avaient à leur tête Napoléon, qui formait alors ses plans de bataille comme Alexandre, et les changeait soudain par une inspiration divine. Lannes défit le prince Bagration à cette bataille. « Ce maré» chal, aussi prudent qu'intrépide, écrivit Na» poléon, premier juge de la valeur, avait, » pour couvrir la gauche des Français et sa » retraite, en cas de revers, l'excellente posi» tion de Santon, à la gauche de la chaussée » de Brunn; il s'était, sur ce point, tellement » fortifié que, non-seulement l'avant-garde, » mais encore toute l'armée russe l'eût atta» qué en vain. Le prince Bagration, déjà sûr » de la victoire, se présente devant cette po» sition, qui ne paraît gardée que par un seul » régiment d'infanterie. Il attaque; aussitôt

» deux mille Russes sont foudroyés par qua-
» rante pièces d'artillerie. Le prince Bagra-
» tion abandonne son entreprise : sans cette
» prudence, il n'eût pas ramené un seul
» homme. »

A peine l'Autriche avait-elle signé la paix à Presbourg, que le roi de Prusse menaça la France (1806). Lannes, se précipitant des hauteurs de Graffenthat, attaqua l'avant-garde ennemie. Le prince Louis, qui la commandait, ne put résister à l'impétuosité du maréchal, qui renversa l'infanterie prussienne et la dispersa dans les bois. Le jeune prince se prit corps à corps avec un simple hussard français : « Rendez-vous, lui dit le hussard, ou vous » êtes mort ». Ce prince répond par un coup de sabre ; le soldat porte un coup de pointe : le prince tombe mort.

Avant d'engager la bataille à Iéna, il fallait que Lannes forçât le passage d'une chaussée pour s'élever sur un plateau et descendre dans une plaine. Les ennemis avaient un front de six lieues d'étendue. L'Empereur le plaça au centre de son armée. Les Prussiens livrèrent un combat furieux pour nous enlever un village ; Lannes y fit avancer ses troupes par échelons, et soutint le village contre l'effort de toute l'armée ennemie.

Le roi de Prusse, sans songer à couvrir Berlin, se retirait vers l'Oder. Lannes arriva à Dessau, ville forte, et fit réparer le pont qu'on avait brûlé. Sa présence hâta la capitulation de Magdebourg. Après avoir écarté tous les obstacles devant lui, Lannes se présenta devant Pultuck. Il s'élança, à la tête d'une colonne, contre toute l'armée russe, rangée en bataille, et fit six mille prisonniers. Il poursuivit le général Beningen. L'action commença à trois heures; on combattit jusqu'à onze heures du soir. Les Russes vaincus se rallièrent à Eylau, où le maréchal Lannes se couvrit d'une nouvelle gloire.

Il fut un des premiérs engagés à la bataille de Friedland. Le succès fut balancé jusqu'à la nuit. Un changement de front, ordonné par l'Empereur à la droite de l'armée, commença et décida la victoire : plusieurs colonnes ennemies furent précipitées dans le fleuve. Les Russes tentèrent un dernier effort sur le centre ; mais Lannes était sur le champ de bataille : toutes leurs charges vinrent expirer sous les baïonnettes de ses soldats. On combattit jusqu'à onze heures de la nuit la plus sombre. Les Russes, en dix-huit jours, avaient perdu soixante mille hommes; ils demandè-

rent la paix, que Napoléon leur accorda. A la fin de cette campagne, l'Empereur donna au maréchal Lannes le titre de duc de Montebello titre en quelque sorte emporté par l'épée du maréchal dans les plaines d'Italie. Napoléon, en conférant à ses généraux ces noms fondés sur la victoire, était alors de tous les souverains du monde, celui qui accordait les titres les plus incontestables, sans craindre de les épuiser.

Bataille de Tudela. — Siége de Sarragosse.

Quand le maréchal Lannes, duc de Montebello, vint combattre en Espagne, trois armées ennemies avaient été détruites en un mois par les lieutenans de l'Empereur. Lannes, avec trois mille hommes, reçut l'ordre d'attaquer de front l'armée d'Andalousie, de la nouvelle Castille et d'Aragon. Il rencontre l'avant-garde de Castanos qui avait avec lui sept divisions et quarante pièces de canon pour couvrir sa ligne. « Le duc de Montebello, écrivit Bonaparte, fit déployer nos » colonnes avec cet ordre et ce sang-froid, » dignes d'un vieux général. » L'impétuosité française n'attendit pas qu'on eût disposé nos batteries; Lannes avait déjà enfoncé le centre, enveloppé la droite de l'armée espagnole : toute la ligne ennemie fut détruite.

Il poursuivit sa marche sur Sarragosse : les paysans de l'Aragon s'étaient joints aux habitans; ils étaient cinquante mille formés en régimens. Tous les moines étaient géné-

raux, officiers ou sergens. Les débris de l'armée espagnole, échappés à la bataille de Tudela s'étaient enfermés dans la ville. Le général français tenta inutilement de ramener les esprits; on les avait trop animés : on leur avait annoncé l'arrivée d'une armée anglaise pour les secourir. Il fit alors réunir les équipages des mines pour la guerre souterraine qu'il préparait. Cependant il permit qu'on entrât dans la ville, afin que les assiégés, apprenant que les Anglais étaient repoussés, se rendissent à la vue du danger dont ils étaient environnés; ils ne furent que plus inflexibles. Lannes démasqua ses batteries; quelques heures après, la brèche fut praticable. M. de Bobiesky, âgé de dix-sept ans, déjà couvert de blessures, s'y présenta le premier; le capitaine Guetteman, à la tête de trente-six grenadiers, y monta avec une audace sans exemple. Trois mines, conduites de front, firent sauter toutes les maisons où l'Espagnol se défendait. Les Français arrivèrent jusqu'à la grande rue de Sarragosse. Pendant que la sape et la mine étendaient leurs ravages, des globes de feu incendiaient le cœur de la ville. Au croulement des édifices, au bruit effroyable des bombes, on croyait entendre tomber la

foudre dans la bouche enflammée d'un volcan. La ville ne demandait pas encore à capituler; Lannes plaça sur la rive gauche du faubourg une batterie de cinquante pièces de canon. Alors ses feux se croisèrent. Il ordonne qu'on traverse la grande rue par des caponnières. Deux fourneaux de mines font sauter un des plus vastes bâtimens de la ville; la terreur saisit tous les habitans. Quarante mille hommes d'infanterie espagnole et deux mille cavaliers posèrent les armes, et remirent quarante drapeaux, avec cinquante pièces de canon. Ce siége avait coûté vingt mille hommes aux Espagnols; quinze mille étaient dans les hôpitaux; l'épidémie en faisait mourir cinq cents par jour.

Le duc de Montebello ne voulut accorder aucune capitulation à la ville : toute la garnison fut prisonnière; les armes furent déposées aux portes des maisons. « Il y avait sur toutes » les places des potences dressées par les » moines pour pendre tous ceux qui parlaient » de se rendre. Tous ces moines furent fu- » sillés par l'ordre du vainqueur » (1).

(1) Rapport officiel.

Prise de Ratisbonne. — Entrée dans Vienne. — Bataille d'Esling. — Mort du duc de Montebello.

PENDANT que le duc de Montebello remportait des victoires en Espagne, une armée autrichienne s'avançait vers nos frontières. A la bataille d'Abensberg, les ennemis, renversés par son impétuosité ordinaire, lui laissèrent douze canons et dix-huit cents prisonniers. Cependant mille de nos soldats, qui gardaient le pont de Ratisbonne, ayant épuisé leurs cartouches, sont forcés de se rendre à l'armée autrichienne. L'Empereur, indigné de cet affront fait aux armes françaises, jura que dans les vingt-quatre heures le sang ennemi coulerait dans Ratisbonne. Il trouva à Eckmül les quatre corps de l'armée autrichienne, formant cent dix mille hommes, sous les ordres de l'archiduc Charles. Le duc de Montebello s'élança le premier, et déborda l'ennemi par la gauche. On vit alors un des plus grands spectacles que la guerre ait offerts : cent mille ennemis attaqués et tournés, et quatre-vingt

mille hommes de leur cavalerie sabrés, repassant le Danube en désordre. L'Empereur fit mettre des canons en batterie devant Ratisbonne. On reconnut une issue d'où, à l'aide d'une échelle, on pouvait descendre dans le fossé, et remonter par une brèche faite à la muraille; le duc de Montebello commande à un bataillon de passer par cette ouverture, de gagner une poterne, et de l'ouvrir; l'ordre est exécuté. Les Français entrent dans la ville, renversent ou tuent tout ce qui leur résiste.

Le duc de Montebello, après avoir passé l'Inn, rencontra l'avant-garde ennemie près d'Amstetten. Un de ses régimens de chasseurs fit cinq cents prisonniers à un régiment de houlans, et dissipa le reste. M. de Lauriston, âgé de dix-huit ans, combattit et terrassa le commandant du régiment autrichien. Il l'amena prisonnier au quartier-général. L'Empereur se présenta, le 10 mai, à neuf heures du matin, aux portes de Vienne; le duc de Montebello était à ses côtés. L'archiduc Maximilien, frère de l'Impératrice, commandait dans la ville : on répandit le bruit que les habitans, animés par ce jeune prince, étaient déterminés à se défendre. « Les Français ne pouvaient croire, écrivit Bonaparte, qu'une ville, à laquelle j'a-

vais donné tant de marques de générosité la première fois que je la soumis à mes armes, m'opposât une résistance à elle seule funeste. » En effet, les habitans de Vienne, *supplians ou soumis*, se précipitèrent sur son passage; mais à peine nos premiers bataillons s'avancèrent-ils sur l'esplanade qui sépare la ville et les faubourgs, qu'ils furent reçus par la mousqueterie et des coups de canon. L'archiduc Maximilien s'était enfermé dans la place avec quinze mille hommes. Le duc de Montebello lui envoya une sommation; le bas peuple se jeta sur l'aide-de-camp qui la portait. Alors les habitans divisés se fusillèrent dans les rues. Le prince de Neufchâtel, major-général de son armée, écrivit à l'archiduc Maximilien:
» S. M. l'Empereur et Roi, mon souverain,
» est sensiblement affectée de voir au moment
» de sa ruine, cette ville qu'elle tient à gloire
» d'avoir déjà sauvée. Cependant, contre l'u-
» sage établi dans les forteresses, V. A. a
» fait tirer du canon du côté de la ville, et
» ce canon pouvait tuer, non un ennemi de
» votre souverain, mais la femme ou l'enfant
» d'un de ses plus zélés serviteurs. Si V. A.
» continue à vouloir défendre la place, S. M.
» sera forcée de faire commencer les travaux

» d'attaque ; et la ruine de cette immense ca-
» pitale sera consommée en trente-six heures,
» par le feu des obus et des bombes de nos
» batteries, comme la ville extérieure sera
» détruite par l'effet des vôtres. S. M. ne
» doute pas que toutes ces considérations
» n'engagent V. A. à renoncer à une déter-
» mination qui ne retarderait que de quelques
» momens la prise de la place. » L'archiduc, après avoir lu cette lettre, redoubla le feu des remparts. Napoléon, lassé de tant de résistance, fit construire avec une incroyable rapidité un pont sur le Danube. En moins de quatre heures, les Français lancèrent dix-huit cents obus. La ville fut enveloppée de flammes : les bataillons de l'archiduc qui osèrent s'avancer contre le pont en colonnes serrées, furent détruites par le canon, ou fuirent épouvantées. Ils entraînèrent l'Archiduc. Le général Oreilly, auquel il remit le commandement, fit cesser le feu de la place, et envoya des députés à l'Empereur. Les Français entrèrent dans Vienne.

Jamais général d'armée ne conçut un dessein plus téméraire, que celui de passer le Danube devant l'ennemi. Vis-à-vis Ebersdorf, ce fleuve se divise en trois bras séparés par

deux îles. De la rive droite à la première île, on compte deux cent quarante toises; entre elle et la gande île est un canal de cent vingt toises : la grande île, nommée Labau, a sept mille toises de tour, et le canal qui la sépare du continent, une largeur de soixante-dix-huit toises. On s'étonne d'une telle audace; mais alors, rien n'était impossible aux Français conduits par Bonaparte. Il passa dans la grande île, et fit jeter un pont sur le dernier bras du Danube, entre Gross-Apern et Esling. Les Autrichiens tentèrent de culbuter son avant-garde dans le fleuve; ils attaquèrent vivement Masséna à Gross-Apern. Le duc de Montebello défendait Esling. L'armée autrichienne avait encore deux cents pièces de canon. L'attaque fut rapide, la résistance opiniâtre. Nos cuirassiers enfoncèrent deux carrés, et s'emparèrent de quatorze canons.

L'ennemi occupait un long espace. Le duc de Montebello enfonce le centre à la tête des assaillans. Tout-à-coup le Danube, enflé par les neiges, rompt les ponts; l'artillerie et le corps d'armée du maréchal Davoust, qui défilent, sont retenus sur la rive. Tout change à l'instant. Les Autrichiens attaquent les Français avec deux cents pièces de canon : ils ten-

tent trois fois de s'emparer des villages d'Esling et de Gross-Apern. Sept mille Hongrois, qui s'étaient logés dans un cimetière, furent passés au fil de l'épée. L'armée autrichienne tira quarante mille coups de canon, pendant que les Français gardaient leurs munitions pour quelque circonstance imprévue. Au milieu de ses efforts, le duc de Montebello est frappé à la cuisse par un boulet. On le porta mourant près de l'Empereur, qui laissa tomber quelques larmes. Il dit à ceux qui l'entouraient. « Il » fallait que dans cette journée mon cœur fût » frappé par un coup aussi sensible, pour » que je pusse m'abandonner à d'autres soins » que ceux de mon armée. » Le duc de Montebello revit un instant la lumière que la douleur lui avait ravie; il pressa l'Empereur dans ses bras, et lui dit ces dernières paroles : » Dans une heure vous aurez perdu celui qui » meurt avec la gloire et la conviction d'avoir » été votre meilleur ami. » Les chirurgiens lui coupèrent la cuisse. On espérait encore, lorsqu'une fièvre violente survint; ses yeux se fermèrent. Sa mort remplit de deuil l'armée victorieuse.

Les historiens d'Allemagne ont écrit que le duc de Montebello, blessé à mort, avait

dit à Bonaparte : « Tu m'as sacrifié à ton ambition ». Plusieurs années après, on nous assura, à Vienne même, que c'est un mensonge que les gazetiers et les historiographes de la cour avaient voulu accréditer. Ce n'est pas dans les ouvrages de nos ennemis qu'il faut chercher le caractère, ou les dernières paroles d'un général français. Les historiens allemands ont peint Turenne cruel, Luxembourg féroce, Catinat s....... et Villars ravisseur. Le duc de Montebello avait pour son maître cet amour aveugle qu'un autre aurait eu pour sa patrie. Il n'avait ni assez de lumières, ni assez d'esprit, pour lui supposer une injustice. Il crut que Bonaparte faisait la guerre parce qu'il y était forcé. Quant à l'ambition, il la mettait toute du côté des rois qui, toujours agresseurs, depuis vingt ans, et toujours repoussés, avaient conçu l'espérance de vaincre l'Empereur des Français et lui, son premier soldat dans la grande armée.

SOLDATS CÉLÈBRES.

C'est moins l'histoire de deux soldats, que celle du soldat français, qu'on a voulu écrire. GUIBON et ALARY ont paru dignes d'être proposés pour modèles.

Ab uno
Disce omnes

VIRGILE.

GUIBON,

SOLDAT.

Guibon (Jean-Denis) naquit à Besançon, en 1764. Il entra fort jeune dans un régiment, à cette époque, qui est encore si près de nous, où le mérite d'un soldat le faisait rarement sortir des rangs obscurs, dans lesquels la guerre de la révolution trouva nos plus grands capitaines. La faveur, qu'on n'accordait alors qu'à la naissance, le rendait sombre et mélancolique. Guibon fit à un officier une belle réponse, qui seule prouverait son esprit et la fierté de son âme. Témoin des coups de plat de sabre qu'on donnait à un soldat, il en paraissait indigné; l'officier, qui présidait à cette exécution, lui représenta avec douceur qu'il avait tort de croire son camarade dégradé par un châtiment purement militaire. « Mon officier, » dit Guibon, je ne connais de militaire dans » le sabre que le tranchant ».

Ce soldat avait des mœurs douces; mais il devenait furieux si on le provoquait. Peut-être cet emportement tient-il à l'excès même du

courage (1). A Thouars, petite ville du duché de ce nom, il eut une explication vive avec douze canonniers; il les défia tous. Il avait tiré son sabre, désignant celui qu'il voulait combattre le premier, lorsque ses camarades arrivèrent assez vite pour prévenir ce combat inégal.

La nature l'avait doué d'une taille élevée et d'une force étonnante; il fut soumis à la discipline, dans un pays où elle était méconnue; brave, sans être cruel, dans la Vendée où nous avions porté l'impiété, la flamme et le fer. On l'a vu combattre, corps à corps, un ennemi, le renverser avec furie, et, dans le même instant, attendri à la vue de son sang répandu, déchirer son linge, mettre sur sa blessure un simple appareil, et l'emporter dans ses bras robustes jusque dans la tente où l'on pansait les blessés.

(1) Après la gloire, les plus fortes passions de presque tous les héros d'Homère sont la colère et la vengeance. C'est par ces défauts qu'il a eu soin de marquer qu'il est si près de la nature, et qu'il a, mieux que tous les historiens, su peindre les guerriers. On ne veut pas comparer Guibon aux héros de la fable et de l'histoire; mais, sans la mort qui borna sa carrière, il fût devenu un des grands capitaines de ce siècle. C'était l'opinion de l'illustre Kléber.

A Saumur, dans la Vendée, les ennemis se précipitent sur une pièce de douze, qui porte le ravage dans leurs rangs. Le commandant, qui voit ses canonniers accablés par le nombre, ordonne d'abandonner la pièce; un d'eux trop animé par le combat, veut encore la décharger sur l'ennemi; malheureusement sa précipitation fait sauter la lance hors du boutefeu, à six pas en avant du canon. Guibon, malgré le feu roulant des Vendéens qui s'avancent, saute sur le bout de la lance, et met le feu au canon, qui, en reculant, le renverse et le blesse. Il se relève, contemple le ravage de sa dernière décharge, et regagne ses compagnons.

A la bataille de Laval (1793), Guibon est saisi au collet par un Vendéen, qui lui crie : *Tu es mon prisonnier*. Guibon lui porte un coup de poing qui le renverse, tire son sabre, l'enfonce dans le ventre du Vendéen, porte de l'autre main la mèche enflammée sur la lumière de son canon, et foudroye un peloton d'ennemis. Le même jour, l'armée républicaine repoussée, le laissa combattre presque seul sur le champ de bataille : au moment d'une dernière décharge, il s'aperçoit que la retraite lui est coupée; il se jette à la nage dans la Loire, et traverse un bras de cette ri-

vière, le sac sur le dos et le sabre entre les dents.

On a vu ce soldat monter le premier à l'assaut d'une ville, passer par l'embrâsure du canon ennemi, forcer le sabre à la main, six canonniers tremblans à précipiter leurs pièces du haut du rempart, et montrer à ses camarades le chemin que son audace venait de leur frayer.

Sa bravoure le fit tomber dans un piége des Vendéens. Amené devant le prince de Talmont, il fut condamné à être fusillé avec quarante soldats républicains. Tandis qu'on les traînait au supplice, les Vendéens, tels que ces Africains qui dévorent leurs ennemis, poussaient d'affreux hurlemens. Ils s'enfoncèrent dans une forêt obscure où la terre humectée de sang effrayait encore les yeux par des canons, des massues et des ossemens humains. Un officier vendéen pousse un cri et arrache Guibon des mains des soldats. *C'est lui! cet homme généreux! il a sauvé mes jours!* Le prince de Talmont apprend que Guibon, maître de la vie de ce royaliste, l'avait caché quelques jours, et qu'il avait refusé cent louis pour prix de ce bienfait, en lui disant : « Fuyez avec votre or; je n'ai pas be-

» soin des dons d'un ennemi vaincu pour » sauver un malheureux ». Le prince de Talmont fut si touché de ce beau trait, qu'il fit grâce aux quarante prisonniers; mais il retint Guibon captif dans son château (1793).

Ce soldat trompa, quelques mois après, la surveillance de ses gardes, rentra dans l'armée républicaine, et trouva, sur le champ de bataille, la mort qu'il avait si souvent bravée.

ALARY,

SOLDAT.

Les anciens recueillaient avec soin les traits du courage national; par là ils le ranimaient sans cesse; on voit que leurs historiens aiment souvent à interrompre le récit d'une grande bataille par un de ces traits extraordinaires qui peignent la valeur de toute une nation.

Antoine Alary, né, en 1776, à Mussidan, dans le département de la Dordogne, avait à peine quinze ans, que ses magistrats le virent implorer par ses larmes l'honneur de suivre de jeunes volontaires qui partaient pour les combats. Combien il envia les dix-huit ans de la jeunesse guerrière dont il reçut les touchans adieux! Sa tendresse pour ses parens balança long-tems l'amour de son pays; son penchant pour la guerre l'emporta. Il se rend à l'armée du Nord (1792). Sa jeunesse, sa bravoure et son audace étonnent le corps où il est admis.

Au Bois-des-Chèvres, dans la Vendée, les républicains sont mis en fuite (1793); Alary

reste seul sur le champ de bataille. Il voit le drapeau de son corps foulé aux pieds par les ennemis; furieux, il se précipite dans leurs rangs, le dispute le sabre à la main, le perd, le reprend, l'emporte et le remet dans les mains de son chef de bataillon (1793).

Cet intrépide jeune homme s'embarqua sur le vaisseau du capitaine Lacrosse, qui portait des secours aux Irlandais (an 5). Séparés de l'escadre par la tempête, Alary et ses compagnons soutinrent seuls pendant quatorze heures, un combat terrible contre trois bâtimens anglais. Leur vaisseau échappa à l'ennemi, mais il échoua sur un rocher désert. Treize cents hommes de l'équipage étaient livrés, depuis cinq jours, aux horreurs de la faim; le désespoir s'empare de ces malheureux. Alary aime mieux chercher la mort que de l'attendre; espérant de franchir un espace de six lieues, qui le separe du continent, il se jette à la mer aux yeux de ses compagnons dont les cris le rappèlent; il lutte pendant sept heures contre les flots. Sa force et son adresse le portent mourant sur le rivage de Canté. Il exhalait un reste de vie, lorsqu'il se sentit ranimé par les secours de quelques gardes-côtes, que son courage avait frappés d'étonnement.

Il leur raconta l'histoire du vaisseau, et sauva les treize cents compagnons de son naufrage.

A Stokak, placé en avant, à la tête de quinze hussards, il fut chargé par un détachement de dragons ennemis (1799). Pour laisser au 8.e de hussards le tems de se mettre en ligne, il engage un combat de quinze Français contre six cents Autrichiens. Frappé de toutes parts, deux fois prisonnier, deux fois dégagé, couvert de sang et foulé aux pieds des chevaux, il est emporté, sans connaissance, par les plus braves du régiment, qui ont volé à sa défense.

Il était à peine guéri de ses blessures, qu'il était rentré dans le champ d'honneur, où il a combattu jusqu'à la paix générale. Alary est un des plus beaux hommes de l'armée. Après avoir si glorieusement fait toute la guerre de la révolution, il cultive en paix le champ de ses pères, où il n'a apporté d'autres richesses *que le sourire d'un cœur satisfait* (1).

(1) Expression de Richardson dans Clarisse.

TRAITS MILITAIRES.

Genus insuperabile bello.

VIRGILE.

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.

L'ABBÉ Raynal composa, par ordre du gouvernement, un livre intitulé : *Ecole militaire*, malheureusement presque oublié. L'ouvrage commence vers la fin du quinzième siècle, à l'expédition de Charles VIII en Italie. Ce ne fut qu'à cette époque qu'on commença à sortir de la barbarie. Quelques hommes, doués du génie militaire, tels que Louis XII, Bayard, le grand Gonzalve de Cordoue, soupçonnèrent des principes, qui furent développés successivement par le prince Maurice d'Orange et le grand Gustave, et perfectionnés par Turenne, le maréchal de Saxe et le grand Frédéric. Ces principes parurent ignorés dans nos premières campagnes, en 1793, sans que, par un bonheur singulier, la victoire fût moins fidèle à nos soldats : ils furent portés au comble de l'audace et de l'art par nos grands capitaines, dans la guerre de la liberté.

L'abbé Raynal forma trois volumes des plus beaux traits de toutes les nations modernes, choisis dans un espace de trois cents ans. Nous ne craignons pas d'être accusés d'avoir peu médité cette longue période de l'histoire de tous les peuples du monde, en assurant que la seule guerre de la liberté, de 1792 à 1800, offre autant d'actions d'éclat de tout genre,

que les trois volumes de Raynal, grossis de ce que vingt peuples offrent de plus héroïque et de plus imposant à l'admiration des hommes. Ce sont ces traits de courage et de grandeur qui nous feront pardonner, par l'inexorable avenir, les crimes de la Convention, si ces traits de grandeur et ces crimes sont balancés et transmis jusqu'à lui par un grand écrivain.

Si Rome paraît toujours grande au milieu des forfaits de Marius et de Sylla, elle le doit moins aux conquêtes qui se mêlèrent aux horreurs des guerres civiles et des proscriptions, qu'aux talens de ses historiens : ils opposèrent aux crimes de plus grandes vertus, dont l'éclat couvrit tant d'effroyables barbaries. « Quand toute cette foule d'événemens et de détails se » présente devant la postérité, dit Voltaire, ils sont » presque tous anéantis les uns par les autres ; les » seuls qui restent sont ceux qui ont produit de gran- » des révolutions, ou ceux qui ayant été décrits par » quelque écrivain excellent, se sauvent de la foule, » comme des portraits d'hommes obscurs peints par » de grands maîtres. »

Raynal termine la préface de son ouvrage par un vœu que j'ose former comme lui : « L'usage de ce » livre, dit-il, ne doit pas être borné aux écoles » militaires. Tous les jeunes gens qu'on destine au » service, ceux qui y sont entrés, en tireront le plus » grand fruit. J'ose encore faire un souhait : c'est » qu'on en établisse la lecture journalière dans les

» chambrées des soldats. » Ses succès surpassèrent ses espérances ; le duc de Choiseul lui donna deux mille louis d'encouragement. Son livre devenu classique par la protection de Louis XVI, commença sa fortune qui devint immense, dans ces derniers temps, par la seule vente de ses ouvrages (1).

Plusieurs des officiers et des soldats qu'on cite, ont obtenu des armes d'honneur ; ce serait une seconde récompense de les nommer dans cette histoire, si Vertot ou Voltaire eussent colorié ces traits dignes de leur pinceau.

Une longue suite de traits ou de maximes n'intéresse presque jamais; on ne peut lire avec une attention soutenue Valère Maxime, les stratagèmes de guerre de Frontin, et des morceaux choisis dans les auteurs célèbres. Aussi n'a-t-on admis qu'un petit nombre de traits singuliers qui s'élèvent au-dessus de la classe ordinaire. Voltaire, qu'en matière de goût il faut toujours citer, a remarqué, avant nous, *que la multitude de ces faits se nuit à elle-même, et qu'en tout genre il n'y a que les choses principales qui restent dans la mémoire des hommes.* Sans nous, peut-être, ces traits glorieux seraient effacés du souvenir par le mélange de tant d'événemens qui se précipitent et se détruisent. Le soldat, en les lisant,

---

(1) L'histoire des deux Indes lui produisit 600,000 francs malgré vingt contrefaçons.

verra qu'il peut, comme l'officier, prétendre à la gloire de fixer l'attention de ses contemporains et de la postérité.

Fragmens d'une Lettre du Chevalier de Parny.

1810.

. . . . Que MM. de Boufflers, Bernardin de Saint-Pierre et Palissot louent les vies de vos généraux! toute mon attention a été pour les traits de nos soldats. Quelle bravoure! quel dévouement! et quel sacrifice de la vie! et qu'attendaient-ils, de 1792 à 1805? des cordons et des titres, ridicules quand on sort à peine d'une république? Non, un sabre d'honneur pour le briser contre l'ennemi ou l'user dans leurs mains au service de la patrie. C'est ce qui rend votre ouvrage national. Cornélius Népos, votre modèle, a dit: « Les historiens ont beau louer les chefs qui commandent, c'est toujours le courage des soldats qui gagne les batailles.

Évariste PARNY.

TRAITS MILITAIRES.

ANNÉE 1792.

—

Après la prise du comté de Nice, les Barbets, espions de nos ennemis, surprirent plusieurs de nos ordonnances et les égorgèrent. Deux de ces assassins, faits prisonniers, sont amenés chez le général français. Un attroupement séditieux entoure sa maison : Le général d'Anselme se présente ; un boucher, armé de son coutelas, s'avance, les yeux étincelans, et, d'une voix féroce, demande qu'ils périssent. « Tu veux » du sang, lui dit le général ! tu es cruel : eh bien, je » te fais le bourreau de l'armée ». Ces paroles sont un coup de foudre. Le brigand pâlit, chancèle et se dérobe dans la foule. Tout se dissipe, et les prisonniers passent devant le peuple sans être insultés.

—

A l'attaque de Berra, un grenadier, nommé Graye, poursuivait des Barbets. Il en aperçut un qui, en fuyant, s'arrêtait malgré les coups de fusil qu'il lui tirait. Il s'avança aux cris d'un enfant caché dans un rocher. Ce petit malheureux pleurait en appelant son père, dont Graye le séparait. Le grena-

dier attendri prend l'enfant dans ses bras, le caresse et lui donne le seul morceau de pain qui lui reste. Il en prit soin pendant plusieurs jours, et le rendit avec peine aux larmes de sa mère. L'enfant avait pris une si grande tendresse pour Graye, qu'il l'appelait son père, et qu'il s'en sépara avec un désespoir qui fit sourire et attendrit toute la compagnie qui l'avait nourri. Le général d'Anselme, instruit de l'humanité du soldat, le fit dîner avec les chefs de l'armée, et lui donna publiquement les éloges qu'il méritait : cet homme simple paraissait ne pas se douter d'avoir fait une action généreuse ; il refusa une gratification.

—

Jourdan (de Vaucluse), surnommé coupe-tête, errait depuis long-temps dans ce beau pays qu'il avait ravagé. Seul, il avait livré combat à dix gendarmes qui le poursuivaient, et les avait dispersés. Personne n'osait marcher contre ce brigand, dont la force égalait le courage et la férocité. Bigonet, fils d'un négociant, jeune garde national, s'arme et part seul, malgré la terreur du nom de Jourdan. Il le cherche dans les montagnes et dans la profondeur des bois. Il l'aperçoit enfin, et fond sur lui avec la rapidité de la foudre. Le feu de leurs pistolets se croise, leurs sabres brisés volent en éclats; leurs chevaux se heurtent et se pressent. Jourdan est renversé. Il se relève et monte sur son cheval, que la frayeur emporte dans le Rhône. Bigonet, qui voit ce brigand près de lui échaper, se jète à la nage dans ce fleuve rapide, le poursuit, l'atteint sur la rive opposée, le terrasse,

malgré sa force extraordinaire, et le mène jusqu'aux portes des prisons de la ville. Les habitans virent avec surprise le vainqueur de ce nouvel Antée.

—

La prise d'une ville ou la levée d'un siége dépendent souvent de la présence d'esprit et de l'audace d'un soldat. Pendant le siége de Thionville, la garnison affaiblie ne pouvait plus soutenir un assaut. Le commandant demande quels soldats sauront s'ouvrir un passage. Trois hussards se présentent et partent bride abattue. Les sentinelles autrichiennes en tuent deux; le dernier se fait jour à travers plusieurs postes ennemis. Il tombe dans une embuscade, se dégage malgré les coups de sabre, et arrive à Metz, couvert de gloire et de blessures. Il remet les ordres du commandant; les Autrichiens sont forcés de lever le siége.

—

Thénard, caporal, et six soldats, sont attaqués par cinquante Autrichiens: Thénard survit seul. « Rends-toi, ou tu es mort, lui dit un hulan. » — Vivre libre ou mourir! répond Thénard en lui brûlant la cervelle, et il tombe percé de coups de baïonnettes.

—

Au siége de Lille, un grenadier voit son officier renversé; il court et lui tend la main. Une balle lui perce le poignet: il présente l'autre main; elle est emportée. Sans proférer une plainte, il avance le bras et relève l'officier.

ANNÉE 1793.

Pendant que les Français abandonnaient la Belgique, l'ordre est donné, près de Rosbruge, de démolir un pont pour arrêter l'ennemi ; les arches tombent sous les efforts de nos soldats. Une seule reste debout vers le milieu du fleuve, où Juban, sergent-major, frappe à coups de hache. L'arche balance et menace de l'entraîner ; son bataillon jette un cri de frayeur. Juban, toujours plus intrépide, s'écrie : « Vive la liberté ! elle me sauvera ». Les débris du pont croulent avec lui dans le fleuve ; on le croit sans vie. Il reparaît à la nage du milieu des décombres, et gagne le rivage.

Pendant le siége de Longwi, Philippe Courtois, l'un des magistrats de cette ville, fut le seul qui refusa de signer la reddition. Quelque temps après il tombe dans un parti prussien, et le brave avec orgueil en rappelant sa noble fermeté. La guerre se faisait avec une extrême barbarie ; le commandant prussien condamne Courtois à être pendu. Au moment où on l'accroche à un clou, il saute cinquante marches, tombe dans une écurie, et gagne un grenier, d'où il s'élance dans la rue par un œil de bœuf. Il précipite ses pas, et arrive aux avant-postes de l'armée française, où le général le fait lieutenant sur le champ de bataille.

Au siége de Spire, M. de Lutau, aide-de-camp du

général Custine, après avoir donné le premier coup de hache sur la porte, entre dans la ville pour reconnaître les dispositions de l'ennemi. Les Autrichiens l'entourent, et lui crient : « Prisonnier! prisonnier! » — « Un aide-de-camp ne se rend pas, réplique Lutau. » Il pique des deux, et, levant son sabre, fend le crâne à un officier Mayençais qui lui avait porté un coup d'épée dans le flanc. Il se jette ensuite sur les ennemis, en renverse plusieurs, et revient vers les siens à travers une grêle de balles qui blessent son cheval et percent ses habits.

—

Au combat de Rulshem, un tambour, âgé de treize ans, battait la générale; un hulan lui abat le poignet; l'enfant le regarde, et bat sa caisse de l'autre main.

—

Un jeune officier d'Abbeville, nommé Traulle, a une main emportée par un boulet; un coup de sabre le prive de l'usage de l'autre. Prisonnier des Autrichiens, il dicte cette lettre, qu'il adresse à sa mère : « J'ai une main qui ne peut plus me servir : je ne vous » parle point de l'autre, elle est restée sur le champ » de bataille. A ce malheur près, je me porte assez » bien. Aimez toujours votre fils, qui ne peut plus » signer ni combattre. »

—

Dans une sortie que l'armée française, bloquée

dans Mayence, fit dans la nuit du 10 avril 1793, René Galbois se précipite l'un des premiers au milieu des ennemis, leur enlève un drapeau, s'empare d'une pièce de canon, et la décharge sur les Autrichiens.

Michaud, canonnier du département de l'Yonne, est blessé à mort; son frère vole à son secours : « Laisse-moi, lui dit ce soldat; retourne à ta pièce, » et venge ma mort. »

—

Au village d'Ostrapel, la cavalerie autrichienne fond sur une pièce de canon servie par huit braves. Le nombre ne les intimide point : après un combat furieux, où sept canonniers périssent, l'officier autrichien crie à Barailler : « Rends-toi, et livre ton ca» non. » — « Un Français armé ne se rend pas », répond fièrement le soldat. A ces mots, il embrasse le canon d'une main, et de l'autre, armé d'un pistolet, attend et brave cent hussards. Cette résolution, et la fureur de ses regards, arrêtent un moment ses ennemis. L'officier lui répète que, s'il résiste, il est mort. « Soldats autrichiens, repart Barailler, ne » m'avez-vous pas entendu ? Vous pouvez me massa» crer sur ma pièce de canon; mais me forcer à la » rendre, jamais. » A l'ordre que l'officier donne de fondre sur lui, il tire son dernier coup de pistolet, tue un hussard, et reçoit la mort sur son canon, qu'il serre encore dans ses bras au moment qu'il expire.

—

Au camp de Fontarabie, pendant une canonnade

très-vive, un obus espagnol tombe entre un de nos caissons et une pièce de huit; deux canonniers du premier régiment d'artillerie se précipitent sur l'obus, dont la fumée brûle encore : l'un coupe le feu avec son sabre, l'autre couvre de terre la mèche et l'obus, au moment d'éclater. Ce trait hardi sauva les machines, les chevaux, et tout le régiment.

—

A l'armée des Pyrénées occidentales, le deuxième bataillon du Tarn attaque une redoute espagnole. Leyrac et sa femme, tous deux grenadiers, marchaient ensemble contre une batterie. Cette femme voit expirer son frère et tomber son mari; elle s'écrie : « Avant de vous secourir, il faut que je vous venge ». Elle se presse, et entre la première dans les retranchemens; la redoute est emportée. Dix-neuf cartouches qu'on lui avait remises avant le combat étaient épuisées; elle abat un ennemi à ses pieds et s'empare de sa giberne. Elle poursuit les Espagnols, et ne quitte le champ de bataille que lorsqu'il retentit des cris de victoire.

Elle pleure son frère après l'avoir vengé, porte elle-même son mari dans l'hospice des blessés, et n'en sort qu'avec lui pour rejoindre son bataillon.

—

Dans un combat où les Autrichiens sont vainqueurs, un de nos soldats, percé d'une balle, s'écrie : « Je » mourrais content, si je ne craignais de tomber vi- » vant dans les mains de nos ennemis. » — « Nous ne

» sommes pas vaincus », lui répond un canonnier, dont les boulets viennent d'être épuisés ; il tire son canon à poudre, et, par ce vain bruit, trompe la douleur du soldat qui expire, et lui sauve le regret de se croire vaincu.

—

Des soldats Autrichiens trouvent deux Français étendus sur le champ de bataille ; l'un avait la jambe emportée, l'autre les yeux crevés. L'ennemi les enlève et plaint leur sort. « Nous sommes plutôt dignes d'en-
» vie, s'écrie le soldat estropié ; je n'ai pas eu la lâ-
» cheté de fuir ; et moi donc, repart l'aveugle, je n'ai
» pas vu notre défaite. »

—

Dans un de nos premiers combats contre les Piémontais, un forgeron quitte son enclume, s'arme de son marteau, dit en riant qu'il ne peut pas employer une meilleure arme pour battre les ennemis, et se jette dans la mêlée. Après la victoire, il rapporte son marteau teint du sang des Piémontais, et montre avec orgueil le manche écaillé des coups de sabre qu'il a parés.

—

Charles Legris, âgé de vingt ans, soldat au cent cinquième régiment d'infanterie, reçoit, en montant aux redoutes de Keffendorf, près d'Hagueneau, un boulet qui lui casse la jambe. Après avoir souffert l'amputation avec un courage héroïque, il demande

sa jambe : « O ma patrie, s'écrie-t-il, reçois ce sa-» crifice !

—

Pendant les horreurs de la guerre civile à Lyon, M. de Baraillon, ancien capitaine au régiment de Bretagne, marchait au supplice; rangé parmi trois cents royalistes, que l'artillerie de Collot-d'Herbois devait foudroyer. Parmi les gardes qui l'escortaient, un soldat, qui avait servi sous lui, le reconnaît et lui dit à l'oreille : « Ne me quittez pas ». Au détour d'une rue, ce soldat feint une querelle avec la foule qui se presse et s'efforce de la repousser avec la crosse de son fusil. Il enveloppe ainsi M. de Baraillon, et favorise sa fuite du milieu de ses bourreaux.

—

Un détachement de l'armée du général Marceau est surpris par l'armée vendéenne. Un de nos officiers, mortellement blessé, échappe au carnage, avec un soldat qui le soutient dans sa fuite. Epuisé par le combat, il tombe au pied d'un arbre. Son fidèle soldat le ranime, arrête le sang qui sort de sa blessure. Un parti de Vendéens découvre leur retraite; leurs cris menaçans rappèlent à l'officier les barbaries qu'ils exercent contre les prisonniers; il arrache le simple appareil qui couvre sa blessure; son âme s'échappe avec les flots de son sang. Le chef des Vendéens arrive. « Que fais-tu là? dit-il au soldat, d'une voix terrible. » — « J'apprends à mourir, répond-il avec fierté. » — « Rends tes armes, réplique le Vendéen. » Le sol-

dat se frappe, et dit : « Dépouille-m'en, je ne te les » rends pas ».

Jean Gal, en faction près d'une redoute, à l'armée des Pyrénées-Orientales, a le bras emporté d'un coup de canon. Loin de se retirer, il veut contempler le feu des pièces dont il est le gardien, et chaque fois qu'il voit un soldat espagnol abattu, il s'écrie : « Je ne sens plus ma douleur ». Pendant toute l'action, il excite ses frères d'armes, qui le pressent en vain d'aller chercher les secours dont il a besoin. Le général en chef Dugommier, témoin de sa bravoure, le force de se laisser porter à l'hôpital : mais un combat s'engage le lendemain ; Gal s'échappe de son lit et se jette dans la mêlée. Ses efforts ayant dérangé l'appareil mis sur sa blessure, il perd tout son sang ; on enlève cet intrépide soldat. Cette fois ses compagnons l'attachent avec des liens, et placent deux gardiens près de son lit pour l'empêcher de revenir sur le champ de bataille.

Cheret, canonnier, a la mâchoire emportée, à l'attaque de l'île du fort Vauban. Avant d'être guéri de sa blessure, il sollicite la permission de retourner au combat. « Ai-je donc besoin, s'écrie-t-il, de mâchoire pour me battre ? J'ai deux bras et la vue bonne ; c'est assez pour pointer un canon et abattre plus d'une mâchoire ennemie ».

Près Bitche, un volontaire, blessé par un hussard prussien, tire son coup de fusil en tombant, et le tue. Un de ses camarades veut le secourir. « Oui, dit-il, rends-moi un dernier service ; charge mon arme ». En exprimant ce souhait, il expire.

Pascal, au moment où un boulet lui emporte le bras, se remet dans les rangs ; ses camarades témoignent de l'étonnement. « Notre capitaine, répond Pascal, ne vient-il pas de dire : *A vos rangs gernadiers ?* Eh bien ! j'y suis ; il me reste un bras pour servir la patrie ».

Frix, grenadier, atteint, au camp de Sarre, d'une balle à la cuisse, brûle vingt cartouches, et soutient le choc de la cavalerie ennemie. Porté à l'hôpital, il arrache la balle avec son tire-bourre ; il ne guérit qu'après avoir perdu un os. Trois mois après, il reçoit, près d'Andaye, une balle à la tête, brûle deux cents cartouches et tue six Catalans à l'arme blanche. Dans un combat, un boulet de canon tombe à ses pieds, un autre lui emporte la moitié de sa giberne, et une balle empoisonnée lui crève un œil. A l'hôpital, il tombe dans un état d'asphixie qui fait croire qu'il est mort ; le médecin ordonne qu'on l'enterre. Le soldat se réveille et lui crie avec fureur : « Malheureux, tu veux donc m'enterrer tout vivant! J'ai encore du sang à verser ». Frix guérit de la gangrène. On le force à recevoir son congé ; il le déchire et monte le lendemain à l'assaut d'une citadelle.

—

Un soldat français, à Kaiserslautern, entre dans un conseil de guerre, composé de militaires plus braves qu'éclairés, qui opinent à la mort. « Non, il ne mourra point, il ne doit pas mourir! s'écrie ce soldat vivement ému ». Il s'offre à le défendre devant un autre conseil : il ne savait pas écrire ; il dicte ses argumens ; prouve des défauts de forme dans la procédure. Le tribunal absout le condamné. Ce premier succès l'enhardit ; il plaide. Son sens droit et son éloquence naturelle sauvent d'autres infortunés. Il disait : « Quand j'ai sauvé un homme, il me semble que j'ai deux bras de plus pour défendre la patrie ».

—

Les ennemis s'étant rendus maîtres de Saint-Milhier, une jeune femme, qui craint leurs violences, s'assied dans sa boutique sur un baril de poudre ; elle tient deux pistolets dans ses mains, prête à faire sauter sa maison et toute sa famille. Cette résolution impose à l'ennemi, et cette femme est respectée.

—

A la glorieuse affaire d'Arlon, M. de Bouvert, lieutenant au régiment de Bourgogne-cavalerie, à la tête de quatre cents cavaliers, charge trois fois un bataillon carré de quinze mille ennemis, et les taille en pièces ; il reçoit à la tête et sur les bras vingt-six blessures « La patrie les a comptées, lui écrit l'illustre Vergniaux, président de la Convention. Nous avons

contemplé avec attendrissement un républicain ayant toutes les veines coupées, et conservant toujours une âme forte, un courage inaltérable et le sentiment de la liberté. La Convention nationale m'a chargé de vous témoigner la satisfaction que cette magnanimité lui a fait éprouver. Apprenez-lui bientôt, brave citoyen, que vos blessures sont guéries, et que les forces du corps secondent l'énergie de votre âme républicaine ».

—

A Laval, près de Lens, des femmes trempaient des torches de paille dans du goudron. « A quoi les destinez-vous ? demande le maire ». — « A brûler nos maisons avant que les Autrichiens s'en emparent ». — « Mais où irez-vous chercher un asile » ? — « Dans cette carrière », répliquent ces femmes d'un courage digne de Lacédémone.

—

Le jour de la prise de Spire, un seul soldat (Guy) est chargé, si la seconde porte de la ville est ouverte, d'y pénétrer pour reconnaître la situation de l'ennemi. Guy, sans obstacle, arrive sur la place publique. Les Autrichiens étaient rangés en bataille ; il renforce sa voix, et crie : « Bas les armes » ! Il reçoit trois balles dans ses habits, et son cheval s'abat sous lui. Deux Croates qui le croient mort, se précipitent pour le dépouiller. Guy se dégage, tue ses deux ennemis avec ses pistolets, et gagne une rue détournée, où il combattait encore lorsque nos troupes arrivent et s'emparent de la ville.

—.

Un chasseur, nommé Chasot, rencontre près de Saint-Quentin cinq Hulans qui emmènent cinq prisonniers, les fers aux mains. Il oublie qu'il est seul, et les charge avec tant de vigueur qu'il les force à laisser échapper les cinq captifs. Il s'aperçoit qu'il a laissé tomber un de ses pistolets ; il le ramasse devant l'ennemi, intimidé par son audace, et ramène en triomphe les soldats qu'il a délivrés.

—

A la bataille de Honscote, le sixième régiment de cavalerie était rangé en bataille derrière les lignes d'infanterie. On demande des cavaliers de bonne volonté pour porter des cartouches aux soldats qui s'avancent sur les redoutes. Mandement s'offre le premier, court au galop et dit aux bataillons : « Camarades, avez-vous besoin de cartouches ? — Non, » camarade, nous tirons sur l'ennemi à l'arme blan- » che (1). ». En se retirant, ce cavalier aperçoit dans un pré dix soldats qui gardent un drapeau ; il les prend pour des Français ; il leur crie, en avant d'une haie : « Amis, voilà des cartouches. — Apportez. » Mandement franchit la haie ; il était entouré lorsqu'il reconnut son erreur. « Rends-toi », lui disent les Autrichiens, en saisissant les rênes de son cheval. Feignant de céder, Mandement jette à leurs pieds son sac de

(1) Il faut remarquer le mot de ce soldat ; il peint la seule tactique de ce temps-là, et la cause de nos succès.

cartouches ; les soldats ennemis lâchent les rênes pour les ramasser. Mandement tire son sabre , frappe de toutes parts, leur arrache un drapeau , et se fait jour à travers la haye. A peu de distance de là , il se voit entouré par le régiment ennemi ; il le traverse au milieu des feux et des baïonnettes. Arrêté dans sa course lorsqu'il est parvenu à l'extrémité , il le passe une seconde fois , sans se laisser ravir son drapeau. Il distingue le colonel qui était en avant ; il tombe sur lui à coups de sabre , en criant à haute voix : « Voilà la cavalerie qui s'avance pour vous charger. » A peine a-t-il rononcé ces mots , que le régiment ennemi croit la cavalerie au milieu de ses rangs et prend la fuite. Mandement jette son drapeau et entraîne le colonel , dont la prise achève la déroute de son régiment.

—

Mallet reçoit à la main gauche une balle qui lui coupe le doigt ; son colonel veut qu'il se retire. « Met-» tez ma baïonnette , répond vivement le chasseur ; » il faut que l'ennemi me paie mon doigt. » Le colonel met sa baïonnette au bout du fusil. Aussitôt Mallet monte le premier à la redoute , et tue la sentinelle d'un poste. Il ne quitte le combat que lorsque l'ennemi se retire , tournant vers lui des regards qui le menacent encore.

ANNÉE 1794.

—

Le général Chérin , guidant une de ses colonnes

dans un chemin montueux, l'excitait à souffrir les fatigues d'un long voyage. Il est bien difficile d'étouffer les murmures parmi des soldats presque nus et tourmentés par la faim. Un des plus hardis lui dit : « Il vous est bien aisé, mon général, d'aller dans ces chemins escarpés; vous êtes monté sur un bon cheval; mais nous, pauvres diables !.... » Chérin descend et propose gaiement au soldat de le remplacer. A peine le soldat est-il monté, qu'un coup de fusil part d'une haie et le renverse. « Vous voyez, dit le général Chérin à sa troupe, que la place la plus élevée est aussi la plus dangereuse. Quelqu'un de vous veut-il lui succéder? » Ils refusèrent tous, et profitèrent de la leçon.

Depuis six mois, la division du général Lefebvre (depuis duc de Dantzick) était réduite à la plus affreuse nécessité. Ses soldats, presque nus, étaient chaque jour moissonnés par l'hiver, la neige où ils étaient enfoncés, et par la famine, plus terrible que la mort et la rigueur des élémens.

Quelques couvertures de laine, qu'ils ont obtenues de la pitié des habitans du pays où ils ont porté la guerre, remplacent les lambeaux de leurs uniformes. Privés de souliers au milieu des monts qu'ils gravissent, ils nouent des tuyaux de paille sous leurs pieds déchirés et sanglans; c'est avec cette chaussure qu'ils marchent sur la pointe des rochers, ou sur un sol glacé qui, le jour, rend leurs pieds immobiles, et la nuit, leur offre un lit où ils n'osent se livrer à un dangereux sommeil. On les voit se disputer quelques her-

bes sauvages et périr lentement à côté de leurs chevaux, dont ils dévorent la chair desséchée.

Telle fut la situation de presque toutes nos armées en 1794; suite funeste de nos discordes civiles! En vain le général Lefebvre partage les dures privations de sa troupe, lui donne l'exemple de la patience dans les maux, courage plus difficile que celui qui affronte la mort dans les combats; en vain il se dépouille de son dernier habit pour en couvrir le plus malheureux de ses soldats; la révolte éclate le jour même où une bataille décisive lui est présentée. Ses soldats se séparent, jettent leurs armes, et refusent de combattre. Le général Lefebvre les conjure au nom de la patrie, leur parle avec cette fermeté qui doit faire rentrer dans le devoir et braver les périls par le souvenir de la gloire. Le sentiment de leurs maux l'emporte, et déjà quelques soldats menacent de déserter à l'ennemi.

Cependant le canon des Autrichiens tonne de toutes parts, et foudroye l'armée découragée et sans défense. Que peut le général français dans ce désordre extrême? Il ne prend conseil que de son désespoir. « La » mort, dit-il à ses soldats, va me sauver de tant » d'opprobre : votre lâcheté aura son digne prix. Si » vous désertez, les cachots de l'Autriche vous atten- » dent ; si vous n'osez combattre, vous serez tous » immolés par le fer des ennemis. Soldats, c'est vous » qui m'arrachez la vie ». En prononçant ces mots d'une voix étouffée et terrible, il appuie deux pistolets sur sa poitrine. Le coup fatal est près de partir. Ses soldats émus répondent à la fois : « Aux armes! mar-

» chons à l'ennemi »! Les plus mutins se précipitent aux pieds du général, implorant de lui leur pardon et la victoire.

Tandis qu'ils reprennent leurs armes et qu'ils avancent vers l'ennemi, des vivres, secours inattendu, leur sont apportés; mais l'ardeur de vaincre semble avoir calmé leur faim dévorante. Le général ordonne qu'on leur distribue un peu de pain et d'eau-de-vie. Ils s'écrient tous : « Nous mangerons quand nous aurons combattu. »

ANNÉE 1795.

Le général Dufour venait d'emporter les redoutes de Pélingen, près de Trèves. Les Autrichiens, dont la cavalerie est quatre fois plus nombreuse que celle du général français, s'avancent sur son infanterie, qui n'occupait pas encore les retranchemens conquis. Il fallait prévenir l'impétuosité du choc des escadrons ennemis, ou se résoudre à en être écrasés. Le général Dufour ordonne à Louis Niou, capitaine au dix-neuième régiment de chasseurs, de charger, avec sa troupe légère, la masse presque impénétrable de la cavalerie autrichienne. Ce jeune homme, âgé de dix-neuf ans, regarde son général avec des yeux où brillent l'audace, le mépris des dangers et la certitude de la victoire. Il lui dit : « Où m'envoies-tu » ? — « A la mort, mais à la gloire; marche, répond le général ».

L'impétueux Niou vole. Tandis qu'il arrête, renverse ou dissipe l'ennemi, il laisse à son général le temps de former son infanterie encore en désordre, et d'occuper les redoutes. L'intrépide Niou perd son cheval dans un combat ; il abat un cavalier autrichien et s'empare de son cheval. Il a la joue coupée d'un coup de sabre, l'épaule et le bras fracassés. Il reparaît vainqueur ; et, tandis que son sang ruissèle, il jouit de son triomphe dans les bras de son général.

Une femme émigrée s'était retirée avec son enfant à Augsbourg : elle croyait que jamais les Français ne viendraient l'y troubler. A leur approche imprévue, elle ne songe qu'à sauver son enfant ; elle le prend dans ses bras, c'est la seule richesse qu'elle emporte ; dans son désordre, elle se trompe de porte, et au lieu de se rendre au camp des Autrichiens, elle tombe dans les avant-postes de l'armée française. En reconnaissant son erreur, elle s'évanouit. Les soins et l'humanité des soldats français ne purent parvenir à la rassurer. Le général Lecourbe, vivement ému, ordonne qu'on lui donne une sauve-garde, et qu'on la reconduise dans la ville où elle voulait se retirer. Malheureusement son enfant fut oublié, et cette mère infortunée, dans l'égarement où elle était, ne s'en aperçut pas. Un grenadier le recueillit ; il s'informa du lieu où l'on avait conduit la mère : ne pouvant tout de suite lui porter ce dépôt précieux, il fit faire un sac de cuir, dans lequel il portait toujours l'enfant devant lui ; on le plaisanta. Il se battit et n'abandonna

pas l'enfant. Toutes les fois qu'il fallait combattre l'ennemi, il faisait un trou en terre, y déposait l'enfant, et, après la bataille, venait le reprendre. Enfin, on conclut un armistice : le grenadier fit une collecte parmi ses camarades ; elle rapporta vingt-cinq louis. Il les mit dans la poche de l'enfant, et alla le rendre à sa mère. La joie pensa lui coûter la vie, comme la frayeur avait failli à la lui ravir. Elle se ranima enfin, pour combler de bénédictions le sauveur de son enfant.

ANNÉE 1796.

Vingt-deux marins français étaient prisonniers sur un ponton dans la rade de Gibraltar. Deux des plus braves se jettent à la nage, et enlèvent une chaloupe ennemie. Les vingt-deux matelots s'y placent, et échappent à la faveur de la nuit. Ils n'ont pour armes que des bâtons. Ils rencontrent un vaisseau marchand; ils le prennent à l'abordage, tuent tout ce qui résiste, et enchaînent le reste de l'équipage. Ils passent à côté d'un vaisseau anglais et de deux frégates portugaises sans être vus, arrivent au port de Lorient, et vendent cinq cents mille francs la cargaison du vaisseau qu'ils ont pris.

A la bataille navale d'Aboukir, Louis Casabianca, capitaine du vaisseau amiral l'*Orient*, avait près de lui son fils, Jiacomo Jocante ; c'était un enfant de

dix ans de la plus belle espérance. Le père, voyant son vaisseau tout en feu, le conjure de se séparer de lui : vains efforts! Pendant qu'il presse dans ses bras son malheureux fils, le vaisseau éclate et disparaît dans la mer.

La corvette la Baïonnaise, commandée par Edmond Richer, avait échappé à une mer orageuse et couverte de vaisseaux ennemis, lorsqu'elle reconnaît dans l'éloignement une frégate anglaise ; un vent favorable enfle les voiles de sa corvette, et précipite sa fuite vers les côtes de France. Un calme fatal survient par degrés, et semble la fixer sur une mer immobile. La marche de la frégate anglaise, toujours plus rapide, rend le combat inévitable ; Richer s'y prépare. Il a vu que l'ardeur de l'équipage est égale à la grandeur du péril.

Un seul coup de canon annonce l'ennemi, qui soudain découvre le pavillon anglais; les Français à l'instant lui répondent, en arborant celui de la république. Les deux vaisseaux se pressent et s'évitent ; le carnage s'échauffe pendant trois heures, et la victoire est encore incertaine. La Baïonnaise avait perdu ses meilleurs marins ; sa faiblesse la livrait à l'ennemi, lorsqu'un cri de fureur demande l'abordage. Les soldats devancent le signal ; ils se précipitent. Au moment qu'ils tentent l'abordage, une décharge, tirée à bout portant par l'ennemi, couvre la mer de débris et blesse Richer et tous les officiers. Les mâts de la corvette sont ébranlés, le vent les balance et les incline : ils

tombent avec fracas sur la frégate anglaise, et s'engagent entre ses mâts et les cordages. Richer crie aux matelots : « A bord, mes amis ! c'est un pont que le sort vous présente ». Chaque Français glisse sur ce pont fragile et donne la mort ou la reçoit de l'ennemi qui l'attend pour le combattre. Les Anglais sont forcés dans leurs derniers retranchemens et se rendent, étonnés de l'audace de leurs vainqueurs.

Richard, mousse, âgé de douze ans, avait vu tomber son officier ; il se saisit d'un de ses pistolets, saute à bord de l'ennemi, et ajuste le soldat qui lui avait porté le coup mortel, en s'écriant : « Tu n'en tueras pas d'autres, et mon maître sera vengé ».

Le jeune Garnier, commandant d'une goëlette, est rencontré par un cutter de Guernesey : surpris et sans armes, avec huit hommes, attaqué par plus de cinquante Anglais, il dissimule et se soumet. Six Français furent transportés à bord du cutter ; Garnier et un mousse furent laissés sur la goëlette, que le capitaine anglais confie à un officier et à trois de ses matelots.

Garnier est au neuvième jour de son esclavage ; il aperçoit déjà la terre ennemie. Ses gardes, qui ont peu d'expérience, lui abandonnent la direction du vaisseau ; il fait gouverner de manière qu'il s'éloigne de Guernesey ; il monte sur le tillac, et reconnaît les côtes de France. Cette vue allume sa fureur ; il s'empare d'une arme, et somme l'officier anglais de se rendre. Celui-ci saisit un des pistolets attachés à sa

ceinture. Garnier le prévient et le frappe au cœur. Maître de ses armes, il remonte sur le pont, et crie aux autres Anglais, en les couchant en joue : « Prisonniers, ou morts » ! Tous tombent à genoux. Garnier leur ordonne de faire route pour Cherbourg, ils obéissent. Les courans le portèrent encore vers le nord de Guernesey. Enfin, lorsqu'à force d'efforts il est près d'entrer dans la rade, il est chassé par le canon ; deux vaisseaux anglais et ses prisonniers se révoltent. Seul, il sait les contenir, les force à accélérer leurs manœuvres, et rentre dans la rade de Cherbourg.

Dans le combat que la frégate *la Résistance* et une corvette soutinrent contre cinq vaisseaux anglais, un canonnier français, nommé Renaud, a la jambe emportée par un boulet. Il s'attache d'une main au soliveau de l'entre-pont, de l'autre, il met trois fois de suite le feu à son canon, et expire.

ANNÉE 1797.

Un grenadier suisse, nommé Chasse, après s'être battu avec intrépidité, fait quatre prisonniers, et reçoit, au dernier combat de Zurich, un coup de feu dans l'épaule, en défendant une redoute. Un officier lui demande s'il souffre beaucoup. Le grenadier lui répond, les yeux étincelans : « La redoute est-elle encore à nous ? »

Le général Moreau, suivi de dix cavaliers, faisait des dispositions en avant de son armée. Cinquante dragons autrichiens s'avancent, s'éloignent et reviennent sans oser encore l'attaquer. Moreau, surpris de tant d'audace, s'écrie : « Quoi ! les ennemis viennent jusque dans notre camp nous insulter! Cavaliers, qu'on les charge. » A ces mots, le capitaine Rapatel fond le premier au milieu des cinquante Autrichiens, tue un dragon, l'enlève de son cheval sur la pointe du sabre qu'il lui a enfoncé, montre aux Autrichiens épouvantés ce sanglant étendard, l'emporte et le jette aux pieds de son général.

ANNÉE 1798.

Georges Saunier naquit à Toulon en 1769, d'une famille où le travail et l'amour des devoirs entretenaient l'aisance et la simplicité des mœurs. L'émulation fut toujours vive dans les enfans de cette classe, qui aspiraient à la gloire; ils n'obtenaient autrefois celle des armes que par un génie extraordinaire, ou un courage au-dessus de l'humanité. Tels furent, dans la marine, Jean-Bart, Duquesne et Duguay-Trouin. Saunier, encore enfant, entra, comme ces hommes célèbres, dans la marine marchande. Il était enseigne sur la frégate *la Junon*, réfugiée dans le port de Marseille, lorsque Toulon était au pouvoir des Anglais (1793). Il entra dans cette ville avec notre armée

victorieuse ; animé contre les Anglais, à la vue des débris encore fumans que leur fureur y avait laissés, il voulut les chercher et les combattre sur mer. Il s'embarqua avec huit hommes sur un frêle canot. Il était à deux lieues en mer, lorsqu'il voulut reconnaître un brick. Le désir de se signaler par un trait d'audace, lui fait repousser les sages conseils de son lieutenant, qui le détourne en vain de la résolution d'attaquer, de nuit et sans armes, un bâtiment d'une force inconnue. L'impatient Saunier approche : c'était un brick espagnol, armé de six canons, et monté de dix-huit hommes. Il s'élance seul, le sabre à la main, sur le capitaine espagnol armé d'un fusil ; l'équipage, effrayé de ses regards et de l'éclat d'une voix menaçante, tombe à ses genoux pour implorer sa clémence. Saunier amarine sa prise et entre triomphant dans Toulon. Le brick était chargé de munitions de guerre, d'une valeur de cinq cents mille livres.

Le prix de cette action fut le grade de lieutenant de vaisseau.

Son combat sur la frégate l'*Africaine*, en 1798, est un des plus furieux qui aient signalé les marins français. L'*Africaine* doublait Gibraltar, lorsqu'elle vit au loin une flotte anglaise sur la côte d'Espagne.

Le jour n'éclairait pas encore la vaste plaine que les vents laissaient immobile, quand l'Anglais envoya sa volée ; tirant toujours en plein bois, il nous tua beaucoup d'hommes. La lenteur du combat et le désavantage de sa frégate, firent naître à Saunier l'idée d'employer des troupes de terre qu'il portait sur son vaisseau. Il ordonna l'abordage ; mais il fut évité par

l'ennemi, les Anglais redoutant l'audace heureuse de cette manœuvre dans les Français. L'ennemi arrivant une seconde fois, envoie une décharge de canons et d'obus qui démonte plusieurs pièces, et endommage les voiles et le grément de l'*Africaine*. Les marins morts ou blessés étaient remplacés par des grenadiers, des chasseurs et des canonniers de l'armée de terre. Ces nouveaux combattans portaient ou recevaient la mort avec une vigueur et un sang-froid admirable. Le feu alors redouble; il semble qu'il n'est plus d'intervalles entre les coups pressés qui se confondent; c'est un long roulement, pareil à celui du tonnerre qui éclate et gronde dans les airs.

Après quinze heures de constance et d'efforts, Saunier voulut décider d'un seul coup un combat qui coûtait tant de sang; il tenta un second abordage. L'ennemi étendit un filet en dessus du bord, en envoyant un volée à mitraille; l'*Africaine* fut entièrement désemparée et ne gouverna plus. Tous les canonniers avaient été emportés par des boulets; les ponts et les gaillards étaient jonchés de cadavres; la flamme gagnait le vaisseau. Le capitaine Saunier, sur le gaillard d'arrière, ordonnait tout avec un tranquille courage, lorsqu'un boulet l'abattit sur le pont. Des soldats accourus le descendaient à peine de l'échelle du dôme, qu'une grêle de balles fait trembler pour sa vie; en traversant la batterie, il reçut un dernier coup, qui fut mortel.

Tous nos marins avaient succombé, les vergues et les mâts étaient hachés; six mille coups de canon avaient été tirés, une seule de nos pièces répondait

encore au feu de l'ennemi. Des voix plaintives, des cris perçans, des crânes brisés, des ruisseaux de sang: tel était l'affreux tableau qu'éclairait la lueur sombre des fanaux du combat. Ce fut dans cette horrible extrémité, que M. Lafite prit le commandement du vaisseau. Son premier mouvement fut d'imiter la belle mort du capitaine qu'il admire; mais, à la vue des débris de l'*Africaine*, dont les flancs entr'ouverts menacent de l'engloutir, le courage inutile céda au cri de l'humanité pour quelques restes malheureux échappés aux fureurs du combat. Il rendit avec honneur la frégate qui avait été défendue avec tant de gloire. Le capitaine anglais, pour honorer l'héroïsme dont il venait de triompher, prit le sabre de l'intrépide Saunier et promit de le porter toute sa vie. Il voulut lui rendre de grands honneurs en Angleterre; mais, contrarié par les vents pendant trois jours, il lui donna, en pleurant, la mer pour sépulture.

ANNÉE 1798.

Pendant le blocus de Gênes, l'ennemi était poursuivi dans la montagne par nos grenadiers. L'un d'eux, nommé Alexis, fait un faux pas et roule au fond d'un ravin; il se trouve au milieu d'une compagnie de soixante chasseurs Croates, armés de carabines à deux coups. Alexis se relève promptement, et sans être effrayé, il crie à l'officier: *Rendez-vous, Monsieur, vous êtes entouré.* L'officier, étourdi par cette menace et

l'air intrépide de celui qui la faisait, se rendit, et l'on vit, non sans étonnement, un seul grenadier français faire et conduire au camp soixante Croates prisonniers.

—

Un caporal de grenadiers, nommé Bonneau, monte le premier aux redoutes de Monte-Creto, se jette dans les rangs de l'ennemi, désarme un officier, et le fait prisonnier de guerre. Dans ce moment, nos troupes se retirent, et Bonneau se trouve enveloppé. Il combat seul, blesse et tue plusieurs ennemis. Il voit qu'il va succomber sous le nombre; il se précipite du haut d'une roche escarpée, et tombe, sans se blesser, au milieu de neuf Autrichiens; deux sont renversés par sa chute. Son sabre lui restait; il fond sur eux, en met quatre en fuite et en ramène cinq prisonniers de guerre.

ANNÉE 1799.

—

Après la plus glorieuse défense dont l'histoire puisse conserver le souvenir, Masséna voulait écrire à Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie. Le sort de Gênes et celui de l'armée française en dépendaient; mais le blocus fermait tous les passages. Franceski, jeune officier, se présente le premier, reçoit les dépêches de Masséna, et se jette dans un bateau de pêcheur avec trois rameurs intrépides. A la faveur de la

nuit, ils passent au travers des triples lignes maritimes des Anglais ; mais aux premiers rayons du jour ils sont aperçus. Plus agité, d'instant en instant, par la crainte d'être pris, Franceski attache ses dépêches autour de son corps, et se jette à la mer. Un quart-d'heure après, il se souvient qu'il a oublié son sabre ; il ne veut pas qu'il tombe au pouvoir des Anglais : il retourne vers le bateau, passe le sabre à son cou, nage pendant plusieurs heures, et arrive sur le rivage de France. Bonaparte ne put refuser son admiration à ce dévouement incroyable. Franceski demande l'honneur d'achever cette noble entreprise ; il reçoit la réponse du premier Consul aux dépêches du général Masséna ; et, également servi par son courage et son heureuse étoile, il rapporte dans Gênes les lettres du premier Consul.

ANNÉE 1800

A la bataille de Marengo, au moment où un de nos escadrons allait fondre sur l'ennemi, un cavalier autrichien, renversé par son cheval, tend ses mains suppliantes vers les Français. Le général Bessière l'aperçoit : « Mes amis, s'écrie-t-il, ouvrez vos rangs ; épar» gnez ce malheureux ».

Un chasseur de la cinquième demi-brigade de l'ar

mée de Saint-Domingue, impatient, à l'affaire du Cap, de voir tomber un fort en notre pouvoir, prend son bonnet, l'y jette et s'écrie : « Je vais où tombe » mon bonnet ». Un aide-de-camp nommé Lachâtre, animé du même amour de la gloire, imite son exemple : la mort est pour tous deux le prix d'un si généreux dévouement. Un sergent plus heureux saute, armé d'une hache, enfonce la porte du fort, et en ouvre l'entrée à nos troupes. « Que voulez-vous » ? lui disent les rebelles. — « Un sabre d'honneur, s'écrie-t-il ; ce sera le troisième ».



JUGEMENS

SUR L'HISTOIRE

DES GRANDS CAPITAINES,

Par MM. de Boufflers, Palissot, Esmenard, Salgues, etc.

Quand l'histoire ne ferait que nous marquer les présages, la naissance et les suites des grands bouleversemens politiques, pour nous apprendre à les prévoir, à les modérer, ou du moins à y échapper; quand elle ne ferait que fixer notre attention sur certains traits, pour ainsi dire de famille, qu'on voit reparaître d'âge en âge dans les hommes en pouvoir ou en credit, et qui distinguent les amis ou les ennemis du monde entier; quand elle ne ferait enfin que préluder, de leur vivant, à la récompense des bons, en montrant la vertu dans tout son éclat, et à la punition des pervers, en représentant le vice dans toute sa laideur, l'histoire offrirait à elle seule de quoi répondre aux barbares qui ont osé accuser les lettres d'inutilité.

Mais quelques bienfaits qu'on doive attendre des différens genres d'histoire, peut-être que la biographie nous présente les plus réels. Le hasard a toujours une grande part aux grandes crises des nations, au lieu que la suite des actions d'un homme dépend plus immédiatement de ses intentions et de ses calculs; ce qui fait que l'histoire générale pré-

sente plutôt des tableaux, et la biographie plutôt des leçons. L'histoire proprement dite fixe beaucoup plus notre attention sur la suite et les détails des événemens que sur leurs causes; c'est une pendule qui montre les heures et les minutes, et qui cache les rouages : or, ici le mécanisme est encore plus important à connaître que les résultats, et les vrais ressorts de ces machines morales sont les caractères de ceux qui les font jouer. Ainsi donc, tout écrivain qui s'appliquera, comme Plutarque, Velleïus-Paterculus, Cornélius Népos et M. de Châteauneuf, à la recherche de ces forces cachées, aura déjà, ne fût-ce que par son seul motif, bien mérité de ses contemporains. Non-seulement il faut du travail pour rechercher tant de traits fugitifs, et du talent pour les saisir, mais de la force pour les exposer, surtout quand il s'agit de contemporains, dont plusieurs même assistent à leur propre inventaire, et dans un tems où les cendres des partis étouffés sont encore chaudes.

Convenons-en tous, la vérité est plus aisée à dire aux morts qu'aux vivans; mais M. Châteauneuf dédaigne une prudence qui ne serait utile que pour lui seul; il veut être utile à sa patrie; et en écrivant l'histoire de nos guerriers, il abjure comme eux toute crainte. Il est historien, par conséquent il fait la fonction de rapporteur au tribunal de la postérité, et dès lors ses moindres complaisances deviendraient autant de prévarications. Ce sentiment profond de la dignité de l'historien et des sévères devoirs qu'elle impose, sont des qualités bien désirables dans tous les tems, et honorent même les tems où elles se montrent; elles ne captent point la confiance, elles la commandent; c'est le contrôle qui répond du métal, et ce contrôle se trouve à chaque pièce de l'ouvrage de M. de Châteauneuf.

Mais voici une grande question qui se présente : Quand faut-il écrire l'histoire ? La première réponse à faire, c'est : Quand on la sait. Maintenant on demandera : Quand est-on

plus sûr de la savoir ? est-ce quand on l'a vue, ou qu'on la voit? Beaucoup de gens diraient qu'on sait mieux ce qu'on voit que ce qu'on a vu. Quant à moi, je suis d'un avis contraire ; tant que les événemens durent, on en est trop près pour en bien parler; on n'en saisit que les détails, et non l'ensemble. Il en est de ce qu'on raconte, comme de ce qu'on dessine ; il faut un point de vue. L'historien doit en cela prendre leçon du peintre, car la durée a son optique aussi. L'esprit, d'ailleurs, a besoin de se rasseoir pour se rendre compte de ce qui l'a ému ; comme pour tracer le mémorable malheur de Lisbonne, on a dû attendre que la terre fût affermie.

Nous oserons faire à notre auteur un reproche que trop d'historiens ont mérité pour un tort qu'ils partagent avec presque tous les poètes, c'est d'attacher particulièrement l'attention des hommes à des faits de guerre, et d'avoir jeté sur la gloire des armes un éclat qui ternit d'autres gloires. La patrie a besoin de ses guerriers, sans doute; mais elle a un besoin égal de toutes les autres classes de ses citoyens.

La paix est la santé du monde.

L'homme qui nous l'a rendue, cette santé, voilà le bienfaiteur de tous les peuples et de tous les âges ; tandis que l'homme, *dont l'âme ténébreuse couverait des projets, contraires* serait (le terme est encore trop doux) le plus exécrable des malfaiteurs. Nous savons, il est vrai, que *celui-là courrait à sa perte* (1) ; mais plaignons du moins tous ceux qu'il y entraînerait. La victoire a toujours un mauvais côté, la paix n'en a point ; ainsi le négociateur qui la procure au-dehors, le magistrat qui l'entretient au-dedans, le philosophe qui

(1) Bonaparte avait conclu un traité à Amiens. On croyait à la durée de la paix.

apprend aux hommes à l'aimer, ont les premiers droits à nos hommages. La guerre elle-même doit à la paix ce qu'il y a de plus vrai dans la gloire des guerriers ; son plus beau point de vue est une généreuse offrande à la paix, un sacrifice humain à la tranquillité de tous, où se dévouent ceux que le sort choisit pour victimes. Que M. de Châteauneuf ne s'en tienne donc point à l'histoire des grands capitaines, mais qu'il y joigne celle des génies qui auront éclairé la patrie, et des citoyens de toute profession qui, par leurs travaux ou leurs services, auront ajouté à son bonheur.

La manière claire et instructive dont notre auteur sait rendre compte de tous les faits de guerre, annonce une plume exercée dans plus d'un genre, ainsi qu'un jugement auquel on peut s'en rapporter sur toutes sortes de matières. Qu'il ne craigne donc point de s'engager dans une carrière plus vaste, où nous aimerions à le suivre. Et d'ailleurs, s'il aime à payer au vrai courage un tribut qu'on ne saurait lui refuser sans la plus lâche ingratitude, M. de Châteauneuf sait et prouve par lui-même, que c'est le patrimoine commun de tous les bons citoyens, de toutes les belles âmes, et non le privilége exclusif des guerriers. Aussi ne peut-il se défendre d'un juste enthousiasme pour l'héroïsme angélique d'une personne que la barbarie même admirait, lorsque pour un beau-père, pour un époux, elle bravait une populace ivre de sang et des juges ivres de crimes, dont les esprits étaient fermés à la raison, les entrailles à la compassion, et même les yeux à la beauté. Ils ne reviendront plus ces tems, mais leur ressouvenir revient sans cesse assiéger la pensée, ces tems affreux où la haine et la mort planaient sur la saine partie de la nation française, et où la consternation tenait la force enchaînée aux pieds de la rage. Presque tous les hommes alors, même ceux qui n'étaient pas des monstres, n'étaient plus des hommes; l'amour, l'amitié, la tendresse paternelle, la piété

filiale, toutes les affections les plus douces et les plus saintes étaient enchaînées au fond des âmes.

Eh bien! c'est alors, c'est quand la calomnie annonçait au général Custine la punition de ses exploits, c'est quand tout se taisait autour de lui et de son trop regretable fils, quand tout ce qu'ils avaient de plus cher s'éloignait d'un malheur contagieux, quand il y allait de la vie pour qui aurait osé défendre le défenseur de la patrie; c'est alors, dis-je, qu'on a vu la bru du général Custine, le suivre audacieusement sur les degrés d'un tribunal plus horrible que les échafauds, trop certaine d'attirer sur sa tête (et quelle tête!) le fer qu'elle voulait détourner de celle de ce malheureux général. Hélas! peu s'en fallut; et déjà elle commençait à expier tant de vertus dans cette horrible enceinte, où la mort semblait avoir écrit sur chaque pierre :

Lasciate ogni sperenza
Voi ch'entrate.

Enfin des jours plus sereins ont lui pour elle; et ses vertus et ses charmes, célébrés à l'envi par madame Necker et par M. de Châteauneuf, semblent une couronne entrelacée d'immortelles et de roses, que l'auteur a voulu poser sur cette première partie de cet intéressant ouvrage.

Le chevalier de Boufflers.

Ce Livre est déjà à sa sixième édition. L'intérêt du sujet est sans doute la principale cause d'un pareil avantage; mais le talent de l'auteur n'y est point étranger. Son plan est sagement conçu, et la manière dont il est exécuté prouve que M. de Châteauneuf peut s'élever jusqu'à l'histoire générale, comme Salluste ou Vertot. On ne dissimulera point que ces Vies de guerriers, pour qui la postérité commence à peine

ne soient prématurées. Mais heureusement pour M. de Châteauneuf, son sujet lui présente une foule d'événemens et d'exploits singuliers, que nous pouvons juger comme ils le seront dans les siècles futurs. L'un des priviléges de la gloire militaire, c'est d'avancer l'avenir pour les héros. Les contemporains des Condé et des Turenne étaient, envers ces grands hommes, presque aussi justes que l'ont été leurs neveux.

L'auteur de cette histoire a dû varier son style d'après la différence marquée des deux parties qui la composent. Le tableau de nos mémorables campagnes est nécessairement très-resserré dans un discours préliminaire; et la précision y est non-seulement un mérite, mais encore un devoir rigoureux. Dans les *Vies particulières*, au contraire, les petits détails qui font connaître l'homme, sont ce que le lecteur recherche avec le plus d'empressement. D'après ce principe, les conquêtes de la Hollande et de l'Italie n'ont fourni que peu de lignes à M. de Châteauneuf; mais ces lignes lui suffisent pour tracer une peinture vive et fidèle, et pour faire des rapprochemens aussi naturels que piquans.

« La Hollande, dit-il, vit pendant un hiver aussi rigoureux que celui où Charles XII perdit la moitié de son armée, les Français braver la faim, les élémens, les inondations, avancer toujours sur des surfaces de glace, la cavalerie entrer dans un golfe de la mer, courir sur les eaux du Zuyderzée, des escadrons entourer des vaisseaux, et s'emparer, pour la première fois, d'une flotte, au milieu des abîmes qui menaçaient de s'ouvrir sous le poids des hommes, des armes et des chevaux, etc. »

La vie du maréchal de Rochambeau, le compagnon et l'ami de Washington, est remplie de traits intéressans et d'une foule de combats; des événemens plus étroitement liés avec nos destinées, les ont fait depuis oublier. Il y a peu de campagnes du dernier siècle, si l'on en excepte celles du

prince Eugène, du maréchal de Saxe, et surtout de Frédéric qui soutiennent le parallèle avec les campagnes pendant la révolution française ; et parmi les victoires dont les résultats seront toujours des monumens historiques, on peut encore citer, avec celles de ces trois grands capitaines, les batailles de Denain et d'Almanza, gagnées par les maréchaux de Villars et de Berwick. Mais le souvenir de cent petits combats livrés sur le territoire des Etats-Unis, tient trop peu de place dans les annales d'une nation qui a vaincu les armées les plus redoutables de l'Europe, et recommencé, pour ainsi dire, toutes les réputations militaires. L'historien aurait dû plutôt jeter un coup d'œil rapide sur la politique des cabinets de Versailles et de Madrid, dans la querelle de l'Angleterre avec ses Colonies : il aurait dû chercher pourquoi deux gouvernemens, qui passaient pour absolus, s'armèrent en faveur de la révolte, ou, si l'on veut, de la liberté (1). Ces observations l'auraient peut-être conduit à connaître les fruits de cette politique imprudente dans les premiers événemens de notre révolution.

Un des articles les plus remarquables de cette histoire, est la vie du général Custine, qui expia sur l'échafaud révolutionnaire, des victoires qui préparèrent la réunion de Mayence et de la rive gauche du Rhin. L'inique absurdité de son jugement, la cruauté de son supplice, et surtout le dévouement fidèle et le courage attendrissant de sa belle-fille, excitent tour à tour l'indignation et le plus tendre intérêt. L'infortuné Custine ouvrit à ses successeurs cette carrière sanglante où tombèrent bientôt après lui Biron, Luckner, Hou-

---

(1) On a supprimé tous ces petits combats sans intérêt dans cette Edition, mais on a conservé la capitulation de l'armée anglaise à New-Yorck, parce qu'elle eut et aura un des plus grands résultats sur la destinée des nations.

chard, Blanchelande, et ce jeune Beauharnais, dont la valeur avait tant d'éclat, l'esprit tant de grâce, le caractère tant de noblesse et d'élévation. Aussi long-tems que dura l'exécrable tyrannie de 1793, tout général, soit qu'il fût trahi par la fortune ou illustré par la victoire, sembla ne répandre une partie de son sang pour son pays, que pour acquérir le droit d'en verser le reste sur des échafauds dressés par les tyrans de la République. Les plus heureux furent ceux qui reçurent sur le champ de bataille, au milieu de leurs triomphes, le coup mortel qui les dérobait aux dangers de la victoire.

Ainsi périt Dugommier, dont la vie offre une grande variété de scènes, d'événemens et d'actions. L'auteur le suit depuis les premiers jours de la révolution, au milieu des troubles de la Martinique auxquels il prit une part trop imprudente, dans un bois rempli de serpens venimeux, qui lui servit pendant quelque tems d'asile, jusques sous les murs de Toulon et sur le sommet des Pyrénées, où il trouva une mort glorieuse.

Parmi les morceaux les plus remarquables des nouveaux volumes, l'un de ceux que nous avons lu avec le plus de plaisir, est la vie du général Marceau, ce jeune guerrier qui donnait à la patrie les espérances les plus brillantes, lorsqu'une mort glorieuse termina ses jours sur le champ de bataille. Il se trouvait dans Verdun, quand les Prussiens, en 1792, se rendirent maîtres de cette ville : il perdit tous ses équipages. « Que voulez-vous qu'on vous donne, lui dit un commissaire de la Convention ? — Je ne veux, répondit Marceau, qu'un nouveau sabre pour venger notre défaite. »

Voici un autre trait du même guerrier, qu'on ne lira pas sans être ému ; il peint cette humanité généreuse qui n'abandonne jamais l'officier français, même sur le théâtre du carnage.

« Dans les premiers tems des fureurs de la guerre civile,

dit M. de Châteauneuf, le fanatisme et l'amour armaient des milliers de femmes dans la Vendée. Les corps de cavalerie les plus impétueux étaient conduits par des femmes guerrières. Une jeune fille, belle comme ces divinités qu'Homère représente le casque sur la tête et la lance à la main, poursuivie par des soldats, tombe expirante aux pieds du général Marceau. « Sauve-moi ! s'écrie-t-elle. » Il la relève, fixe les yeux sur des traits enchanteurs, et les détournant dans un trouble mortel, il la confie à une famille vertueuse.

« Une loi punissait de mort le républicain qui faisait grâce à un Vendéen pris les armes à la main; Marceau fut dénoncé. Tout se préparait pour son supplice, lorsqu'un représentant qu'il avait arraché des mains des Vendéens, accourut de Paris. Il se présente au tribunal, demande, indigné, les pièces du procès et les déchire. Mais ni la protection de ce député, ni les larmes du général Marceau ne purent sauver la jeune infortunée de la fureur d'une commission présidée par deux proconsuls, exécuteurs des décrets du tyran de la République. Les juges qui refusèrent la grâce du jeune objet de la clémence du général Marceau, étaient dignes de servir sous un maître tel que Robespierre. Les hommes qui n'adoucirent jamais les lois enfantées dans le délire de la révolution, auraient montré la même inflexibilité barbare dans les tems malheureux de la monarchie : sous le dur ministère d'un Letellier, ils auraient commandé les dragonnades et massacré les huguenots.

« Les juges firent arracher la jeune vendéenne à l'asile où Marceau l'avait cachée. Condamnée, à dix-sept ans, à mourir sur un échafaud, elle confia son portrait à un ami pour l'offrir au guerrier dont la pitié et les traits pleins de douceur s'étaient trop bien gravés dans son cœur. En marchant au supplice, elle plaça sur ses lèvres une rose artificielle, dont un jour la main de Marceau avait orné ses beaux cheveux. Le bourreau montra sa tête après l'avoir tranchée; le peuple

épouvanté crut qu'elle vomissait des flots de sang. C'était la rose, que la bouche encore animée pressait avec des grincemens dans les convulsions de la mort, etc.

Ce livre annonce un écrivain dans un genre où nous avons peu de richesses à opposer aux anciens biographes. Perrault, d'Auvigny, Richer, Turpin, et même Désormèaux, quoique ce dernier ait beaucoup de mérite, sont presque oubliés. M. de Châteauneuf a choisi un sujet plus intéressant que ces écrivains, et son ouvrage sera relu plus souvent. Son style, qui joint la précision à l'énergie, ne manque jamais de naturel et de clarté.

On voit que cette histoire est d'un intérêt universel, et qu'il serait difficile de réunir dans un ouvrage si court, plus de faits, plus de détails, plus de noms célèbres et de plus grands souvenirs.

M. Esménard.

C'est une idée heureuse que de présenter à l'émulation cette intéressante galerie de portraits, aussi dignes de laisser d'honorables souvenirs, que capables de produire ou de réveiller du moins des vertus utiles à la patrie. L'auteur de l'*Histoire des grands Capitaines de la France* nous paraît même avoir, à cet égard, un avantage marqué sur l'écrivain ancien dont il a adopté le plan biographique. Quelque grands capitaines qu'aient été, en effet, un Annibal, un Epaminondas, un Trasybule, etc., pouvaient-ils inspirer à des Romains une admiration aussi profonde, exciter un enthousiasme aussi réel que les traits de courage puisés dans l'histoire de leurs propres exploits? Plus heureux et plus riche dans son plan, l'auteur français n'a pas été chercher si loin les motifs de l'émulation guerrière. C'est autour de lui qu'il a trouvé et rassemblé les matériaux d'un ouvrage vraiment classique dans

son genre, et essentiellement patriotique dans son objet. Tous nos guerriers y ont leurs traits caractéristiques; l'auteur les a habilement saisis. Le ton et le style sont ce qu'ils doivent être, simples dans la narration, sages dans les réflexions qu'amène le récit, pleins de force et d'énergie quand le sujet entraîne l'historien et l'élève avec le héros.

M. Palissot.

Un succès remarquable et presque unique suffirait pour recommander ce livre à la curiosité des lecteurs, s'il n'avait pas été loué par des hommes de lettres célèbres, tels que MM. de *Boufflers*, *Fontanes*, *Bernardin-de-Saint-Pierre*, *Esménard* et *Palissot*; il offre une instruction nouvelle, et les faits les plus extraordinaires. Les gens du monde, qui pensaient n'y lire que des siéges et des batailles, ont été surpris d'y trouver des émotions vives, et un intérêt égal à celui qu'on éprouve à la lecture d'un roman : l'auteur a le grand art d'attacher dans l'histoire. Il nous semble qu'il excèle dans les peintures touchantes et terribles. La préface historique, où il a tracé à grands traits les plus brillantes campagnes des Français, est pleine de chaleur et de mouvement. Ce que nous aimons à louer dans cette histoire, c'est l'impartialité et ces traits de franchise que l'auteur de *Paul et Virginie* a fait remarquer dans les journaux; c'est la simplicité élégante du style. Voilà sans doute les causes qui lui assurent un succès indépendant des lieux, des systèmes, des erreurs et des crimes de la révolution, que l'auteur juge avec sévérité parce qu'il est historien.

M. Salgues.

Les Français ont beaucoup de grands hommes, mais fort peu d'historiens; et parmi ces derniers, aucun ne s'est occupé, à

l'exemple de *Cornélius Népos*, d'exposer les Vies des capitaines qui ont illustré leur nation. Perrault, Richer et Désormeaux ayant échoué autrefois dans leur entreprise, il est assez inutile de les compter pour quelque chose. Désormeaux, écrivain solide et brillant, ne savait pas se borner; les volumes lui coûtaient trop peu. Que devient l'histoire, lorsque pour un seul héros on fait quatre volumes? M. de Châteauneuf a imité la noble simplicité et l'élégante précision de l'auteur romain dont il a suivi le plan. On aime la marche rapide du nouvel historien, le tour vif et animé de ses phrases et l'énergie de ses pensées; il a mis une courageuse franchise dans la critique. En plus d'une circonstance il fait preuve d'une rigoureuse impartialité; et il admire les généraux ennemis, lorsqu'ils se distinguent par quelques exploits; manière tout-à-fait louable d'écrire l'histoire.

Les recherches que ce livre suppose, la prodigieuse diversité des caractères, la brillante clarté du style, prouvent assez que plusieurs années de travaux ont précédé l'époque honorable aux armées françaises, où cette Histoire a paru. M. de Châteauneuf dit dans son Discours préliminaire : Deux lignes ont coûté quelquefois quinze jours de lecture, » et cela doit être exactement vrai. D'honorables suffrages sont le prix de sa persévérance. « Son style, a écrit M. de Fontanes, est rapide comme nos victoires. »

Le succès de cette Histoire lui donne un singulier rapport avec un célèbre roman, Clarisse Harlow, dont les cahiers paraissant par livraisons, comme ceux de l'*Histoire des grands Capitaines*, furent imprimés cinq ou six fois avant que Richardson eût publié les derniers. Les nouveaux volumes contiennent les vies des généraux Biron, Dumouriez, Dampierre, Hoche Pichegru, Kléber et Westermann. Ce dernier est celui dont l'article a le plus d'éclat, ce qui prouve que pour exciter un vif intérêt dans l'Histoire comme dans les Romans, il

faut moins que les personnages aient des vertus que des passons. Il y a dans cette simple Notice sur Westermann une énergie et une chaleur continues, dont on ne trouve aucun exemple dans nos Histoires modernes, si ce n'est dans les Récits historiques de l'abbé Vertot, qui, comme on sait, excellait dans les peintures des batailles.

Nous promettons un vif intérêt à ceux qui liront ce volume ; ils y trouveront de ces traits que Plutarque n'eût pas désavoués. Autant le style dans la vie de Dampierre est élégant, doux et tempéré, autant il est vif, ardent et précipité dans la vie de Westermann. L'auteur a su lui donner l'impétuosité, la force et la rudesse sauvage de cet homme farouche.

(*Journal de l'Empire.*)

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE SECOND VOLUME.

GÉNÉRAUX EN CHEF.

GÉNÉRAUX DE DIVISION.

SOLDATS CÉLÈBRES.

TRAITS MILITAIRES.

Fin de la Table des Matières du second et dernier Volume.

